00085189

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 15 June, 2016

VOYAGE
EN SIBÉRIE.
TOME PREMIER.

J.B. le Prince del. J.B. Tilliard Sculp.

Le Roy au milieu d'une guerre dispendieuse daigna s'occuper de l'avancement des Sciences. L'académie sous la figure d'Uranie lui rend compte du passage de Vénus sur le Soleil, et des autres observations morales et phisiques faites à cette occasion.

VOYAGE EN SIBÉRIE,

FAIT PAR ORDRE DU ROI EN 1761;

CONTENANT

LES MŒURS, LES USAGES DES RUSSES, ET L'ÉTAT ACTUEL de cette Puissance; la Description géographique & le Nivellement de la route de Paris à Tobolsk; l'Histoire naturelle de la même route; des Observations astronomiques, & des Expériences sur l'Electricité naturelle:

ENRICHI

DE CARTES GÉOGRAPHIQUES, DE PLANS, DE PROFILS DU TERREIN; de Gravures qui représentent les usages des Russes, leurs mœurs, leurs habillements, les Divinités des Calmouks, & plusieurs morceaux d'histoire naturelle.

Par M. l'Abbé CHAPPE D'AUTEROCHE, de l'Académie royale des Sciences.

85189

TOME PREMIER.

Le Prince inv. A. J. Duclos Sculp.

A PARIS,
Chez DEBURE, pere, Libraire, quai des Augustins, à Saint Paul.

M. DCC. LXVIII.
Avec Approbation, & Privilege du Roi.

00085189

PRÉFACE

L'INSTANT où les hommes ont formé des sociétés, fixe l'époque de la naissance des loix & des différents gouvernements. Ces loix, déterminées par la nature des besoins, étoient simples dans leur origine, & dirigées vers le bonheur des peuples. Les connoissances acquises, l'inégalité des conditions, les émigrations, & une multitude d'autres causes morales & physiques, ont été la cause de nouveaux systêmes politiques, aussi différents entre eux, que les causes qui ont concouru à leur établissement. Heureux ceux qui ont conservé, au milieu de ces révolutions, les premiers principes des gouvernements, établis relativement à la nature des climats, à l'esprit & au caractere des peuples : principes si essentiels dans toute législation, par l'influence du gouvernement sur les mœurs !

L'humanité, considérée dans les voyages sous différents points de vue, offre le tableau le plus intéressant, & le plus propre à former l'homme & à le diriger vers le bonheur. Le philosophe y trouve l'histoire de l'homme & de la nature ; l'homme d'état, le systême politique des nations, les intérêts & la connoissance des peuples.

Les Russes, renfermés dans leurs contrées au commencement de ce siecle, n'avoient aucune liaison avec l'Europe civilisée. On savoit à peine qu'il existoit dans

ces climats glacés un peuple ignorant & groſſier. L'influence actuelle de la Ruſſie dans le ſyſtême politique de l'Europe montre aſſez les avantages qu'on peut tirer de la connoiſſance de ce peuple & du pays qu'il habite. Je n'entreprends point d'en donner l'hiſtoire ; je me borne à ajouter de nouvelles connoiſſances à celles que nous avons ; je rapporte des faits propres à répandre du jour ſur ſon hiſtoire civile, morale & politique. C'eſt l'objet de la premiere partie de mon Ouvrage. Les deſſins néceſſaires à la deſcription des mœurs ſont de M. le Prince, de l'Académie de Peinture : on reconnoît dans la beauté de ſes compoſitions, la fécondité de ſon génie & ſon rare talent pour rendre le coſtume & la nature, qu'il a étudiés en Ruſſie.

La ſeconde partie a pour objet la Géographie. Quand on cherche une exactitude ſévere dans cette branche des connoiſſances humaines, on voit avec étonnement combien elles ſont bornées à cet égard. On connoiſſoit à peine en 1761, quelques poſitions déterminées aſtronomiquement depuis Strasbourg juſqu'à Tobolsk en Sibérie : cette diſtance eſt cependant de douze cents lieues environ. M. Caſſini de Thuri a rectifié, dans ſon voyage à Vienne, cette ancienne Géographie, par des obſervations géométriques, depuis nos frontieres juſqu'à cette capitale de l'Autriche.

Aidé de quelques obſervations de M. Del'Iſle, faites en Ruſſie, & de celles que je fis en Sibérie en revenant de Tobolsk, j'ai établi la partie géographique

de cette contrée d'après un canevas fondé sur des observations astronomiques : j'ai borné cependant mon travail à la seule route que j'ai parcourue. Il n'est pas possible de construire une Carte d'après les seuls éclaircissements qu'on peut tirer de ces peuples, sur-tout pour les endroits dont ils sont éloignés. J'apportai d'autant plus de soin au détail de ma route, que les Cartes Russes qui forment l'Atlas terminé en 1745, ne présentent qu'un canevas très imparfait de la géographie de ce pays. On y voyage quelquefois sans trouver sur ces Cartes une seule position dans des espaces de près de cent lieues. La route de Cazan à Ossa est dans ce cas, quoiqu'on traverse la partie du pays la plus peuplée, & qu'on rencontre à chaque quart de lieue des poteaux où les distances sont marquées. Je donne dans cette partie tout le détail des matériaux que j'ai employés, afin qu'on puisse juger du degré de précision de mes résultats, & les rectifier par les nouvelles connoissances qu'on peut avoir avec le temps.

Il seroit bien à désirer que les Géographes accompagnassent leurs Cartes de mémoires instructifs, où l'on pût s'assurer des fondements de leur travail. Quelques-uns l'ont fait dans certaines parties de leurs ouvrages, & en particulier M^rs^. Delisle, Buache, Danville & Bellin. C'est la seule route qu'on puisse suivre pour faire des progrès dans la Géographie : on ignore, sans ces mémoires, quelles sont les parties perfectionnées d'une Carte, celles qui demandent à l'être ; souvent, dans le

but de les rectifier, on dénature les contrées connues; on substitue des erreurs à des vérités, par l'ignorance des travaux, peut-être immenses, des Géographes qui ont discuté les relations des Voyageurs.

C'est ce qui est arrivé à l'égard de la communication de l'Orinoque avec la riviere des Amazones, établie par les anciens Géographes, supprimée par les suivants, & rétablie par des témoignages authentiques. C'est ainsi que la Californie est redevenue de nos jours une péninsule, comme on l'avoit reconnue au temps de sa découverte, quoique depuis long-temps elle fût regardée comme une isle sur les Cartes.

La troisieme partie traite de l'Histoire naturelle. La théorie physique du globe terrestre a été de tous les temps l'objet des recherches des Philosophes, & la source d'une multitude de systêmes : enfants de l'imagination & de l'erreur; ils conduisent rarement à la vérité : la vraie route est dans la science des faits.

Les révolutions étonnantes & successives arrivées à notre globe, sont empreintes dans les masses énormes qui en forment la charpente : leurs figures irrégulieres font voir aux Naturalistes la plus grande harmonie : l'examen des différentes matieres qui en composent l'intérieur, en a dévelopé l'organisation, l'économie : l'ordre a succédé à la confusion apparente qui s'annonçoit de toutes parts. Ces matieres transportées dans le laboratoire du Chymiste, ont été analysées, reproduites; & la Nature, surprise dans ses mysteres, a vu

élever le monument où la postérité lira l'histoire du globe & de ses révolutions.

L'étude de la nature, autrefois le partage de quelques Philosophes, est devenue dans ce siecle éclairé le goût de la nation: on doit à l'esprit de recherche qui l'anime, ces collections immenses, rassemblées de toutes les parties du globe: elles offrent, dans la seule Capitale, les dépôts les plus féconds & les plus lumineux. Il seroit peut-être avantageux qu'on s'attachât moins à tout ce qui tient au merveilleux, & qu'on portât plus d'attention aux productions plus communes; qu'on les distribuât par ordre des pays & des lieux où elles se trouvent, & qu'on en formât des catalogues raisonnés. Ils seroient les archives de la nature, & les moyens les plus propres à former la géographie physique du globe, science qui constitue le fondement de l'édifice.

M. Guettard est le premier, ce me semble, qui nous ait donné des Cartes minéralogiques: elles ont pour objet une partie de l'histoire de la surface du globe. Je suivis, en 1753, ce projet dans la description des Vôges. La Sibérie m'a fourni une nouvelle occasion de concourir à son exécution: les résultats en sont d'autant plus intéressants, que cette partie du globe nous est absolument inconnue. Les Russes nous la présentent comme un nouveau Pérou, où abondent les mines d'or, d'argent, & les pierres précieuses. Il est constant qu'on trouve des mines d'or & d'argent dans les terreins glacés de la Sibérie, ainsi que dans les ter-

reins brûlants de la Zone torride. Si l'on jugeoit même de la formation des mines de Sibérie par la ſituation de celles qu'on y exploite, on ſeroit tenté de croire que la nature y a ſuivi une marche différente de celle des autres pays. On ne les trouve pas en Sibérie, comme par-tout ailleurs, dans le ſein de ces blocs immenſes de rochers, dont la ſolidité & la continuité forment des chaînes de montagnes qui traverſent le globe. Les mines ſont le plus ſouvent, en Sibérie, dans des endroits peu élevés, & à un ou deux pieds de la ſurface de la terre. La profondeur & les diſpoſitions intérieures de ces mines y préſentent un ſpectacle nouveau.

Je ne me ſuis pas borné à déterminer leurs poſitions géographiques, je ſuis entré dans des détails particuliers par rapport à celles que j'ai examinées. J'en donne les plans & les profils : on y voit la direction des filons : j'en ai déterminé, quand je l'ai pu, les formes, les profondeurs, les épaiſſeurs, ainſi que les dimenſions des couches des matieres qui les ſéparent, & tout ce qui doit concourir à donner l'idée la plus exacte de l'organiſation intérieure de ces parties du globe.

J'ai rapporté une collection nombreuſe de tous ces foſſiles, comme des mémoires pour ſervir à leur hiſtoire. J'ai profité à ce ſujet des lumieres de M. le Sage, connu par ſes talents dans la Chymie. Cette partie offre des objets d'autant plus intéreſſants, qu'on pourra avoir recours aux matériaux que j'ai rapportés, pour leur comparer les faits dont je donne le détail.

Quoique toutes ces connoiſſances ſoient des plus propres à nous conduire à la découverte du méchaniſme de la nature & des agents qu'elle emploie dans ſes productions, il étoit néceſſaire, pour en faire une juſte application au ſyſtême général, de conſidérer l'organiſation du globe ſous de nouveaux rapports abſolument inconnus. L'épaiſſeur de la Terre ſoumiſe à nos connoiſſances, eſt compoſée de différentes couches de terre, de ſable, de marne, d'argille, de pierres vitrifiables & calcaires. On trouve dans toutes ces couches, des coquilles marines; elles forment ſouvent des bancs qui traverſent des provinces entieres. Toutes ces couches, produits des ſédiments que les eaux ont dépoſés dans les révolutions que le globe a éprouvées, offrent dans les montagnes, les plaines & les vallées, des phénomenes analogues à ces événements : ils en fixent l'ordre & les époques relatives. Mais la ſolution de ces différents problêmes ſuppoſe que l'on connoiſſe la hauteur de ces différentes couches par rapport à un niveau commun, l'inclinaiſon qu'elles obſervent dans la plupart des montagnes, la direction de leur pente, la poſition des métaux, des minéraux, & de toutes les matieres qui ſont les produits de la deſtruction des ſubſtances animales & végétales.

Les connoiſſances neuves & lumineuſes que nous préſente le nivellement du globe, m'avoient occupé de tous les temps; & malgré les difficultés qu'il a fallu vaincre, le barometre m'a fourni le moyen d'en conſtater la

poſſibilité par le fait ; ce qui forme la quatrieme partie de mon Ouvrage.

Avant la détermination de la figure de la terre, une courbe dont tous les points étoient placés à égale diſtance du centre de la terre, déterminoit le niveau auquel on rapportoit toutes les opérations du nivellement.

L'applatiſſement de la terre vers ſes poles a fait connoître que le niveau de la mer décrit, dans la direction des méridiens, une courbe telle que les lignes droites, tirées de ſa ſurface dans la direction de la peſanteur, forment par leur interſection une autre courbe que M. Bouguer appelle *gravicentrique.* Toutes ces lignes déterminent dans cette courbe le lieu géométrique des centres des différentes courbures du méridien : elles ſont les tangentes de la courbe gravicentrique ; & par conſéquent toutes ces hauteurs déterminées par rapport au niveau de la mer, ſont partie de cette tangente.

Il ſuit de cette théorie, que les matieres de niveau ne ſeront plus à égale diſtance du centre de la terre : des couches de même peſanteur ſpécifique, dépoſées en même temps vers l'équateur & vers les poles, ſeront plus éloignées du centre du globe ſous l'équateur que ſous le pole ; elles ne ſeront de niveau qu'en ſuivant la courbure des méridiens, que je ſuppoſe uniforme.

La théorie du barometre étant fondée ſur la peſanteur, les hauteurs qu'on en déduit ſont partie de la tangente de la courbe gravicentrique ; & par conſéquent

elles ſont immédiates, & n'ont beſoin d'aucune correction. Cet inſtrument & ſa théorie offrent, ſous ce point de vue, les moyens les plus commodes, & les ſeuls praticables pour le genre d'obſervations néceſſaires au nivellement du globe; mais il faut convenir que dans la pratique, les cauſes phyſiques oppoſent les plus grands obſtacles à ce qu'on obtienne des réſultats exacts.

Dans l'uſage qu'on a fait juſqu'ici du barometre pour niveler, on s'eſt preſque borné à déterminer les différentes hauteurs des montagnes, ſans doute par les difficultés qu'oppoſent les variations de l'atmoſphere : & en effet quelques heures ſuffiſent pour obſerver la hauteur d'une montagne ; & il eſt auſſi facile de s'aſſurer ſi l'atmoſphere a eu des variations dans cet intervalle, que d'y avoir égard. Mais dans l'application de cet inſtrument pour niveler le terrein, tous les inconvénients ſemblent ſe réunir pour s'oppoſer à ſon uſage. Les moyens dont je me ſuis ſervi pour m'aſſurer de l'exactitude de mes obſervations, ſeroient ici trop longs à détailler. J'en fis l'application pour la premiere fois dans les Vôges en 1754, & ce fut avec le plus grand ſuccès. Je me trouvois dans les circonſtances les plus favorables : l'étendue du pays que j'obſervois, n'occupoit qu'une vingtaine de lieues ; j'avois des Cartes très exactes, & un barometre de comparaiſon au centre de mes opérations. Dans mon voyage de Sibérie, j'étois dépourvu de toutes ces reſſources : je n'ai pu que très rarement faire uſage avec exactitude d'obſervations correſpondantes ; j'ai été

obligé en conséquence de multiplier mes observations, de déterminer les pentes des rivieres, & de lever le plan des terreins que je parcourois. Sans ces différentes opérations, je ne pouvois m'assurer de l'exactitude de mes résultats : elles demandoient un travail continuel & des plus pénibles; mais j'étois animé par l'espérance du succès.

Quand je fus de retour en France, la combinaison de cette multitude d'observations m'offrit de nouveaux obstacles. J'étois dans le préjugé, avec plusieurs Physiciens, que le terrein de la Sibérie étoit prodigieusement élevé : ce préjugé, établi par les Voyageurs, passoit pour un fait décidé, d'où l'on partoit pour donner des raisons plausibles du grand froid qu'on éprouve en Sibérie.

Persuadé que tous mes résultats devoient s'accorder avec cette hypothese erronée, je me faisois illusion sur tout ce qui y étoit contraire : l'erreur étoit pour moi une source de plaisir : la vérité parloit envain, j'étois sourd à sa voix; mais elle conserva l'avantage de jetter tant d'amertume & de dégoût sur un travail de plus de deux mois, que j'avois renoncé à publier cette partie de mon ouvrage, & au barometre pour toujours.

Je repris cependant ce travail après plusieurs mois, & je me livrai enfin aux seules observations. Un premier calcul, fait grossiérement, me fit connoître, par l'accord de mes résultats, que j'étois sur la bonne voie : j'abjurai un préjugé qui étoit démenti par toutes mes observations; je ne consultai plus que les faits. Je résolus de faire

un semblable usage du barometre dans tous mes voyages. L'occasion s'en présenta de nouveau dans l'examen de la pendule de longitude de M. Berthou : elle m'obligea de me rendre à Brest en 1765, où je me réunis à M. Duhamel qui y fut pour le même sujet.

Ces dernieres observations, combinées avec celles de mon voyage en Sibérie, & avec celles que j'avois faites en 1754 dans les Vôges, m'ont procuré le moyen de donner le profil de la partie du globe comprise entre Brest & Tobolsk, sur une distance de 1600 lieues environ, à quelques lacunes près, dans les endroits où des accidents m'ont privé de mes barometres.

On trouvera sur les Cartes géographiques de la route, toutes les positions des fossiles. J'ai profité, pour la partie située en Europe, des Cartes minéralogiques de M. Guettard. Les hauteurs de ces positions sont déterminées dans le profil, ainsi que celles des rivieres, des montagnes, & principalement celles des différents fossiles que j'ai vus. Ce nivellement m'a procuré l'avantage particulier de pouvoir exprimer les montagnes sur les Cartes par des teintes analogues à leurs différentes hauteurs, & par-là de rendre la nature, objet trop négligé dans la Géographie.

J'ai exposé dans des Tables toutes les observations telles qu'elles ont été faites, & les résultats corrigés : il sera facile par ce moyen de s'assurer de leur exactitude, ou de les rectifier. Cette méthode m'a paru la plus avantageuse. Quelques découvertes qu'on fasse par la suite,

on ſera à même de tirer parti des obſervations originales; ce qu'on n'eſt pas toujours à portée de faire, lorſqu'elles ſont déguiſées par des corrections particulieres.

La cinquieme partie a pour objet l'Aſtronomie, & principalement l'obſervation du paſſage de Vénus. Les événements de la guerre ont privé l'Aſtronomie d'une partie des obſervations qui devoient être faites vers le Midi. Cependant l'incertitude de la parallaxe du Soleil ne roule plus que ſur deux ou trois ſecondes, tandis qu'elle étoit de huit; & les Aſtronomes voient enfin approcher le terme déſiré qui décidera cet élément, l'un des plus importants de l'Aſtronomie.

La ſixieme partie contient une ſuite d'expériences ſur l'électricité naturelle, faites à Tobolsk, & comparées à celles que j'avois faites à Bitche en Lorraine, en 1757. Le tonnerre eſt rangé maintenant dans la claſſe des phénomenes électriques; c'eſt une vérité conſtante, d'après laquelle il faut partir dans la recherche des effets de ce météore.

J'étois perſuadé, en 1757, que les nuages orageux étoient toujours enveloppés d'une atmoſphere de matiere électrique, & qu'ils étoient les ſeuls conducteurs d'où partoient ces éclats de foudre, qui, après avoir traverſé les airs, portent l'effroi & le déſordre ſur la ſurface du globe. J'élevai, d'après ces idées, en plein air une barre de fer, ſuivant la méthode ordinaire, dans le deſſein de déterminer l'étendue de l'atmoſphere électrique des nuages, & le rapport des degrés d'électricité analogues aux circonſtances, & aux différentes diſtances

de la barre aux nuages où je ſuppoſois que ſe faiſoit l'inflammation. La Phyſique détermine cette diſtance par l'intervalle du temps compris entre l'éclair & le bruit, en ſuppoſant qu'une ſeconde de temps répond à 173 toiſes. Pour meſurer les différents degrés d'électricité, je me ſervis de la méthode de M. l'Abbé Nollet, rapportée dans ſes Lettres ſur l'Electricité. Je ne connoiſſois pas alors l'ingénieux inſtrument inventé par M. le Chevalier d'Arcy & M. le Roi, connu ſous le nom d'*Electrometre*.

Je reconnus & m'aſſurai bientôt que dans preſque toutes mes obſervations, l'inflammation s'étoit faite à la ſurface du globe, qui repréſentoit alors le conducteur, & que la foudre s'élevoit, au-lieu de ſe précipiter des nuages. Les circonſtances d'un homme qui en fut frappé, & dont je dreſſai un procès-verbal, m'en fournirent une nouvelle preuve. Il ſe trouvoit cependant des cas où l'inflammation ſe faiſoit à près de 1000 & 1500 toiſes de l'endroit où j'obſervois; mais ces diſtances étant dans la direction oblique du rayon viſuel, elles pouvoient être des plus conſidérables, quoique l'endroit de l'inflammation fût peu élevé au-deſſus de l'horiſon.

La poſition où j'étois ne me permit pas de me ſervir des moyens propres à m'éclairer ſur cette matiere. J'eus cet avantage à Tobolsk; je ſaiſis avec empreſſement cette occaſion: je me trouvois d'ailleurs à portée d'examiner pluſieurs queſtions intéreſſantes ſur l'électricité. On ſait, du-moins c'eſt une opinion reçue, que l'électricité eſt très foible dans les pays méridionaux; & il eſt

d'autant plus important de s'assurer de son degré de force dans les pays du Nord, qu'on a soupçonné bien des rapports entre les aurores boréales & la matiere électrique.

La tradition des habitants décida d'avance ce que je devois espérer de mes expériences. Le tonnerre est si fréquent à Tobolsk, & il y produit de si grands ravages, qu'on y redoute ce météore plus que par-tout ailleurs; l'été, la seule saison où ces habitants puissent jouir de quelques agréments dans ce climat glacé, est pour eux une saison de crainte & de désolation.

J'élevai promptement une barre de fer : le respect qu'elle imprima à ce peuple timide, mit mon observatoire à l'abri des insultes dont il étoit menacé chaque jour; les premieres expériences ayant répandu la terreur parmi ce peuple superstitieux. La disposition de mon observatoire, & sa situation d'où je découvrois l'horison, me procurerent les moyens de faire mes observations avec la plus grande facilité, & en particulier celles que je n'avois pu faire à Bitche; elles consistoient à déterminer, dans toutes les circonstances, la hauteur au-dessus de l'horison de l'endroit où paroissoit l'inflammation dans les orages.

Par l'intervalle de l'éclair & du bruit, je connoissois exactement l'hypothénuse d'un triangle sensiblement rectangle, dont la perpendiculaire abaissée de l'endroit de l'éclair sur l'horison, déterminoit la hauteur. Or, en observant l'angle formé à mon oeuil, il m'étoit aisé de déterminer tous les éléments de ce triangle.

J'avois remarqué que les grands éclats de foudre surtout déterminent dans le ciel des points fixes & décidés, que nous rapportons dans les nuées, qui offrent elles-mêmes, dans leurs couleurs & leurs figures, des objets également terminés. Partant de ces faits, dont on peut s'assurer dans tous les temps, j'avois disposé un quart-de-cercle de trois pieds de rayon, divisé par transversales : il étoit mobile sur son genou, & parfaitement calé dans tous les sens. L'œuil fixe sur un nuage, un éclair ne paroissoit point, que je ne dirigeasse à l'instant la lunette du quart-de-cercle sur le point du ciel où il paroissoit. La seule erreur que je pouvois craindre, étoit fondée sur le mouvement du nuage; mais en lui supposant une vîtesse des plus rapides, estimée de douze lieues par heure, on auroit huit toises par seconde, & dans la vîtesse moyenne, deux toises environ : or, dans les circonstances les plus défavorables, la promptitude avec laquelle on peut faire cette opération, met à l'abri de toute erreur considérable, & l'on est sûr d'avoir la hauteur de l'éclair avec une exactitude plus que suffisante pour l'objet qu'on se propose.

Les orages sont si fréquents à Tobolsk, que j'ai été à même de multiplier mes opérations de ce genre. Je n'ai jamais observé en Europe une électricité si forte que dans cette partie du Nord; & j'ai reconnu constamment dans mes observations de Sibérie, que la foudre s'étoit portée de bas en haut. Si l'on examinoit les orages avec attention, & avec des yeux dégagés de préjugés, on la verroit souvent s'élancer de la terre, ainsi que je l'ai

obſervé pluſieurs fois à Tobolsk. Il eſt vraiſemblable qu'elle s'éleve ſouvent en ſilence par des conducteurs qui nous ſont inviſibles, & qu'elle n'éclate qu'après être parvenue à une certaine hauteur.

Pluſieurs Phyſiciens, & en particulier M. le Marquis de Maffei & M. Beccari, ſont parvenus aux mêmes réſultats par des routes différentes; mais il faut convenir que, malgré ces découvertes, ce météore eſt un champ preſque en friche, qui promet une récolte abondante à ceux qui voudront le cultiver.

Il ſeroit bien avantageux qu'on vît renaître le zele qui animoit l'Europe ſavante en 1753, lors des premieres découvertes. On manque de faits pour marcher ſurement dans la recherche des nouvelles vérités que nous offre ce météore : ils peuvent ſeuls nous y conduire.

Deſtiné à concourir en 1769 à la découverte de la parallaxe du Soleil, je me propoſe de faire dans la Zone torride, des obſervations ſemblables à celles que j'ai faites dans les pays glacés. Que je me croirai heureux, ſi l'on trouve dans mes travaux le fruit des eſpérances de l'Académie! On reconnoîtra du-moins le zele de ſes Membres à remplir ſes vues, & celles des Miniſtres éclairés qui ont concouru au ſuccès de ces voyages. A portée de connoître les intentions du Souverain, ils ſavent qu'on ne peut mieux lui plaire qu'en lui faiſant part de tout ce qui a rapport au bonheur de ſes Peuples; qu'augmenter nos connoiſſances, c'eſt être le bienfaiteur de l'humanité, étendre la gloire de LOUIS & celle de la Nation.

TABLE

TABLE DES CHAPITRES
DU
VOYAGE EN SIBÉRIE.

PREMIERE PARTIE.

RELATION *du voyage fait en Sibérie, pour le passage de Vénus sur le Soleil,* page 1
Du climat de la Sibérie & des autres provinces de la Russie, 83
TABLE I. *Représentant les plus grands froids observés en Sibérie & ailleurs,* 94
TABLE II. *Des hauteurs, par rapport au niveau de la mer, des endroits de Sibérie où l'on a observé les plus grands froids,* 104
Du gouvernement de Russie, depuis 861 jusqu'en 1767, 110
Ordonnance de Pierre III (en notes), 119
De la Religion Greque 128
Ordonnance de Pierre I sur l'institution des Moines & leur réforme (en notes), 135
Description de la ville de Tobolsk, de ses habitants, des mœurs des Russes, de leurs usages, coutumes, &c. 154
Des animaux domestiques & sauvages; des oiseaux, des poissons & des insectes, 198
Du progrès des sciences & des arts en Russie; du génie de la nation, & de l'éducation, 209
Des loix, des supplices & de l'exil, 225
De la population, du commerce, de la marine, des finances & des armées de Russie, 238
Exportation des marchandises de Russie (en note), 248
Exportation des marchandises de France en Russie (en note), 249
Revenus de l'empire de Russie (en note), 250
Etat des vaisseaux de guerre qui composoient les forces marines de la Russie en 1756 (en note) 254
Etat militaire des troupes de Russie (en note), 257

Etat de dépense annuelle d'un régiment Russe (en note), pag. 267
Dépense des troupes de campagne (en note), 270
Dépense de toutes les troupes de terre & de mer (en note), 271
Révolution des Calmouks-Zongores en 1757; de leur religion, & de la mythologie d'une partie de leurs idoles, 290
Départ de Tobolsk pour Saint-Pétersbourg, le 28 Août 1761, 315

SECONDE PARTIE.

De la Géographie, 348
CHAPITRE I. *De la France & de ses frontieres* (Cartes, n°. I & II), 351
TABLE I. *Des longitudes & latitudes de quelques endroits de la France & de ses frontieres,* 352
TABLE II. *Itinéraire de la route de Paris à Brest & à Tobolsk en Sibérie,* 353
CHAP. II. *De l'Allemagne & de ses frontieres* (Cartes, n°. II & III), 354
TABLE III. *Des longitudes & latitudes de quelques endroits de l'Allemagne & de ses frontieres,* ibid.
TABLE IV. *Itinéraire de la route de Paris à Tobolsk en Sibérie. Strasbourg, Vienne & Bilitz,* 355
CHAP. III. *De la Pologne & de ses frontieres* (Cartes, n°. IV & V), 358
TABLE V. *Itinéraire de la route de Paris à Tobolsk en Sibérie. Bilitz, Varsovie & Riga,* 359
CHAP. IV. *De la Livonie & de l'Esthonie,* 360
Détermination de la longitude & de la latitude de Riga, Revel, de l'Isle d'Ago & de Narva, ibid.
TABLE VI. *Itinéraire de la route de Paris à Tobolsk en Sibérie. Riga & S. Pétersbourg,* 362
CHAP. V. *De l'Ingrie, de la Russie, & de la Sibérie jusqu'à Tobolsk,* 363
Détermination des longitudes & latitudes de quelques endroits de la Russie, ibid.
Observation de la latitude d'Ekatérinbourg, 364
Observation de la longitude & de la latitude de Cazan, 365
Longitude de Cazan, 366
Latitude de Cazan, 367

De la longitude & de la latitude de Moscou, 368

De la longitude & de la latitude de Novo-Usolie & de Vérétia, 369

De la longitude & latitude de Saigatka, 370

De la longitude & latitude de Sarapul, ibid.

De la longitude & latitude de Ust-Ykskoi, ou Ust-Gskoi, 370

TABLE VII. *Des longitudes & latitudes de quelques endroits de la Russie,* 371

TABLE VIII. *Itinéraire de la route de Paris à Tobolsk en Sibérie. Saint-Pétersbourg, Moscou & Tobolsk,* 372

TABLE IX. *Itinéraire de Paris à Tobolsk en Sibérie, en passant par Kusmodémiank & Solikamskaia,* 373

TROISIEME PARTIE.

CHAPITRE I. *Du nivellement de la route de Paris à Brest & à Tobolsk en Sibérie,* 380

CHAP. II. *De l'application du barometre au nivellement du globe,* 383

CHAP. III. *Des regles de la condensation de l'air,* 385

CHAP. IV. *Nivellement de la route de Paris à Brest,* 390

CHAP. V. *Détermination de la hauteur de la salle de l'Observatoire par rapport au niveau de l'Océan à Brest, par les hauteurs moyennes du barometre, faites à l'Observatoire royal de Paris,* ibid.

TABLE I. *Des hauteurs moyennes du barometre dans la grande salle de l'Observatoire, depuis 1706 jusqu'en 1754,* 391 & suiv.

CHAP. VI. *Détermination de la hauteur de la salle de l'Observatoire au-dessus du niveau de l'Océan, par la comparaison des observations faites dans le même temps à Brest & à Paris en 1764,* 397

TABLE II. *Observations du barometre faites à Paris & à Brest,* 398 & suiv.

CHAP. VII. *Détermination de la hauteur de l'air qui répond à la hauteur du mercure dans le barometre dont l'Auteur a fait usage pour niveler la route de Paris à Brest,* 403

TABLE III. *De la hauteur de l'air qui répond a la hauteur du mercure dans le barometre dont l'Auteur a fait usage pour niveler la route de Paris à Brest,* 405

CHAP. VIII. *Détermination de la pente moyenne de la Seine, de Paris au Havre,* 407

CHAP. IX. *Détermination de la hauteur des principaux endroits de la route de Paris à Caen* (Carte, n°. 1; & Coupe, n°. XII), 409

TABLE IV. *Hauteurs des principaux endroits de la route de Paris à Caen, déterminées par les hauteurs absolues du barometre,* 419

TABLE V. *Hauteurs de ces mêmes endroits, déterminées par les hauteurs relatives du barometre,* ibid.

CHAP. X. *Détermination des principales positions de la route de Paris à Brest, depuis Caen jusqu'à Dol,* 420

CHAP. XI. *De la position de Dol, d'Iégo, & des endroits intermédiaires,* 426

CHAP. XII. *Détermination des principales positions depuis Iégo jusqu'à la ville de Morlaix au niveau de la mer,* 430

TABLE VI. *Hauteurs absolues, déterminées par Brest & Paris,* 434

TABLE VII. *De ces mêmes hauteurs, déterminées par les hauteurs relatives,* 435

CHAP. XIII. *Du nivellement de la route de Paris à Bitche,* 436

Recherche de la différence des barometres de MM. Duhamel & Chappe, 437

Comparaison des observations faites à Dénainvilliers & en route, 438

TABLE VIII. *Hauteurs moyennes du barometre à Dénainvilliers, depuis* 1750 *jusqu'en* 1763, 439

TABLE IX. *De la hauteur de l'air qui répond, au niveau de l'Océan, à la hauteur du mercure du barometre, suivant les observations faites à Bitche,* 440

TABLE X. *Hauteurs au-dessus du niveau de la mer, par les hauteurs absolues,* 441

TABLE XI. *Hauteurs au-dessus du niveau de la mer, par les hauteurs relatives,* 442

Détermination de la pente de la riviere de Marne, 443

Détail du nivellement de la route de Paris à Bitche, 444

TABLE XII. *Hauteurs de quelques endroits de l'Alsace & de la Lorraine Allemande, par rapport au niveau de l'Océan à Brest,* 452

CHAP. XIV. *Nivellement de la route de Paris à Ulm & à Wischau.* (Carte, n°. II & III; Coupe, n°. XIII & XIV.) 453

Détermination de la hauteur du niveau du Danube à Vienne, par rapport à celui de l'Océan à Brest, ibid.

TABLE XIII. *Hauteurs moyennes du Barometre à l'Observatoire du Col-*

lége des Jésuites à Vienne, depuis 1754 jusqu'en 1763, 454
Détermination de la pente du Danube, 456
TABLE XIV. *Hauteurs absolues, déterminées par rapport au niveau de l'Océan à Brest*, 457
TABLE XV. *Hauteurs, par rapport au niveau de la mer, des endroits compris entre Vienne & Ulm, en suivant le Danube*, 459
CHAP. XV. *Nivellement de la route de Malagosczcz à Warsovie & Pétersbourg* (Carte n°. IV & V, & Coupe, n°. XV & XVI.) 460
TABLE XVI. *Observations du Barometre faites à Saint Pétersbourg & à Warsovie en 1761, pour déterminer les hauteurs de cette derniere Ville, par rapport à l'Océan à Brest*, 461, 462
Détermination des hauteurs de quelques endroits de la Pologne au-dessus du niveau de la mer, depuis Malagosczcz jusqu'à Saint Pétersbourg, 464
CHAP. XVI. *Nivellement de la Russie, depuis Saint Pétersbourg jusqu'à Tobolsk*, (Cartes, n°. VI jusqu'à IX; & Coupes, n°. XVII jusqu'à XXI.) 467
TABLE XVII. *Hauteurs moyennes du Barometre à Saint Pétersbourg, depuis 1749 jusqu'en 1754*, 468
TABLE XVIII. *Hauteurs moyennes du Barometre à Saint-Pétersbourg depuis 1752, jusqu'en 1762*, 469
TABLE XIX. *Observations du Barometre faites à Saint-Pétersbourg, & sur la route de cette Ville à Tobolsk, en 1761*, 474, 475
TABLE XX. *Hauteur de l'air qui répond au niveau de l'Océan à Brest, à la hauteur du mercure du Barometre, suivant les observations faites à Tobolsk en Sibérie*, 477
CHAP XVII. *Détermination du niveau des principales rivieres de Russie, depuis Pétersbourg jusqu'à Tobolsk, par l'Océan*, 478
Hauteur du niveau du lac de Nowogorod, ibid.
Hauteur du niveau du Volga à Twer, ibid.
Hauteur du niveau de la riviere Moscoua à Moscou; 479
Différence des niveaux de la Néva & de la Moscoua, 480
Hauteur du niveau du Volga à Cazan, 485
Hauteur du niveau du Volga à Astracan, 487
TABLE XXI. *Hauteurs du Barometre observées à l'embouchure du Volga, latitude 46, 15; à 15 lieues de la mer Caspienne*, 487

Détermination de la pente du Volga, depuis Cazan jusqu'à Niz-Nowogorod, 492

TABLE XXII. *Hauteurs du Barometre sur le fleuve Volga, pour en déterminer la pente,* 493

Hauteur du Volga au-dessus de l'Océan à Czebaksar. 495

Hauteur du Volga au-dessus de l'Océan à Kusmodémiank, ibid.

Hauteur du Volga au-dessus de l'Océan à Tatinets, ibid.

Hauteur du Volga au-dessus de l'Océan à Niz-Nowogorod, 496

Hauteur du niveau de la riviere d'Oka au-dessus de l'Océan à Murom, ibid.

Hauteur de la riviere de Kliasma au-dessus de l'Océan à son embouchure, 498

Pente de la riviere de Kliasma, de Wolodimer à son embouchure, 499

Pente de la riviere de Kliasma, de Boinkova à son embouchure, 500

Hauteur de la Kliasma au-dessus de l'Océan à Wolodimer & à Boinkova, 501

Hauteur du niveau de la Moscoua à Moscou, corrigée, ibid.

Hauteur du niveau du Volga à Twer, corrigée, 503

Hauteur du niveau de la riviere de Kama à Ossa, 506

Hauteur du niveau de la riviere d'Iset à Ekatérinbourg, 508

Niveau de la riviere d'Iset, par rapport à celui de la Néva, ibid.

Hauteur de la riviere de Pyszma au-dessus de l'Ocean à Bélojarskaia, 512

Détermination de la pente de la riviere de Pyszma, depuis Bélojarskaia, jusqu'à son embouchure, 514

Pente de la riviere de Pyszma par Kamyschlowka & son embouchure, 515

Pente de la riviere de Pyszma, par Pyschminskaia & son embouchure, ibid.

Pente de la riviere de Pyszma, par Kuiarqwskaia & son embouchure, ibid.

Pente de la riviere de Pyszma, par Bélojarskaia & Kila. 516

TABLE XXIII. *Pente de la riviere de Pyszma, de Bélojarskaia à son embouchure,* 517

Hauteur du niveau de la riviere Tura à Tumen, 518

Hauteur du niveau de la Tura à Bérozoviar, 519

Hauteur du niveau de l'Irtysz à Tobolsk, 521

TABLE XXIV. *Comparaison des observations faites à S. Pétersbourg, & à Tobolsk, depuis le 23 Avril 1761, jusqu'au 28 Août de la même année*, 523, 524

Détermination de la pente de la riviere Tura, depuis Werkhotourie jusqu'à son embouchure à Bérozoviar dans la riviere de Tobolsk, 526

Pente de la riviere de Tura par Rogesluenskoie & son embouchure à Bérozoviar, ibid.

Pente de la riviere Tura par Werkhotourie & son embouchure à Bérozoviar, ibid.

Pente de la riviere de Tura par Werkhotourie & Tumen, 527

Pente de la riviere de Tura par Werkhotourie & Rogesluenskoie, ibid.

TABLE XXV. *Pente de la riviere de Tura, depuis Werkhotourie jusqu'à son embouchure*, 528

Vérification de la position de Tobolsk par Solikamskaia, en prenant pour base, dans les deux hypotheses, le niveau de l'Irtysz à Tobolsk, 530

TABLE XXVI. *Hauteur absolues des principaux endroits de la Russie, situés sur la route de S. Pétersbourg à Tobolsk, déterminées par rapport au niveau de l'Océan & de la Néva, pour servir de base au nivellement de la même route*, 533, 534

TABTE XXVII. *Pente des principales rivieres situées sur la route de Saint Pétersbourg à Tobolsk, pour servir au nivellement particulier de la même route.* 535

Détail du nivellement de la Russie, 536

Méthodes dont l'Auteur a fait usage dans le nivellement détaillé de la Russie, ibid.

Détermination des hauteurs de tous les endroits compris entre Solikamskaia & Werkhotourie, par rapport au niveau de l'Océan & de la Néva. (Cartes VIII & IX ; Coupe XXI). 539

Examen des hauteurs contenues dans les Tables XXVIII & XXIX, 540

TABLE XXVIII. *Hauteurs au-dessus du niveau de la Néva & de la Mer, déterminées par les hauteurs relatives*, 542

TABLE XXIX. *Hauteurs au-dessus du niveau de la Néva, déterminées par les hauteurs absolues*, 543

Détermination des positions entre Werkhotourie & Rogesluenskoie 546

TABLE XXX. *Hauteurs au-dessus du niveau de la Néva & de la Mer, déterminées par les hauteurs relatives,* 546
TABLE XXXI. *Hauteurs au-dessus du niveau de la Néva & de la mer, déterminées par les hauteurs absolues,* 547
Détermination des positions comprises entre Tumen & Bérozoviar, 548
TABLE XXXII. *Hauteurs au-dessus du niveau de la mer, déterminées par les hauteurs relatives,* ibid.
TABLE XXXIII. *Hauteurs au-dessus du niveau de la mer, déterminées par les hauteurs absolues,* 549
Détail du nivellement de la Russie, depuis Tobolsk jusqu'à Saint Pétersbourg, à mon retour de Sibérie, 550
Détermination de la position de différents endroits compris entre Tumen & Kila, ibid.
TABLE XXXIV. *Hauteurs au-dessus du niveau de la Néva & de la mer, déterminées par les hauteurs relatives,* ibid.
TABLE XXXV. *Hauteurs au dessus du niveau de la Néva, déterminées par les hauteurs absolues,* 551
Détermination de la position des différents endroits compris entre Ekatérinbourg & Offa, 552
TABLE XXXVI. *Hauteurs au-dessus de la Néva & de la mer, déterminées par les hauteurs relatives* 554, 556
TABLE XXXVII. *Hauteurs au-dessus du niveau de la Néva, déterminées par les hauteurs absolues,* 555, 557
Détermination des positions comprises entre Offa & Bapka, 560
TABLE XXXVIII. *Hauteurs au dessus du niveau de la mer, déterminées par les hauteurs relatives,* ibid.
TABLE XXXIX. *Hauteurs au-dessus du niveau de la mer, déterminées par les hauteurs absolues,* 561
Détermination de la hauteur de Sovialova & de tous les endroits compris entre ce hameau & Cazan, 562
TABLE XL. *Hauteurs au-dessus de la mer, déterminées par les hauteurs relatives,* 564
TABLE XLI. *Hauteurs au-dessus du niveau de la mer, determinées par les hauteurs absolues,* 565
TABLE XLII. *Hauteurs au-dessus du niveau de la mer, déterminées par les hauteurs relatives,* 566
Détermination

Détermination de la position de tous les endroits compris entre Cazan & & Czecbaskfar, 567
TABLE XLIII. *Hauteurs au-dessus du niveau de la mer, déterminées par les hauteurs absolues*, ibid.
Détermination de la hauteur d'Eskéren, comprise eutre Czecbaskfar & Kusmodémiank, 568
Détermination de tous les endroits compris entre Kusmodémiank & Niz-Nowogorod situé sur le Volga, 569
TABLE XLIV. *Hauteur au-dessus du niveau de la Néva & de la mer, déterminées par les hauteurs relatives*, 570
TABLE XLV. *Hauteurs au-dessus du niveau de la mer, déterminées par les hauteurs absolues*, 571
Détermination de tous les endroits compris entre Niz-Nowogorod & Muron, 572
TABLE XLVI. *Hauteurs au-dessus du niveau de la Néva & de la mer, déterminées par les hauteurs relatives*, ibid.
TABLE XLVII. *Hauteurs au-dessus du niveau de la Néva, déterminées par les hauteurs absolues*, 573
Détermination de tous les endroits compris entre Muron & la riviere de Kliasma à Wolodimer, 574
Détermination de tous les endroits compris entre Moscou & Wolodimer, 575
TABLE XLVIII. *Hauteurs au-dessus du niveau de la mer, déterminées par les hauteurs relatives*, 576
TABLE XLIX. *Hauteurs au-dessus du niveau de la mer, déterminées par les hauteurs absolues*, 577
Détermination des positions comprises entre Moscou & Twer, 578
TABLE L. *Hauteurs au-dessus du niveau de la mer, déterminées par les hauteurs relatives*, 578
TABLE LI. *Hauteurs au-dessus du niveau de la mer, déterminées par les hauteurs absolues*, 579
Détermination de tous les endroits compris entre Twer & le lac de Nowogorod, 582
TABLE LII. *Hauteurs au-dessus du niveau de la mer, déterminées par les hauteurs relatives*, ibid.
TABLE LIII. *Hauteurs au-dessus du niveau de la mer, déterminées par les hauteurs absolues*, 583

Détermination de tous les endroits compris entre Bronitskoi-Iam & Saint-Pétersbourg, 587.

TABLE LIV. *Hauteurs au-dessus du niveau de la Néva, déterminées par les hauteurs absolues*, ibid.

TABLE LV. *Des endroits ds la route de Brest à Tobolsk, dont les hauteurs ont été déterminées par rapport au niveau de l'Océan à Brest, & de la salle de l'Observatoire Royal à Paris*, 590-597

Réflexions sur la hauteur du sol de la Russie, depuis Saint-Pétersbourg jusqu'à Tobolsk en Sibérie, 598

QUATRIEME PARTIE.

OBSERVATIONS *minéralogiques faites en France, en Allemagne & en Russie, pour servir à l'Histoire du globe terrestre*, 611

CHAP. I. *Des Vôges & de l'Alsace*, ibid.

CHAP. II. *Du Danube, d'Ulm à Vienne*, 618

CHAP. III. *De la Pologne*, 620

CHAP. IV. *De la Russie*, 621

DES GYPSES.

I. *Gypse solide, strié, demi transparent*, 621

II. *Gypse cryſtallisé, transparent, semblable à une plume*, 622

III. *Gypse transparent, cryſtallisé en parallélipipede*, 623

IV. *Gypse transparent, cryſtallisé en parallélipipedes inclinés*, 624

V. *Gypse transparent par couches*, 625

VI. *Mica, verre de Moscovie*, ibid.

Des différentes mines situées en Sibérie, entre Solikamskaia & Ekatérinbourg (Cartes, n°. VIII & IX) 626

I. *Aimant*, 627

II. *Aimant*, 629

III. *Aimant*, 630

IV. *Aimant*, ibid.

V. *Aimant*, ibid.

VI. *Aimant*, ibid.

VII. *Aimant cubique & verdâtre*, 631

VIII. *Mine de fer par couches*, ibid.
IX. *Mine de fer solide & noirâtre*, 632
X. *Mine de fer solide, d'un brun tirant sur le rouge*, 633
XI. *Mine de fer spongieuse*, 634
XII. *Mine de fer spongieuse noire*, ibid.
XIII. *Mine de fer solide*, 635
XIV. *Mine de fer solide, noirâtre*, ibid.
XV. *Mine de fer rougeâtre, par couches*, 636
XVI. *Mine de fer noirâtre*, 637
XVII. *Mine de fer brune*, 638
XVIII. *Mine de fer par couches*, ibid.
XIX. *Mine de fer solide*, 639
XX. *Mine de fer brune*, ibid.
XXI. *Mine de fer blanchâtre*, 640
XXII. *Mine de fer solide*, ibid.
XXIII. *Mine de fer solide*, 641
XXIV. *Mine de fer solide*, ibid.
XXV. *Mine de fer solide*, ibid.
XXVI. *Mine de fer solide*, 642
XXVII. *Mine de fer solide*, ibid.
XXVIII. *Mine de fer noirâtre*, ibid.
XXIX. *Mine de fer noirâtre*, 643
XXX. *Mine de fer brune*, 644
XXXI. *Mine de fer brune*, ibid.
XXXII. *Mine de fer brune*, 645
XXXIII. *Mine de fer solide*, 647
XXXIV. *Mine de fer brune*, ibid.
XXXV. *Mine de fer solide*, 648
XXXVI. *Mine de fer brune*, ibid.
XXXVII. *Mine de fer brune*, ibid.
XXXVIII. *Mine de fer brune*, 649
XXXIX. *Hématite noire en grappes*, ibid.
XL. *Mine de fer solide*, 650
XLI. *Mine de fer solide*, 651
XLII. *Mine de fer brune*, ibid.
XLIII. *Mine de fer noirâtre*, ibid.
XLIV. *Mine de fer brune*, 652

XLV. *Mine de fer en roche*, 653
XLVI. *Mine de fer brune*, ibid.
XLVII. *Mine de fer brune*, 654
XLVIII. *Mine de fer solide*, ibid.
XLIX. *Mine de fer noirâtre, en cubes & cellulaire*, 655
L. *Mine de fer noirâtre*, 656
LI. *Mine de fer noirâtre*, 657
LII. *Mine de fer d'un brun rougeâtre*, ibid.
LIII. *Mine de fer brune*, ibid.
LIV. *Mine de fer brune*, 658
LV. *Mine noirâtre cryſtalliſée*, ibid.
LVI. *Mine de fer noirâtre*, ibid.
LVII. *Mine de fer noirâtre avec des points brillants*, 659
LVIII. *Mine de fer d'un jaune ſouci*, ibid.
Réflexions ſur les mines de fer des monts Ryphées en Sibérie, 660
Des mines de cuivre des monts Poïas ou Ryphées en Sibérie, & des environs de Cazan (Carte n°. VII & IX.) 664
I. *Marne cuivreuſe griſe*, ibid.
II. *Schiſt cuivreux d'un gris ſale*, ibid.
III. *Pierre calcaire verdâtre*, 665
IV. *Malachite*, ibid.
I. *Malachite mamélonnée* (n°. XXXII, Fig. I.) *de grandeur naturelle*, 666
II. *Malachite* (n°. XXXII, Fig. 2.) *de grandeur naturelle*, ibid.
III. *Malachite* (Fig. 3.) *un peu plus petite que la naturelle*, ibid.
IV. *Malachite mamelonnée* (Fig. 8 & 9.) *de grandeur naturelle*, 667
V. *Malachite mamelonnée* (Fig. 7.) *de grandeur naturelle*, ibid.
VI. *Malachite mamelonnée* (Fig. 10.) *de grandeur naturelle*, ibid.
VII. *Malachite arboriſée* (Fig. 4.) *moitié plus petite que la naturelle*, 668
VIII. *Malachite ſtriée* (Fig. 5.) ibid.
IX. *Malachite diſpoſée par couches horizontales* (Fig. 6.) *de grandeur naturelle*, ibid.
V. *Pierre calcaire cuivreuſe, verdâtre*, 669
VI. *Pierre calcaire cuivreuſe, rougeâtre*, ibid.
VII. *Pierre calcaire cuivreuſe & noirâtre*, 670
VIII. *Marne cuivreuſe & noirâtre*, ibid.

IX. *Marne d'un brun grisâtre, cuivreuse & ferrugineuse,* 670
X. *Marne cuivreuse, d'un gris sale,* ibid.
XI. *Pierre calcaire cuivreuse,* 671
XII. *Mine de cuivre azurée,* ibid.
XIII. *Cuivre minéralisé dans du sable & dans du bois,* ibid.
XIV. *Cuivre minéralisé dans une terre calcaire,* 672
XV. *Mine de cuivre azurée, minéralisée dans le sable,* ibid.
XVI. *Cuivre minéralisé dans du sable & dans du bois,* ibid.
XVII. *Cuivre minéralisé dans le bois,* 673
XVIII. *Cuivre rouge uni à du cuivre soyeux,* 674
XIX. *Cnivre vierge par feuillets,* ibid.
Réflexions sur les mines de cuivre des monts Ryphées en Sibérie, 675
Des mines d'or des environs d'Ekatérinbourg en Sibérie, 678
Mines d'or de Pisminskaia, ibid.
Mines d'or de Béréfouskoi I. 680
Mines d'or de Béréfouskoi II. 682
Mines d'or d'Ouktous, ibid.
Mines d'or de Chilovoitselse, ibid.

CINQUIEME PARTIE.

OBSERVATIONS *Astronomiques,* 686
Valeur des tours de vis des micrometres, avec la longueur de lunettes & l'augmentation du diametre des objets, 688
Vérification de la position de la lunette du quart-de-cercle, ibid.
Observation de l'étoile ζ de la queue de la grande Ourse, 689
Observation de β de la Cassiopée, ibid.
Détermination de la latitude de Tobolsk, ibid.
Par l'étoile β de Cassiopée, 690
Par les observations du Soleil, 691
Observation de l'éclipse de Lune du 18 Mai, 692
Taches & facules observées sur le Soleil, ibid.
Eclipse du Soleil, du 3 Juin, 694
Hauteurs correspondantes du Soleil le 4 Juin, thermometre de M. de Réaumur, 2 degrés au-dessus de zéro, 695
Le 5 Juin, thermometre, 7 degrés au-dessus de zéro, ibid.

Passage de Vénus sur le Soleil, 696
Observation de Vénus, 697
Observation réduite, 701
Observation des diametres apparents de Vénus & du Soleil, 702
Observations de la plus petite distance des centres de Vénus, & du Soleil en déclinaison, ibid.
Distance des bords inférieurs de Vénus & du Soleil, au milieu du passage, 703
Hauteurs correspondantes du Soleil, le 6, thermometre 11 degrés, 709

SIXIEME PARTIE.

CHAPITRE I. *De l'Electricité naturelle*, 710
CHAP. II. *Expériences sur l'Electricité naturelle, faites à Bitche dans la Lorraine en 1757, & à Tobolsk en Sibérie en 1761*, 721
Observations faites à Tobolsk, en 1761, sur l'Electricité naturelle, 730
CHAPITRE I. *Observations météorologiques faites à Tobolsk en Sibérie, en 1761*, 741
CHAP. II. *Déclinaison de l'aiguille aimantée*, 743

Fin de la Table des Chapitres.

EXTRAIT DES REGISTRES
de l'Académie Royale des Sciences.

Du 31 Août 1768.

MESSIEURS DE JUSSIEU, D'ALEMBERT & BEZOUT, qui avoient été nommés pour examiner la Relation que M. l'Abbé CHAPPE se propose de publier, du voyage qu'il a fait en Sibérie, à l'occasion du dernier passage de Vénus sur le disque du Soleil, & l'*Histoire du Kamtchatka*, en ayant fait leur rapport, l'Académie a jugé cet Ouvrage digne de l'impression : en foi de quoi j'ai signé le présent Certificat. A Paris le 31 Août 1768.

GRANDJEAN DE FOUCHY, *Secrétaire perpétuel de l'Académie Royale des Sciences.*

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Nos bien amés LES MEMBRES DE L'ACADEMIE ROYALE DES SCIENCES de notre bonne ville de Paris, nous ont fait exposer qu'ils auroient besoin de nos Lettres de Privilege pour l'impression de leurs Ouvrages : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter les Exposants, Nous leur avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer par tel Imprimeur qu'ils voudront choisir, toutes les Recherches ou Observations journalieres, ou Relations annuelles de tout ce qui aura été fait dans les Assemblées de ladite Académie Royale des Sciences, les Ouvrages, Mémoires ou Traités de chacun des Particuliers qui la composent, & généralement tout ce que ladite Académie voudra faire paroître, après avoir fait examiner lesdits Ouvrages, & jugé qu'ils sont dignes de l'impression, en tels volumes, forme, marge, caracteres, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon leur semblera, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de vingt années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes; sans toutefois qu'à l'occasion des Ouvrages ci-dessus spécifiés, il en puisse être imprimé d'autres qui ne soient pas de ladite Académie : Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires & Imprimeurs d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, & débiter lesdits Ouvrages, en tout ou en partie, & d'en faire aucunes traductions ou extraits, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit desdits Exposants, ou de ceux qui auront droit d'eux, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenants, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers auxdits Exposants, ou à celui qui aura droit d'eux, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément aux Réglements de la Librairie; qu'avant de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression desdits Ouvrages, seront remis ès mains de notre très cher & féal Chevalier le sieur D'AGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un en celle de notre Château du Louvre, & un en celle de notredit très cher & féal Chevalier le sieur D'AGUESSEAU, Chancelier de France; le tout à peine de nullité des Présentes : du contenu desquelles vous mandons

& enjoignons de faire jouir lesdits Exposants & leurs ayant cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Ouvrages, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés, féaux Conseillers & Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le dix-neuvieme jour du mois de Février, l'an de grace mil sept cent cinquante, & de notre Regne le trente-cinquieme. Par le Roi en son Conseil. MOL.

Regiſtré ſur le Regiſtre XII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris; N°. 430, Fol. 309, conformément au Réglement de 1723, qui fait défenses, art. 4, à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre, soit qu'ils s'en disent les Auteurs, ou autrement; à la charge de fournir à la susdite Chambre huit Exemplaires de chacun, prescrits par l'art. 108 du même Réglement. A Paris le 5 Juin 1750.

Signé, LE GRAS, Syndic.

RELATION

RELATION
DU
VOYAGE FAIT EN SIBÉRIE,
POUR LE PASSAGE DE VÉNUS SUR LE SOLEIL.

MUNI des ordres du ROI & des recommandations de l'Académie, pour aller obſerver à Tobolsk le paſſage de Vénus ſur le Soleil, je comptois m'embarquer en Hollande, afin d'éviter l'embarras de tranſporter par terre juſqu'à Saint-Pétersbourg un appareil conſidérable d'inſtruments : mais le dernier des vaiſſeaux qui devoient faire ce trajet, étoit déja en mer. Je me vis donc obligé de faire la route par terre ; ce qui exigea de nouveaux arrangements, très différents de ceux ſur leſquels j'avois compté. M. Durieul, Colonel au ſervice du Roi de Pologne, devoit partir pour Varſo-

vie ; je lui propoſai de faire la route avec lui, & nous partîmes à la fin de Novembre 1760. Je me conſolai d'autant plus aiſément de ne m'être pas embarqué ſur le vaiſſeau Hollandois, que j'appris, quelques jours avant mon départ de Paris, qu'il avoit échoué ſur les côtes de Suede.

Les pluies avoient rendu les chemins ſi impraticables, que nous n'arrivâmes à Strasbourg qu'après huit jours de route : nous nous y arrêtâmes deux jours, dans l'eſpérance de pouvoir faire rétablir nos voitures ; mais une multitude d'accidents les avoient miſes dans un ſi mauvais état, que nous fûmes obligés d'en prendre de nouvelles. Tous mes barometres & thermometres furent briſés dans la nuit du 1^er^ au 2 Décembre, par la chûte d'une des voitures dans un foſſé de cinq à ſix pieds de profondeur. J'en fis de nouveaux à Strasbourg, pendant le ſéjour que nous y fîmes.

Les difficultés que nous avions éprouvées dans notre route en France, nous firent craindre d'en trouver de plus grandes en Allemagne ; & en effet, elles ſe multiplierent ſi conſidérablement, & nous eſſuyâmes tant d'accidents, que nous fûmes forcés d'aller nous embarquer à Ulm ſur le Danube, quoique je ſuſſe dès avant mon départ de Paris, que les brouillards rendoient alors la navigation de ce fleuve très incertaine.

Sachant que nous n'avions aucune Carte détaillée du Danube dans cette partie de ſon cours, je ſaiſis cette occaſion d'en lever le Plan dans le plus grand détail. Comme j'aurai occaſion d'en parler ailleurs, je paſſe ici ſous ſilence tout ce qui a rapport à cet objet.

Embarqués ſur le Danube, nous ne pouvions voyager que le jour, & ſouvent quelques heures ſeulement, à cauſe des brouillards & de quelques endroits dangereux qu'on rencontre ſur ce fleuve. Les brouillards étoient d'autant plus incommodes que ce fleuve étoit débordé : les ponts n'offroient alors qu'un très petit paſſage ; il étoit néceſſaire de découvrir les arches à une grande diſtance, pour choiſir celles où le courant étoit moins rapide.

Le Danube, après avoir traversé la vaste plaine des environs d'Ulm, coule entre deux chaînes de montagnes : elles n'ont d'abord que très peu de hauteur, & sont très éloignées ; mais elles s'élevent insensiblement, se rapprochent de même, & ne forment plus qu'une gorge à quelques journées d'Ulm. Les rivages de ce fleuve n'offrent alors communément que des montagnes escarpées & arides : mais dans les terreins fertiles, les prairies, les côteaux, & les bois dispersés çà & là, forment à chaque instant avec les Villes & les Bourgades, de nouveaux points de vue ; ils présentent aux regards avides du Voyageur tranquille sur son bord, une variété d'objets toujours plus riants.

Le lit du Danube est si serré par des masses de rochers dans quelques endroits de ces montagnes, qu'on ne s'expose point à le remonter dans ces gorges, tandis que d'autres Voyageurs le descendent. Ces courts trajets exigent beaucoup de précautions de la part des Mariniers, parce que ces rochers étant à pic ne laissent, en cas de naufrage, aucune espérance de salut.

Cette disposition locale nous obligeoit à ne faire que de courtes journées ; mais à peine avoit-on mis le bateau à l'ancre, que j'allois sur ces montagnes, pour en déterminer les hauteurs avec le baromètre, Je n'en ai jamais trouvé qui eussent plus de trois cents à trois cents cinquante toises de hauteur : elles étoient cependant dominées par d'autres qui s'élevoient de plus en plus, à mesure qu'elles étoient plus éloignées du Danube. La neige couvroit toutes ces montagnes, tandis qu'on n'en trouvoit pas le plus petit vestige dans tout le Pays situé sur les bords du fleuve.

Arrivé proche de Ratisbonne, je sortis du bateau avec M. Durieul, pour parcourir les environs de cette Ville, dans le dessein de faire quelques recherches sur l'Histoire Naturelle. Nous nous occupions de cet objet toutes les fois que nous débarquions. M. Durieul se prêtoit avec d'autant plus de zele à ces recherches, qu'il réunit à

une douceur de caractere peu commune, les connoissances les plus étendues. A peine fûmes-nous sortis du bateau qu'il découvrit une Inscription singuliere sur une pierre qui étoit au bord du fleuve. Nous fimes apporter des pioches du bateau pour a découvrir; nous essayâmes de copier cette écriture que nous ne connoissions pas : l'étendue de cette Inscription, le froid qui se faisoit sentir vivement, & la nuit qui commençoit à couvrir la terre, nous déterminerent à abandonner ce travail. Nous résolûmes de déterrer la pierre, & de l'emporter dans le bateau. Sa grandeur nous obligea d'aller chercher du secours dans le Village voisin. Les Paysans que nous amenâmes nous apprirent qu'on trouvoit quantité de semblables Inscriptions dans tous les environs de l'endroit où nous étions. La multitude de ces Inscriptions fit d'abord disparoître le merveilleux de notre découverte. Nous cherchâmes, mais un peu trop tard, à l'approfondir. Elle se réduisit à celle de plusieurs Tombeaux de Juifs, dont les Inscriptions étoient les Epitaphes en Langue hébraïque.

Quoique d'abord un peu interdits, nous prîmes le parti de nous en amuser, & nous en soupâmes de meilleur appétit, à cause du grand exercice que nous avions fait. Nous fûmes assez heureux en nous retirant, de sauver la vie à un jeune homme, qui dans un dépit amoureux alloit se jetter dans le Danube : nous en fûmes avertis par le cri de quelques personnes qui couroient après lui; nous l'arrêtâmes, & le remîmes entre leurs mains.

Nous partîmes le lendemain, & nous passâmes le pont de Ratisbonne, qu'on nous avoit dit très dangereux. On nous citoit pour preuve décisive la mort d'un Ambassadeur qui y avoit péri. Nous reconnûmes que ce pont ne devoit cette célébrité qu'à la mort de l'Ambassadeur.

Nous étant arrêtés à midi le même jour, pour prendre des provisions dans une petite Ville située sur le bord du Danube, nous

fûmes fort étonnés en rentrant dans le bateau, de trouver parmi les Mariniers une jeune Demoiselle de quinze à seize ans qui s'étoit embarquée : elle réunissoit un air distingué, à la figure la plus agréable : ses yeux baissés, son maintien, sa timidité, son habillement, tout annonçoit une personne honnête ; aussi l'engageâmes-nous à entrer dans notre chambre ; elle y consentit : son embarras & une tristesse profonde étoient exprimés dans les regards languissants qu'elle jettoit sur nous de temps en temps. Nous la rassurâmes par toutes les attentions que nous eûmes pour elle : nous apprîmes après quelques questions, qu'elle demeuroit chez un oncle qui étoit Curé à quelques lieues de la derniere Ville où nous nous étions arrêtés : elle s'étoit sauvée de chez lui, parce qu'il vouloit la forcer à être Religieuse. Nous la conduisîmes jusqu'à Passau, où étoit sa famille.

Nous arrivâmes le 24 Décembre à un gros Village. Ce jour étoit la veille de Noel. Nous allâmes à l'Eglise pour y entendre les Offices, qui furent très longs. Je reconnus le lendemain, que ma dévotion m'avoit coûté la perte d'un porte-manteau qui contenoit une grande partie de mon linge. C'est l'époque du débris de ma garde-robe, dont je n'ai rapporté que peu de chose à Paris ; le reste m'a été volé dans le cours de mon voyage.

Après plusieurs jours de route, nous parvînmes le 27 à Lintz : nous trouvâmes dans les environs de cette Ville un amas de granites travaillés pour des escaliers, cheminées & autres ornements. Les Mariniers nous apprirent qu'on tiroit ces granites des environs de cette Ville, où ces pierres étoient communes.

Le Danube sépare Lintz en deux parties, qui communiquent par un pont de bois ; j'en déterminai la longueur de trois cents cinquante pas mesurés exactement. J'ai évalué cette distance à cent cinq toises, & la profondeur de ce fleuve est dans cet endroit de cent pieds, ou de dix-sept toises environ, suivant l'estime des Mariniers. Le brouillard qui avoit été considérable toute la matinée du 28, se

dissipa vers midi, & nous partîmes aussi-tôt. Le temps ayant été assez beau pendant plusieurs jours, nous fûmes peu retardés en route : nous arrivâmes enfin à Vienne le 31 Décembre 1760.

Je reçus dans cette Capitale l'accueil le plus favorable de Leurs Majestés Impériales ; elles voulurent honorer les Sciences & l'Académie, en désirant que je leur fusse présenté. Pendant mon séjour dans cette Ville j'allai voir le Cabinet d'Histoire Naturelle de l'Empereur. On peut le placer dans le nombre des plus beaux de l'Europe, par les suites complettes qu'il renferme. Je n'en ai vu nulle part une aussi belle dans la classe des Coraux.

L'Arsenal sous la direction du Prince Lictenstein est un objet des plus curieux à voir, non-seulement par la quantité d'artillerie dont ce Prince l'a augmenté, mais encore par la multitude d'armes de toute espece qu'on y trouve. L'ordre & l'arrangement offrent un coup d'euil admirable. Ce Prince a fait construire dans le milieu une Salle, où il a placé deux belles Statues de marbre qui représentent l'Empereur & l'Impératrice. Leurs Majestés Impériales ayant été voir l'Arsenal, furent agréablement surprises d'y voir cette nouvelle preuve d'attachement & de zele du Prince Lictenstein ; mais ce Prince le fut encore plus quelque temps après, de voir son Buste placé dans le même Salon, vis-à-vis de ceux de Leurs Majestés ; faveur sans contredit la plus flatteuse pour un Sujet, & qui peut-être fait encore plus d'honneur à Leurs Majestés Impériales, dont la bonté & la générosité captivent tous ceux qui ont l'honneur de les approcher. Le Prince Lictenstein me procura une suite de bois pétrifiés des Monts Carpaks, des marbres, & différents cailloux qui ne sont pas moins intéressants.

Je savois qu'on faisoit à Vienne l'examen le plus sévere de tout ce qui y entroit. Dans la crainte que mes instruments, arrangés avec le plus grand soin, ne souffrissent de cette visite, je priai M. le Comte de Staremberg, Ambassadeur de Leurs Majestés Impériales

à Paris, d'obtenir que mes inſtruments ne fuſſent point déballés. Il eut la bonté d'écrire à ce ſujet à M. le Baron de Cotec, qui avoit la régie de la Douane. Je fus enchanté de ſes politeſſes, & des ordres qu'il avoit donnés.

J'avois obſervé pendant le cours de mon voyage ſur le Danube, la hauteur du barometre : mais l'uſage que je devois faire de mes obſervations exigeoit que je les comparaſſe à celles faites à Vienne. J'y trouvai le Pere Hell, Jéſuite, Profeſſeur d'Aſtronomie, connu par ſon mérite diſtingué dans cette Science, & par ſes Ephémérides dont il enrichit chaque année l'Europe ſavante. Le Pere Liesganig, de la même Société, & qui s'occupe avec ſuccès dans le même genre, voulut bien ſe charger de faire des obſervations correſpondantes à celles que je ferois par la ſuite, & me communiquer celles qu'il avoit faites pendant mon voyage ſur le Danube. Nous déterminâmes dans ſon Obſervatoire la déclinaiſon de la bouſſole de treize degrés vers l'Occident, & nous comparâmes en même-temps nos baromètres.

J'appris de M. le Baron de Vanswieten, premier Médecin de l'Impératrice, & Aſſocié de notre Académie, qu'il employoit avec le plus grand ſuccès l'électricité, pour guérir les rhumatiſmes, & les autres infirmités de ce genre, tandis qu'en France les malades n'en reçoivent preſqu'aucun ſoulagement. Cette différence auroit-elle ſa ſource dans la différence des climats, ou n'auroit-on pas ſaiſi la vraie route dans l'application de ce remede ?

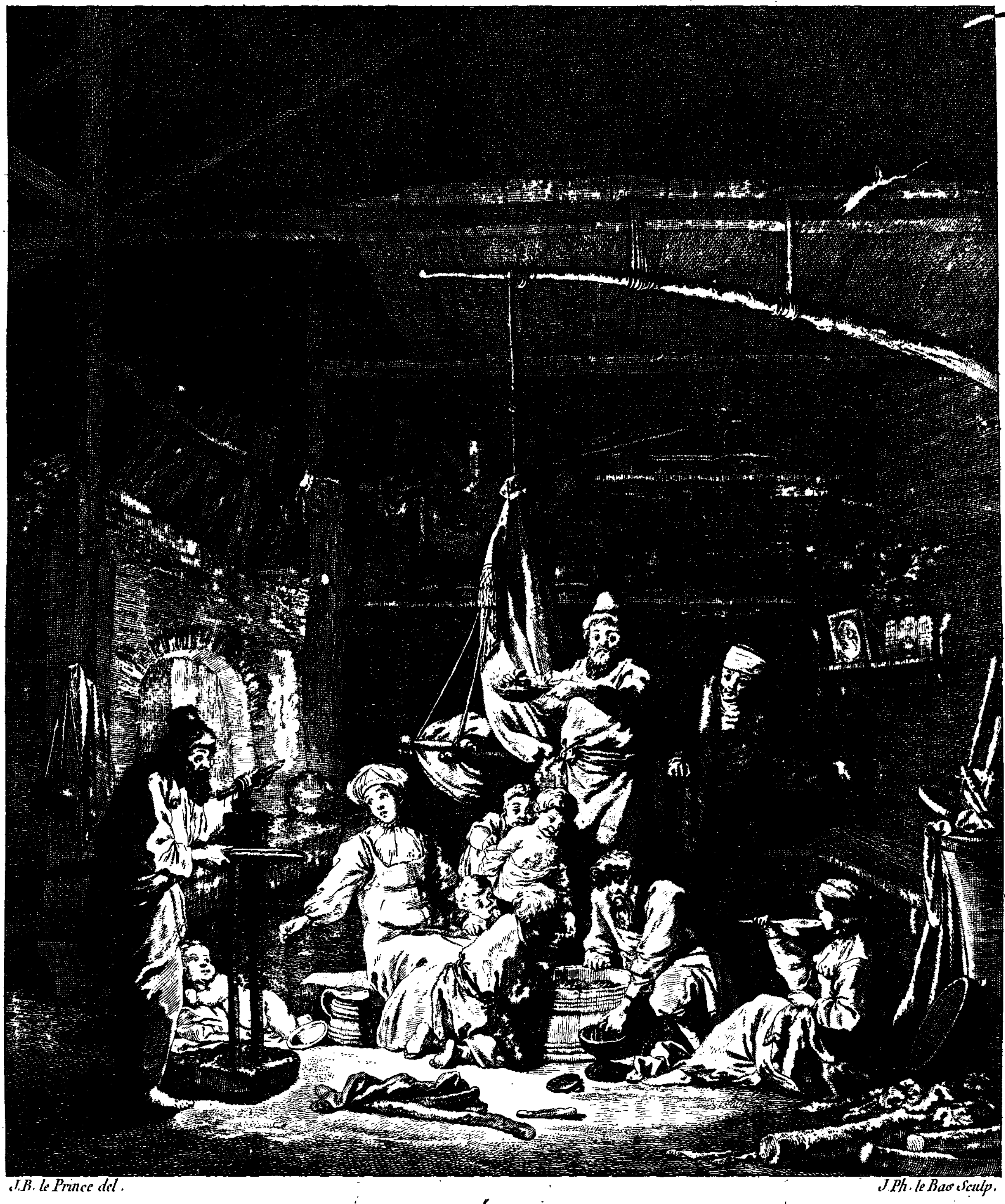
Je partis le 8 Janvier de cette Capitale, après avoir reçu de grandes marques de bonté de M. le Duc de Pralin, pour lors Ambaſſadeur à Vienne. M. Favier, qui alloit à Pétersbourg en qualité de Secrétaire d'Ambaſſade, ſe joignit à nous : nous arrivâmes le 9 Janvier 1761 à Nikolsbourg, petite Ville aſſez bien bâtie. On y voit un aſſez beau Château, & une belle Fontaine. La Ville de Brünn, où nous ſéjournâmes le même jour, eſt fortifiée, mais médiocre-

ment; elle eſt aſſez belle. La Citadelle eſt placée ſur une hauteur.

Nous avions voyagé depuis Vienne dans une plaine où le chemin eſt très beau ; mais il devint mauvais aux environs de Brünn. Nous ne partîmes de cette Ville qu'à dix heures du ſoir, ayant été retenus dans cet endroit par une de nos voitures, dont une des roues avoit été fracaſſée. Je perdis par cet accident un de mes barometres, & le jour ſuivant le dernier, par la chûte de la voiture dans un foſſé. Nous employâmes une partie de la nuit à la retirer : nous fûmes obligés de la décharger, ainſi que nous le pratiquions à chaque accident. Ils étoient ſi fréquents que j'étois dans une inquiétude perpétuelle au ſujet de mes inſtruments. Les flambeaux dont nous avions fait proviſion à Vienne commençoient à nous manquer ; alors il nous auroit été impoſſible de voyager pendant la nuit ; ce qui me faiſoit craindre de ne pouvoir arriver à temps à Tobolsk. Nous arrivâmes le même jour ſur les bords de la riviere de Bianavoda : elle me parut avoir trente toiſes de largeur environ. N'étant gelée que ſur ſes bords, nous la paſſâmes à gué. Quoiqu'elle n'eût dans cet endroit que deux pieds de profondeur, les chevaux éprouverent les plus grandes difficultés à la traverſer, à cauſe des glaçons flottants qui les incommodoient beaucoup, & de ſes bords gelés, dont il fallut faire rompre la glace. Nous arrivâmes enfin le 11 à Neutischein, nous y paſſâmes la nuit, & en partîmes le 12 à ſept heures du matin. Nous avions toujours à notre droite les Monts Carpaks, à la diſtance d'une lieüe ou d'une lieue & demie, quelquefois moins. Nous dînâmes à Friedeck : c'eſt une petite Ville de Siléſie aſſez peuplée ; on y tenoit une Foire conſidérable. L'habillement du Peuple de cette Ville & des Payſans des environs, me parut le même que celui des Habitants de la Moravie : les femmes portent de petits jupons blancs très courts ; elles ont une eſpece de corſet ordinairement bigaré, & un voile blanc de toile attaché ſur la tête. Ces Payſannes s'enveloppent dans ce voile, qui deſcend juſqu'à la ceinture : quelques-unes

BOMBAY BRANCH ROYAL ASIATIC SOCIETY

Tom. I. N.° II.



J.B. le Prince del. J.Ph. le Bas Sculp.

SOUPÉ RUSSE.

les autres étoient morts avant d'avoir atteint cet âge. Je m'arrêtai dans cet endroit pour faire raccommoder mes traîneaux : j'en partis aussi-tôt qu'ils furent en état ; le thermomètre se soutenoit toujours à la même hauteur de dix-huit à dix-neuf degrés. A quelques versts de ce Bourg mon traîneau fit une culbute si violente, que mon dernier baromètre fut cassé. Je n'avois point quitté la forêt depuis Kuzmodemiansk, & je n'avois rencontré de clairieres que dans les environs des habitations : les bois étoient toujours de pins, sapins & bouleaux ; ils avoient été brûlés par accident dans quelques endroits, sur des distances de vingt à trente lieues. C'étoit alors le temps du Carême, que les Russes observent avec la plus grande rigidité : ils ne se nourrissent qu'avec un mauvais pain noir, mal fait & mal cuit, & avec du gruau qui a bouilli dans de l'eau : les plus opulents y mêlent de l'huile de chenevis. Ils ont pour boisson de la quouas, qui n'est autre chose que de l'eau qui a fermenté avec du son & un peu de farine : cette liqueur est très claire, & d'une couleur jaunâtre ; mais plus aigre que du vinaigre, & d'un goût insupportable pour ceux qui n'y sont pas accoutumés. Dans les autres temps de l'année, ils se nourrissent sur-tout de poisson & de piroquis : les piroquis sont des espèces de petits pâtés de trois pouces de diametre, remplis en dedans d'un poisson qu'ils appellent siantki. Ils prennent leur repas sur une table, où ils se placent autour d'une jatte remplie de gruau (*N.* 11) ; les uns sont assis, & les autres se tiennent debout : de vieilles femmes vont dans les maisons à l'heure des repas, pour y vendre des piroquis.

Leurs chaumieres offrent un séjour d'autant plus triste, que la rigueur des hivers ne leur permet pas de communication avec l'air extérieur : les fenêtres n'ont ordinairement qu'un pied de large sur six pouces de haut ; ils sont encore presque privés de la lumiere du soleil, tout le temps que cet astre est dans les signes méridionaux : alors dans une nuit presque perpétuelle, ils ne sont éclairés que par

des éclats de bouleau, qu'ils appellent louchines ; ils les font d'abord fécher fur le poèle, & les fichent entre les poutres pour éclairer, ou ils les placent fur un trépied : les vieillards font ordinairement chargés de cet ouvrage, & d'en fubftituer d'autres à mefure que les premiers fe confument. Cet ufage fe pratique dans toute la Ruffie.

Leurs maifons font de bois, & n'exigent pas beaucoup d'architecture : ils fe contentent de faire des entailles aux extrémités de chaque poutre, afin qu'elles puiffent s'emboîter folidement les unes fur les autres. Le peu d'attention qu'ils apportent à les écarir eft caufe qu'elles laiffent des intervalles entr'elles, qu'ils rempliffent avec de la mouffe, pour empêcher la communication de l'air extérieur. Après avoir élevé le bâtiment de douze à vingt pieds, ils le couvrent avec des planches. Dans les maifons qui ont deux étages, le bas eft pour les beftiaux, & le deuxieme eft divifé en deux parties ; l'une pour le laitage, les provifions, & l'autre pour la famille. On trouve dans ce dernier un poèle, qui en occupe près d'un quart : il eft ordinairement de brique, & reffemble à nos fours ordinaires, avec cette différence qu'il eft plat, & qu'il n'a point de cheminée : pour y remédier, ils font communément au plancher une ouverture de fix pouces environ, qu'ils peuvent ouvrir ou fermer à volonté, par le moyen d'une foupape. Malgré la rigueur des hivers, ils ne font du feu dans leur poèle qu'une fois par jour, & c'eft le matin, vers fept à huit heures. A peine le feu eft-il allumé, que l'appartement fe remplit de fumée, la foupape étant fermée dès la veille. Cette fumée devient fi confidérable, qu'elle forme une nuée qui fe foutient à la hauteur de deux pieds ou deux pieds & demi au deffus du plancher : il faut alors que les Habitants foient affis fur le plancher, ou qu'ils marchent tout courbés ; la fumée eft d'une telle épaiffeur, qu'une perfonne debout y feroit bien-tôt étouffée. Cette pratique, qui pourra d'abord paroître bizarre, eft cependant fondée : la fumée ne peut fe répandre, & féjourner long-temps dans ces chaumieres,

ſans en augmenter conſidérablement la chaleur ; auſſi après que le bois eſt conſumé, & qu'il ne reſte plus qu'un braſier, ils ouvrent la ſoupape, trois heures environ après que le feu a été allumé : la fumée ſe diſſipe promptement, & on referme auſſi-tôt la ſoupape, juſqu'au lendemain, pour empêcher toute communication avec l'air extérieur. La chaleur eſt ſi conſidérable, que la liqueur ſe ſoutient le matin dans le thermomètre de M. de Réaumur à trente-ſix & quarante degrés, chaleur preſqu'auſſi inſupportable pour un Etranger, que la rigueur du froid de l'air extérieur. La chaumiere conſerve toujours juſqu'au lendemain, un degré de chaleur conſidérable ; le thermomètre eſt à ſeize & dix-huit degrés au deſſus du tempéré.

Tous leurs meubles conſiſtent dans des bancs placés autour de leurs chaumieres, quelquefois une petite table, quelques uſtenſiles de bois & de terre, pour préparer leur nourriture ; ils la préparent ſur le devant du four avec le braſier qui reſte après la conſommation du bois. Ce ſont toujours les femmes qui ſont chargées de ce ſoin : les hommes s'occupent à faire les traîneaux, les filets pour la pêche, & autres inſtruments pour la chaſſe des animaux qui fourniſſent à la Ruſſie ſes belles pelleteries.

Tous ces Habitants m'ont paru attachés à la Religion Grecque, juſqu'au fanatiſme : ils ſont ſi rigides pour les jeûnes du Carême, qu'ils les font obſerver aux enfants de deux ou trois ans ; & ils ne s'écartent jamais de ce devoir, lors même qu'ils commettent les plus grands crimes.

Chaque famille a dans ſa maiſon une petite Chapelle, où eſt le Patron de la famille : ils le regardent comme le Dieu tutélaire de la chaumiere ; ils n'y entrent, ni n'en ſortent jamais ſans faire des ſignes de croix pendant pluſieurs minutes, en s'inclinant & adreſſant quelques prieres au Saint. Je vis un jour un de ces Payſans, qui dans l'enthouſiaſme de ſes inclinations ſe donna contre un poteau un coup de tête ſi violent, que ſon viſage ſe couvrit auſſi-tôt d'une

pâleur mortelle : il continua cependant ſes prieres. Tout le monde le regardoit, ſans lui prêter aucun ſecours ; je fus à lui, & l'obligeai de s'aſſeoir : il ſe trouva mal ; mais heureuſement ſon excès de dévotion n'eut pas de ſuite plus fâcheuſe.

Les Ruſſes ont la plus grande attention à garnir cette Chapelle de petites bougies de ſix à ſept pouces de hauteur, & de la groſſeur de trois ou quatre lignes. Ils y placent auſſi d'autres petites Images, ſur-tout celles qu'ils ont reçues en mariage. Les plus opulents ſuſpendent une lampe devant la Chapelle : ils allument certains jours toutes ces bougies, qu'ils laiſſent brûler toute la nuit. Le peu de précaution qu'ils apportent à en ſubſtituer d'autres, avant que les premieres ſoient totalement brûlées, occaſionnent quantité d'incendies : la Chapelle, le Saint, la chaumiere, & le Village entier, ſont conſumés dans quelques heures. Ces accidents ſont fréquents, parce que cet uſage ſe pratique dans toute la Ruſſie, même chez l'Impératrice.

Les Ruſſes ont une ſi grande confiance aux Saints de leurs Chapelles, qu'ils leur font toujours une courte priere avant de faire une action quelconque. J'ai ſu par un Ruſſe épris des charmes d'une jeune femme ſa voiſine, dont il étoit aimé, qu'après avoir éprouvé toutes les difficultés qu'occaſionne un mari jaloux & incommode, il étoit enfin parvenu à pénétrer dans l'appartement de la jeune femme : elle ſe rappelle le Saint de la Chapelle, dans les moments qu'on regarde en amour comme les plus précieux ; elle court auſſi-tôt faire ſa priere au Saint, & revient entre les bras de ſon amant.

J'arrivai le 25 à Chlinow ou Wiatka, à trois heures après midi : c'eſt une petite Ville ſituée ſur la riviere du même nom. Je ne m'y arrêtai que le temps néceſſaire pour faire raccommoder mes traîneaux. M. le Chancelier de Woronzof m'avoit adreſſé à M. Perminof, qui pour lors étoit abſent : Madame ſon épouſe me combla d'honnêtetés. J'acceptai le dîner qu'elle eut la bonté de m'offrir, &

je partis à huit heures du ſoir. La nuit étoit ſi obſcure, que Madame Perminof me fit accompagner à cheval par ſes gens, qui couroient la poſte avec des lanternes attachées à l'extrémité de grands bâtons. Je les renvoyai à un quart de lieue de la Ville, ayant un flambeau à chaque traîneau.

Le Pays avoit toujours été couvert, depuis Kuzmodemiansk juſqu'à Chlinow : il n'y avoit que les environs des habitations qui fuſſent défrichés. Ces clairieres occupoient rarement une lieue, & communément beaucoup moins. Toutes les fois que je me trouvois ſur des hauteurs, je m'y arrêtois, pour en découvrir les environs : ils ne me préſentoient jamais que des bois ; les petits défrichements ſe perdoient toujours dans la maſſe de ces immenſes forêts.

A peine eus-je fait quelques verſts, que je rentrai dans le bois, où je voyageai toute la nuit ſans accident, malgré les culbutes fréquentes de nos traîneaux. J'arrivai à Troitskoie le 26 à deux heures après midi : je fus obligé de m'arrêter dans ce Hameau juſqu'à ſix heures du ſoir, pour faire raccommoder un de mes traîneaux, qui avoit été le plus maltraité dans la derniere nuit. Je partis de cet endroit avec de nouveaux chevaux.

Depuis le 12 que j'étois parti de Moſcou, je ne m'étois arrêté qu'à Nizno-wogorod, où j'avois dormi une nuit : j'avois preſque toujours paſſé le reſte du temps dans mon traîneau, où je prenois très peu de repos, à cauſe des ſecouſſes & culbutes que j'éprouvois ſans ceſſe. Ceux qui m'accompagnoient ne s'accoutumoient pas à ce genre de vie : ils n'avoient d'ailleurs en vue aucun objet qui pût les encourager ; auſſi me témoignoient-ils tous les jours leur mécontentement. J'eus à peine fait quelques verſts dans la forêt, que je m'endormis d'un profond ſommeil : je m'éveillai après quelque temps ; la nuit couvroit encore la terre de ſes ombres ; je ne diſtinguois les objets qu'à la lueur de la neige, affoiblie par un ciel nébuleux. Dans ce premier inſtant de réveil, je ne ſavois ſi j'étois éveillé, ou ſi je

rêvois, où j'étois, ni où j'allois : je ne sortis de cet état que par l'affreuse idée qui se présenta d'abord que j'étois abandonné par ceux qui m'accompagnoient. M'étant jetté aussi-tôt en bas de mon traîneau, je me trouvai seul : j'appellai tous ceux qui m'accompagnoient, chacun par son nom : un profond silence régnoit autour de moi ; leur mécontentement que j'avois vu s'accroître tous les jours, quelques propos que j'avois entendus, paroissoient me confirmer dans cette idée. On se persuadera aisément quelle fut ma situation : je me voyois abandonné dans une nuit des plus obscures, à quatorze cents lieues de ma Patrie, au milieu des glaces & des neiges de la Sibérie, ayant sous les yeux le tableau de la soif & de la faim, dont j'allois éprouver les horreurs : j'ignorois même si j'étois sur la route battue ; ce qui n'étoit pas vraisemblable.

Agité de toutes ces idées, je me remets dans mon traîneau ; j'en descends aussi-tôt ; j'y rentre le moment d'après, je prends mes deux pistolets, & je suis une route que je croyois entrevoir. Je m'en écartai bientôt, & au premier pas je m'abîmai dans la neige jusqu'aux épaules : je m'en retirai néanmoins après bien des efforts ; mais si accablé de fatigue, que je restai couché dans la même attitude, la face sur la neige. Je m'assieds au bout de quelque temps ; je tâte autour de moi, & ne retrouve plus mes armes : elles étoient restées dans la neige ; je reconnois, & m'assure que je suis dans la même route ; je regagne mon traîneau. J'étois cependant toujours si agité, que je ne pus y rester long-temps ; je reprends bien-tôt le même chemin : averti par l'accident que je venois d'éprouver, de marcher avec précaution, je vais plus lentement ; cette lenteur forcée ajoute un nouveau tourment à ma situation. Je me promenai ainsi une partie de la nuit, toujours occupé de ma situation, revenant de temps en temps à mon traîneau. Quoiqu'exposé à un froid des plus vifs, j'étois tout en eau, sans cependant marcher beaucoup ; enfin en parcourant de nouveau cette route, j'apperçus une foible lumière

à quelque diſtance de moi; je reconnus en m'approchant, que c'étoit une maiſon : j'y entrai auſſi-tôt, & j'y trouvai mes gens qui dormoient du plus profond ſommeil : ils étoient couchés par terre à côté de jeunes filles : tout annonçoit qu'ils avoient beſoin de repos ; j'éveillai cependant mon Domeſtique, & ſortis promptement de cet endroit. Il étoit d'ailleurs inutile qu'ils fuſſent témoins de la joie que j'éprouvois à les retrouver. On apporta bien-tôt un flambeau; je reconnus qu'ils avoient laiſſé les autres traîneaux au bas du Village, & qu'ils avoient conduit le mien cent toiſes au deſſus. Ils m'apprirent enſuite qu'accablés de fatigue, & me voyant endormi, ils avoient voulu ſe repoſer quelque temps; mais que ſéduits par la beauté de ces jeunes filles, dont la plus âgée n'avoit que dix-ſept ans, ils s'étoient arrêtés plus long-temps qu'ils n'avoient cru : il fallut bien leur pardonner. Je retrouvai mes piſtolets, & partis à ſept heures du matin, avec les anciens chevaux. Je fis la poſte de Volva, & arrivai le 28 à Berezowka. C'eſt un Hameau ſitué dans l'endroit le plus épais de la forêt. Comme il n'étoit compoſé que de trois maiſons habitées par des malheureux, je n'y trouvai point de chevaux; je fus obligé de me ſervir des mêmes juſqu'à Jouſſineuwskoe, & par conſéquent pendant vingt-cinq lieues, quoique les chemins fuſſent des plus mauvais. Je trouvai cependant que j'avois fait deux lieues par heure. Je ne rencontrai dans cet eſpace de vingt-cinq lieues que quelques habitations : elles en méritoient à peine le nom, par le peu d'Habitants qui y étoient, & par la miſere dans laquelle ils vivoient. Je voyageois toujours dans la même forêt, qui devenoit ſans ceſſe plus épaiſſe à meſure que j'avançois. Les chemins étoient ſi étroits que les traîneaux qui faiſoient route oppoſée, y cauſoient encore plus d'embarras que par-tout ailleurs. Il y avoit une ſi grande quantité de neige, qu'on étoit obligé de prendre des précautions pour coucher les traîneaux ſur le côté : on ne voyoit alors que la tête des chevaux, qu'on faiſoit ſortir de la route pour laiſſer paſſer mes

traîneaux. Dans une de ces circonſtances, en paſſant avec trop de vîteſſe auprès d'un traîneau ainſi renverſé, l'impériale du mien toucha au brancard de ce traîneau, & fut emporté avec tant de force qu'il m'en auroit coûté la vie, ſi j'en avois été frappé. Cette ſecouſſe acheva de mettre mon traîneau dans le plus mauvais état: je me trouvai à découvert, & expoſé aux plus grandes injures de l'air. Etant peu éloigné de Solikamskaïa, où je prévoyois que je ſerois obligé de prendre de nouveaux traîneaux, je ne jugeai pas à-propos de m'arrêter à Jouſſinewskoe pour faire raccommoder le mien: les autres étoient auſſi très délabrés. Je continuai la route: mais mon traîneau ne ſe renverſoit plus impunément: toutes les fois j'étois jetté au milieu de la neige, à pluſieurs pieds de diſtance. J'arrivai enfin à Solikamskaïa le 29, à huit heures du ſoir, après avoir fait cent quatre-vingt verſts dans ce malheureux état. J'étois d'autant plus fatigué, que n'étant entré dans aucun poèle depuis le 18 du même mois, je n'avois fait uſage d'aucune nourriture qui ne fût gelée, excepté à Chlinow. Arrivé à Solikamskaïa, je fus au Comptoir de M. Dimidof: il m'avoit donné une lettre pour ſes Gens d'Affaires, & les avoit prévenus de mon paſſage. J'appris qu'ils demeuroient à un quart de lieue de l'endroit: on voulut m'y conduire; mais j'étois ſi accablé, qu'il ne me fût pas poſſible d'aller plus loin. Je fis apporter au plus vîte mon matelas, & me couchai: je pris peu de repos; j'éprouvois les douleurs les plus vives dans tous mes membres: j'avois encore un rhume qui m'ôtoit la faculté de parler. A peine fut-il jour qu'on m'annonça que l'Homme d'Affaires de M. Dimidof m'avoit envoyé pluſieurs traîneaux pour moi & ceux qui m'accompagnoient, & des chevaux pour conduire mes bagages.

Je me levai, & partis immédiatement: je fus reçus par M^me ** (1), qui me fit dire par mon Interprete, qu'elle avoit reçu des ordres de

(1) Je n'ai point trouvé ſon nom dans mon Journal.

ſon

ſon Maître pour que je fuſſe traité comme s'il y étoit; que je ne pouvois lui faire de plus grand plaiſir que de diſpoſer de tout ce qui étoit dans la maiſon, avec la même liberté que ſi j'en étois le poſſeſſeur. Après lui en avoir témoigné ma reconnoiſſance, je fis décharger mes traîneaux, & j'envoyai querir des gens pour les réparer. Il fallut les abandonner, excepté celui des équipages, qui étoit ſuſceptible d'être raccommodé. On m'apprit en même-temps que je ne pourrois être en état de partir que dans trois jours. Le thermomètre étant à dix à onze degrés au deſſous de o, & le Pays toujours couvert de neige, rien n'indiquoit l'apparence du dégel. Je m'arrêtai dans cet endroit, ſans aucune inquiétude : je n'étois d'ailleurs éloigné de Tobolsk, lieu de ma deſtination, que de cent cinquante lieues environ.

La maiſon de M. Dimidof eſt ſituée ſur une petite montagne qui borde le rivage oriental de la Kama : il a réuni à cette ſituation heureuſe tous les agréments qu'il a pu ſe procurer par le ſecours de l'art, ſoit dans ſon bâtiment, qui eſt en bois, ſoit dans un jardin des plus vaſtes. La rigueur des hivers étant un obſtacle à l'entretien de ce jardin, il y a établi douze ſerres très belles : elles étoient remplies de citronniers & d'orangers; on y trouvoit tous les autres fruits de France, d'Italie, & quantité de plantes & d'arbuſtes de différents Pays. Ces ſerres étoient les ſeules que j'euſſe trouvées en route depuis Moſcou; mais elles ſont communes dans cette derniere Ville, dans Pétersbourg, & leurs environs. Sans ces ſerres, on ne jouiroit dans ces Villes d'aucune eſpece de légumes la plus grande partie de l'année, à cauſe de la durée de l'hiver.

M. Dimidof avoit encore établi dans ſa maiſon une Apoticairerie très bien fournie, & dans le plus bel ordre : un homme fort entendu étoit chargé de la diriger, & de diſtribuer des remedes à tous les malades du lieu.

Son Jardinier étoit Ruſſe, & avoit des connoiſſances ſur la Phy-

ſique, outre celles de ſon état : les premieres annonçoient à la vérité moins un homme inſtruit, que les plus grandes diſpoſitions à le devenir. M. Dimidof étoit lui-même trop connoiſſeur pour que les *talents* de ſon Jardinier lui euſſent échappé : auſſi lui avoit-il procuré des Livres de Mathématique, de Phyſique, de Botanique, & des inſtruments de tout genre.

Le ſéjour que je fis à Solikamskaïa m'ayant permis de remplacer le baromètre que j'avois perdu en route à quelque diſtance de Cazān, j'en fis deux, & j'en donnai un à ce Jardinier, qui n'en avoit pas : il le reçut avec autant de joie que ſi on lui avoit accordé la liberté.

Solikamskaïa eſt une petite Ville ſituée ſur le bord de la riviere Kama. Isbrants Ides, Ambaſſadeur Moſcovite, en donne une ſi grande idée dans ſon Voyage de Moſcou à la Chine (1), que je me propoſai de la voir dans le plus grand détail. Je me levai le 31 de très grand matin, pour prendre les bains avant de ſortir ; on me les avoit offerts la veille. A peine fus-je levé qu'on vint m'avertir qu'ils étoient prêts, ainſi que le traîneau qui devoit m'y tranſporter. Ils étoient ſur le bord de la riviere. Je m'enveloppai dans ma touloupe (2), je pris mon Domeſtique avec moi, & l'on me conduiſit aux bains : le froid étoit ſi vif, que je traverſai promptement une petite antichambre, & fus ouvrir une porte que je jugeai celle des bains. Il en ſortit auſſi-tôt une bouffée de fumée ſi étouffante, que je regagnai la porte avec la plus grande promptitude : j'avois cru que le feu étoit dans la chambre aux bains. Voyant les Ruſſes auſſi interdits de ma démarche, que je l'étois de cet événement & de leur ſurpriſe, j'en demandai à mon Domeſtique l'explication : Ce ſont les bains, me dit-il ; il faut vous deshabiller, & y entrer. Un Ruſſe ouvrit la porte de nouveau, & y entra en effet tout habillé. Je re-

(1) Recueil des Voyages au Nord, Tome VIII, page 9, in-12, édition d'Amſterdam.

(2) Eſpece de robe de chambre fourrée.

connus que cette fumée n'étoit que la vapeur des bains, qui formoit un brouillard des plus épais, & bientôt de la neige, à cause de la rigueur du froid. La vivacité de la chaleur que j'avois éprouvée ne s'accordoit cependant pas encore avec mes idées sur ces bains, que je croyois des bains de propreté. Ce ne fut qu'après différentes autres questions que je sus qu'ils étoient faits pour suer. Content de ma santé, je me déterminai à repartir à l'instant : mon Domestique m'arrêta, & m'apprit qu'on avoit passé une partie de la nuit à les préparer, & que je ferois beaucoup de chagrin aux gens de la maison, si je n'en faisois point usage. Ces raisons & un peu de curiosité me déterminerent à les prendre : je fis ouvrir la porte, & essuyai d'abord cette bouffée de chaleur. Je me deshabillai promptement, & me trouvai dans une petite chambre quarrée : elle étoit si échauffée par un poèle, que dans l'instant je fus tout en sueur. On voyoit à côté de ce poèle une espece de lit de bois élevé d'environ quatre pieds: on y montoit par des degrés ; la légéreté de la matiere du feu est cause que l'atmosphere est excessivement échauffée vers la partie supérieure de l'appartement, tandis qu'elle l'est peu sur le plancher ; de façon que par le moyen de ces escaliers on se prépare par degrés à la chaleur qu'on doit éprouver sur le lit. Ignorant toutes ces précautions, & étant très pressé de sortir de ces bains, je fus aussi-tôt me placer dans l'endroit le plus élevé.

Le plancher avoit contracté un si grand degré de chaleur dans cet endroit, que je ne pus supporter la douleur que je ressentois à la plante des pieds : je n'y restai que par la précaution qu'on prit d'y jetter de l'eau froide, qui s'évaporoit presqu'aussi-tôt. Je pris mon thermomètre, qui dans quelques minutes monta à soixante degrés. Cette chaleur excessive me porta bien-tôt à la tête, & m'occasionna un mal de cœur des plus considérables. Mon Domestique, qui se disoit fort au fait des bains, me conseilla de m'asseoir, m'assurant que cet étourdissement n'auroit pas de suite ; mais ayant suivi son

conſeil, j'éprouvai une douleur ſi vive, que je crus m'être aſſis ſur une plaque de fer rouge. Je n'eus pas le temps de réfléchir ſur la cauſe de ma douleur, ni de chercher les eſcaliers : je me trouvai dans un inſtant au bas de ce malheureux lit, avec mon thermomètre briſé par la chûte que je fis. La chaleur étant moins conſidérable ſur ce plancher, je reſtai d'abord couché ſans oſer me remuer : je fis ouvrir la porte promptement, & les petites fenêtres. Il y avoit un tonneau à côté de moi, avec de l'eau & des baſſins. Ayant fait remplir un des baſſins, je m'aſſis dedans, & me fis jetter de l'eau avec l'autre ſur tout le corps. Un peu revenu à moi, je ne ſongeai plus qu'à ſortir de ce lieu : mais je n'oſois me tenir debout, parce que j'étois alors dans la partie très échauffée de l'atmoſphere. Voulant donc m'habiller courbé, mouillé, & avec un peu trop de vîteſſe, mes vêtements ſe trouverent trop étroits : plus je me preſſois, & moins j'avançois. Excédé de tant d'embarras, je me jettai dans l'anti-chambre preſque nud : la rigueur du froid ne m'ayant pas plus permis de m'habiller, je m'enveloppai dans ma touloupe ; je gagnai ma voiture, traînant après moi une partie de mes vêtements, & je me fis conduire avec la plus grande vîteſſe au logis, où je me couchai auſſi-tôt. Mon prompt retour, & l'accoutrement dans lequel j'y arrivai, firent craindre à la Maîtreſſe de la maiſon qu'il ne me fût arrivé quelque accident : elle vint auſſi-tôt me voir ; je la raſſurai, & lui demandai de la tranquillité : c'étoit le ſeul remede dont j'euſſe beſoin ; elle ſortit, & revint quelque temps après avec une jatte de thé, qu'elle me préſenta. Me voyant peu diſpoſé à faire uſage de cette boiſſon, elle me fit dire par le Sergent Ruſſe, qui commençoit à entendre le François, que j'étois revenu trop promptement des bains pour avoir aſſez ſué; qu'il étoit néceſſaire que je priſſe cette liqueur pour faciliter la tranſpiration.

Quoique mon intention n'eût jamais été de ſuer, elle inſiſta avec tant de bonté, que je pris cette jatte de thé ; mais m'en ayant

Tom. I. N.º III.

BOMBAY BRANCH OF THE ASIATIC SOCIETY

J.B. le Prince del.

J.Ph. le Bas Sculp.

BAIN PUBLIC DE RUSSIE.

promis une seconde dans quelques minutes, je me levai dès l'instant qu'elle fut sortie. Mon Domestique étoit resté aux bains : ne le voyant pas venir au bout d'une demi-heure, j'étois sur le point de l'envoyer chercher, persuadé qu'il lui étoit arrivé quelque accident. Il entra dans le moment que je faisois partir un Russe : il alla se jetter sur son lit, sans vouloir dire un mot; il m'apprit enfin, après bien des questions, qu'il s'étoit trouvé mal aux bains, & voulut me persuader qu'il en étoit encore si malade, qu'il en creveroit certainement. Mon Domestique étant accoutumé à ces bains, j'attribuai son incommodité à des vapeurs pernicieuses : dans pareil cas, le changement d'air est le remede le plus sûr, & le plus prompt; je fis ouvrir en conséquence les fenêtres, & j'ordonnai qu'on le laissât tranquille, & au bout de deux heures il fut parfaitement remis.

Ce premier essai m'avoit si fort dégoûté des bains de Russie, que je fus cinq mois à Tobolsk sans vouloir les éprouver de nouveau, malgré toutes les instances qu'on me fit à ce sujet. Tout ce que j'appris dans cette Ville & dans la suite de mon voyage, sur leur utilité, & la façon de les prendre, excita cependant si fort ma curiosité, que je les essayai à Ekaterinbourg, à mon retour de Tobolsk : mais je ne pus soutenir le degré de chaleur que j'y éprouvois. Ne voulant point partir de Russie sans avoir vu par moi-même tout ce qu'on m'en disoit, je les pris encore chez un Particulier à Saint-Pétersbourg, deux mois avant mon départ pour la France.

Ces bains se pratiquent dans toute la Russie : les Habitants de cette vaste contrée, depuis le Souverain jusqu'au dernier de ses Sujets, les prennent deux fois par semaine, & de la même maniere. Tous ceux qui jouissent de la plus petite fortune ont dans leur maison un bain particulier, dans lequel le pere, la mere, & les enfants se baignent quelquefois en même-temps. Les personnes du bas Peuple vont dans des bains publics. Il y en a communément pour les hommes & pour les femmes : les deux sexes sont séparés par des

cloiſons de planches ; mais ſortant des bains tout nuds, les deux ſexes ſe voient dans cet état, & s'entretiennent ſouvent des choſes les plus indifférentes : ils ſe jettent enſuite confuſément dans l'eau ou dans la neige. Dans les Hameaux pauvres & éloignés, ils ſont ſouvent tous enſemble dans le même bain. J'ai vu dans les ſalines de Solikamskaïa des hommes qui y prenoient les bains : ils venoient de temps en temps à la porte, pour s'y rafraîchir, & y cauſoient tout nuds avec des femmes, qui la plupart apportoient aux Ouvriers de la ſaline, de l'eau-de-vie ou de la quouas. Les bains des Riches ne different de ceux du Peuple que par une plus grande propreté : en général l'appartement des bains eſt tout en bois ; il contient un poèle, des cuves remplies d'eau, & une eſpece d'amphithéâtre, ſur lequel on parvient par pluſieurs degrés (*N.* 3). Le poèle a deux ouvertures ſemblables à celle des fours ordinaires : la plus baſſe ſert pour mettre le bois dans le poèle, & la deuxieme contient un amas de pierres ſoutenues par un grillage de fer : elles ſont continuellement rouges, par l'ardeur du feu qu'on entretient dans le poèle ; on en verra l'uſage par la ſuite. En entrant dans le bain on ſe munit d'une poignée de verges, d'un petit ſeau de ſept à huit pouces de diametre, qu'on remplit d'eau, & l'on ſe place au premier ou deuxieme degré. Quoique la chaleur ſoit moins conſidérable dans cet endroit que par-tout ailleurs, on eſt bien-tôt en ſueur : on renverſe alors le ſeau d'eau ſur ſa tête, & après quelques intervalles on en renverſe un deuxieme & un troiſieme. On monte enſuite plus haut, où l'on fait les mêmes opérations, & enfin ſur l'amphithéâtre, où la chaleur eſt la plus conſidérable. On s'y repoſe un quart d'heure ou une demi-heure environ, & dans cet intervalle on ſe répand pluſieurs fois de l'eau tiede ſur le corps. Un homme placé devant le poèle jette de temps en temps de l'eau ſur les pierres rouges : dans l'inſtant des tourbillons de vapeurs ſortent avec bruit du poèle, s'élevent juſqu'au plancher, & retombent ſur l'amphithéâtre, ſous la forme

d'un nuage qui porte avec lui une chaleur brûlante. C'eſt alors qu'on fait uſage des verges, qu'on a rendues des plus ſouples, en les préſentant à cette vapeur au moment qu'elle ſort du poële : on ſe couche ſur l'amphithéâtre, & le voiſin vous fouette avec une poignée de verge, en attendant que vous lui rendiez le même ſervice ; & dans beaucoup de bains, des femmes ſont chargées de cette opération. Pendant que les feuilles ſont attachées aux verges, on ramaſſe par un tour de main un volume conſidérable de vapeurs : elles ont d'autant plus d'action ſur le corps, que les pores de la peau ſont très ouverts, & que ces vapeurs brûlantes ſont pouſſées vivement par les verges dont on continue à vous fouetter ſur toutes les parties du corps.

Dans les bains particuliers que je pris, j'éprouvai une chaleur ſi étouffante, lorſqu'on me ramaſſoit ſur le viſage avec les verges ces tourbillons de vapeurs, que je n'aurois pu y réſiſter, ſi ces moments avoient eu quelque durée. Déſirant ſavoir le degré de chaleur que cette manœuvre produiſoit, je fis la même opération ſur le thermomètre, qui ne monta cependant que de trois degrés.

Après avoir été fouetté, on me jetta de l'eau ſur le corps, & l'on me ſavona : on prit auſſi-tôt les verges par les deux bouts, & l'on me frotta avec tant de violence, que celui qui me frottoit éprouvoit une tranſpiration auſſi conſidérable que moi. On jetta de nouveau de l'eau ſur mon corps, ſur les pierres rouges, & l'on ſe diſpoſa à me fouetter de nouveau ; mais les verges n'ayant plus de feuilles, dès le premier coup je me levai avec tant de vîteſſe, que le fouetteur fut culbuté de l'eſcalier ſur le plancher : je renonçai à être fouetté & frotté plus long-temps. Dans quelques minutes on m'avoit rendu la peau auſſi rouge que de l'écarlate. Je n'avois jamais pu reſter ſur l'amphithéâtre ; mais j'y fis porter mon thermomètre, qui monta à cinquante degrés, pendant qu'il ſe ſoutenoit à quarante-cinq dans l'endroit où j'étois : je ſortis bien-tôt de ces bains.

Les Ruſſes y demeurent quelquefois plus de deux heures, & re-

commencent à différentes reprifes toutes les opérations dont j'ai parlé : la plupart fe frottent encore le corps avec des oignons, pour fuer davantage ; ils fortent tout en fueur de ces bains, & vont fe jetter & fe rouler dans la neige par les froids les plus rigoureux, éprouvant prefque dans le même inftant une chaleur de cinquante à foixante degrés, & un froid de plus de vingt degrés, fans qu'il leur arrive aucun accident.

Les Ruffes du premier état fe mettent au lit en fortant du bain, & s'y repofent quelque temps. Il eft généralement reçu que les bains font plus efficaces pour les gens du commun, qui de cette grande chaleur paffent au grand froid, que pour ceux qui vont fe mettre au lit.

Toute la Nation eft en général très fujette au fcorbut : la vie languiffante qu'ils menent, le peu d'exercice qu'ils font, étant enfermés tout l'hiver dans leurs poêles, occafionnent beaucoup d'humeurs, & ils tranfpirent peu. Ces bains font donc pour eux un remede indifpenfable : fans l'ufage qu'ils en font, ils feroient expofés à bien des maladies. Ces étuves produifent une grande fermentation dans le fang & les humeurs, & occafionnent de grandes évacuations par la tranfpiration : le grand froid produit une répercuffion dans ces humeurs portées vers la peau, & rétablit l'uniffon & l'équilibre. Que ces conclufions foient juftes ou non, il eft conftant par le fait, que ces bains font très falutaires en Ruffie : ils feroient certainement très utiles en Europe pour quantité de maladies, furtout pour celles de la claffe des rhumatifmes. On ne connoît prefque point en Ruffie ces maladies, & quantité d'Etrangers en ont été guéris radicalement par le fecours des bains.

La veille de mon départ de Solikamskaïa, je fus voir la Fonderie de cuivre & les Salines : la Fonderie eft fituée fur le petit ruiffeau Talitza, à deux verfts de la Ville : elle eft compofée de trois fourneaux ; un feul étoit en bon état. Je m'étois propofé d'aller voir

M.

M. Tourchenin, qui en eſt le Directeur : mais il étoit abſent. Je demandai ſon Subſtitut ; il ne fut pas poſſible de le trouver, malgré toutes les recherches que je fis dans ces différents bâtiments. Je retournai alors à la Fonderie, déſirant avoir quelques éclairciſſements ſur différents objets : je m'adreſſai aux Ouvriers qui me parurent les plus intelligents : mais je ne pus, malgré mon Interprete, ni entendre les Ruſſes, ni m'en faire entendre. Le Subſtitut de M. le Directeur arriva enfin ; mais de fort mauvaiſe humeur : il prit une pelle, & ſe mit à travailler ; je fus le ſaluer, & lui témoignai par mon Interprete, mes regrets de ne l'avoir pas trouvé : je le priai en même-temps de me faire voir les mines : Elles ſont au milieu de la cour, me dit-il, & me tourna le dos. Ce diſcours laconique me guérit de l'envie de lier un plus long entretien avec M. le Subſtitut. Je fus voir cependant toutes les mines, dont je pris des échantillons, que je détaillerai à l'Article des Mines. Ce Ruſſe paroiſſoit d'ailleurs fort inſtruit, à en juger par le bon ordre qui régnoit dans cette Fonderie. Il avoit un air intelligent & ſpirituel : il ne lui manquoit, à ce qu'il me parut, que d'avoir plus vécu avec les hommes, moins avec les ours, & d'exiſter dans un Pays libre. J'ai remarqué dans tout le cours de mon voyage, que toutes les fois qu'on n'a point de lettres de recommandation pour les Particuliers chargés de la direction des Manufactures, on éprouve toujours des procédés ſemblables, & des honnêtetés ſans bornes dans le cas contraire. Ces hommes ſont eſclaves d'un Supérieur deſpote, ignorants en général, & méfiants à l'excès. Cette conduite eſt dans l'ordre des choſes.

On trouve à quelque diſtance de la Fonderie une Fabrique où l'on met en œuvre la plus grande partie du cuivre de cette Fonderie : on l'emploie à des uſtenſiles de ménage, à des tabatieres, & autres ouvrages de ce genre ; ils ſont tous du travail le plus groſſier. Je reſtai peu de temps dans cette Manufacture : j'y fus auſſi mal reçu qu'à la Fonderie.

La même Ville abonde en Fontaines salées : on en compte plus de soixante. Malgré cette quantité de Fontaines, on ne fait usage que de deux chaudieres : la premiere forme un quarré de trente pieds sur deux de profondeur environ ; la deuxieme est un peu plus grande (1).

Ces deux chaudieres sont placées dans différents bâtiments situés à cinquante toises des sources des Fontaines : on éleve l'eau salée dans un réservoir, par le moyen des pompes que des chevaux font jouer : des tuyaux de plomb, soutenus par des supports de bois, conduisent ces eaux jusqu'aux bâtiments où sont les chaudieres. Tous ces bâtiments étoient dans le plus grand délabrement : j'en fus d'autant plus étonné, qu'ils sont de bois, & qu'il est assez commun dans le Pays. Il m'a paru qu'on étoit plus occupé du produit de ces Salines que d'en faire les réparations.

On fait une cuisson dans quarante-huit heures : elle produit communément cinquante sacs de sel, & le sac contient quatre poudes : chaque cuite produit donc deux cents poudes (2), ou soixante-six quintaux de France. En supposant cent quatre-vingt-deux cuites par

(1) Selon M. Isbrants-Ides, Tome VIII du Recueil des Voyages au Nord, page 9 ; Solikamskaïa est une grande Ville très commerçante : elle est sur-tout célebre par ses Salines, qui occupent pendant toute l'année cinquante chaudieres, dont les moindres ont dix toises de profondeur. Il s'y fait une grande quantité de sel, que l'on transporte sur de grands Vaisseaux qui ne servent qu'à cet usage. Ces Bâtiments ont seize à dix-huit toises de longueur, portent sept à huit cents hommes d'équipage, & cent ou cent vingt mille poudes, c'est-à-dire huit cents ou mille tonneaux.

Le nombre des chaudieres a pu être plus considérable autrefois : mais il est absurde de leur donner dix toises de profondeur. Il n'y a point à Solikamskaïa de riviere capable de porter un Bâtiment de mille tonneaux, & jamais on n'y a employé huit cents hommes d'équipage pour conduire du sel. La Kama dans cet endroit est un peu plus considérable que la Seine lorsqu'elle est haute. On emploie sur cette riviere des bateaux semblables à ceux qu'on voit à Paris, seulement un peu plus longs.

(2) La poude égale quarante livres de Russie, & trente-trois livres de France.

an ; & la poude de ſel ſe vendant cinquante kopykkes (1), cette chaudiere produiroit dix-huit mille deux cents roubles par an, ou quatre-vingt-onze mille livres de France, produit de douze mille douze quintaux de France.

On n'emploie que ſix hommes à une chaudiere ; autrefois il y en avoit dix : le premier a treize kopykkes par jour ; parmi les cinq autres, les uns en ont dix, les autres huit : les ſuppoſant à neuf, la dépenſe journaliere pour les Manœuvres eſt donc de cinquante-huit kopykkes par jour, & de deux cent onze roubles par an.

On conſume par cuiſſon dix toiſes quarrées de bois (la toiſe eſt égale à trois archines & demi), la toiſe quarrée de bois coûte trente kopykkes, & les dix toiſes trois roubles ; la dépenſe du bois eſt donc de cinq cent quarante-ſix roubles par an.

Chaque Saline a quatre & ſix chevaux : ſuppoſons-en cinq, ils coûtent chacun vingt kopykkes de nourriture par jour ; ce qui fait une dépenſe annuelle de trois cent ſoixante-cinq roubles pour la nourriture des chevaux. Suppoſons ſix autres hommes pour avoir ſoin des chevaux, des pompes, & leur paye à ſix kopikkes. Quoiqu'on puiſſe regarder comme nulle la dépenſe de l'entretien des bâtiments, par le mauvais état où ils ſont, je la ſuppoſerai de deux cents roubles. L'achat des chevaux eſt de ſept à huit roubles ; & comme il n'en meurt pas tous les ans, cette dépenſe ne ſeroit jamais de dix roubles par an. Suppoſons-la de cent, à cauſe de l'entretien des harnois ; la dépenſe de l'exploitation de ces Salines n'ira jamais au-delà de ſeize cents roubles, ou huit mille livres argent de France. Le produit eſt de dix-huit mille deux cents roubles, ou quatre-vingt-onze mille livres argent de France. Cette premiere chaudiere produiroit donc de net ſeize mille ſix cents roubles, ou quatre-vingt-trois mille livres argent de France, & les deux chaudieres produiront plus de

(1) Un kopykke vaut environ un ſou de notre monnoie.

trente-trois mille roubles, ou plus de cent soixante-six mille livres de France. M. Tourchemin a l'entreprise de ces Salines. Feu M. de Showalow en avoit la régie en 1762. Ces deux premiers payés, le reste doit entrer dans les coffres de l'Impératrice. Je m'informai de la raison pour laquelle on ne se servoit que de deux chaudieres, on me répondit que le bois commençoit à manquer. On le fait venir de cinquante wersts, ou de douze lieues de France, par la riviere Kama.

Je trouvai dans ces Salines des Habitants du Pays qui y prenoient les bains, de la même maniere que je l'ai décrit en parlant des bains ordinaires. Ils en sortirent au bout de quelque temps tout nuds; & quoiqu'en sueur, ils furent se rouler dans la neige.

La petite Ville de Solikamskaïa n'offrant rien d'intéressant que ses Salines & ses Fonderies, j'en partis le 2 Avril à trois heures du soir, pénétré des politesses des gens de M. Dimidof. Je trouvai presqu'aussi-tôt les montagnes des Monts Poias (1) : elles forment une chaîne qu'on doit considérer comme une branche de la grande chaîne du Mont Caucase. Celle des Monts Poias part du midi, & sépare l'Asie de l'Europe, jusqu'à la Mer Glaciale. Les montagnes de cette chaîne sont très petites, n'ayant que cinquante à quatre-vingt toises de hauteur communément : mais les rampes en sont très rapides; elles sont toutes couvertes de bouleaux, de pins & de sapins. Les chemins y étoient affreux, & d'autant plus dangereux, que les nuits les plus obscures m'exposoient à chaque instant au danger d'être abîmé dans la neige, qui est très sujette à s'ébouler. Je courois les plus grands risques, si je me fusse écarté de quelques pieds du chemin battu. Ceux qui m'accompagnoient, & les Postillons, me conseilloient de ne pas voyager de nuit : mais le vent

(1) Ou Poias Zemnoi.

ayant tourné au ſud, le froid avoit diminué tout-à-coup : le thermomètre ne deſcendoit plus que de deux degrés au deſſous de o, & remontoit l'après-midi juſqu'à trois degrés au deſſus; ce qui me faiſoit craindre le dégel. Cet inſtrument étoit cependant le ſeul indice qui en annonçât les approches. Des ſapins de la plus grande hauteur paroiſſoient accablés ſous le poids de la neige : la terre en étoit couverte par-tout de plus de ſept pieds d'épaiſſeur. Nul Oiſeau n'annonçoit le retour de la nouvelle ſaiſon : les Pies & les Corneilles, qu'on trouve en quantité ſur les routes dans toute la Ruſſie, avoient même abandonné ces déſerts : la Nature y paroiſſoit comme engourdie. On reconnoiſſoit à la ſeule trace des traîneaux, que ces lieux étoient habités. Une ſombre triſteſſe régnoit par-tout, & le ſilence ne ceſſoit que par les cris de quelqu'un de nous, dont le traîneau avoit été renverſé, & qui demandoit du ſecours.

Les Habitants y ſont enfermés dans leurs chaumieres pendant neuf mois de l'année, & n'en ſortent preſque pas de tout l'hiver. La neige paroît dans ces montagnes au commencement de Septembre, & bien-tôt la quantité qui en tombe efface preſque tout veſtige d'habitation.

Les Habitants ſont alors obligés de ſe frayer des paſſages à travers des tas de neige que les vents y ont formés : le dégel y commence plus tard que dans la plaine; il n'a lieu ordinairement dans les montagnes que vers la fin d'Avril, & la neige ne diſparoît totalement que dans les derniers jours de Mai : ainſi ils ne jouiſſent qu'environ trois mois des douceurs de l'été. On y ſeme cependant dans ce court eſpace, du ſeigle, de l'avoine, de l'orge, & des pois qu'on recueille vers la fin d'Août : mais ces grains parviennent rarement à une parfaite maturité. On fume les terres dans ces montagnes.

J'arrivai à Roſteff le 3 à minuit, très fatigué des ſecouſſes de mon traîneau, & des culbutes perpétuelles que j'avois faites. N'ayant pas trouvé de chevaux dans cet endroit, je fus obligé de continuer

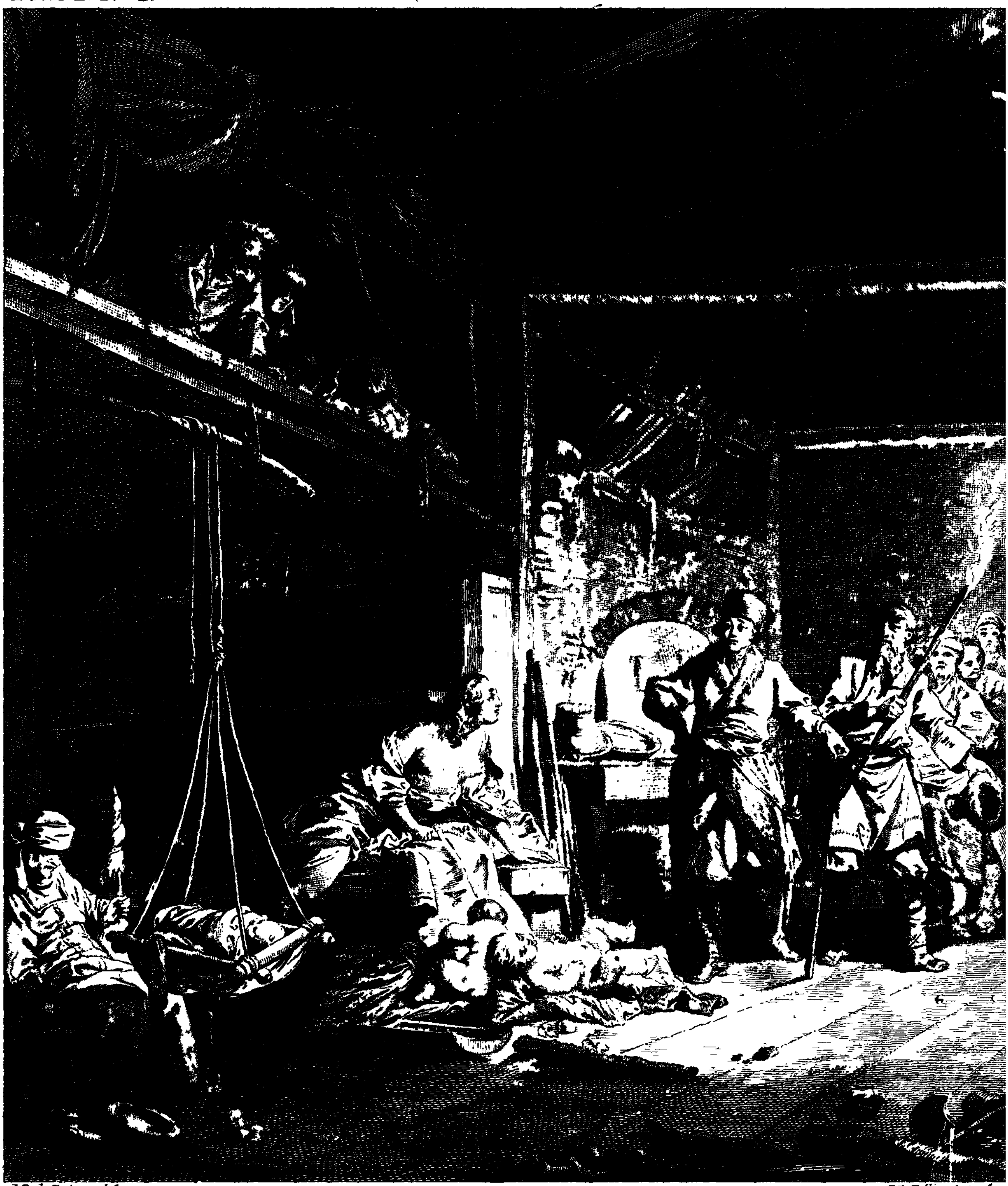
ma route avec les mêmes. J'allois alors très lentement, à cause de la rapidité des montagnes qu'il falloit grimper. Je me trouvai le 4 à neuf heures trente minutes du matin sur celle qui étoit la plus élevée dans cette partie de la chaîne : elle n'étoit cependant que de quatre-vingt toises au dessus de sa base. Mais quoique ces montagnes ne soient pas hautes par rapport au terrein où elles sont situées, elles le sont beaucoup plus par rapport au niveau de la mer, à cause que le sol est très élevé. Quand je pris la hauteur de cette montagne, je n'étois qu'à une heure & demie de chemin de Paiudinska, où j'arrivai le 4 à midi : j'en repartis aussi-tôt. Je passai le ruisseau de Padira, où est située une Fonderie de Fer nommée Spaskoe. On va chercher la mine dans les environs de Werkhotourie. On me dit dans ce Hameau qu'une femme y avoit été dévorée par un Ours au commencement de l'hiver. Ces sortes d'accidents sont cependant très rares, quoique les Ours soient très communs dans ces montagnes : ils sont presque tous noirs. Ces animaux se retirent aux approches de l'hiver, dans des cavernes ou sous de vieux sapins fort touffus : ils y passent cette saison sans prendre aucune nourriture.

Ces Peuples vont à la chasse des Ours à la fin de l'hiver : ils se servent de raquettes pour marcher sur la neige ; ils sont armés de piques, & amenent avec eux de petits chiens pour agacer l'animal. Ils l'attendent hors de son enceinte, dans laquelle ils auroient trop de désavantage ; parce que la neige y étant très solide, l'Ours y feroit usage toutes ses forces : mais dès le moment qu'il en sort il s'enfonce aussi-tôt dans la neige ; & pendant qu'il est occupé à se débarrasser, les Chasseurs le tuent facilement avec leurs piques (1). Ils ne vont à cette chasse que pour la peau & la graisse de cet animal. On trouve dans les forêts de ces montagnes quantité de Loups, de Renards, de Lievres,

(1) J'ai appris ces faits à Spaskoe, & ils m'ont été confirmés à Tobolsk, ainsi que la chasse des Ours blancs, dont je parlerai dans la suite.

BOMBAY BRANCH ASIATIC SOCIETY

Tom. I. N.º IV.



J.B. le Prince del. J.B. Tilliard Sculp.

INTÉRIEUR D'UNE HABITATION RUSSE PENDANT LA NUIT.

d'Écureuils, & de différentes especes de bêtes fauves. On n'y voit point d'Ours blancs : ils se tiennent plus au Nord sur les bords de la Mer Glaciale ; mais on en apporte les peaux dans toute la Sibérie. J'ai vu à Saint-Pétersbourg trois de ces animaux en vie. L'Ours blanc est de la plus grande férocité. Ceux que j'ai vus à Saint-Pétersbourg étoient enchaînés à un poteau au milieu d'une cour : ils n'avoient pour litiere qu'une couche de glace de cinq à six pouces d'épaisseur : elle avoit été formée par leurs ordures & la neige fondue. Cet animal est beaucoup plus dégagé & plus leste que l'Ours noir : il est plus long, sa taille mieux décidée, & il a un museau plus allongé ; il suffit de le voir pour être convaincu qu'il doit être très prompt à la course, & c'est de sa vîtesse qu'on a su tirer parti pour le tuer facilement : il faut à la vérité être intrépide. On m'a dit à Tobolsk, & je n'en ai point d'autre certitude, qu'on va à la chasse de ces animaux avec une simple pique : ils se tiennent vers la Mer Glaciale, où la neige est aussi solide que la terre ferme. Ils courent sur les hommes avec une si grande vîtesse, que le Chasseur ne fait qu'un demi tour sur lui-même pour s'en garantir, & perce en même-temps l'Ours avec sa pique.

J'arrivai le même jour à Melechina (*N.* 4), si fatigué que je me proposai d'y passer une partie de la nuit : je frappai à la premiere porte, où j'attendis quelque temps ; tout le monde étoit couché : un Russe vint m'ouvrir, tenant d'une main une louchine (1) pour m'éclairer, & son bonnet de l'autre. On voyoit à peine son visage au milieu de ses cheveux hérissés, & d'une longue barbe qui lui descendoit sur la poitrine. Le premier objet qui me frappa en entrant, fut une vieille femme qui s'étoit endormie en berçant un enfant suspendu dans un panier : sa peau ridée & rembrunie par la fumée, offroit un objet des plus désagréables. Son ac-

(1) Morceau de bois allumé, dont j'ai déja parlé.

coutrement concouroit encore à la rendre plus hideuse. On voyoit tout auprès sur un banc, une jeune femme, plus occupée de satisfaire sa curiosité que de rajuster sa chemise, qui formoit tout son vêtement. Le désordre qui y régnoit, & son attitude, laissoient à découvert les beautés de cet âge, & sa peau, de la plus grande blancheur, recevoit encore un nouvel éclat de la vieille placée à ses côtés. Elle avoit près de son banc de petits enfants couchés par terre, ainsi que de jeunes veaux dans une étable : le reste de la famille étoit couché pêle-mêle sur le poele, & sur une espece de soupente ; les uns dormoient, & les autres paroissoient aussi étonnés de me voir dans leur chaumiere, que je l'étois de leur situation & de leur figure.

L'enfant qui étoit dans le panier n'avoit pas un mois : il dormoit au milieu d'un tas de paille couvert d'un linge, étant nouveau né; Hors ce temps, les enfants sont communément nuds en Sibérie, ainsi que dans toute la Russie : ils jouent dans leur panier des pieds & des mains sans être emmaillotés. Ce panier est suspendu à une longue perche élastique, qu'on peut faire mouvoir facilement avec le pied, pour les bercer. Les femmes chargées de ce soin, s'occupent en même-temps à filer du chanvre. On nourrit les enfants de lait d'animaux, par le moyen d'un cornet, au bout duquel on adapte une tétine de vache : les meres leur donnent cependant quelquefois à téter. Ces enfants, quoique très foibles, jouissent de la liberté de se rouler à terre. Ils s'y culbutent, & font des efforts pour marcher. On les laisse se débattre, quoiqu'ils soient le plus souvent nuds, ou qu'ils n'ayent qu'une chemise pour tout vêtement. Ils marchent enfin au bout de quelques mois, tandis qu'en France ils pourroient à peine se soutenir. Bien-tôt ils courent par-tout, & vont jouer sur la neige. On n'y connoît point le corps, ni cette multitude de vêtements & de ligatures gênantes, dont on s'empresse ici de garoter les enfants. Non-seulement ils nuisent au développement des muscles, mais ils sont encore la principale cause

de

de ce qu'il y a tant d'hommes contrefaits dans les autres Nations d'Europe, tandis qu'ils ſont très rares en Ruſſie. C'eſt ainſi qu'on y forme des hommes ſujets naturellement à moins d'infirmités. Ils vivroient plus long-temps que par-tout ailleurs, ſans leurs excès & leurs débauches. Le Peuple y eſt ſi robuſte, qu'ayant engagé à Tobolsk les Soldats de ma garde à coucher dans mon Obſervatoire pendant que j'obſervois, ils préféroient d'aller paſſer la nuit ſur l'herbe, & ſe levoient le matin avec des habits preſque auſſi mouillés par la roſée, que s'ils avoient couché dans l'eau. Ils y dormoient du plus profond ſommeil, & n'en reſſentoient jamais aucune incommodité. Toute leur vie & leurs exercices tiennent à cette force de tempérament qui leur fait ſupporter pendant la guerre les plus grandes fatigues, ſans que leur ſanté en ſoit altérée.

Le phyſique a ſur le moral une influence conſidérable : les grandes paſſions forment ſouvent les grands Hommes ; elles ſuppoſent preſque toujours des tempéraments vigoureux. Quels avantages ne produiroit pas une éducation ſemblable à celle de Ruſſie, dans une Nation où la forme du Gouvernement & l'éducation morale tendent également à diriger l'homme vers l'honneur, la gloire & le courage ? Elle ſeroit ſans doute d'autant plus avantageuſe, que le luxe & la molleſſe concourent avec l'éducation phyſique, à détruire tous les principes de cette éducation morale.

Il faut convenir cependant que les préjugés de l'éducation phyſique ne ſont pas ſi conſidérables à Paris, qu'ils l'étoient il y a peu de temps. Quelques perſonnes commencent à ne pas emmailloter les enfants : d'autres les élevent même preſque nuds.

Parmi le nombre des préjugés de l'éducation de notre enfance, celui de nous accoutumer à ne faire uſage que du bras droit, peut être regardé comme un des plus grands abus. A peine les foibles

membres de l'enfant commencent à prendre quelque consistance, qu'on l'oblige à ne prendre sa nourriture que de la main droite : cela est dans l'ordre, dit-on, d'une éducation honnête. Il contracte bientôt l'habitude de se servir par préférence du bras droit, & insensiblement il n'a de l'adresse dans tous ses exercices du corps que dans les mouvements qui se font à droite. Les difficultés qu'on éprouve de la part des enfants, pour les obliger à se servir par préférence du bras droit, prouvent évidemment que la Nature n'est pour rien dans cet abus ; & l'embarras & la maladresse de ceux qui n'ont plus que le bras gauche, prouvent également l'utilité de laisser aux enfants la liberté de se servir indifféremment des deux bras, & la nécessité de les obliger par la suite à faire à droite & à gauche les exercices reçus.

L'éducation physique que j'ai remarquée en Sibérie se pratique dans toute la Russie, excepté chez les Grands, où elle a souffert quelques changements, à mesure qu'ils ont commencé à se civiliser. Quelque avantage qu'ait cette éducation sur celle des Nations livrées au luxe & à la mollesse, il faut convenir cependant qu'il meurt, dans le Peuple sur-tout, une prodigieuse quantité d'enfants : il en reste rarement un tiers dans une famille ; souvent les peres & meres n'en conservent que trois ou quatre de seize à dix-huit auxquels ils ont donné le jour : mais plusieurs causes concourent à dépeupler perpétuellement les Hameaux dispersés dans ces vastes déserts.

La petite vérole emporte près de la moitié des enfants, & quelquefois plus : le scorbut & la débauche des peres & meres leur occasionnent quantité de maladies inconnues ailleurs aux enfans, peut-être parce qu'ils n'ont dans ce Pays d'autres remedes que leurs étuves : elles sont très salutaires à ceux qui n'éprouvent que les maladies analogues au climat ; mais elles ne sont qu'un palliatif pour les maladies véné-

riennes (1). Ces dernieres y font plus dangereufes que partout ailleurs, parce que le fcorbut s'y trouve prefque toujours réuni, & que le remede propre à une de ces maladies eft toujours contraire à l'autre. Les maladies vénériennes font fi répandues dans la Sibérie & la Tartarie feptentrionale, qu'il eft à craindre que par la fuite des temps elles n'y détruifent totalement l'efpece humaine. La maniere dont ces Peuples vivent dans leurs chaumieres doit en accélérer le moment, à caufe de l'excès de libertinage qu'elle y occafionne. Ils ne connoiffent point l'ufage des lits; ils couchent pêle-mêle prefque nuds fur des bancs & fur les poêles: les peres & les meres ne fauroient jouir des droits du mariage que les enfants n'en foient témoins. La jeuneffe plutôt inftruite qu'ailleurs, a trop de facilité, pour ne pas fe livrer à la diffolution.

Quoique je me fuffe d'abord décidé à paffer la nuit dans le Hameau de Melechina, l'odeur infupportable qu'on refpiroit dans la chambre où j'étois, m'obligea d'en partir quelques heures après mon arrivée. Ces Habitants enfermés dans leurs chambres la plus grande partie de l'année, ne communiquent avec l'air extérieur que par des fenêtres d'un pied en quarré toujours fermées, & par un petit paffage qu'ils ouvrent quelque temps le matin, afin que la fumée fe diffipe; de forte qu'ils vivent dans des vapeurs infectes qui ont vieilli & fermenté près de neuf mois de l'année.

Je quittai les montagnes en fortant de Melechina, & me

(1) Quelques Auteurs prétendent cependant que les Ruffes font ufage dans cette maladie du fublimé corrofif, & en particulier M. Macquer dans fon Dictionnaire de Chymie (T. II, p. 65). On fait d'ailleurs, dit cet Auteur, que l'ufage interne du fublimé-corrofif eft établi avec fuccès depuis long-temps chez les Tartares & chez les Ruffes, que leur maniere de vivre fans retenue avec toutes fortes de femmes, expofe continuellement à accumuler des maladies vénériennes les unes fur les autres.

Je n'ai vu nulle part, dans ma route de Pétersbourg à Tobolsk, qu'on y fît ufage du fublimé corrofif, & j'ai fu que des gens opulents attaqués de cette maladie, paffoient en Europe pour s'en faire traiter. Peut-être a-t-il été abandonné à caufe des fuites fâcheufes que ce remede peut produire lorfqu'il eft mal adminiftré.

trouvai dans une vaste plaine : la neige diminua tout-à-coup si considérablement, qu'elle couvroit à peine dans quelques endroits la superficie de la terre. Le thermomètre étoit cependant à sept degrés au dessous de o à Lialinskoi. J'arrivai à ce Hameau le 5 à cinq heures du matin, & le même jour à Verkhotourie à une heure après midi. Verkhotourie est une petite Ville de Sibérie peu éloignée de la riviere Tura : elle est située sur des rochers, & environnée de quelques mauvaises fortifications. Elles ont été faites par les Russes depuis qu'ils sont en possession de la Sibérie. Cette Ville étoit le seul passage par où l'on pouvoit voyager de Russie en Sibérie, depuis Gagarin, Gouverneur de cette Province. Ce Gouverneur ayant conçu le dessein sous Pierre I^{er}, de se faire Souverain de la Sibérie, ses projets avoient exigé qu'il défendît la route d'Ekaterinbourg, alors la plus pratiquée, parce qu'elle étoit la plus courte. Depuis ce temps elle avoit été abandonnée, & elle ne fut permise qu'en 1761, par une Ordonnance de l'Impératrice Elisabeth, donnée à ce sujet. On avoit établi à Verkhotourie une Douane des plus séveres : en ayant été prévenu à Saint-Pétersbourg, j'avois prié M. le Chancelier de m'accorder un ordre, pour que les caisses qui contenoient mes instruments ne fussent pas ouvertes. Elles étoient restées fermées depuis Paris. Cette grace me fut accordée, malgré la sévérité des Ordonnances. Pierre I^{er} en avoit rendu une, qui fait trop d'honneur au goût de ce Monarque pour les Sciences & les Arts, pour ne pas la rappeller ici : elle contenoit que tous les instruments qui avoient rapport aux Sciences & aux Arts ne seroient jamais visités : mais bien-tôt l'abus qu'on fit de cette permission obligea ses successeurs à rétracter cet ordre. Le Directeur de la Douane, nommé Michitas Ivan Soubatof, se borna à me demander un état de mes effets, & me combla de politesses. Il me fit présent de deux zibelines, de quelques livres de thé, & de différentes sortes de provisions. Je me disposois à partir, lorsqu'il me fit l'honneur de me venir voir

avec les principaux de la Ville. J'avois encore des liqueurs de Luneville, & quelques bouteilles de vin de Bourgogne, que M. le Baron de Breteuil m'avoit données à mon départ de Saint-Pétersbourg. Je les engageai à en boire : ils furent des plus ſatisfaits du vin de Bourgogne : on ne connoît en Sibérie que le vin que les Voyageurs y apportent ; mais nos liqueurs leur parurent fades, & trop foibles. Accoutumés à des liqueurs fortes, celles de France font à peine quelques légeres impreſſions ſur leur palais. Ils me firent des inſtances ſi vives pour ſéjourner à Verkhotourie, que je retardai mon départ juſqu'à la nuit. M. Soubatof m'engagea d'aller me rafraîchir chez lui : j'y trouvai toute ſa famille. Je ne pus voir ſa femme qu'à travers la porte de ſa chambre, ouverte à moitié : elle étoit des plus jolies & des mieux vêtues ; mais il ne fut pas poſſible d'obtenir qu'elle parût. Je partis à huit heures du ſoir : le Ciel étoit très obſcur, & le chemin fort mauvais ; ce qui me détermina à faire allumer tous les flambeaux. Je voyageai toute la nuit ſans le plus petit accident, quoiqu'on m'en eût beaucoup prédit à mon départ de Verkhotourie. Le temps, qui étoit très doux quand je ſortis de cette Ville, ſe refroidit tout-à-coup vers trois heures du matin, à ma grande ſatisfaction. Le thermomètre étoit deſcendu à neuf degrés au deſſous de la glace : mais le ſoleil eut à peine paru ſur l'horiſon, que cet inſtrument remonta avec la plus grande promptitude. Je deſcendois toujours vers le midi, & la neige diminuoit perpétuellement ; ce qui me détermina à ne pas perdre un moment, crainte d'être ſurpris par le dégel. Le même jour le traîneau de l'Horloger ſe caſſa au milieu de la campagne. Comme nous n'étions à portée d'aucun ſecours, on l'ajuſta avec des cordes, & on le conduiſit avec beaucoup de peine juſqu'à Makhneva, où je me propoſois de le faire raccommoder : mais n'ayant trouvé perſonne qui voulût s'en charger, je pris le parti d'en acheter un autre. Pendant qu'on arrangeoit ce nouveau traîneau, je dînai dans une maiſon du Hameau, & fus témoin du dîner des Poſtil-

lons : ils s'étoient réunis avec d'autres Ruſſes qui conduiſoient des proviſions à Verkhotourie ; ils ſe rangerent tous autour d'une petite table, la ſeule qu'il y eût dans la maiſon ; les uns ſur des bancs, les autres debout. On leur ſervit d'abord, ſans nape ni aſſiette, une ſoupe dans une petite jatte de bois : elle étoit faite de chou-croute & de gruau, ſans pain ; ils la mangeoient avec des cuillers de bois ; leur pain, dont je voulus goûter, malgré ſa couleur auſſi noire que de l'encre, n'étoit pas ſupportable. On enleva cette premiere jatte : elle fut remplacée par une ſeconde de chou-croute, préparée avec de l'huile de poiſſon. On accommode quelquefois la chou-croute avec de l'huile de chenevis, ou d'ours : leur boiſſon étoit de la quouas (1), la même que celle des Ruſſes, dont j'ai déja parlé. La dépenſe de leur dîner ſe monta à un ſou par tête. Ils ont d'autres fois des pois, des navets, & des radis cuits dans de l'eau avec du ſel. C'étoit alors le temps du Carême, pendant lequel ils ne peuvent manger ni viande, ni lait, ni beurre, ni poiſſon : ils ont la plus grande attention de ne pas laiſſer ſur la table la plus petite miette de leurs mets ; ils la ramaſſent avec le plus grand ſoin, & la mangent auſſi-tôt. La table après le dîner, eſt le ſeul meuble qui ſoit propre dans leur maiſon. Ayant éprouvé en arrivant une chaleur preſque étouffante, je plaçai mon thermomètre ſur la ſoupente, où ils dorment la nuit & une partie de la journée. Cet inſtrument monta juſqu'à quarante degrés, ou près de dix degrés plus haut que les plus grandes chaleurs d'été à Paris. Il y avoit quatre ou cinq femmes dans cette maiſon, qui à notre arrivée ſe ſauverent derriere une eſpece de rideau : elles s'apprivoiſerent peu à peu, & parurent des plus ſurpriſes, de nous voir manger de la viande & de toutes nos autres proviſions, qui dans ce temps de Carême leur ſont défendues. Ces Peuples ſont ſi rigides à cet égard, qu'ayant donné un peu de brioche à un de leurs enfants d'environ trois ans, ſa mere l'en priva auſſi-tôt ; &

(1) Ou Kwas.

le plus petit, de sept à huit mois, fut le seul qui eut la permission d'en manger. L'excessive chaleur que j'éprouvois m'obligea de quitter ma touloupe ; je pris une redingote à la Françoise. Ces femmes admiroient cet habillement, & regardoient avec la plus grande curiosité toutes les parties de mon vêtement : tout leur paroissoit nouveau, quoique cette route fût la seule pratiquée : ces femmes me parurent plus éveillées que toutes celles que j'avois vues depuis Moscou, principalement depuis le Volga. Elles étoient encore mieux faites, plus grandes, & d'un plus beau sang que sur cette derniere partie de ma route. Deux filles de la maison étoient surtout très jolies : elles avoient même des especes de manchettes à leurs chemises ; ce que je n'avois vu nulle part en Russie, dans la classe des Paysans.

J'avois toujours voyagé depuis le Volga dans la même forêt, où je n'avois trouvé communément que des Hameaux, qui annonçoient la plus grande misere. Le Pays devint plus découvert à mesure que je m'éloignai des montagnes, & les habitations étoient plus peuplées. Les Sibériennes ont en général un habillement semblable à celui des Russes : les filles portent de même leurs cheveux en tresse ; ils forment seuls leur coëffure jusqu'au moment qu'elles se marient. Les femmes ne peuvent être coëffées en cheveux.

Je partis de cet endroit aussi-tôt que les traîneaux furent prêts, & j'arrivai le 7 à midi au Hameau nommé Babikhina. Le dégel étoit si décidé, que la neige étoit fondue par-tout, excepté sur la route battue. Une couche d'eau répandue sur les rivieres encore gelées, m'avertissoit du danger que je courois à les passer. Cette crainte, & le désir d'arriver bien-tôt à Tobolsk, dont je n'étois plus éloigné que de soixante-dix lieues environ, ranimerent le courage de tout le monde ; chacun s'empressoit à l'envie de tout arranger à chaque poste. J'arrivai à Tumen le même jour à minuit. Je me disposois à partir tout de suite : mais je ne trouvai personne qui voulût courir

les risques de passer la riviere. Les gens de la Poste prétendoient que la débacle devoit arriver à chaque instant. Je tentai envain tous les moyens possibles pour les déterminer : ils vouloient attendre le jour pour se décider. J'étois encore éloigné de soixante lieues de Tobolsk. Cette nuit perdue pouvoit être un obstacle à mon arrivée avant la débacle ; & dans ce cas il auroit fallu rester dans l'endroit où je me serois trouvé. Il est alors absolument impossible de voyager, même en bateau, parce que tout le Pays est inondé par des torrents qui se répandent de toutes parts. Je m'adressai aux anciens Postillons, & leur représentai qu'ils m'avoient passé toute la journée sur différentes rivieres, sans qu'il parût aucun danger, & que depuis quelques heures, les passages des rivieres ne pouvoient pas être plus dangereux. Je promis de leur payer double poste, & leur fis boire tant d'eau-de-vie qu'ils se déterminerent à me passer. J'engageai les gens de la Poste à fournir les chevaux, & nous traversâmes la riviere sans accident.

J'arrivai le 9 à Sozonowa, vers cinq heures du matin. Je fus longtemps retardé dans ce Hameau, n'ayant pas trouvé de chevaux à mon arrivée. Je voulus réparer ce temps perdu, en faisant distribuer en route de l'eau-de-vie aux Postillons, pour les engager à me conduire avec la plus grande vîtesse ; mais la neige étant totalement fondue dans la plupart des endroits de la route, je ne pus, malgré cette précaution, arriver à Berozoviar qu'à quatre heures du soir, & à neuf à la poste de Vaksarina, où je devois passer la riviere de Tobol.

Je demandai aussi-tôt des chevaux : ils me furent refusés aussi promptement que je les avois demandés ; & après une heure de dispute, je n'étois pas plus avancé. Je ne pouvois pas me dissimuler le danger de traverser cette riviere : les raisons des Habitants de ce Hameau m'avoient même d'abord déterminé à me fixer dans cet endroit, pour y faire mes observations : mais outre que la situation

n'étoit

n'étoit pas commode, j'avois besoin d'être appuyé de l'autorité du Souverain, pour bâtir un Observatoire, & pour n'être pas dérangé dans mes opérations : l'un & l'autre me paroissoit impossible à exécuter. Je commençois déja à connoître assez ce Peuple, pour ne pas ignorer que je devois les politesses que j'avois éprouvées sur ma route, à quelques personnes honnêtes que j'avois rencontrées, & principalement aux lettres de recommandation de M. de Woronzof. Dans toutes les circonstances où le seul naturel des Habitants avoit agi, j'avois éprouvé les plus grandes difficultés, & dans celle-ci j'avois encore à craindre la superstition d'un Peuple ignorant.

Je n'étois d'ailleurs qu'à vingt-cinq lieues de Tobolsk : dans douze heures je pouvois y arriver ; & au moment que je touchois au terme de toutes mes fatigues, je me trouvois dans l'affreuse situation de manquer mon observation. Je ne pus y résister : une sueur froide se répandit dans tous mes membres ; elle fut suivie d'un abattement universel : mais bien-tôt le désespoir ranima toutes mes facultés ; je proposai à tous ces gens de faire sur la glace une espece de train avec des planches, ou avec des branches d'arbres ; mais leurs têtes étoient montées de façon qu'ils trouvoient impossible tout ce que je proposois ; ils rejetterent durement ma proposition. Leur refus fit sur moi une telle impression, que je fus tenté de les forcer à me passer : mais ayant conçu le dessein d'acheter leurs chevaux, & de nous conduire nous-mêmes, ce projet remit le calme dans mes sens. Je sortis un moment, pour méditer sur le parti que je devois prendre : le dernier me parut sûr. Ceux qui me suivoient m'avoient paru d'ailleurs déterminés à ne pas me quitter. Etant rentré assez tranquille, je fis apporter des provisions pour souper, & de l'eau-de-vie pour distribuer à tout le monde. Il étoit nécessaire de ramener tous les esprits, qui avoient pris de l'humeur de tout ce qui s'étoit passé.

On m'apporta en même-temps mon thermomètre : je le plaçai

contre le mur, désirant savoir le degré de chaleur de l'endroit ; elle étoit étouffante. Ces Habitants furent aussi étonnés de cet instrument, que ceux de Kuzmodemiansk l'avoient été de mon baromètre, *qu'ils* avoient pris pour une horloge. Le thermomètre fit sur ceux de Waksarina d'autant plus d'impression, que cet instrument transporté de l'air froid dans un poèle des plus chauds, montoit avec rapidité. Les voyant fort attentifs à ce phénomene, je leur dis sans aucune vue particuliere, que ce thermomètre indiquoit le chaud & le froid ; que le mercure montoit dans le premier cas, & descendoit dans le dernier. Cette explication naturelle ne le fut pas pour eux ; ils attribuerent du merveilleux à cet instrument. Je m'en apperçus, & je ne manquai pas d'en profiter. Le thermomètre monta bien-tôt à vingt-cinq degrés : je le pris alors, & leur dis d'un air assuré, qu'il nous indiqueroit, en le transportant dehors, si l'on pouvoit passer la riviere sans danger ; que dans ce cas il descendroit au dessous d'un terme que je leur fis marquer (1). Ils attacherent aussi le thermomètre en dehors : je rentrai aussi-tôt, & ne parlai plus de partir. Je m'apperçus bien-tôt de la fermentation que produisoient l'ignorance & la superstition dans toutes ces têtes, échauffées encore par quelques mots de l'objet de mon voyage, qu'ils avoient entendus, & qu'ils ne comprenoient pas plus que l'usage de quelques-uns de mes autres instruments qu'ils avoient vus.

J'étois occupé à les faire boire, lorsque le plus mutin, que je n'avois pas vu sortir, rentra avec enthousiasme, & me dit que l'animal étoit descendu au dessous de l'endroit indiqué. Tous coururent s'en assurer, & je n'eus dans ce moment d'autre embarras pour partir, que celui de faire taire mon Interprete, qui vouloit leur expliquer

---

(1) Ce terme étoit celui d'un degré au dessous de o, & il étoit communément en dehors à cette heure, deux ou trois degrés au dessous. Ce terme étoit éloigné de plus de quatre pouces de celui de vingt-cinq degrés.

que le mercure n'étoit pas un animal. J'eus bien-tôt le nombre néceſſaire de chevaux, & je ne fis pas attendre les Poſtillons pour partir: celui qui avoit été le plus mutin toute la journée, étoit le plus enthouſiaſte dans ce moment. Je le chargeai de conduire le traîneau où étoient mes inſtruments: il me précédoit, & les autres nous ſuivoient. A peine fûmes-nous ſortis du Hameau, que nous découvrîmes la riviere: c'étoit le ſeul objet qui s'offroit à la vue, au milieu des ténebres qui couvroient cet hémiſphere: la foible lueur des étoiles, réfléchie par l'eau qui couloit ſur cette glace raboteuſe (1), faiſoit diſtinguer au loin cette riviere, par les reflets & les différentes nuances de leur ſombre lumiere; ils préſentoient les apparences des ondes légérement agitées. Nous arrivâmes bien-tôt ſur ſes bords, où régnoit le plus profond ſilence. Le premier Poſtillon ſe diſpoſe à la traverſer, & s'arrête auſſi-tôt. J'étois debout ſur mon traîneau: je lui crie ſtoupai (en françois, marche); & je pouſſe en même-temps mon Poſtillon ſi rudement, que celui-ci part à l'inſtant. Le premier ne veut point être prévenu: il part avec plus de vîteſſe; les autres nous ſuivent, & dans un clin d'œil nous arrivons à l'autre bord.

Je ne jouis cependant pas dans ce moment de l'excès de plaiſir que je devois reſſentir. J'eus à peine traverſé la riviere, que j'éprouvai un tremblement dans tous mes membres, ſuivi de treſſaillements convulſifs: mes forces, qui avoient paru acquérir plus de vigueur, à meſure que j'approchois de cet inſtant, s'affoiblirent tout-à-coup: j'eus recours à un reſte de liqueur que j'avois dans mon traîneau. Je me trouvai bien-tôt ſoulagé; je m'endormis, & je dormois encore en arrivant à la Poſte de Cheſtakova. Je partis auſſi-tôt de cet endroit, & j'arrivai dans

(1) Ces inégalités étant occaſionnées par la glace déja fondue, ne contrediſent point ce que j'ai dit ailleurs, que la ſurface des rivieres gelées étoit unie.

quelques heures à Dektereva, où je devois prendre des chevaux pour la derniere fois. Etant séparé de la Ville de Tobolsk par la riviere Irtysz, je m'attendois à de nouvelles difficultés de la part des Habitants de ce Hameau : je n'en éprouvai cependant aucune. On traversoit encore à Tobolsk la riviere sur la glace, sans doute parce que ce passage étant plus fréquenté, la neige battue par les pieds des hommes & des animaux faisoit corps avec la glace, l'avoit consolidée, & en avoit augmenté l'épaisseur.

J'arrivai enfin à Tobolsk le 10 Avril, six jours avant la débacle, après avoir fait en traîneau depuis Saint-Pétersbourg, huit cents lieues environ, ou trois mille cent dix-huit versts en un mois, quoique j'eusse été retardé par beaucoup d'accidents, & par la difficulté d'avoir des chevaux.

Dès que je fus arrivé, j'allai voir M. de Soimonof, qui en étoit le Gouverneur. Il envoya chercher ses filles : la plus âgée étoit veuve ; elle vint m'embrasser sur la bouche, & prit ma main pour la baiser. Peu au fait de cette étiquette Russe, je fus d'abord un peu déconcerté : je me remis bien-tôt. Les deux autres, dont la plus jeune avoit dix-neuf à vingt ans, s'étant approchées pour le même motif, je fus au devant d'elles : après les avoir embrassées selon leur usage, je baisai leurs mains, & retirai la mienne. Selon l'étiquette, je devois en effet faire un baiser sur leurs mains, pendant qu'elles en faisoient un sur la mienne ; mais je devois attendre à ma place, qu'elles vinssent m'embrasser.

Le Gouverneur me fit l'accueil le plus honnête : il me témoigna l'estime qu'il avoit pour les Sciences ; il les aime & les cultive. Il me fit donner une garde, composée d'un bas Officier & de trois Grenadiers ; il me procura en même-temps tous les secours dont j'avois besoin.

Je m'occupai dès les premiers jours à faire construire mon Observatoire, & généralement tout ce qui y avoit rapport. Il ne fut en

état, malgré mes ſoins, que le 11 de Mai. J'y plaçai auſſi-tôt mes inſtruments. Le 18 du même mois le temps, quoique couvert, me permit d'obſerver pluſieurs phaſes de l'éclipſe de Lune. Je m'étois préparé le 3 pour celle du Soleil, inviſible en France. Cette obſervation étoit très précieuſe : elle m'offroit un des meilleurs moyens de déterminer avec préciſion la longitude de Tobolsk, & je n'avois preſqu'aucune eſpérance de pouvoir obſerver les éclipſes des Satellites de Jupiter, parce que le Soleil éclaire preſque perpétuellement cet hémiſphere en été ; & d'ailleurs cette éclipſe étant viſible en Suede, en Dannemarck & à Saint-Pétersbourg, j'étois sûr d'avoir des obſervations correſpondantes aux miennes. Le Ciel fut encore couvert au commencement de l'éclipſe : il tomba même quantité de neige, quoiqu'en Juin. J'obſervai cependant la fin avec la plus grande exactitude. La longitude de Tobolsk, qui réſulte de cette obſervation, étant comparée à celle de Stokolm, que M. Deliſle a bien voulu me communiquer, donne quatre heures vingt-trois minutes trente-quatre ſecondes, par rapport au Méridien de Paris.

Les Habitants de cette Ville, peu accoutumés à voir des Etrangers, avoient été étonnés de mon arrivée : ils avoient vu mon Obſervatoire s'élever auſſi-tôt ; il étoit d'une forme très différente de celle de leurs bâtiments. Ils y trouverent du myſtere. Sa ſituation ſur une montagne, d'où je découvrois tout l'horiſon, les ſurprit beaucoup. Il étoit d'ailleurs à un quart de lieue de la Ville. Ils formerent d'abord des conjectures vagues & fort bizarres : mais à la vue d'un quart de Cercle, des Pendules, d'une Machine Parallactique, d'une Lunette de dix neuf pieds, inſtruments abſolument nouveaux pour eux, ils ne douterent plus que je ne fuſſe un Magicien. J'étois occupé toute la journée à obſerver le Soleil, pour régler mes Pendules, & eſſayer mes Lunettes. La nuit j'obſervois la Lune & les Etoiles : je faiſois uſage ſur-tout d'une petite lampe placée à mon quart de Cercle, pour voir les fils du micromètre ; je ne revenois

quelquefois à la Ville que le matin, très fatigué ; & le désordre de ma toilette, dont je m'étois peu embarrassé, les confirmoit dans l'idée *qu'ils* avoient prise de moi.

Le Gouverneur & quelques autres personnes furent seuls convaincus que l'observation du passage de Vénus sur le Soleil étoit le sujet de mon voyage : tout le reste de la Ville étoit livré à la superstition. Les moins ignorants débitoient sur cette observation les impertinences les plus absurdes, tandis que les autres attendoient ce moment comme le dernier du genre humain. Ils me regardoient comme l'auteur du débordement de l'Irtysz. Il fut si considérable cette année, qu'une partie de la basse Ville fut submergée jusqu'aux toîts, & plusieurs personnes perdirent la vie, en emportant leurs effets à travers les torrents qui culbutoient & entraînoient leurs maisons. Plusieurs parties de la montagne se détacherent en différents endroits, & se précipiterent avec un bruit effroyable dans la riviere. Quelques Habitants qui avoient leurs maisons sur les bords de cette montagne, furent obligés de les abandonner, dans la crainte d'être entraînés dans la riviere. Le Magasin du Sel fut totalement submergé ; & quoiqu'on eût employé les moyens les plus prompts pour en retirer le Sel, la plus grande partie fut perdue. La plaine située au bas de la montagne de Tobolsk n'offroit plus à ceux qui étoient sur son sommet, que des Isles dispersées dans cette surface submergée, dont l'étendue n'étoit limitée que par celle de la vue.

Cette riviere déborde cependant tous les ans à la fonte des neiges : mais on ne se rappelloit point qu'elle eût jamais produit des effets si funestes ; ce qui donnoit lieu à toutes les extravagances de ce Peuple, qui ne voyoit de soulagement à tous ses maux que dans mon départ de Tobolsk. Uniquement occupé de mon observation, j'ignorois absolument tout ce qui se passoit à ce sujet ; & j'étois si tranquille, que je laissois toujours chez moi ma garde, pendant que j'allois à mon Observatoire avec mon Interprete, ou quelquefois

avec l'Horloger ; mais elle eut ordre de ne pas me quitter. Quelques Russes m'avertirent de ne pas aller seul à mon Observatoire, & de me précautionner contre l'insolence de la Populace, capable de tout dans ces moments d'ivresse. L'avis étoit trop prudent pour que je ne le suivisse pas : je pris même dès-lors le parti de passer la plupart des nuits à mon Observatoire, dans la crainte qu'il ne leur prît fantaisie de le culbuter. Le 4 du même mois le vent me fit courir les plus grands risques de le voir renversé. Il étoit si violent & si constant, que je ne fus rassuré que le 5 : il s'appaisa vers midi.

Je touchois enfin au moment de remplir l'objet de mon voyage : le jour suivant (6 Juin) devoit remplir tous mes désirs. M. de Soimanof, M. le Comte de Pouskin, & l'Archevêque de Tobolsk, dont je ne puis trop me louer, m'ayant témoigné la plus grande envie de voir ce phénomene, je fis préparer une tente, dans laquelle je plaçai une Lunette pour eux & leurs familles, afin de n'être pas troublé pendant mes opérations.

J'employai la journée du 5 à disposer tous mes instruments, & me déterminai à passer la nuit dans mon Observatoire. Je n'avois rien à désirer. Tout m'annonçoit le succès de mon observation, le Ciel étoit serein, le Soleil se coucha sous un horison dégagé de vapeurs ; la tendre lueur du crépuscule, & le calme parfait qui régnoit dans la Nature, portoient le plaisir dans mon ame tranquille. Je fis souper tout mon monde. Mon bonheur me suffisoit. Je ne fus pas heureux long-temps. Etant sorti vers dix heures pour en jouir dans le silence, je fus anéanti à la vue des brouillards qui privoient les Etoiles d'une partie de leur lumiere. Consterné, je parcours l'horison : des nuages se forment déja de toutes parts ; ils deviennent plus épais à chaque instant ; l'obscurité de la nuit augmente, le Ciel disparoît ; & bien-tôt tout l'hémisphere, couvert d'un seul & sombre nuage, fait évanouir toutes mes espérances, & me plonge dans le désespoir le plus affreux.

L'obſervation de ce paſſage offroit à l'Univers pour la premiere fois, le moyen de déterminer avec exactitude la parallaxe du Soleil. Ce phénomene attendu depuis plus d'un ſiecle ; fixoit les vœux de tous les Aſtronomes : tous déſiroient d'en partager la gloire. Le célebre Halley en l'annonçant, fit voir le premier l'importance de ce phénomene, & porta au tombeau les regrets de ne pouvoir en être le témoin. Toute l'Europe ſavante avoit voulu concourir à la réuſſite de cette obſervation. Les Souverains, au milieu d'une guerre diſpendieuſe, n'avoient rien négligé pour en aſſurer le ſuccès. Il pouvoit ſervir d'époque à leur gloire, & devenir la ſource des plus grands avantages pour leurs Sujets & pour l'humanité.

Revenir en France ſans avoir rempli l'objet de mon voyage, être privé du fruit de tous les dangers que j'avois courus, des fatigues auxquelles je n'avois réſiſté que par le déſir & l'eſpérance du ſuccès ; en être privé par un nuage au moment même où tout me l'aſſuroit ; ce ſont des ſituations qu'on ne peut que ſentir.

Dans l'affreux déſeſpoir où j'étois, je ne jouiſſois pas même de la foible conſolation de voir quelqu'un qui y prît part. Tous ceux qui m'accompagnoient en avoient été les témoins : ils étoient rentrés dans l'Obſervatoire, où je les trouvai dormant du plus profond ſommeil. Je les éveillai tous ; ils me laiſſerent ſeul ; j'en étois moins malheureux.

Je paſſai toute la nuit dans cette cruelle ſituation : je ſortois, je rentrois à chaque inſtant ; je ne pouvois reſter ni aſſis ni debout, tant j'étois agité.

Il faut avoir éprouvé ces cruels moments, pour pouvoir jouir de l'excès de plaiſir que me procura le lever du Soleil ; en faiſant renaître mes eſpérances. Les nuages étoient cependant encore ſi épais, que cette contrée reſtoit plongée dans les ténebres, quoique cet aſtre l'éclairât. Une teinte rougeâtre répandue ſur les nuages étoit preſque le ſeul indice de ſa préſence : mais un vent d'Eſt chaſſe ce

ſombre

quantité, à cauſe de la longueur des chemins, & de la difficulté de nourrir les chevaux.

Suivant le rapport de M. Gmelin (1), on ne trouve aucun pâturage dans les environs de la Ville d'Okotskoi. Il n'y croît que de petits oziers, dont les chevaux peuvent manger les jeunes pouſſes. Il arrive ſouvent que dans la traverſée de cette Ville (2) à Iakousk, où il faut ramener les chevaux, on eſt ſurpris en route par l'hiver : alors la plupart des chevaux périſſent ; & ſur cent, à peine en peut-on conſerver un.

Les contrées du Midi de la Sibérie ſituées vers les limites, ne produiſent point de grains, ou n'en produiſent que très peu, juſque dans les environs d'Aſtracan. C'eſt cependant, pour ainſi dire, le ſeul Pays de la Sibérie qui paroiſſe propre à être habité par des hommes : le climat en eſt doux ; tout y annonce un terrein qui ſeroit des plus fertiles, s'il étoit cultivé : mais faute d'Habitants, on n'y rencontre que des déſerts, qui oppoſent aux Tartares une puiſſante barriere. Le froid y eſt quelquefois très rigoureux, ainſi que je l'ai dit ailleurs : mais on doit regarder ces événements comme des phénomenes qui ne tiennent point à une loi générale.

Le reſte de l'Empire de Ruſſie eſt cultivé dans beaucoup d'endroits. Cette partie de la Ruſſie a dans ſa longueur moyenne trois cents cinquante lieues environ d'Occident en Orient, & quatre cents du Sud au Nord (page 83, Note 5). Elle n'eſt pas par-tout également peuplée, ni également propre à l'agriculture. Tout le Pays compris entre la Mer Glaciale & le parallele de

---

(1) Tome I, pag. 416.

(2) Ville ſituée ſur la Mer de Pengina. Il y a un Port : on s'y embarque pour paſſer au Kamchatka.

Saint-Pétersbourg, situé par le soixantieme degré de latitude, n'est presque point peuplé : on n'y voit que des forêts & des marais ; il n'y vient point de bled, ou du moins très peu. Ce climat n'a aucun fruit, ni même aucun des légumes ordinaires (1). Cette partie, presque déserte & aride, occupe trois cents cinquante lieues d'Occident en Orient, sur deux cents du Nord au Sud. Le reste de la Russie s'étend encore deux cents lieues vers le Sud, & cette seule partie offre un terrein propre à l'agriculture. L'Ukraine est une Province des plus fertiles, où regne l'abondance en tout genre. La plupart des terres sont cultivées dans toutes les autres Provinces, depuis cinquante-six degrés de latitude, jusqu'au parallele de Pétersbourg : mais le grain n'y vient que médiocrement (2).

D'après les détails que je viens de rapporter, fondés sur les observations de tous les Voyageurs qui ont parcouru ce vaste Empire, j'ai dressé une Carte (3), où l'on peut voir d'un coup d'œuil les différentes contrées qui le composent ; celles qui sont cultivées, celles qui sont incultes, quoique le terrein soit propre à la végétation, & enfin celles dont le physique est absolument opposé à l'agriculture, parce qu'il y regne, pour ainsi dire, un éternel hiver, & qu'elles n'offrent que des déserts arides, de vastes forêts, & des marais.

On vient de considérer le climat de Russie par rapport à ses productions : le physique offre de nouveaux objets des plus intéressants. Il confirme l'observation généralement reçue, que plus on avance vers l'Est sous le même parallele, en partant d'Eu-

---

(1) Strahlemberg, Description de l'Empire de Russie, Tome I, page 26, & tous les Voyageurs.

(2) Strahlemberg, Tome I, page 28.

(3) Cette Carte est la vingt-septieme de l'Atlas Géographique, Tome III de mon Voyage en Sibérie.

rope, & plus le froid augmente ; & cette obſervation s'étend juſque vers l'Amérique, ainſi que le confirme le Mémoire de M. Deliſle, dont j'ai déja parlé. Voici comme cet Académicien s'en explique (1) :

» Suivant la connoiſſance que j'ai de la maniere dont on ſe garantit des plus grands froids en Ruſſie & en Sibérie, & de ce que » l'on éprouve dans les chambres chaudes pendant les plus grands » froids, je ne penſe pas qu'il puiſſe y en avoir de plus grands que » ceux dont le Capitaine Midleton a fait le récit à la Société » Royale de Londres, les ayant éprouvés dans l'habitation des » Anglois à la Baie de Hudſon, ſous la latitude de cinquante-ſept » degrés trois quarts.

» Quoique les maiſons dans leſquelles on eſt obligé de s'enfer- » mer pendant cinq à ſix mois de l'année ſoient de pierre, dont » les murs ont deux pieds d'épaiſſeur : quoique les fenêtres ſoient » fort étroites, & garnies de planches fort épaiſſes, que l'on ferme » pendant dix-huit heures tous les jours : quoique l'on faſſe dans » ces chambres de très grands feux quatre fois par jour, dans de » grands Poëles faits exprès : quoique l'on ferme bien les chemi- » nées lorſque le bois eſt conſommé, & qu'il n'y reſte plus que de » la braiſe ardente, afin de mieux conſerver la chaleur ; cependant » tout l'intérieur des chambres & les lits ſe couvrent de glace de » l'épaiſſeur de trois pouces, que l'on eſt obligé d'ôter tous les » jours. L'on ne s'éclaire dans ces longues nuits qu'avec des boulets » de fer de vingt-quatre, rougis au feu, & ſuſpendus devant les » fenêtres. Toutes les liqueurs gelent dans ces appartements, & » même l'eau-de-vie dans les plus petites chambres, quoique l'on y » faſſe continuellement un grand feu.

» Ceux qui ſe haſardent à l'air extérieur, quoique couverts de

(1) Volume de l'Académie de Paris de 1749, page 15.

» doubles & triples habillements & fourures, non-ſeulement au-
» tour du corps, mais encore autour de la tête, du cou, des pieds
» & des mains, ſe trouvent d'abord engourdis par le froid, & ne
» peuvent rentrer dans les lieux chauds que la peau de leur viſage
» & de leurs mains ne s'enleve, & qu'ils n'ayent quelquefois les
» doigts des pieds gelés.

» L'on peut encore juger de la rigueur du froid extérieur, ſur ce
» que le Capitaine Midleton rapporte que les lacs d'eau dormante
» qui n'ont que dix ou douze pieds de profondeur, ſe gelent juſ-
» qu'au fond ; ce qui arrive auſſi à la Mer, qui ſe gele de la même
» hauteur que l'on vient de dire, quoique la glace ne ſoit que de
» neuf à dix pieds d'épaiſſeur dans les rivieres qui ſont le plus près
» de la Mer, & où la marée eſt forte.

» Le grand froid fait fendre quelquefois cette glace avec un
» bruit étonnant, auſſi fort que celui du canon.

» A l'égard de la Terre, M. Midleton croit qu'elle n'eſt jamais
» dégelée juſqu'au fond, parce que l'ayant creuſée juſqu'à la pro-
» fondeur de cinq à ſix pieds pendant les deux mois que dure l'été,
» il l'avoit trouvée encore gelée & blanche comme de la neige.

» Voilà des effets plus grands que ceux que l'on éprouve ordi-
» nairement en Sibérie ; ce qui feroit croire que les froids de la
» Baie de Hudſon & du voiſinage, ſont pour le moins auſſi grands
» que les plus grands de la Sibérie. C'eſt ce dont on ne pourra
» s'aſſurer exactement que par des obſervations faites avec des ther-
» momètres réglés comme l'ont été ceux dont on s'eſt ſervi en Si-
» bérie ».

Ces dernieres obſervations conſtatent de plus en plus que le froid augmente à meſure qu'on s'avance à l'Eſt, & ce fait devient une vérité des plus décidées. On a cru trouver la cauſe principale de ce phénomene en Sibérie, dans la prodigieuſe hauteur qu'on a ſup-

posée au terrein de cette contrée, & à la quantité de sel qu'on y trouve. La disposition du terrein de la Sibérie a été encore envisagée sous un nouveau rapport. Cette contrée forme un plan incliné depuis la Mer Glaciale jusque vers les frontieres de la Chine, où le terrein est le plus élevé, parce que des chaînes de montagnes y séparent ces deux Empires. Le Soleil situé vers l'horison de ces montagnes ne peut donc, lorsqu'il éclaire cet hémisphere, échauffer que foiblement ce terrein incliné. Ses rayons ne font qu'effleurer la surface du Globe. La combinaison de ces différentes causes explique parfaitement que cette contrée doit être très froide. Mais dans quel rapport chacune de ces causes influe-t-elle sur cet effet général? le terrein de la Sibérie est-il aussi élevé qu'on l'a cru jusqu'ici ? Ces objets méritent quelques discussions. Laurent Lange attribue à la chaîne de montagnes qui sépare la Russie de la Sibérie une hauteur de plus de deux lieues (1).

» Les montagnes de Werchatourie, dit-il, sont entre cette derniere Place & Solikamskaïa. Nous les traversâmes pendant un si grand froid, que les couvertures de nos traîneaux ne suffisoient pas pour nous en garantir ; & nous courions tant de danger de perdre le nez, que nous ne pouvions pas faire plus de vingt wersts sans nous arrêter. Nous en avions cinquante à faire à travers ces montagnes, qui, je crois, en ont neuf dans leur plus grande hauteur ».

C'est par de semblables observations que les premiers Voyageurs ont déterminé la grande élevation de ces montagnes & de la Sibérie. La plupart de ceux qui les ont suivis ont adopté ces premiers préjugés, les ont confirmés, & ils n'ont plus été considérés que comme des faits connus : mais on voit par le nivellement que j'ai fait dans

(1) Journal du Voyage de Laurent Lange à la Chine, Tome V, pag. 378 du Recœuil des Voyages au Nord, édition d'Amsterdam, chez Jean-Frederic Bernard.

mon voyage, que non-ſeulement ces montagnes ſont peu élevées, mais encore que le terrein de la Sibérie, du-moins juſqu'à Tobolsk, eſt très bas. Je réſerve à l'Article du Nivellement la preuve de tous ces faits. Il me ſuffit d'obſerver ici que la hauteur du milieu de cette chaîne proche du Hameau Roſteff, qui eſt l'endroit le plus élevé, eſt de quatre cents ſoixante-onze toiſes au deſſus du niveau de la Mer à Breſt, au-lieu de cinq mille toiſes que Laurent Lange lui attribue, & l'Irtysz à Tobolsk n'eſt que de ſoixante-neuf toiſes au deſſus du niveau de la Mer, vingt-quatre toiſes au deſſus du niveau de la grande Salle de l'Obſervatoire, & quarante-huit toiſes au deſſus du niveau de la Seine au Pont Royal.

Quant aux autres endroits de la Sibérie où l'on a obſervé des froids ſi rigoureux, il ne m'eſt pas poſſible de donner avec exactitude la hauteur de ces terreins, n'ayant pas été ſur les lieux. M. Gmelin y a fait cependant des obſervations du baromètre, & M. Braun en a fait un Extrait dans les Mémoires de l'Académie de Saint-Pétersbourg (1) : mais cet Extrait, ni de ſimples obſervations du baromètre, ne ſont pas toujours ſuffiſants pour déterminer avec quelque préciſion la hauteur des endroits où elles ont été faites. Les obſervations de M. Gmelin ſont dans ce cas ; & l'on peut s'en convaincre dans l'Article du Nivellement, en examinant les moyens dont je me ſuis ſervi pour m'aſſurer de l'exactitude de mes opérations. On peut cependant, par la pente des rivieres qui traverſent la Sibérie du Sud au Nord, obtenir des réſultats, qui, ſans être précis, ſeront néanmoins ſuffiſants pour faire connoître ſi ces endroits ſont aſſez élevés pour être la cauſe principale des froids de Sibérie.

La Riviere de la Loire a une pente des plus conſidérables : ainſi en ſuppoſant aux fleuves de Sibérie qui ont leur cours à travers des plaines de cinq à ſix cents lieues, une pente ſemblable, les hauteurs

---

(1) Tome VI, page 425.

que j'en déduirai ne peuvent être que trop grandes : or en supposant la pente moyenne de la Loire de quatre pieds sept pouces huit lignes par lieue de deux mille toises (1), on trouve les hauteurs rapportées dans la Table suivante.

Si l'on supposoit à toutes les rivieres dont j'ai fait usage, la pente de la riviere Irtysz, la hauteur de tous ces endroits seroit plus petite d'un quart environ.

---

(1) La pente de la Loire à Rouanne est par lieue de deux mille toises, de

	pieds	pouces	lignes
(à Rouanne)	6	11	4
A Orléans, de	4	7	10
A Angers, de	2	5	11
Pente moyenne	4	7	8

TABLE II.

Des hauteurs par rapport au niveau de la Mer, des endroits de Sibérie où l'on a obſervé les plus grands froids (1).

NOMS DES LIEUX.	Longitudes.	Latitudes.	Diſtances des rivieres à leurs embouchures.	Hauteurs au deſſus du niv. de l'Océan à Breſt, déterminées par la pente moy. de la Loire.	Hauteurs au deſſus du niv. de l'Océan à Breſt, déterminées par la pente moy. de l'Irtysz.	Hauteurs moyennes au deſſus de l'Océan à Breſt.
	d. m.	d. m.	lieues de 2000 toiſ.	toiſes de France.	toiſes de France.	toiſes de France.
Aſtracan . . .	68 12.	46 15.		obſervée.		
Solikamskaïa .	74 24.	59 35.		obſervée.		187.
Ekaterinbourg .	78 40.	56 44.		obſervée.		220.
Tobolsk . . .	85 57.	58 12.		obſervée.		69.
Tomsk . . .	102 38.	57 3.	500.	426.	132.	279.
Irtysz-Lac-Saizan (2)	103 30.	47 54.	760.	626.	201.	413.
Mangaſea . .	107 0.	65 36.	200.	154.	53.	103.
Ieniſſeik . . .	110 40.	58 27.	440.	380.	115.	247.
Irkutsk . . .	122 38.	52 18.	900.	775.	236.	505.
Kiringa . . .	125 54.	57 30.	750.	618.	197.	407.
Nerczinsk . .	133 48.	51 48.	660.	549.	172. dans les montagnes.	549.
Argunskoi . .	136 42.	50 53.	637.	531.	166.	531.
Olekminskoi .	137 0.	60 20.	640.	533.	167.	350.
Iakutsk . . .	145 52.	62. 0	400.	349.	105.	227.

(1) On trouve ces Obſervations dans la Table I, page 94.

(2) Le Lac Saizan, où l'Irtysz prend ſa ſource, eſt éloigné de ſept cents ſoixante lieues environ du Golfe Oblkaïa, en ſuivant cette Riviere : or en ſuppoſant la pente de cette Riviere égale à celle de la Loire, déterminée de quatre pieds ſept pouces huit lignes par lieue de deux mille toiſes, le niveau du Lac Saizan ſera de ſix cents vingt-ſix toiſes au

Les

Les résultats rapportés dans cette Table constatent l'observation que tous les Voyageurs ont faite, que le terrein s'éleve continuellement à mesure qu'on s'avance de Tobolsk vers l'Orient. Cette Ville, située par la latitude de cinquante-huit degrés, paroît l'endroit le plus bas de tous ceux de la Sibérie, situés sous le même parallele : aussi toutes les Rivieres dont les sources sont à l'Ouest & à l'Est de l'Irtysz, ont-elles leur embouchure dans cette Riviere. Il suffit de jetter un coup d'œuil sur la Carte pour s'en assurer. Les endroits situés dans les environs du parallele de Tobolsk, & rapportés dans la Table II, sont Solikamskaïa, Tomsk, Ieniſſeik, Kiringa & Olekminskoi. Tous ces endroits sont au nombre de ceux où l'on a observé les plus grands froids de Sibérie. Il a été observé dans l'année 1735 (1), de trente degrés à Tobolsk, pendant qu'on l'observoit à Tomsk de cinquante-trois degrés & demi, & à Ieniſſeik de soixante-

dessus du niveau de la Mer. J'ai déduit de mes Observations la pente de l'Irtysz à Tobolsk, qu'on pourroit supposer pour la pente moyenne, d'un pied sept pouces par lieue de deux mille toises, & alors le Lac Saizan ne seroit que de deux cents une toises au dessus du niveau de la Mer. Cette hauteur doit être cependant plus grande, à cause que la pente de cette Riviere doit augmenter à mesure qu'on s'approche de sa source; & je crois qu'en prenant un milieu entre ces deux résultats, on approcheroit beaucoup de la vérité. Ce résultat moyen donne la hauteur du Lac Saizan, de quatre cents treize toises au dessus du niveau de la Mer Glaciale.

J'ai déterminé de la même maniere les hauteurs des autres endroits, rapportées dans la Table II, excepté celles des quatre premieres positions. Elles ont été déterminées par des Observations rapportées à l'Article du Nivellement de la Russie. Les hauteurs de Nerczinsk & d'Argunskoi, sont déterminées par la seule pente de la Riviere de la Loire; parce que je suppose que le Fleuve Amour a une pente très rapide, son cours étant en entier parmi les montagnes; au-lieu que les autres Fleuves de Sibérie ayant leur cours dans la plaine immense qui s'étend depuis cette chaîne jusqu'à la Mer Glaciale, leurs pentes doivent être beaucoup moins rapides. Au-reste on ne doit pas s'attendre, ainsi que je l'ai déja dit, à des résultats bien précis : mais ils fournissent un terme de comparaison approchant de la véritable position de ces endroits; au-lieu que les Voyageurs ont tous avancé que la Sibérie étoit très élevée, sans nous donner la moindre idée de la hauteur de ce terrein; & ceux qui l'ont fait, comme Laurent Lange, sont tombés dans des erreurs énormes.

(1) Voyez la Table Iere, page 94.

dix. La différence extrême de ce froid est de quarante degrés entre Tobolsk & Ieniſſeik, pendant que la différence de hauteur au deſſus du niveau de la Mer entre ces deux Villes, n'eſt que de cent ſoixante-dix-huit toiſes, dont celle d'Ieniſſeik eſt plus élevée. Or une ſi petite différence de hauteur n'a aucun rapport avec la différence du froid qu'on a éprouvé à Ieniſſeik & à Tobolsk; d'ailleurs dans ce même hiver le froid fut moins vif à Tomsk de dix-huit degrés qu'à Ieniſſeik, quoique la Ville de Tomsk ſoit plus élevée, puiſque ſa hauteur eſt de deux cents ſoixante-dix-neuf toiſes, & celle d'Ieniſſeik de deux cents quarante-ſept toiſes. Il n'eſt pas néceſſaire, je crois, de s'appeſantir ſur cette matiere, pour prouver que les petites différences qu'on trouve dans les hauteurs des endroits ci-deſſus, ne peuvent pas produire les grandes différences qu'on remarque dans les froids rapportés par les Voyageurs.

Les diſpoſitions locales, le ſel qu'on trouve en quantité dans différents endroits de la Sibérie, me paroiſſent la vraie cauſe des différences des froids qui s'y font ſentir. Les obſervations ſuivantes en ſont encore une nouvelle preuve.

Suivant les obſervations de M. Gmelin, rapportées page 92, le terrein n'eſt pas dégelé à Jakutsk à la fin de Juillet. Il ſoupçonne même qu'on ne trouve pas de ſource dans cette contrée, parce que la terre y eſt perpétuellement gelée. On trouve à Argunskoi, quoiqu'à peu-près ſous le même parallele que Paris, pluſieurs endroits où la terre ne dégele jamais à plus de trois pieds de profondeur, & on peut conſidérer ces endroits comme des termes conſtants de la glace. Cette Ville n'eſt cependant élevée que de cinq cents trente-une toiſes environ au deſſus du niveau de la Mer. M. Bouguer a trouvé le terme conſtant de la glace au Pérou, à deux mille quatre cents trente-quatre toiſes au deſſus du niveau de la Mer (1). Il eſtime qu'il

(1) Figure de la Terre, page 48.

doit être par le parallele de Paris, à quinze ou seize cents toises. Ce terme devroit être par conséquent le même à Argunskoi, puisque cette Ville est à peu-près par la même latitude. Cette observation pourroit faire soupçonner que le terrein d'Argunskoi est plus élevé que je ne le suppose : mais il ne faut pas confondre le terme de la glace, observé en Sibérie par M. Gmelin, avec celui observé au Pérou par M. Bouguer : ils tiennent à des causes bien différentes. Je ne crois pas même que la Sibérie fournisse des montagnes assez élevées, pour qu'on y puisse trouver le terme constant dont parle M. Bouguer ; & en effet, tous les Voyageurs qui ont traversé les montagnes situées entre la Chine & la Sibérie, n'ont reconnu nulle part ce terme constant. Mais revenons à notre sujet. Le terme constant de la glace dont parle M. Bouguer, tient à la prodigieuse élévation des Cordelieres ; car on sait que le froid augmente à mesure qu'on s'éleve dans l'atmosphere, & M. Bouguer en donne les raisons. L'air étant plus subtil & plus transparent à mesure qu'on s'éloigne de la terre, il reçoit moins de chaleur par l'action immédiate du Soleil, par la facilité avec laquelle un corps très transparent donne passage aux rayons, au-lieu que vers la surface du Globe, l'air grossier doit être plus échauffé par la seule action du Soleil. Cette chaleur augmente encore par le contact & par le voisinage des corps plus denses que celui qu'il environne, & sur lesquels il rampe, & par conséquent l'air doit être moins échauffé que les corps plus denses qui lui sont contigus. Si l'on expose un thermomètre directement au Soleil, & un autre à l'ombre, le premier se soutient quelquefois en été quatorze à quinze degrés plus haut que le dernier. Celui-ci marque l'état de l'atmosphere, & le premier l'effet de l'action du Soleil sur la Terre, qui lui est exposée immédiatement.

Ces courtes réflexions appliquées au terme constant de la glace, observé par M. Gmelin, prouvent avec la plus grande évidence, qu'il n'a pas sa source dans la grande hauteur d'Argunskoi, & que

cette cause est absolument différente de celle qui produit le terme constant de la glace aux Cordelieres; car alors la Terre seroit à Argunskoi couverte perpétuellement de neige & de glace à sa surface, ainsi qu'au Pérou : le froid augmenteroit à mesure qu'on s'éleveroit dans l'atmosphere, & tout le contraire arrive. On ne trouve à Argunskoi la glace qu'à trois pieds de profondeur. Le terrein est parfaitement dégelé à sa surface. Le climat est même assez tempéré dans quelques endroits, puisque les végétaux y prennent leur accroissement. Nerczinsk, quoique sous le même parallele, & à quinze lieues seulement au Nord-Ouest, offre un climat tempéré & des plus fertiles. Il est cependant plus élevé de quelques toises qu'Argunskoi. La cause du terme constant de la glace en Sibérie est donc différente de celle du Pérou; elle n'indique donc pas une grande hauteur, & c'est une erreur d'attribuer les froids énormes de la Sibérie à la prodigieuse hauteur qu'on suppose mal-à-propos au terrein de cette contrée. Ces froids énormes sont sans doute occasionnés par les sels qu'on trouve dans la Sibérie; aussi en trouve-t-on en quantité dans les environs de Solikamskaïa, à Ienisseik, à Irkutsz, dans le Baraba. C'est donc à des causes locales & particulieres qu'il faut attribuer les froids dont on a parlé. Le défaut de culture entre encore dans le nombre des causes générales. A mesure qu'on s'approche de l'Est, le terrein devient dépeuplé, inculte & désert. On ne trouve que des forêts immenses, qui empêchent l'action du Soleil sur la surface de la Terre, des marais & des Lacs, dont les eaux absorbent les rayons du Soleil, & en réfléchissent très peu. Les hommes par la culture des terres influent considérablement sur les climats.

Les hommes vivent cependant en Sibérie, quoiqu'exposés souvent pendant plusieurs minutes à des froids qui font descendre le thermomètre de M. de Réaumur à soixante-dix degrés. Ils éprouvent dans les bains une chaleur qui le fait monter à soixante degrés. M. Tillet a fait voir qu'une femme avoit supporté en France pendant dix mi-

nutes un degré de chaleur qui faisoit monter le même thermomètre à cent douze degrés (1). On croyoit, d'après M. Boerhaave, que les hommes ne pouvoient pas supporter un degré de chaleur de cinquante-quatre degrés, & que les animaux & les végétaux devoient périr à un froid au dessous de trente-quatre degrés. On a encore été long-temps persuadé qu'on ne pouvoit pas produire un froid artificiel plus grand que celui de trente-deux degrés; & M. Braun, de l'Académie de Saint-Pétersbourg, a congelé le mercure par un froid de quatre cents soixante-dix degrés au thermomètre de M. Delisle, qui répondent à cent soixante-dix degrés de celui de M. de Réaumur (2).

Ces vérités font voir le progrès de nos connoissances dans la science des faits, & semblent nous rapprocher de la connoissance des causes premieres, qui cependant nous seront peut-être toujours inconnues.

---

(1) Volume de l'Académie des Sciences, de l'année 1764, page 195 des Mémoires.

(2) Dissertation de M. Braun sur le froid artificiel, imprimée à Saint-Pétersbourg en 1759.

DU GOUVERNEMENT DE RUSSIE,

Depuis 861 jusqu'en 1767.

SUIVANT les Annales de la Pologne & de la Russie, ce dernier Etat a été gouverné par une suite de Souverains, Grands-Ducs ou Czars, issus de la même Famille, depuis l'année 861 (1) jusqu'en 1596. Le premier de ces Souverains s'appelloit Rurich, & le dernier Fédor Iwanowich. Dans cet intervalle de plus de sept cents ans, les aînés ont toujours succédé de droit, sans éprouver aucune contestation de la part de leurs Freres ni de leurs Sujets. Cette longue filiation sembleroit prouver que les Russes jouissoient alors du prix de la liberté. Les mêmes Annales, & tous les Historiens, nous représentent cependant cette Nation gouvernée par des Souverains despotes. Ce Gouvernement étoit, selon toutes les apparences, adouci par des usages particuliers, puisqu'on ne voit pas que l'Etat ait souffert de grands troubles jusqu'à la mort de Fédor Iwanowich.

Fédor Iwanowich mourut en 1596 sans enfants. Quelques Historiens prétendent que ce Prince fut empoisonné, avec sa Fille, par Boris Godonou, son Ministre & son Favori. La Princesse mourut avant son Pere. Boris Godonou ayant acquis la plus grande autorité sous le Regne du Czar Fédor, fit assassiner à Uglicz en 1597 le jeune Démétrius, héritier légitime (2) : il se défit de l'Assassin dont il s'étoit servi : on rasa par son ordre le Château d'Uglicz, & l'on égorgea une partie des Habitants de la Ville, pour prouver

(1) Suivant quelques autres Historiens, depuis l'année 700.

(2) Ce Prince étoit Frere du Czar Fédor, par une autre Mere.

ſon innocence, & donner une marque éclatante de ſon attachement à la Famille Royale. Ce Tyran deſpote ne s'en tint pas là ; il fit périr ſous différents prétextes tous les Princes qui pouvoient avoir des prétentions au Trône, toutes les perſonnes en place qui leur étoient attachées ; & entaſſant crimes ſur crimes, Boris monta ſur le Trône en 1598, & ſe fit couronner par la Nation conſternée. Aſſis ſur un Trône qu'il a teint du ſang de ſes Rois, la crainte & la méfiance l'environnent. Cet Uſurpateur ne voit autour de lui que des traîtres ou de nouveaux Prétendants : le plus léger ſoupçon lui fait rendre un Arrêt de mort contre celui qui l'a fait naître : le ſang innocent ne ceſſe de couler ; le glaive de la tyrannie étincelle de toutes parts, le crime devient une vertu ; & la vertu gémiſſante, avilie, n'oſe plus ſe montrer. Boris établit par de nouveaux forfaits l'eſclavage le plus affreux, & croit s'aſſurer le Trône ; mais il en eſt chaſſé preſqu'auſſi-tôt par un nouvel Uſurpateur, qui eſt aſſaſſiné lui-même en 1606. La Ruſſie ne préſente plus qu'un état de déſordre : les Prétendants au Trône ſe multiplient ; ils ſont ſucceſſivement aſſaſſinés ou détrônés ; les troubles augmentent chaque jour, & ſe perpétuent juſqu'en 1613.

Quoique la Ruſſie n'eût jamais été un Royaume électif, la Nation fut obligée dans cette circonſtance de ſe choiſir un Souverain : Michel Romanof, grand-pere du Czar Pierre, fut élu la même année par une Aſſemblée des principaux Boyards, & les Ruſſes ſe ſoumirent à un jeune homme de quinze ans, ſans rien exiger de lui (1). La facilité que les Ruſſes eurent alors de changer l'ancienne forme du Gouvernement, ſuppoſe, puiſqu'ils ne l'ont pas fait, qu'ils n'avoient aucune idée de la liberté, ou qu'ils étoient bien avilis.

Son Fils, Alexis Mikaelowitz, monta ſur le Trône en 1645, ſans autre forme d'élection. Son Regne fut troublé par des ſéditions & des

---

(1) M. de Voltaire, Tome I, page 80, édition de Paris, chez Panckoucke.

guerres inteſtines, occaſionnées la plupart, à ce qu'il paroît, par le deſpotiſme avec lequel Morozou, Favori du Czar, gouvernoit l'Empire. M. de Voltaire obſerve » que cette partie du Monde étoit celle » où les hommes étant le moins gouvernés par les mœurs, ne l'étoient » que par les ſupplices ; & de ces ſupplices affreux naiſſoit la ſervi» tude (1).

La ſervitude s'accrût de plus en plus après la mort du Czar Alexis, arrivée en 1677. Ce Prince avoit été marié deux fois. Il laiſſa de ſon premier mariage deux Princes, Fédor, Iwan, & ſix Princeſſes ; & du ſecond mariage, Pierre I^er^ & une Princeſſe. Fédor monta ſur le Trône à l'âge de quinze ans, & mourut ſans enfants en 1682 (2). Fédor avant d'expirer, voyant que ſon Frere Iwan, trop diſgracié de la Nature, étoit incapable de régner, nomma pour héritier des Ruſſes ſon ſecond Frere, Pierre, qui n'étoit âgé que de dix ans. La Princeſſe Sophie, Fille de Fédor du premier lit, conçut le deſſein de ſe mettre à la tête de l'Empire. Cette Princeſſe, d'un eſprit auſſi ſupérieur que dangereux, ne ceſſa pendant ſept ans environ d'exciter les révoltes les plus ſanglantes. Dans ce temps de trouble, ce n'étoient que trahiſons & meurtres publics. La Nation eſt dans la confuſion & dans le déſordre. Les Strelits font couler le ſang de toutes parts, & exercent des cruautés inouies. La vie du Souverain n'eſt pas plus en ſureté que celle des Sujets. Sophie eſt enfin renfermée dans un Couvent ; mais la Nation, accoutumée aux ſupplices & aux attentats, fait toujours redouter les mêmes forfaits. Pierre I^er^ gouverne ſeul l'Empire en 1689, conçoit le deſſein de réformer ſa Nation, & de la civiliſer : mais plus abſolu qu'aucun des Souverains ſes prédéceſſeurs, il reſſerre les liens de l'eſclavage. On connoît les vaſtes projets de ce grand Homme. Il meurt au milieu de ſes travaux en 1725, & l'Impératrice Catherine ſa Femme, en 1727.

(1) M. de Voltaire, page 83.
(2) M. de Voltaire, page 87 & ſuivantes.

Pierre

Pierre Alexiowitz, petit-fils de Pierre Ier, monte ſur le Trône, & meurt en 1730. Le Prince d'Olgorouki, & le Comte d'Oſterman, qui compoſoient le Haut Conſeil, ſupprimerent le Teſtament de l'Impératrice Catherine, & répandirent le bruit que Pierre II avoit déſigné en mourant, la Princeſſe Anne, Ducheſſe douairiere de Courlande. Elle étoit fille de Jean, frere aîné de Pierre Ier (1), mais d'un autre lit. Cette Princeſſe, exclue du Trône par les enfants de Pierre Ier, fut obligée de conſentir à des conditions qui bornoient ſon autorité. Le Prince d'Olgorouki, & le Comte d'Oſterman, s'étoient propoſé de reſter les maîtres du Gouvernement : mais à peine fût-elle ſur le Trône, qu'elle reprit l'autorité des Souverains ſes prédéceſſeurs.

Cette Princeſſe avoit amené avec elle ſon Favori Biren, natif de Courlande. Il gouverna les Ruſſes avec un Sceptre de fer, ſous le nom de l'Impératrice Anne. Il ſemble qu'il méditoit dès-lors le projet de les gouverner un jour en Souverain. Biren ſubjugua la Nation par les ſupplices & les exils en Sibérie. L'Impératrice Anne le fit déclarer Duc de Courlande après la mort du dernier Prince de la Maiſon de Ketler; & quand elle mourut en 1740, elle le déſigna pour Régent de l'Empire, juſqu'à la majorité du fils de ſa niece, âgé de deux mois. Ce jeune Prince fut reconnu Empereur ſous le nom d'Iwan ou de Jean III; & le Duc de Biren, quoiqu'odieux à la Nation, eut le titre de Régent.

La Princeſſe de Brunswic, mere de l'Empereur, ne peut cependant ſupporter la domination du Régent : elle conçoit le deſſein de la ſecouer, & choiſit le Général Munic, Etranger en Ruſſie, pour

(1) Le Teſtament de l'Impératrice Catherine, dont les diſpoſitions n'avoient point été publiées, régloit la ſucceſſion du Trône de Ruſſie : la Ducheſſe de Holſtein, & la Princeſſe Eliſabeth, filles de Pierre Ier & de l'Impératrice Catherine, devoient ſuccéder à Pierre Alexiowitz. Stralemberg, Tome I, page 225.

remplir ſes vues. Munic connoiſſoit Biren & les Ruſſes : il répondit à la Princeſſe, que s'étant occupée de ce projet, elle couroit les plus grands riſques d'être arrêtée avec ſes Partiſans, ſi Biren ne l'étoit dans vingt-quatre heures. Munic ſe charge de cette commiſſion, & ſe retire auſſi-tôt. Afin d'éloigner toutes les inquiétudes du Régent, il prend le chemin de la maiſon de Biren, pour aller lui faire une viſite : il revient ſur ſes pas à moitié chemin, dans la crainte d'être ſuivi par quelque eſpion de la Princeſſe, & d'être ſoupçonné de trahiſon. Il va chez lui, & n'en ſort qu'à minuit le 18 Novembre 1740, avec quelques Soldats de confiance. Il arrête Biren dans ſon lit : on l'envoie quelques jours après en exil en Sibérie ; il y eſt enfermé dans une maiſon bâtie au milieu d'un marais, & la Princeſſe de Brunswic eſt reconnue Régente.

Les différentes révolutions que la Ruſſie avoit éprouvées en préparoient de nouvelles, & en facilitoient les moyens. Ce Peuple, toujours eſclave, n'étoit lié à ſon Souverain ni par les Loix ni par l'amour : l'intrigue & le droit du plus fort offroient le Trône à quiconque oſoit s'en emparer.

Leſtoc, Chirurgien étranger, attaché à la Princeſſe Eliſabeth, fille de Pierre I^er^, forme le projet de la placer ſur le Trône, de concert avec un Miniſtre d'une Puiſſance d'Europe. Cette révolution eſt ſur le point d'être exécutée, quand la Régente en eſt avertie par des avis qu'elle reçoit de Bruxelles. Elle fait venir la Princeſſe Eliſabeth, lui en fait part auſſi-tôt, perſuadée qu'elle ne pourra lui en impoſer dans ce premier moment de ſurpriſe. La contenance de la Princeſſe Eliſabeth, & ſa douceur, perſuadent la Régente de ſon innocence. Eliſabeth retourne chez elle, dit à Leſtoc que la Conjuration eſt découverte, & qu'elle renonce à l'Empire. Leſtoc l'écoute, ſort, & va tout diſpoſer pour la placer dans quelques heures ſur le Trône.

Leſtoc, après avoir vu les principaux Conjurés, ſe rend au

Billard vers huit heures du soir : il y trouve une personne suspecte ; il étoit nécessaire de l'empêcher de parcourir la Ville. La passion de cet espion pour le jeu lui en procure un moyen aisé. Il l'engage à jouer quelques parties de Billard, & le retient jusqu'à l'arrivée d'un de ses Emissaires. Dès-lors L'estoc termina promptement la partie. Il sortit presqu'aussi-tôt, & alla se promener autour du Palais, pour voir si tout étoit dans l'état ordinaire. Il se rendit après cela sur la Place, & y attendit jusqu'à onze heures un autre Emissaire qu'il avoit envoyé chez le Général Munic & chez Osterman, premier Ministre. Sur l'avis qu'il reçoit que tout est tranquille, il retourne chez la Princesse Elisabeth, & fait conduire deux traîneaux dans sa cour. Il lui annonce d'un air satisfait, que tout est disposé pour la placer sur le Trône. Elle rejette toutes les propositions, & ne veut plus en entendre parler. Il tire alors de sa poche deux petits Tableaux faits à la hâte sur des cartes à jouer. Un de ces Tableaux représentoit la Princesse Elisabeth dans un Couvent : on lui coupoit les cheveux, & Lestoc étoit sur l'échafaud. Elle étoit représentée dans l'autre montant sur le Trône, aux acclamations du Peuple. Lestoc, en lui donnant ces deux Tableaux, lui dit de choisir entre les deux états. Elle choisit le Trône.

Lestoc ne l'entretient plus que du succès de l'entreprise : il l'engage à prendre le Cordon de l'Ordre de Russie, & la conduit à son traîneau. Il se place derriere avec feu M. de Woronzof, pour lors Page de la Princesse. Deux Officiers étoient dans l'autre traîneau. Elisabeth accompagnée de quatre personnes, prend le chemin du Palais pour s'emparer de l'Empire. Vingt Soldats gagnés attendoient cependant la Princesse sur son passage. Elle va d'abord au Corps-de-Garde. A la vue de cette petite troupe, le Tambour veut sonner l'allarme. Lestoc creve d'un coup de coûteau la peau de la caisse. La Princesse paroît en même-temps avec cet air noble qui lui captivoit tous les cœurs : elle dit aux Soldats en peu de mots, que fille de Pierre Ier elle avoit seule droit

au Trône que la Régente avoit usurpé ; leur ordonne de lui prêter serment de fidelité, & de la suivre. Elle parloit à des Esclaves : ils se prosternent, & se joignent à sa petite troupe. Lestoc distribue les gens affidés dans les postes les plus délicats, & garde auprès de lui les autres : il est sûr de leur fidelité, parce qu'il sera toujours à portée de les commander. Tous les Gardes du Palais se rendent au seul commandement d'Elisabeth. Elle parvient enfin à la porte de l'Appartement de la Régente, qui étoit dans le plus profond sommeil : elle avoit à ses côtés l'Empereur son fils, le jeune Iwan. Elisabeth trouve pour la premiere fois de la résistance : l'Officier de garde présente la baïonnette ; se met non-seulement en devoir de défendre l'entrée, mais même menace de donner la mort à tous ceux qui oseront se présenter. Lestoc lui crie à l'instant : *Malheureux, que fais-tu ? demande grace à l'Impératrice.* L'Esclave trahit sa Souveraine. Elisabeth entre dans l'Appartement avec sa suite. La Régente s'étoit éveillée au bruit qu'elle avoit entendu. La Princesse Elisabeth l'aborda la premiere. *Hé quoi ! c'est vous, Madame*, dit la Régente. Elle fut arrêtée aussi-tôt, transportée hors du Palais avec le petit Iwan son fils, & conduite dans la maison de la Princesse, avec les mêmes traîneaux qui avoient amené sa rivale. Elle y fut gardée soigneusement. Elisabeth sur le Trône de ses Peres, ordonne dans le Palais en Souveraine, & tout lui obéit. Pendant ce temps Lestoc envoie des Soldats affidés arrêter Munic & Osterman. Quelques heures sont à peine écoulées depuis l'instant que la Princesse Elisabeth est sortie de sa maison, que la Régente est détrônée. Tous les gens suspects sont arrêtés ; & cinq à six mille hommes prêtent serment de fidelité à la Princesse Elisabeth, déterminés à égorger la Régente & leur Empereur, si Elisabeth l'ordonne, ou à l'égorger elle-même, si la Régente peut commander un instant. Le bruit de l'avénement de la Princesse Elisabeth au Trône commençoit cependant à se répandre : mais les personnes qui annonçoient cette nou-

velle dans le Public, étoient regardés comme des gens dangereux ; on les fuyoit sans leur répondre.

Lestoc avoit tout prévu. Pendant qu'il conduisoit au Trône sa Souveraine, on imprimoit le Manifeste qui proclamoit Elisabeth Impératrice ; & le Soleil parut à peine sur l'horison, qu'elle fut reconnue dans la Capitale, & bien-tôt par toute la Nation.

La Régente, renvoyée d'abord dans ses Etats avec son fils, étoit déja à Riga lorsqu'elle fut arrêtée d'après de nouveaux ordres. Reconduite à Saint-Pétersbourg, on l'enferma pour toujours, ainsi que son fils. Munic & Osterman furent exilés en Sibérie ; & dans cette révolution du 5 au 6 Octobre 1741, il n'y eut pas une goutte de sang répandu. L'Impératrice Elisabeth régna jusqu'en 1762, tourmentée souvent par la crainte d'être détrônée à son tour. Elle fit venir son neveu, Duc de Holstein, & lui fit épouser une Princesse d'Anhalt-Zerbst.

Lestoc, attaché à sa Souveraine dès l'enfance de cette Princesse, jouissoit de la rare faveur d'en être chéri sincérement, quoiqu'il lui eût mis la Couronne sur la tête. Il est fait Comte de l'Empire, & épouse une des Filles d'Honneur de l'Impératrice. Sa Majesté ne cesse de le combler de bienfaits : mais au moment qu'il a le plus grand crédit, Bestuchef, son ennemi déclaré, fin & rusé, fait éclater une trame qu'il ourdissoit depuis long-temps. Il obtient de la foiblesse de l'Impératrice Elisabeth, de faire arrêter Lestoc & sa femme. Ils sont envoyés en exil en Sibérie, & tous leurs biens sont confisqués. Bestuchef à son tour est exilé de même. La Cour de Russie paroît à l'extérieur plus tranquille pendant quelque temps : mais dans l'intérieur l'envie, la jalousie, la méfiance parcourent ce vaste Palais. Le Grand-Duc ne vit plus avec sa femme. La Princesse d'Anhalt-Zerbst, née dans un Pays libre, & élevée au milieu des Muses & des Arts, n'est point abattue par cette disgrace. Son génie & des connoissances acquises lui procurent les plus grandes ressources. Elle

trouve la tranquillité au milieu des tumultes de cette Cour. Cette Princesse n'avoit épousé le Duc de Holstein que sur le droit qu'on lui avoit accordé de pouvoir succéder au Trône. Dans sa retraite elle ne s'occupe plus que d'acquérir la connoissance des hommes, & le talent de les gouverner. Ne voulant rien ignorer, elle passe ses moments de loisir à cultiver les Sciences, les Arts & les Lettres. Elle reconnoît des talents dans la Princesse Daschkof: elle l'associe à ses amusements. Mais le Grand-Duc, jaloux même de ses plaisirs, l'oblige de prendre des précautions pour vivre avec cette jeune Princesse, sœur de la Frayle de Woronzof. J'ai lu une Lettre de cette jeune Princesse sur l'Amitié: nos meilleurs Ecrivains ne la désavoueroient pas.

J'étois encore à Saint-Pétersbourg lorsque l'Impératrice Elisabeth, attaquée d'une longue maladie, faisoit toujours craindre pour ses jours. Elle étoit chérie de toute la Nation, & l'on redoutoit le Regne de Pierre III. Elle mourut au mois de Janvier 1762.

Pierre III monte en chancelant sur le Trône, dont il auroit peut-être été privé pour toujours, si l'Impératrice avoit vécu sept à huit jours de plus. Au moment de son avénement à l'Empire, quelques ordres mal entendus occasionnerent des troubles qui sembloient annoncer la révolution que tout le monde attendoit. Des Particuliers avoient même déposé leur fortune chez les Ministres de leur Nation. Mais un Russe, M. Glebof, avoit été assez hardi pour donner des conseils à Pierre III pendant la maladie de l'Impératrice. A l'instant de sa mort, Pierre III commande, & il est Empereur. L'Impératrice sa femme vient se prosterner à ses pieds; & frappant du front contre la terre, elle lui rend ses hommages comme sa premiere Esclave. Tous ses Sujets lui prêtent de même serment de fidélité, & il jouit paisiblement de l'Empire. Pierre III rappelle tous les exilés depuis l'Impératrice Anne, & je jouis à Saint-Pétersbourg du spectacle singulier d'y voir réunis Biren, Munic & Lestoc,

Pierre III quitte ſon ancien Palais pour habiter le nouveau, & laiſſe l'Impératrice dans le premier. Il ſe livre indécemment aux plaiſirs & aux Fêtes, où l'on ne voit jamais l'Impératrice, pour qui les Ruſſes ont toujours eu la plus grande vénération.

Un mois ne s'eſt pas écoulé depuis qu'il eſt ſur le Trône, qu'il ſe fait conduire au Sénat, & déclare qu'il accorde la liberté à ſa Nobleſſe. Cette nouvelle répand dans la Nation un excès de plaiſir indicible. Dans ce premier moment d'enthouſiaſme, elle veut lui élever une Statue d'or maſſif. Quelqu'un fait la réflexion que l'Empire n'en contient pas aſſez pour remplir cet objet. La juſteſſe de cette réflexion détermine les Ruſſes à ſe borner à une Statue d'un pied de hauteur. Elle doit être placée dans le Sénat. On y ſubſtitue bientôt une Statue de bronze, & la Nation paroît enfin décidée pour une Statue de marbre.

La liberté que l'Empereur accorde à ſa Nation exige cependant qu'il publie une Ordonnance à cet égard; & ſur les repréſentations de quelques Miniſtres en place, Pierre III borne la liberté qu'il accorde à la Nobleſſe, à la permiſſion de ne pas ſervir, & de voyager avec ſon agrément. Voici cette Ordonnance (1). Un Officier Ruſſe veut en conſéquence de cet Arrêt ſe retirer du ſervice. Il en demande l'agrément à l'Empereur. — *Quel eſt ton Grade ?*

---

(1) ORDONNANCE

DE PIERRE III. (*)

PAR LA GRACE DE DIEU : Nous Pierre III, Empereur & Autocrateur de toutes les Ruſſies, &c, &c, &c.

Ce n'eſt pas l'Europe, mais la plus grande partie de l'Univers, qui eſt le témoin irréprochable des travaux & des peines immenſes, que le très prudent Monarque, le Souverain chéri, notre Aïeul PIERRE LE GRAND, Empereur de toutes les Ruſſies, d'immortelle & glorieuſe mémoire, a été obligé d'endurer, uniquement pour le bonheur & l'utilité de ſa Patrie, en élevant la Ruſſie à la connoiſſance parfaite des Affaires Militaires, Civiles & Politiques.

(*) Cette Ordonnance a été imprimée en François à Saint-Pétersbourg, telle qu'elle paroît ici.

Capitaine. — Hé bien, je te fais Lieutenant, & tu ferviras; & il fervit Lieutenant.

La familiarité de l'Empereur captive cependant une partie de la Nation : mais fa conduite publique & privée éloigne la plus fenfée. Uniquement occupé de fes plaifirs, une révolution le fait defcendre du Trône, & y place l'Impératrice. Dès l'inftant la feule volonté de cette Princeffe fuffit pour difpofer de la vie & des biens de fes Sujets : on ne paroît devant elle que profterné, en lui jurant la plus grande fidélité, ainfi qu'aux Souverains fes prédéceffeurs. Mais la mort inattendue de l'Empereur, & celle du jeune Iwan, lui affurent doublement l'Empire.

Le Souverain, dès le moment qu'il eft fur le Trône, eft fuppofé n'avoir plus de parents, & perfonne n'ofe fe réclamer de la Famille

---

Mais comme pour parvenir à ce but il étoit néceffaire, en premier lieu, de faire connoître à la Nobleffe, comme au principal Ordre de l'Empire, combien font grands par rapport à la profpérité du genre humain, les avantages dont jouiffent les Etats éclairés, en comparaifon des Nations innombrables enfoncées dans l'abîme de l'ignorance, le befoin extrême l'obligea en ce temps-là d'ordonner à la Nobleffe Ruffe, en lui donnant des marques diftinguées de fa bonté, de s'engager dans le Service Militaire & Civil; & de plus d'inftruire la jeune Nobleffe, non-feulement en différentes Sciences, mais auffi en beaucoup d'Arts utiles, en les envoyant dans les Etats de l'Europe, & en établiffant auffi en Ruffie, dans cette vue, différentes Ecoles, afin de recœuillir d'autant plus promptement le fruit défiré.

Il eft vrai que ces Réglements parurent en partie dans le commencement durs, & infupportables à la Nobleffe, en les tirant du repos, en les éloignant de leurs maifons, en les faifant fervir contre leur gré, dans l'Etat Militaire ou dans d'autres Emplois. Il y en eut qui fe cacherent, en s'expofant par-là, non-feulement à la punition, mais même à perdre leurs biens, comme négligeant leur propre bien-être & celui de leur poftérité.

Cet établiffement, quoiqu'accompagné dans le commencement de quelque contrainte, a été fuivi avec beaucoup d'utilité par tous ceux qui depuis Pierre le Grand ont occupé le Trône de Ruffie : & en particulier par notre très chere Tante l'Impératrice Elifabeth Petrowna, d'heureufe mémoire, qui, imitant les actions de l'Empereur fon pere, a étendu & multiplié par fa protection la connoiffance des Affaires Politiques, & les différentes Sciences dans l'Empire de Ruffie. Quant aux effets qui en ont été produits, nous voyons avec fatisfaction, & tout véritable Enfant de la Patrie doit le reconnoître, que cela a procuré des avantages fans nombre. La groffiéreté de ceux qui auparavant n'avoient aucun zele pour

Royale,

Royale. Un Courtisan étranger ayant appris que Madame la Comtesse de Woronzof étoit alliée à l'Impératrice Elisabeth, crut avoir fait une découverte politique. Il fut aussi-tôt lui en faire compliment : elle pâlit, & lui dit qu'il se trompoit.

Il étoit défendu, sous peine de mort, de garder une Monnoie marquée au coin du jeune Iwan. Le Peuple n'oseroit jouer avec les Roubles où est l'empreinte du Souverain. On ne peut passer devant le Palais, vis-à-vis des appartements de l'Empereur, sans ôter son chapeau, ou baisser la glace, si l'on est en voiture ; sans quoi l'on est exposé à la brutalité des Soldats. Celui qui écriroit en petits carac-

---

le bien public, est extirpée : l'ignorance a fait place à la saine raison ; l'Etat Militaire a des Généraux braves & habiles ; l'Etat Civil & la Politique, des gens savants & propres aux Affaires. Pour conclure en un mot, les sentiments nobles ont gravé dans les cœurs de tous les vrais Patriotes une fidelité & un amour sans bornes envers Nous, une grande ardeur & un zele distingué pour notre Service ; ce qui fait que nous ne trouvons plus la même nécessité de forcer au Service, laquelle a existé jusqu'à présent.

Ainsi ayant égard aux circonstances ci-dessus exposées ; en vertu de la puissance que Dieu nous a donnée, Nous accordons par notre très haute grace Impériale, dorénavant, à perpétuité & pour toutes les Races à venir, à toute la Noblesse Russe, la liberté & la franchise ; ensorte qu'elle peut servir tant dans notre Empire que dans les autres Etats de l'Europe qui nous sont Alliés, suivant la teneur de la Constitution qui suit.

I. Tous les Gentilshommes qui se trouvent dans les différents Etats de notre Service, peuvent y rester autant qu'ils le souhaiteront, & que leur situation le leur permettra. Cependant il est défendu aux Militaires de demander leur congé, ni pendant la campagne, ni trois mois avant son ouverture : mais après la fin de la campagne, ceux qui sont dans le Service Militaire, tant au dedans de l'Empire qu'au dehors, peuvent demander leur congé à leur Chef ; & tous ceux qui sont à notre Service, dans quelque état que ce soit, savoir ceux des huit premieres Classes, attendront la résolution de notre très haute confirmation, & les autres Classes attendront la résolution des Départements auxquels ils appartiennent.

II. Tout Gentilhomme qui nous aura servis d'une maniere exacte & irréprochable, sera pour récompense élevé à un Grade de plus, en recevant son congé, s'il a été plus d'un an dans le Grade où il se trouve lors de son congé. Cela regarde ceux qui demandent à n'être plus employés dans aucune affaire : mais pour ceux qui voudront quitter le Service Militaire pour passer dans le Civil, s'il y a vacance, on les avancera de même, en les employant, après avoir examiné s'ils ont été trois ans dans un même Grade ; savoir dans celui où ils se trouvent lorsqu'ils embrassent l'Etat Civil, ou autre quelconque à notre Service.

teres sur une Lettre le nom de l'Impératrice, seroit dans le cas d'être puni sévérement.

On ne rapporte ces détails minutieux, qu'afin de faire connoître l'étendue du pouvoir despotique des Souverains de Russie.

La Noblesse n'ose approcher du Trône qu'en tremblant. La plus petite intrigue suffit pour l'envoyer en exil en Sibérie, & ses biens confisqués rendent toute une Famille victime de l'adresse du Courtisan. Etant à Saint-Pétersbourg, je me trouvai chez un Etranger, homme en place. Curieux de m'instruire, je demandai si le Prince Iwan étoit mort ou en vie : on me répondit tout doucement à

III. Quiconque aura été pendant quelque temps hors du Service, ou ayant quitté l'Etat Militaire, aura embrassé le Civil ou autre dans notre Service, & voudra rentrer dans le Service Militaire, il y sera reçu, s'il en est reconnu digne, dans le même rang où il se trouva, en changeant son titre en celui de Grade Militaire : mais si tous ceux-là sont déja avancés, alors celui qui rentre dans le Service Militaire pourra compter son ancienneté du jour qu'il y sera rentré; ce que nous établissons, afin que ceux qui servent en reçoivent de l'utilité & de l'avantage sur ceux qui ne servent pas. De même si quelqu'un ayant eu son congé après avoir servi dans l'Etat Civil, veut par la suite rentrer dans le même Etat Civil, ou dans quelqu'autre, excepté le Militaire, on agira à son égard suivant la teneur de cet Article, à l'exception du changement de titre.

IV. Si quelqu'un, après avoir quitté notre Service, souhaite d'aller dans les autres Etats de l'Europe, notre College des Affaires Etrangeres lui donnera sans obstacle les Passeports nécessaires, en lui faisant promettre que lorsque les Affaires l'exigeront, il retournera dans sa Patrie, comme tous les Gentilshommes qui sont sortis de notre Empire, dès qu'on aura fait à ce sujet la publication nécessaire. Dans ce cas-là chacun est obligé d'exécuter notre volonté avec toute la promptitude possible, sous peine du sequestre de ses biens.

V. Les Gentilshommes Russes qui auront été au Service des autres Souverains de l'Europe, peuvent, étant de retour dans leur Patrie, entrer à notre Service, suivant leur volonté & leur capacité, s'il y a vacance : savoir ceux qui auront été au Service des Têtes Couronnées, dans le même rang dont ils produiront les Patentes; & ceux qui auront servi chez les autres Puissances, avec un rang de moins, comme cela a été réglé par une Constitution antérieure, & qui est à présent observée.

VI. Comme en vertu de ce très gracieux Réglement que nous faisons, nul Gentilhomme Russe ne sera plus obligé de servir contre son gré, il ne sera pas non plus employé par nos Départements, en aucune Affaire des Terres, à moins qu'un besoin extraordinaire ne l'exige, & pour lors cela ne sera pas autrement ordonné que par un Commandement exprès

l'oreille ; qu'on ne parloit point de ce Prince en Russie. Nous n'étions cependant que trois François dans l'appartement, & il avoit plus de trente pieds en quarré. La veille de la mort de l'Impératrice Elisabeth, on n'osoit s'informer de sa santé. Elle étoit morte ; chacun le savoit, & l'on craignoit de s'en entretenir.

La méfiance dans laquelle on vit en Russie, & le silence absolu de la Nation, sur tout ce qui peut avoir quelque rapport au Gouvernement ou au Souverain, sont principalement fondés sur la liberté dont jouissent tous les Russes sans distinction, de crier publiquement, *Slowo Dielo ;* c'est-à-dire, je vous dénonce criminel de

---

signé de notre propre main. Il en sera de même de la Noblesse de Smolensko. Pareillement il a été réglé par un Edit de Pierre Ier, qu'à Pétersbourg & à Moscou il y auroit au Sénat & à son Comptoir un certain nombre de personnes prises d'entre les Gentilshommes congédiés du Service, pour tous les besoins qui peuvent survenir. Nous ordonnons que dorénavant il y aura au Sénat trente personnes, & à son Comptoir vingt, lesquelles seront relevées chaque année. C'est pourquoi la Chambre Héraldique fera tous les ans la répartition proportionnellement des Gentilshommes qui demeurent dans les Gouvernements, & non de ceux qui sont employés au Service ; cependant sans désigner personne nommément : mais les Gentilshommes eux-mêmes feront l'élection entr'eux dans les Gouvernements & Provinces, & déclareront seulement aux Chancelleries, qui est celui qui aura été élu, afin qu'elles puissent en faire leur rapport à la Chambre Héraldique, & expédier l'Elu.

VII. Quoique par notre présente très gracieuse Constitution, tous les Gentilshommes Russes, excepté les Odnodwortzy, jouiront pour toujours de la liberté, cependant notre attention paternelle envers eux va encore plus loin, s'étendant à leurs enfants en bas âge, lesquels nous ordonnons que depuis à présent uniquement, pour en être informés, ils soient déclarés à l'âge de douze ans à la Chambre Héraldique, dans les Gouvernements, Provinces & Villes là où il sera plus avantageux & plus commode à chacun. En même-temps on s'informera de leurs peres & meres, & autres parents entre les mains de qui ils seront, de ce qu'on leur aura fait apprendre jusqu'à l'âge de douze ans, & où ils veulent leur faire continuer leurs Etudes. Si c'est dans notre Empire, dans les différentes Ecoles établies à nos dépens, ou dans les autres Etats de l'Europe, ou dans leurs propres maisons, par des Maîtres savants & habiles, si les moyens des parents le leur permettent. Mais afin que personne, malgré notre défense expresse, n'ait la témérité d'élever ses enfants sans les instruire dans les Sciences convenables à la Noblesse, nous ordonnons, sous peine de notre indignation, à tous les Gentilshommes qui n'ont pas plus de mille Paysans, de déclarer leurs enfants directement à notre Corps des Cadets, où on leur enseignera avec le plus grand soin, tout ce qui appartient à l'instruction de la Noblesse ; & après la fin des

lese-Majesté en paroles & en actions. Alors tous les assistants sont obligés d'arrêter celui qui est dénoncé. Un pere se prête à arrêter son fils, le fils son pere, & la Nature gémit dans le silence. L'accusé & le dénonciateur sont d'abord conduits en prison, & ensuite à Saint-Pétersbourg, où ils sont jugés par la Chancellerie secrete.

Ce Tribunal, composé de quelques Ministres choisis par le Souverain, livre à la merci de leur haine la vie & la fortune de toutes les Familles. Cette Jurisdiction est si odieuse, qu'un Sujet indifférent à ces Suppôts de la tyrannie, est souvent jugé criminel, lors même que le dénonciateur ne peut apporter de preuves certaines du crime de l'accusé, ainsi que dans le cas où le dénonciateur répond

---

Etudes, on les en fera sortir chacun selon son mérite, en lui donnant un Grade pour récompense; après quoi chacun peut s'engager & servir selon ce qui a été dit ci-dessus.

VIII. On ne donnera pas le congé aux Gentilshommes qui sont actuellement dans notre Service Militaire, comme Soldats, & dans d'autres rangs inférieurs à celui d'Officier, & qui n'ont pas encore l'ancienneté requise pour être Officiers, à moins qu'ils n'ayent été plus de douze ans dans le Service Militaire : alors ils pourront obtenir leur congé.

IX. Mais comme nous constituons notre présent très gracieux Réglement, pour être dans tous les temps à perpétuité, une Loi fondamentale & immuable, ainsi nous assurons sur notre parole Impériale, de la maniere la plus solemnelle, que nous maintiendrons ceci pour toujours sacré & inviolable, dans le sens qui y est exprimé, & dans les privileges; & nos légitimes héritiers qui seront nos successeurs, ne pourront rien faire qui puisse y déroger en quoi que ce soit; car nous regardons le maintien inviolable de notre présente Constitution comme le plus ferme appui du Trône Souverain de toutes les Russies. D'un autre côté nous espérons que toute la Noblesse Russe étant sensible à de si grands bienfaits de notre part envers eux & leur postérité, ils seront excités par la fidelité & le zele qu'ils nous doivent comme nos Sujets, à ne pas avoir d'éloignement pour le Service, & à ne pas se cacher pour l'éviter; mais à s'y engager avec émulation & volontairement, & à s'y conduire de tout leur pouvoir honorablement & sans reproche, aussi-bien qu'à instruire avec soin & application leurs enfants, de toutes les Sciences convenables; car tous ceux qui plongés dans la paresse & l'oisiveté n'ayant été dans aucun genre de Service dans aucun Pays, n'instruiront pas leurs enfants dans les Sciences utiles à leur Patrie, seront regardés comme des gens sans zele pour le bien public, & par conséquent dignes du plus haut mépris, & ne seront pas soufferts ni à notre Cour ni dans les Assemblées & Solemnités publiques. Donnée à Saint-Pétersbourg le 18 Février 1762.

ſur ſes épaules du crime de l'accuſé ; c'eſt-à-dire qu'il s'oblige à recevoir le knout (1). S'il le ſupporte ſans ſe rétracter, l'accuſé eſt jugé coupable, digne de mort, & une partie de ſes biens eſt confiſquée au profit du dénonciateur. Si des circonſtances extraordinaires démontrent que l'accuſé eſt innocent, le dénonciateur eſt puni une ſeconde fois. Il l'eſt auſſi, mais une fois ſeulement, lorſque n'ayant pas demandé à être admis à la preuve du knout, il ne peut pas prouver le crime de celui qu'il dénonce.

Dans cette Juriſdiction la tyrannie ne s'eſt propoſé que de jouir de la liberté de ſacrifier au Deſpote tous ceux qui lui ſont ſuſpects. Il étoit alors néceſſaire que le crime du délateur ne fût point puni de mort, & que le ſupplice du knout fût toujours adouci à ſon égard.

La Nobleſſe ainſi aſſervie ſous le joug de l'eſclavage le plus affreux, en fait ſentir le contre-coup à tout le Peuple : il eſt ſon Eſclave, ou celui du Souverain & des Vaivodes qui le repréſentent.

On diſtingue en Ruſſie deux ſortes d'Eſclaves parmi le Peuple : les uns appartiennent au Souverain, & les autres à la Nobleſſe. Les premiers ne payent le tribut qu'à l'Impératrice, & les autres au Souverain & à leur Seigneur. Les Nobles comptent leurs richeſſes par le nombre des Payſans qui leur appartiennent. Les Eſclaves de la Couronne payent au Tréſor Royal cent dix kopykkes, ou cinq livres dix ſous de notre argent, & les autres trois livres dix ſous à la Couronne (2). Les Seigneurs impoſent la taxe qu'ils jugent à propos ſur leurs Eſclaves, & leur enlevent même quelquefois la petite fortune qu'ils ont pu acquérir par leurs talents. Si ces Eſclaves ne gagnent pas aſſez par la culture des terres & leur induſtrie, pour payer

---

(1) Voyez l'Article des Supplices.

(2) On éclaircira l'Article des Impôts dans celui des revenus de la Ruſſie.

le Seigneur, il leur permet de se louer aux Marchands, aux Etrangers, ou aux autres personnes qui n'ont pas d'Esclaves. Il leur donne à ce sujet un passeport pour quelques années seulement. L'Esclave est obligé de remettre chaque année ses gages à son Seigneur, qui lui laisse ce qu'il juge à propos.

Les Seigneurs vendent leurs Esclaves comme on vend ailleurs les bestiaux. Ils choisissent parmi eux le nombre de Domestiques dont ils ont besoin : ils les traitent très durement. Ils n'ont point civilement droit de vie ni de mort sur leurs Domestiques ni sur leurs autres Esclaves ; mais ayant le droit de les punir des batoques, ils les font châtier de façon que par le fait ils acquierent moralement le droit de les punir de mort.

Dans les cas graves, un Seigneur doit, suivant la Loi, traduire son Esclave aux Tribunaux ordinaires, pour y être jugé. En 1761 le Sénat rendit une Ordonnance, par laquelle tous les Seigneurs ont la permission d'envoyer aux Mines tous les Esclaves dont ils sont mécontents ; mais les Seigneurs préferent & préféreront toujours de les châtier, & de les conserver.

C'est ce Peuple assujetti par l'esclavage que gouverne l'Impératrice d'Anhalt-Zerbst. Génie vaste, elle connoît le vice d'un pareil Gouvernement, & ne s'occupe qu'à le réformer. Sans doute qu'elle ne se bornera pas à accorder la liberté à la Noblesse, & que tous ses Sujets jouiront de la même faveur. L'humanité la réclame, & la politique même la demande. La Russie sans cela ne présenteroit qu'un Gouvernement féodal, qui, considéré sous ce seul point de vue, multiplieroit les petits Tyrans, & détruiroit toute Puissance Souveraine. Heureuse la Nation, si elle sent le bonheur d'être gouvernée par un tel Maître ! Toutes ses démarches tendent au bonheur de ce Peuple, qui touchoit sous Pierre III au moment de rentrer dans son premier état de barbarie. Elle fait

élever un Monument à Pierre Ier, pour perpétuer à la poſtérité la mémoire de ce grand Homme : elle porte l'encouragement dans les Sciences, dans les Arts, dans toutes les parties de l'adminiſtration ; & elle montre à cette même Nation, qu'elle ſeule étoit digne de régner ſur le Trône de Pierre Ier.

DE LA RELIGION GRECQUE.

La Religion dominante de la Sibérie, ainsi que de toute la Russie, est la Religion Chrétienne du Rit Grec. On doit attribuer à Volodimer la vraie époque de son établissement en Russie, l'an 987. Les Patriarches de Constantinople ordonnerent d'abord les Métropolites de Russie sous le Regne du Czar Fédor Iwanowitz. Jérémie, Patriarche de Constantinople, vint à Moscou en 1588, & sacra Job Patriarche de toute la Russie. Depuis ce temps les Patriarches de Russie furent sacrés par les Evêques de la Nation : mais, suivant Strahlemberg, ils continuerent à être confirmés par le Patriarche de Constantinople, jusqu'au Patriarche Nicon, qui secoua le premier cette dépendance. Suivant M. de Voltaire dans son Histoire de la Russie (page 66), l'époque de cette indépendance remonte à celle où la Russie eut un Patriarche pour la premiere fois.

La Religion Grecque differe principalement de la Latine dans les Articles suivants. Les Grecs donnent le Baptême par immersion, & les Latins par aspersion : les derniers consacrent avec du pain azyme; les premiers avec du pain levé, & ils administrent le Sacrement de l'Eucharistie sous les deux especes. Les Latins croient que le Saint-Esprit procede du Pere & du Fils; & les Russes, que le Saint-Esprit procede du Pere par le Fils. La précision de la Théologie Scolastique a mis de grandes différences entre ces deux assertions; elles ont été la source de bien des disputes. Cependant plusieurs Peres se sont servis quelquefois de ces deux façons de parler. Dans l'Eglise Latine le Pape est reconnu pour le premier Evêque

Evêque de droit divin, & il est en cette qualité, le centre de l'unité de l'Eglise. Les Russes ne reconnoissent point la primauté du Pape; ils condamnent dans leur Catéchisme (1) le sentiment des Latins sur le Purgatoire : mais ils croient que ceux qui meurent dans le péché ne sont pas toujours damnés, & qu'ils peuvent être rachetés, même des plus grands crimes, par les prieres & les aumônes qu'on fait en faveur des Morts (2).

On prêche souvent dans ce Catéchisme la nécessité de faire des aumônes à l'Eglise, pour être heureux dans l'autre monde. Le Clergé de Russie doit à cette doctrine les grands biens qu'il a acquis dans le temps de la ferveur des premiers Chrétiens. Le Czar Wolodimer parcouroit avec son Patriarche Cyrus une partie de ses Etats,

(1) J'ai traduit du Latin ce que je rapporte ici, d'après le Catéchisme des Russes. Cet Ouvrage me fut communiqué pendant quelques jours en 1765, par l'Aumônier de l'Ambassadeur de Russie. L'édition a été faite à Breslau en 1751; chez Jean-Jacques Korn.

(2) Parmi les hommes qui meurent, n'y en a-t-il pas quelques-uns qui tiennent un milieu entre les sauvés & les damnés ?

℟. Il ne se trouve point d'hommes de cette sorte ; mais il est constant que plusieurs ont été tirés des Enfers, non par la pénitence qu'ils ont faite après leur mort, mais par les pieux offices des vivants, & par les Prieres de l'Eglise, sur-tout par le Sacrifice de la Messe, qu'elle offre communément pour tous les vivants & tous les morts. Du-reste ces ames ne peuvent point se délivrer par leurs propres œuvres, ni par leur pénitence, ni rien faire qui puisse les délivrer de l'Enfer.

65. Que doit-on penser des aumônes & des pieux offices qui se font pour le soulagement des morts ?

℟. Théophylacte commente ainsi les paroles de J. C., rapportées au Chapitre 12 de S. Luc : *Craignez celui qui a la puissance de vous jetter dans la gehenne* (l'Enfer). Prenez garde, dit Théophylacte, que J. C. ne dit pas : *Craignez celui qui après avoir donné la mort précipite dans l'enfer*, mais *craignez celui qui a le pouvoir de vous y jetter ;* car tous les hommes généralement qui meurent dans le péché, ne sont point jettés dans l'Enfer ; mais il est au pouvoir de Dieu de les y jetter, ou de leur faire grace. Je dis ceci à cause des oblations & des aumônes qui se font en faveur des morts, puisqu'elles ne servent pas peu, même à ceux qui sont sortis de ce monde étant souillés des plus grands crimes. C'est pourquoi ne discon-

pendant que les Tartares subjuguoient l'autre, enseignant à ses Sujets cette opinion, que les Pauvres n'aimoient pas. Les Prêtres firent un Saint du Czar Wolodimer. Ses successeurs défendirent qu'on fît de nouvelles donations à l'Eglise, & délivrerent, après de longues guerres, la Russie des Tartares.

Suivant l'Article 28 de ce Catéchisme, » Dieu insinue l'ame » dans le corps, dès que les organes sont formés. Elle s'y répand » aussi-tôt, de la même maniere que le feu s'insinue dans toutes les » parties d'un fer rouge. Sa principale demeure est dans la tête & le » cœur ».

On admet cependant dans d'autres endroits du même Ouvrage, la spiritualité de l'ame.

Suivant les Articles 18 & 43 de ce Catéchisme, » le seul con- » sentement par lequel quelqu'un se destine à commettre un péché » mortel, ne donne pas entiérement la mort à l'ame, quoiqu'il lui

---

tinuons pas de faire nos efforts pour appaiser par nos prieres & nos aumônes celui qui ayant un tel pouvoir n'en fait pas toujours usage; mais qui peut encore accorder le pardon. Il faut donc conclure de la doctrine de l'Ecriture & de l'explication de ce Pere, qu'il nous faut absolument faire des prieres, de grosses aumônes, & offrir sur-tout le Sacrifice de la Messe pour les morts, puisqu'ils ne peuvent pas eux mêmes faire de telles œuvres en leur faveur.

66. Que devons-nous penser du feu du Purgatoire?

℟. Il n'a jamais été fait mention dans les Livres Sacrés, qu'il existât après la mort une peine temporelle qui purifiât les ames. Bien plus, c'est principalement pour cette raison que l'Eglise condamne le sentiment d'Origene. Il paroît assez clair que l'ame étant une fois séparée du corps, elle ne peut plus participer à aucun Sacrément Ecclésiastique; car si elle pouvoit expier par sa propre satisfaction les fautes commises, sans doute qu'elle pourroit recevoir quelques parties du Sacrement de Pénitence. Cette doctrine étant entiérement contraire à l'orthodoxe, c'est avec raison & justice que l'Eglise offre le Saint Sacrifice, & fait à Dieu des Prieres pour obtenir le pardon de ceux qui autrefois ont péché pendant leur vie, & non afin qu'ils soient purifiés par les supplices qu'ils souffrent. Les seules Messes, les Prieres & les aumônes que les vivants font en leur faveur, les soulagent & les rachetent de l'Enfer.

» fasse une grande plaie. Il n'y a de vrai péché mortel, que celui » qui est réduit en acte. Tous les autres sont dans la classe des péchés » véniels, qu'on doit expier par des prieres & de bonnes œuvres.

La Russie n'a plus de Patriarche depuis Pierre Ier; il le remplaça en 1719, par un Synode toujours subsistant. Il est composé d'un Président, dignité que le Czar se réserva pour lui-même, d'un Vice-Président, qui est un Archevêque, de six Conseillers Evêques, & de six Archimandrites ou Abbés. Le Synode est obligé de porter toutes les affaires importantes devant le Czar dans le Sénat, où il se rend en Corps, & il siége au dessous des Sénateurs (1).

On doit diviser le Clergé de Russie en deux Corps, les Moines & les Prêtres Réguliers, qu'on appelle Popes. Tous les Moines de Russie sont de l'Ordre de Saint Basile, dont ils doivent suivre la Regle. Ils vivent en communauté : il ne leur est jamais permis de manger de la viande, mais seulement du poisson, des œufs & du laitage. Ils doivent même s'abstenir de ces mets le Carême, les Lundis, les Mercredis & les Samedis pendant toute l'année.

Le haut Clergé, composé d'Archevêques, d'Evêques, Abbés ou Archimandrites, est tiré des Moines : aussi sont-ils obligés de suivre la même Regle de S. Basile; mais les Archimandrites sont les seuls du haut Clergé qui résident dans les Communautés; elles sont toutes soumises aux Archevêques & aux Evêques. Les Prêtres ne peuvent posséder aucune Dignité du haut Clergé : ils sont tous mariés; ils doivent épouser une vierge avant d'être sacrés, & s'abstenir de dire la Messe, toutes les fois qu'ils n'ont pas été continents la veille avec leur femme. S'ils deviennent veufs, & s'ils ne sont plus nécessaires à la

(1) Strahlemberg, Tome II, page 103. Suivant M. de Voltaire, Histoire de Russie, Tome II, page 229, le Synode a le même rang que les Sénateurs.

ſubſiſtance de leurs enfants, ils ſe font communément Moines ; & en cas de concurrence pour un Evêché ou une Abbaye, le Moine qui a été marié doit avoir la préférence. Quoique les enfants des Prêtres ayent la liberté de prendre un état différent de celui de l'Egliſe, l'uſage a prévalu. Ils prennent preſque tous celui du Sacerdoce.

Les Evêques & les Moines jouiſſent en Ruſſie de toutes les richeſſes du Clergé. Les Prêtres ſont très pauvres, parce que les Cures & les Deſſertes ſont trop nombreuſes : le caſuel fait le principal revenu de ceux qui les poſſedent.

Les Evêchés ſont à la nomination du Synode ; mais il eſt néceſſaire qu'elle ſoit confirmée par le Souverain. Les Evêques nomment aux Abbayes & à toutes les places du bas Clergé : elles ſont amovibles, ainſi que celle des Abbés, & leur état dépend abſolument du caprice de leur Evêque. Cette ſubordination exceſſive rend les Evêques trop puiſſants à l'égard du bas Clergé : les Moines & les Prêtres ne forment plus qu'un Corps de vils Eſclaves ; ils ne paroiſſent devant les Evêques qu'en ſuppliants, & dans un état d'humiliation. Les Prêtres ont peu de conſidération dans la Société, & parmi les Moines, qui ſont leurs Supérieurs. Ils ſeroient encore plus malheureux, ſans leurs femmes, qui rendent les Moines plus humains.

L'ignorance, l'ivrognerie & la débauche avec les femmes, ſont l'appanage du Clergé de Ruſſie. Les Evêques & les Prêtres ſont à ce dernier égard les moins dereglés : les premiers, à cauſe de leur âge ; & les derniers, parce que leurs femmes leur font aimer la ſageſſe de bonne heure : ils s'en dédommagent par la boiſſon.

Ils font du vin avec des herbes, quelques drogues, & de l'eau-de-vie. Ils ont de la bierre, & une eſpece d'hydromel, dont la baſe eſt la liqueur qui ſuinte du bouleau au commencement de l'été. Leur

boiſſon favorite eſt l'eau-de-vie, & une autre liqueur qu'ils appellent *crematum.* Cette derniere eſt ſi violente, que la premiere fois que j'en bus, je crus avoir avalé de l'eau forte : elle m'avoit cauſé une ſi grande irritation au palais, que je ne pouvois ni parler ni cracher. Je renonçai au *crematum* pour la vie.

Un de ces Prélats, homme d'ailleurs fort aimable, me propoſa d'aller voir ſa Bibliotheque, & il en prit auſſi-tôt le chemin. Je le ſuivis, très empreſſé de connoître les Livres qu'il poſſédoit : il me conduiſit dans un bâtiment iſolé au milieu d'un jardin. Nous entrâmes dans un corridor très propre & très éclairé : les murs étoient percés de quantité de guichets d'un pied en quarré. Le Prélat en ouvrit les portes, & je reconnus des tonneaux à chaque guichet. Ces tonneaux, remplis de différentes liqueurs, & entourés de glace, occupoient tout le bâtiment, & formoient ſa Bibliotheque. Il avoit fait bâtir au deſſus de cette eſpece de glaciere, un appartement des plus agréables.

J'ai rencontré dans la Société, des Prêtres, & particuliérement des Moines ſi ivres, qu'on étoit obligé de les emporter ſur des brancards : leurs actions & leurs diſcours faiſoient rougir les honnêtes-gens. On ramaſſe ſouvent dans les rues des Eccléſiaſtiques, hors d'état de ſe conduire chez eux.

Il ne faut cependant pas juger tout le Clergé de Ruſſie d'après le portrait déſavantageux que j'en ai fait. J'ai connu dans mon voyage des Eccléſiaſtiques éclairés, & dont les mœurs étoient des plus honnêtes. Je pourrois citer des Archimandrites & des Prêtres de Tobolsk. Ils avoient dans l'Archevêque un modele à imiter à cet égard. Ce Prélat étoit à la vérité peu inſtruit dans ce qui étoit étranger à ſon Miniſtere : mais il ne laiſſoit à déſirer, quant à ſon état, qu'un enthouſiaſme mieux dirigé.

La Sorbonne proposa au Czar en 1717, la réunion de l'Eglise Grecque avec l'Eglise Latine. On sait tout ce qui s'est passé à ce sujet. Si cette Société n'a pas réussi dans ses vues, au-moins s'est-elle acquis parmi le Clergé de Russie une si grande vénération, qu'il croit qu'on ne peut être instruit en France sans être Membre de cet illustre Corps.

Il seroit bien avantageux que la considération dont cette Société jouit en France, rejaillît sur ceux qui se dévouent à l'éducation de la Jeunesse. Les Russes ont les plus grands égards pour les Gouverneurs & les Précepteurs : ils les considerent comme les peres de leurs éleves. Si l'éducation n'a pas en Russie tout le succès qu'on devroit attendre de cette conduite, c'est que l'amour de la gloire & de la vertu ne peut germer qu'au sein de la liberté.

La Noblesse n'entre jamais en Russie dans le Sacerdoce : on n'y connoît point de tiers-Etat. Le Corps Ecclésiastique est donc composé en entier, de personnes du Peuple, ou d'enfants de Prêtres, souvent plus corrompus : les uns & les autres n'ayant reçu aucun principe d'éducation, l'ignorance & la dépravation des mœurs du Clergé de Russie, sont dans l'ordre des effets moraux. Sa puissance n'a été absolument dangereuse que du temps de la primitive Eglise. Il étoit alors mieux composé, & toute la Nation étoit dans la plus grande ferveur : cette ferveur n'existe plus que dans le Peuple.

Les biens du Clergé s'étant accrus, & n'ayant jamais été exposés avant Pierre Ier, aux révolutions de ceux des Particuliers, le Clergé est devenu plus opulent que la plus grande partie des Nobles. Le zele de la Religion ayant diminué dans ceux-ci, ils ont vu jouir avec peine les Moines, des biens immenses qu'ils avoient acquis souvent par la confiscation de ceux de leurs ancêtres. Dès-lors le Clergé, au-lieu d'avoir un soutien dans ce Corps de l'Etat, a trouvé des en-

nemis dans toute la Nobleſſe. Pierre Ier oſa affoiblir le grand pouvoir des Eccléſiaſtiques : il ſupprima la dignité de Patriarche ; & ne détruiſit point la Religion qu'il reſpectoit, ni ſon pouvoir ſur les Peuples, en attaquant la ſuperſtition & les abus. Il avoit formé le projet de diminuer les revenus des Moines, & de les ramener à leur premiere inſtitution. Il donna à ce ſujet l'Ordonnance ſuivante.

ORDONNANCE DE PIERRE Ier, SUR L'INSTITUTION DES MOINES ET LEUR RÉFORME,

envoyée au Synode le 31 *Janvier* 1724 (*).

VOUS verrez par ce qui ſuit, les Réglemens que nous avons établis concernant les Monaſteres, les raiſons qui nous y ont déterminés, & ce que nous avons expoſé au Public dans notre Déclaration à ce ſujet. Avant toutes choſes il faut établir quelle eſt l'origine, le but de l'état Monaſtique, & quel fut le genre de vie des anciens Moines ; ce qui nous mettra à même de procéder à la réforme des nouveaux, pour rendre leur vie, ainſi que l'adminiſtration & l'emploi de leurs biens, conformes à leur premiere inſtitution.

On a déja preſcrit dans le Réglement Eccléſiaſtique quelques regles ſur les Moines ; mais on ne s'eſt point aſſez étendu ſur cette matiere importante. Il étoit alors bien plus néceſſaire de régler ce qui concernoit le pouvoir des Evêques, que quelques-uns d'eux, à l'exemple du Siege de Rome, cherchoient toujours à augmenter, contre la volonté expreſſe de Dieu. Notre deſſein ayant, grace au Ciel, pleinement réuſſi, malgré les obſtacles que les perſonnes véritablement zélées pour la vérité ont eu à ſurmonter ; & nous voyant préſentement le loiſir de régler toutes les affaires de notre Empire, nous nous croyons obligés de fixer d'une maniere plus préciſe ce qui regarde l'état Monaſtique, autant dans les vues du ſalut éternel, que pour le bien de la Société.

En premier lieu, le Saint Synode ſe ſouviendra qu'il a déja réfuté par des raiſons convaincantes cette fauſſe opinion répandue dans toute notre Nation, qui fonde l'origine de la vie Monaſtique ſur ces paroles de J. C. : *Celui qui abandonne ſon pere & ſa mere*, &c. Vous avez fait voir que cette interprétation doit être attribuée aux Hérétiques ; & vous avez

(*) Cette Ordonnance m'a été communiquée par M. de **. Il l'a traduite à Saint-Pétersbourg, ſur l'original Ruſſe. Je la rapporte ici telle qu'on me l'a communiquée.

Le Peuple est attaché à la Religion Grecque jusqu'au fanatisme: ce fanatisme augmente à mesure qu'on s'éloigne de la Capitale: mais ce Peuple est si peu éclairé sur sa Religion, qu'il croit en général en remplir les devoirs, en s'acquittant de quelques pratiques extérieures, & sur-tout en observant avec la plus grande rigueur, les jeûnes du Carême. Il se livre d'ailleurs à la débauche & à tous ses penchants vicieux. Les bonnes mœurs sont plus rares parmi les Russes que chez les Païens leurs voisins. La façon de penser des

---

expliqué le véritable sens de ces paroles, comme on le peut voir dans le Réglement Ecclésiastique. Avant donc que d'entrer dans les différents arrangements qui regardent l'état Monastique, il faut faire connoître quelle est la véritable origine des Moines, & indiquer dans quel temps, par qui, de quelle façon & à quelle intention les Moines ont été établis.

On voit par le Chapitre 6 des Nombres, qu'il y avoit chez les Hébreux un Ordre semblable à l'état Monastique, appellé l'Ordre Nazaréen: mais les Vœux n'étoient pas perpétuels; ils n'étoient que pour un temps, & l'on ne s'engageoit par aucun serment. Ce sont pareillement des raisons très pieuses qui dans le commencement du Christianisme ont donné naissance à l'état Monastique. Cependant les personnes les plus sages & les plus éclairées savent le tort que cet état a fait par la suite à la Société, ainsi que les scandales qu'il a causés; & c'est pour faire connoître tous ces abus à ceux qui pourroient en douter, que nous entrerons dans quelque détail sur ce sujet.

Il faut d'abord savoir ce que c'est que le mot d'état Monastique, dans quel temps, & où l'on s'en est servi, & si l'on peut par-tout employer ce terme.

Le mot de Moine est grec; il signifie isolé, seul, qui est sans compagnie, sans société.

Le mot de Monastere peut signifier aussi Société ou Communauté de plusieurs Solitaires.

Deux raisons contribuerent au commencement du Christianisme, à faire embrasser l'état Monastique. Quelques-uns choisissant cet état du propre mouvement de leur conscience, & sans y être portés par aucune vue humaine, suivoient un penchant naturel qui les appelloit à la solitude, & ils croyoient qu'il leur étoit impossible de faire leur salut dans ce monde. Or, suivant cette opinion, non-seulement les bons Princes & les autres Chefs des Etats que Dieu a appellés à gouverner les hommes, & qui sont les images de la Divinité sur la terre, seroient privés du royaume des Cieux, mais aussi les Ministres des trois premiers siecles du Christianisme, & les Apôtres mêmes en auroient été exclus,

Russes

persuadé de toutes ces vérités, donna les ordres les plus précis pour que les Razholniki n'éprouvassent aucune persécution ; & par quelques exemples séveres, il rendit les Prélats vraiment Chrétiens & Citoyens (1).

Après la mort de Pierre I[er], les persécutions se renouvellerent, par la foiblesse des successeurs de ce grand Homme. Pendant mon séjour à Tobolsk, plusieurs de ces malheureux étoient dans les prisons. On les en retiroit quelquefois dans les grandes Fêtes, pour leur faire voir les Cérémonies de l'Eglise, dans la vaine espérance qu'ils en seroient touchés.

Je m'entretenois quelquefois avec l'Archevêque & les Abbés de ce Pays, du Schisme des malheureux Razholniki. Je demandai un jour en plaisantant, à ***, si ces Sectaires, qui ne vouloient dire que deux fois *Alleluia*, iroient en Enfer ou en Purgatoire ; car en Paradis, il ne falloit pas y penser. Aussi-tôt son visage prit la couleur du plus vif écarlate ; ses yeux étincelants annoncerent d'avance sa réponse : nous n'avons point, dit-il, de Purgatoire comme dans votre Eglise Latine ; ils seront damnés sans rémission. Il ne put pas m'en dire davantage. Ce Ministre de Dieu, d'ailleurs rempli de mœurs, & toujours prêt à secourir les malheureux, auroit cru faire une action bien méritoire, s'il avoit pu m'anéantir dans ce moment.

Parmi le nombre des Saints dont les Russes font les Fêtes, Saint André est, après Saint Nicolas, un de ceux auxquels ils ont le plus de confiance. Ses Reliques sont à Nowogorod. Le Clergé prétend que dans le temps de la séparation de l'Eglise Grecque & de la Latine, il partit par mer de Rome, où il s'embarqua sur une meule de moulin : l'aviron étoit un roseau qui s'étoit pétrifié à l'instant que la meule s'étoit mise en mouvement. Ses équipages le suivoient :

(1) Le mot *Citoyen* exprime ici une vertu, dont l'objet est le bien général de l'Etat.

dans une espece de malle, qui voguoit de même sur la mer : elle contenoit, suivant l'Archevêque de Tobolsk, des Ornements d'Eglise. Ce grand Saint Russe, arriva à Nowogorod après un long voyage, & sa malle quelques jours après. Il fit venir un Pêcheur, & fit marché avec lui pour ce qu'il prendroit au premier coup de filet qu'il jetteroit dans la riviere. Le marché étoit si avantageux au Pêcheur, qu'il fut aussi-tôt accepté : mais ayant vu une malle au-lieu de quelques poissons qu'il attendoit, il prétendit qu'elle lui appartenoit. Après bien des discussions, l'affaire fut portée au Tribunal des Juges du lieu. Le Saint, pour prouver la bonté de sa cause, donna un état de ses effets. La vérification en ayant été faite par l'ouverture de la malle, ses effets lui furent rendus. Saint André se fixa à Nowogorod, où il mourut en odeur de sainteté. On y voit encore, *suivant les Russes, les Reliques; la meule & la malle, qui ne cessent de faire des miracles depuis ce temps:* aussi y va-t-on de toutes parts en pélerinage.

J'ai vu à Paris un Archimandrite qui me confirma singuliérement tous ces faits. Il auroit plutôt renoncé à perdre sa barbe, que de douter du plus petit détail. J'en fus étonné, parce qu'il avoit un esprit cultivé; & il n'étoit pas Abbé du Monastere où résident les Reliques de ce prétendu Saint. Ces Reliques, ainsi que d'autres semblables dans beaucoup d'Abbayes, y contribuent à augmenter les revenus des Moines, à la honte de la Religion.

Je demandai à l'Archevêque de Tobolsk l'histoire des Saints Russes : il m'en nomma très peu. Nous ne connoissons pas, me dit-il, l'abus d'envoyer à Rome des sommes d'argent pour faire des Saints : ils sont reconnus en Russie, quand le Synode les juge tels, & après que l'Impératrice a approuvé la décision du Synode. Je n'avois jamais l'honneur de voir ce Prélat qu'il ne m'entretînt de la Religion, & principalement du Pape. Il trouvoit fort extraordinaire que Sa Sainteté communiât dans certaines Cérémonies, assise

dans un fauteuil. Je niai d'abord le fait : il me cita un Russe qui en avoit été témoin au Sacre du dernier Pape. N'aimant pas les disputes, je l'assurai que le Pape étoit estropié.

M. l'Archevêque n'aimoit pas plus l'Astronomie, que le Pape. Le mouvement de la terre sur-tout, le mettoit toujours en fureur. Il me citoit des Passages qu'il disoit de l'Apôtre S. Paul (1) : je lui proposois des vérités astronomiques ; mais en Astronomie ce Prélat étoit un hérétique.

Quoique les Prêtres de Russie soient par leur ignorance peu propres à faire des conversions, ils ont cependant la manie de vouloir convertir tout le monde. J'avois l'honneur de dîner un jour chez un de ces Prélats : il imagina, après avoir bien bu, de convertir mon Domestique, Luthérien de profession. J'en avois fait mon Interprete & mon Cuisinier, fonctions dont il s'acquittoit assez mal. Le discours de Mgr fut à peine fini, que mon Domestique lui répondit fort en colère, qu'un Luthérien valoit bien un Schismatique. Le premier mouvement du Prélat fut de prendre une assiette, & d'en apostropher la physionomie de l'Hérétique. Je retins Mgr, & lui représentai que je n'avois point lu dans l'Ecriture, que les Apôtres abattissent la mâchoire de personne, pour le faire aller en Paradis. J'envoyai dîner mon Domestique : quelques verres de *crematum* rétablirent le calme dans l'Assemblée.

Les Eglises sont très mal bâties à Tobolsk, & dans toute la Russie : on n'y trouve nulle part de ces beaux Monuments répandus dans le reste de l'Europe. Les Temples sont au contraire très petits, peu éclairés en général, & encore plus mal ornés. On y voit beaucoup de Tableaux : mais ils n'ont ni dessein ni coloris ; ils sont tous

(1) On ne trouve nulle part aucun Passage de l'Apôtre S. Paul, opposé au mouvement de la Terre autour du Soleil.

placés les uns sur les autres contre le mur de la Nef. A Tobolsk ; quatre rangées de ces Tableaux font tout l'ornement de la Cathédrale. Le Chœur est placé dans le milieu, ainsi que dans la plupart de nos Eglises, avec cette différence cependant, qu'on ne peut voir les cérémonies dans l'intérieur du Chœur. C'est un endroit sacré, où les seuls Prêtres peuvent entrer : la porte est presque toujours fermée ; on ne l'ouvre que pendant quelques instants, pour donner la Bénédiction, ou faire quelqu'autre action d'éclat, & dans les grandes Cérémonies qui se font hors du Chœur.

Dans ces circonstances, l'Archevêque est précédé par son Clergé, dont les habillements sont très majestueux : leur barbe & leurs cheveux épars, à la malpropreté près, leur donnent un air très respectable. Ils forment, dans le plus grand silence & le plus grand ordre, un demi cercle aux deux côtés de la porte, & paroissent pénétrés de la Cérémonie qui les occupe. L'Archevêque paroit enfin au milieu de son Clergé, la Mître sur la tête, & la Crosse à la main. Quelquefois il n'a ni l'une ni l'autre ; mais il tient à chaque main un Chandelier à trois branches garni de Cierges, ou de Reliques : il donne la Bénédiction avec ces Reliques ou avec les Chandeliers. Cette conduite de l'Eglise Grecque inspire tant de vénération au Peuple, que s'il se passe quelque désordre dans l'Eglise, ainsi que dans la plupart des Eglises Latines, il cesse aussi-tôt qu'on ouvre les portes. Le Peuple attend dans un profond respect ce spectacle, dont il jouit rarement.

Les Habillements de Cérémonie sont très nobles : ils sont à la vérité embarrassants ; la Chape, au-lieu d'être ouverte par devant, ainsi que dans l'Eglise Latine, n'a qu'une seule ouverture où l'on passe la tête, & on retrousse sur les bras tout le devant de ce vêtement.

Les Abbés ont des Mîtres semblables à celles des Evêques ; mais elles sont très différentes de celles de nos Prélats. On ne peut s'en

former une idée plus juste qu'en les comparant à une ruche à miel : elles sont couvertes d'ornements & de pierreries communément fausses.

M. le Prince ayant publié les Habillements de l'Eglise Grecque, j'ai cru inutile de les faire graver de nouveau ; & comme un coup d'œuil sur ces gravures donnera une idée plus juste de ces différents Habillements, que toutes les descriptions que j'en pourrois faire, ceux qui seront curieux de les connoître pourront y avoir recours.

Le culte de la Religion est presque toujours présenté en action, dans les Cérémonies de l'Eglise Grecque qui se font en public. Ces représentations font la plus grande impression sur le Peuple : mais deviennent ridicules lorsqu'elles sont mal rendues.

J'ai été témoin de la Cérémonie de la Cêne. S. Pierre étoit représenté par un gros Moine, bien nourri & de bonne mine, mais apparemment peu au fait de ces exercices. Il avoit l'air gauche & imbécille. L'Archevêque avoit au contraire un air aisé & une vivacité qui caractérisoit parfaitement son enthousiasme. Après avoir lavé les pieds à onze Moines, il s'adressa à S. Pierre : il s'éleva alors une grande dispute, qu'on n'entendoit pas, parce que ce Prélat avoit à une de ses manches un quarré d'étoffe, entouré de clochettes qui faisoient un bruit considérable : mais on reconnoissoit aisément à l'air triste & embarrassé du Moine qui représentoit S. Pierre, qu'il n'aimoit pas les disputes. Quelques éclats de rire des assistants achevérent de le déconcerter : on ne les fit cesser qu'en lui lavant promptement les pieds. L'Archevêque fit un Discours sur l'humilité ; il s'en fut, & moi aussi.

On fait approcher dans l'Eglise Grecque, les enfants de la Sainte Table, quoiqu'ils n'ayent que cinq ou six mois. J'en fus témoin à Tobolsk : on éveilla un petit enfant pour faire cette action sainte ;

il fit connoître par ſes cris & par les pleurs qu'il répandoit, qu'on auroit pu l'en diſpenſer : mais malgré ſes pleurs & ſes cris, on le fit communier ; on ne l'appaiſa qu'en lui donnant à tetter.

Le jour de Pâques en Ruſſie eſt un jour conſacré aux viſites, ainſi qu'en France le premier jour de l'an. Ignorant les uſages du Pays, je me fis innocemment quelques tracaſſeries.

Occupé dans la matinée à des calculs d'Aſtronomie, je ne m'apperçus pas qu'un Ruſſe étoit dans ma chambre. Ne voulant pas apparemment me déranger, il s'étoit placé à mes côtés, mal-à-propos pour lui & pour moi ; car m'étant levé avec vivacité, pour me promener dans l'appartement, nos phyſionomies ſe choquerent ſi rudement, qu'il fit la culbute ſur le plancher, & moi ſur une malle. Quoique je fuſſe auſſi étourdi de cet événement, que de voir dans mon appartement ce Ruſſe que je n'avois pas l'honneur de connoître, je fus à lui pour lui demander excuſe de cet accident. Je lui préſentai ma main pour l'engager à s'aſſeoir : il me tendit la ſienne ; je trouvai un œuf dans la mienne. Cet œuf m'étonna, parce que je n'étois pas encore remis du coup de tête que j'avois reçu. J'étois d'ailleurs fort embarraſſé pour répondre à tout ce qu'il me diſoit ; car il me parloit toujours, comme ſi j'euſſe entendu ſa Langue. Je ne ceſſois de mon côté de lui faire des révérences, & de lui témoigner par des ſignes de la tête, des pieds & des mains, combien j'étois ſenſible à toutes ſes honnêtetés. Il s'en fut enfin, & me parut fort mécontent. Je me diſpoſois à me remettre à mon travail, lorſqu'un autre Ruſſe entra dans ma chambre. On décidoit aiſément à ſa marche, qu'il n'étoit pas à jeûn : il vint à moi pour m'embraſſer ; comme il répandoit une odeur d'eau-de-vie très déſagréable, je fis un mouvement pour n'être pas embraſſé ſur la bouche ; mais il ne fut pas poſſible de m'en défendre. Ce Ruſſe me donna auſſi un œuf ; mais j'étois déja aſſez au fait pour lui faire préſent à mon tour, de

celui que j'avois déja reçu. Il me quitta cependant encore mécontent.

Quant à moi, j'étois si peu satisfait de ces deux visites, que dans la crainte d'une troisieme, je fermai au plus vîte la porte de ma chambre : j'y mis deux clous, l'un en-haut, & l'autre en bas, n'ayant point de verrou.

J'appris quelques heures après, que ce jour étoit consacré à faire des visites, ainsi que je l'ai déja dit. Les hommes vont dans la matinée les uns chez les autres : ils s'annoncent dans une maison en disant, *J. C. est ressuscité*, & on leur répond : *Oui, il est ressuscité.* On s'embrasse alors ; on se donne mutuellement des œufs ; & l'on boit beaucoup d'eau-de-vie. J'avois manqué à tous ces usages : je reconnus la raison du mécontentement des deux Russes que j'avois vus dans la matinée. J'en fus d'autant plus fâché, qu'ayant fait les frais de la cérémonie, il m'auroit été aisé de les contenter, par le moyen de quelques verres d'eau de-vie. J'avois d'ailleurs la plus grande attention de me conformer aux usages reçus dans le Pays. Sans cette conduite on se fait des ennemis, & l'on s'aliene tout le monde.

L'après-midi est consacré à voir les femmes, & elles vont aussi faire des visites. Les hommes se réunissent communément avec elles pour ces visites : elles en goûtent le plaisir avec vivacité, parce qu'elles jouissent rarement de cette liberté ; & les hommes ont celui de boire toute la journée. L'appartement dans lequel on reçoit les visites est paré de tout ce qu'on a de plus beau. Une espece de buffet en forme d'Autel, s'éleve dans le fond de l'appartement : toutes les richesses de la famille, assiettes, plats, couverts, bouteilles, verres, chandeliers, &c., y sont distribués sur plusieurs gradins, & placés dans le plus grand ordre. On voit au milieu de la chambre une table couverte d'un tapis : elle est garnie de confitures de la Chine, & d'une espece de framboise du Pays, qu'on a fait sécher au soleil. En entrant dans l'appartement, tout le monde se place debout, le long

des bancs qui regnent tout autour, les femmes les premieres, & les hommes après. Alors la Maîtresse de la maison va embrasser toute l'Assemblée sur la bouche, avec le plus grand sérieux, & sans dire un mot. Cette cérémonie faite, les hommes se retirent dans un autre appartement, & les femmes restent seules dans le premier. On a disposé de même dans la chambre des hommes, une table avec un tapis & des confitures.

Le Maître de la maison fait les honneurs dans cet appartement; tandis que sa femme les fait dans l'autre. Quelques Voyageurs ont avancé que les femmes boivent dans ce Pays des liqueurs avec excès: je ne l'ai point vu. On leur sert du caffé à l'eau, avec une espece de mauvaise bierre, & du thé: elles en boivent même plutôt par complaisance pour la Maîtresse de la maison, que par goût. Il n'en est pas de même des hommes: ils sont presque tous ivres après trois ou quatre visites; & en effet, à peine est-on assis, que le Maître de la maison apporte sur une espece de cabaret, des verres remplis d'eau-de-vie, ou d'autres liqueurs semblables. Il en présente à chaque convive: on lui manqueroit essentiellement, si l'on refusoit d'en boire. On sert après la liqueur une espece d'hydromel, du caffé, & de temps en temps de l'eau-de-vie. Il faut boire de toutes ces drogues, & prendre quelques confitures. La visite dure communément une demi-heure. L'on retourne dans l'appartement des femmes: l'on est embrassé de nouveau, & l'on va ensemble chez la voisine. On est ainsi toute la journée à parcourir la Ville & à boire. J'eus à peine fait deux visites, qu'une violente douleur de tête m'avertit que j'avois besoin de prendre quelque repos. J'étois encore si incommodé le jour suivant, que malgré le désir de continuer les visites avec les personnes qui me faisoient l'honneur de me le proposer, j'y aurois renoncé, si l'on ne m'avoit assuré, que je pourrois me dispenser de boire en me mettant à l'écot des femmes: mais je m'apperçus dès la premiere visite, que cela n'étoit pas du goût des hommes.

hommes. Un Ruſſe, qui a eu ſouvent la bonté de m'aider de ſes conſeils, me le confirma, & je retournai à la table des hommes; mais j'avois pris la précaution de me munir de pluſieurs mouchoirs, qui me tirerent d'affaire. A peine avois-je pris mon verre d'eau-de-vie, que faiſant ſemblant de m'eſſuyer, je répandois cette liqueur dans mon mouchoir: j'eus par ce moyen la faculté de viſiter toute la journée ſans accident. Ces viſites durent communément trois jours.

J'ai été témoin pendant la Semaine Sainte, de la facilité qu'ont les gens opulents de Ruſſie, à s'acquitter des Prieres d'uſage. Les Prêtres vont dans leurs maiſons avec les Ornements de l'Egliſe, & tout ce qui eſt néceſſaire aux Offices du temps: ils y font ces Offices moyennant une légere rétribution, pendant que les Ruſſes ſont au lit ou dans leurs autres appartements.

DESCRIPTION
DE LA VILLE DE TOBOLSK,
De ses Habitants, des mœurs des Russes, de leurs usages, coutumes, &c.

LA Sibérie fut connue des Russes en 1563, par un Particulier des environs d'Archangel, nommé Anika, & conquise dans la suite par un Chef de Brigands, sous le Regne de Jean Basilides. Elle étoit gouvernée par un Prince Tartare de la Famille des Usbeks. Ce Brigand, nommé Termack Timofeiwitz, à la tête de sept à huit cents Cosaques, ravageoit les environs de la riviere d'Oka & du fleuve Volga (1).

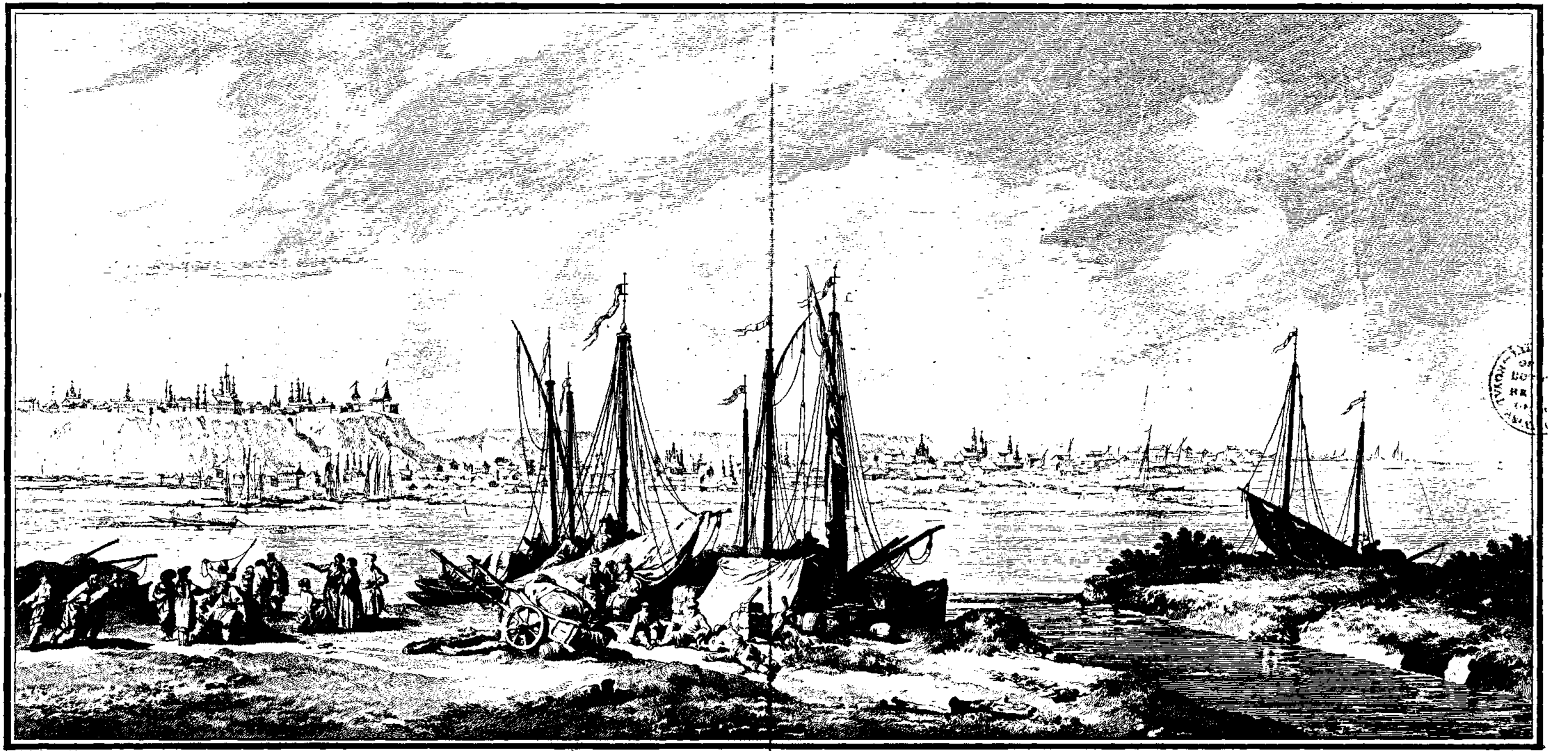
Le Czar Basilides envoya des troupes contre ce Chef de Cosaques: elles l'obligerent de se retirer dans les montagnes qui séparent la Russie de la Sibérie, connues sous le nom de Poias Zemnoy, ou Monts Poias. Il traversa cette chaîne, en remontant la riviere Czauzowa, & se retira sur les terres de M. Strogonof, dont les descendants possedent encore des terreins considérables dans cette contrée (2).

Ce Chef, à la tête d'une troupe de Brigands déterminés, obtint aisément de M. Strogonof tous les secours qu'il demandoit. Il s'embarqua avec sa troupe sur la riviere Tagil, qu'il descendit jusqu'à son embouchure dans la riviere Tura. Continuant ensuite sa route sur cette derniere riviere, il s'empara de la Ville de Tumen, surprit celle de Tobolsk, fit prisonnier le fils du Kan Zutchuin, âgé de douze ans, & l'envoya à Moscou, en offrant la Sibérie au Czar de Russie, dont il obtint par ce moyen le pardon de ses brigandages.

(1) Voyez les Cartes, Numero VI, VII, VIII & IX.

(2) Il paroît qu'il remonta cette riviere jusque dans les environs de Bilimbaeuskoi.

Tom. I. N.º 17.



J. B. le Prince del.

VUE DE TOBOLSK

tiennent un état honnête à Tobolsk. La Garnison, composée de deux Régiments d'Infanterie, fournit un grand nombre d'Officiers qui ne respirent que le plaisir.

Le Clergé est composé de cinquante Moines & d'une vingtaine de Prêtres. On en compte trois parmi eux qui savent le Latin, y compris l'Archevêque.

Ces différents états du Militaire, des gens de Justice; du Clergé, & des Négociants, formeroient par-tout ailleurs des Sociétés agréables : la plupart des personnes en place y sont même envoyées de Saint-Pétersbourg & de Moscou.

La Ville de Tobolsk présente à la distance d'un quart de lieue, un bel aspect par sa situation, & à cause d'une multitude de petits clochers, la plupart couverts de cuivre jaune. Mais cette beauté disparoît en entrant dans la Ville : les maisons sont toutes de bois, & mal bâties; le Gouvernement, la Chancellerie, l'Archevêché, la Maison de Ville, & une espece de Citadelle, sont les seuls bâtiments où l'on a employé de la brique & quelques pierres.

On peut à peine passer dans les rues de cette Ville, à cause de la quantité de boue qu'on y trouve, même dans la Ville haute, excepté une partie de l'été. Pour remédier à cet inconvénient, on a fait des chemins avec du bois dans quelques rues, ainsi que cela se pratique dans toute la Russie : mais ils sont si mal entretenus à Tobolsk, qu'on ne peut guères sortir qu'en voiture; elles y sont assez communes, parce que le bois, les chevaux & leur nourriture y sont à vil prix.

Les hommes sont grands, robustes & bien faits dans la Sibérie, ainsi que dans presque toute la Russie : ils aiment les femmes & les liqueurs à l'excès. Esclaves d'un Souverain despote, ils exercent encore avec plus de dureté ce même pouvoir à l'égard de leurs Esclaves ou de leurs inférieurs.

Les femmes ſont généralement belles à Tobolsk : elles ont la peau de la plus grande blancheur, une phyſionomie douce & agréable ; leurs yeux ſont noirs, languiſſants, & toujours baiſſés : elles n'oſent jamais regarder un homme en face : elles n'ont point de coëffures ; mais elles font uſage de mouchoirs de couleurs, qu'elles entrelacent avec tant d'art dans leurs cheveux, preſque toujours noirs & ſans poudre, que cet arrangement leur donne l'air le plus ſéduiſant. Elles mettent toutes du rouge, les filles comme les femmes ; les Servantes, & une partie du Peuple ſont même dans cet uſage.

Les femmes ſont communément bien faites juſqu'à l'âge de dix-huit à vingt ans ; mais leurs jambes ſont toujours groſſes, ainſi que leurs pieds. La Nature ſemble avoir prévu en cela l'embonpoint qu'elles doivent avoir un jour, & qui ſemble demander des points d'appui très ſolides.

Les bains qu'elles prennent deux fois par ſemaine contribuent ſur-tout à leur déformer la taille : ils occaſionnent un relâchement dans toutes les parties du corps, qui eſt cauſe qu'avant l'âge de trente ans elles ſont preſque paſſées.

Leurs habillements ont préſentement beaucoup de rapport avec ceux du reſte de l'Europe. Celui des hommes en place eſt abſolument le même à Tobolsk & dans toute la Ruſſie. Quelques Négociants, les Gens d'Affaires des Seigneurs, & le Peuple, ſont preſque les ſeuls qui ayent conſervé l'habit ancien, ainſi que la barbe. Je n'ai vu à Tobolsk que quelques Gentilshommes diſgraciés, qui conſervaſſent ces anciens uſages ; ſans doute qu'ils les avoient repris. L'habillement des femmes, à la coëffure près, ne differe à Tobolsk de celui d'Europe, que dans tout ce qui peut avoir rapport à nos modes, qu'elles ne connoiſſent pas : elles portent communément une robe volante en forme de domino. Dans les grands jours de cé-

rémonie, leurs robes ont beaucoup de rapport aux manteaux troussés qu'on portoit anciennement en France. Cet habillement a passé de Pétersbourg à Tobolsk.

Les hommes & les femmes sont pour l'ordinaire richement habillés : ils tirent leurs étoffes de Moscou, & quelquefois de la Chine ; mais à Tobolsk, ainsi que dans toute la Russie, les deux sexes sont très malpropres, malgré les bains qu'ils prennent deux fois par semaine. Les femmes changent rarement de linge, & elles ne connoissent point tout ce détail de vêtements qui forment le négligé des femmes d'Europe ; négligé souvent plus séduisant que la plus belle parure : aussi est-il rare d'assister à la toilette des femmes Russes..

A Tobolsk & dans la plus grande partie de la Russie, les personnes du premier rang n'ont dans leurs maisons qu'un lit pour le mari & pour la femme, & quelques-uns pour les enfants : toutes les autres personnes de la maison couchent communément sur des bancs ou sur des nattes, qu'ils étendent par terre dans les différents appartements (1). Les lits n'ont point de rideaux ; & au lieu de traversin, le mari & la femme ont sept à huit oreillers, plus petits les uns que les autres, qui forment deux pyramides. Ce lit est ordinairement leur principal meuble. Ils ont à Tobolsk dans cet appartement, quelques chaises de bois, un gros poêle, & une petite table.

Il n'y avoit pas dans toute la Ville de Tobolsk, une seule maison qui contînt quelque espece de tapisserie : des poutres placées les unes sur les autres, mais plus unies qu'à l'ordinaire, des bancs, & quelques chaises de bois, composoient tous les meubles de leurs appartements.

Les hommes sont extrêmement jaloux de leurs femmes à To-

(1) En 1663 les Boyards (les personnes de qualité) avoient pour lit des planches, ou des bancs, sur lesquels on étaloit une peau ou une couverture : les maisons étoient sans meubles, & presque toutes les tables à manger sans linge. M. de Voltaire, Histoire de la Russie, Tome I, page 20.

bolsk, & dans la plus grande partie de la Russie : ils restent cependant peu avec elles au-delà de Moscou ; ils passent la plus grande partie de la journée à boire, & rentrent chez eux communément ivres. Les femmes sortent peu : elles vivent seules dans l'intérieur de leur maison, livrées à l'ennui & à l'oisiveté, source de la corruption de leurs mœurs.

On n'y connoît point cet amour délicat, appanage des ames sensibles, dont la vertu la plus sévere ne peut pas toujours se défendre. Un amant n'y jouit jamais de cet état enchanteur que fait sentir la volupté, de devoir à ses soins & à l'excès de son amour, l'embarras, le trouble & l'égarement d'une amante, qui voudroit être vertueuse. Ces situations sont inconnues en Sibérie & dans la plus grande partie de la Russie, où les mœurs policées du reste de l'Europe n'ont pas encore pénétré. Dans ces contrées barbares, les hommes tyrannisent leurs femmes, qu'ils regardent & traitent comme leurs premieres Esclaves, & en exigent les services les plus vils : ils les obligent dans leurs fiançailles, de leur présenter une poignée de verges en grande cérémonie, & de tirer leurs bottes, pour preuve de la supériorité du mari, & de la servitude de la femme. Abusant plus que par-tout ailleurs, du droit du plus fort, ils ont établi les Loix les plus injustes, Loix que la beauté & la douceur de ce sexe n'ont encore pu ni détruire ni adoucir. D'après un pareil traitement, il n'est pas étonnant qu'on n'y trouve pas la délicatesse de sentiments des Pays policés. Il suffit quelquefois d'être téméraire, pour être heureux, si l'on peut l'être en pareil cas ; cependant l'occasion ne s'en trouve pas souvent. On ne voit communément les femmes qu'en présence de leur mari ; & si on leur marque des soins & des attentions, on court risque de n'être plus à portée de les revoir.

J'ai vu à Tobolsk des Etrangers, qui y étoient depuis le commencement de la derniere guerre. Ignorant les usages du Pays, ils ont souvent éprouvé les suites fâcheuses du préjugé où ils étoient,

qu'il étoit permis d'être poli, & d'avoir des égards pour ce sexe, ainsi que dans le reste de l'Europe. Plus instruits dans la suite, ils connurent qu'il ne falloit faire aucun cas des femmes, en présence des maris; & en partageant leurs plaisirs de la table, ils parvenoient bien-tôt à pouvoir être en particulier, plus honnêtes avec les femmes. C'est ainsi que la corruption de ce sexe en Russie est une suite de la tyrannie des hommes.

Les femmes ne connoissent d'autres plaisirs que celui des sens: elles se livrent souvent à leurs Esclaves, qui ne sont pas eunuques: la bonne constitution & la vigueur déterminent toujours leur choix.

Ce Pays ne sera jamais policé tant que les femmes y vivront dans l'esclavage, & qu'elles ne serviront point à l'agrément de la Société. Si les hommes exercent la plus grande sévérité envers leurs femmes, ils sont beaucoup plus indulgents à l'égard de leurs filles. Ils prétendent qu'une femme ayant un mari, ne doit être occupée que de lui; au-lieu que les filles doivent jouir d'une plus grande liberté pour s'en procurer: elles ne manquent pas d'en profiter de bonne heure, sans consulter les parents ni l'Eglise. Dès l'âge de douze à treize ans, elles ont souvent connu les douceurs du mariage, avant l'âge de puberté: mais l'inconséquence des hommes est si extraordinaire, qu'en accordant aux filles cette liberté, qu'une bonne éducation devroit diriger, ils exigent qu'elles conservent leur virginité: ils prétendent s'assurer de cet état, par des Experts qui y apportent l'examen le plus sévere, & qui seroit le plus indécent par-tout ailleurs.

Le jour fixé pour la cérémonie du mariage, & après que les prétendus ont été mariés par un Prêtre, ainsi que dans notre Eglise, les parents de la fille donnent un grand soupé, où se trouvent ceux du mari, quelques amis, & un Sorcier, dont l'objet est de détruire tous les sortileges que d'autres Magiciens peuvent mettre en usage pour empêcher la consommation du mariage. On conduit avant le

soupé les nouveaux mariés à la chambre nuptiale ; dans la plus grande cérémonie : ils sont accompagnés d'un parain & d'une maraine.

Le Sorcier est à sa tête, le parain vient immédiatement après, conduisant la jeune mariée : le mari donne la main à la maraine, & le garçon d'honneur à la plus proche parente du mari, qui est du nombre des Experts ; les femmes nommées pour Experts sont communément au nombre de trois ou quatre. Pendant que ce cortege va à la chambre nuptiale, on finit de tout disposer pour la fête dans l'appartement où l'Assemblée est restée : elle n'attend que le retour des mariés pour se livrer au plaisir, dans la persuasion où l'on est, que la décision des Experts sera favorable à la jeune mariée.

L'appartement nuptial ne contient communément qu'un lit, ordinairement très-propre, & sans rideaux, les Images que le parain & la maraine ont données aux jeunes mariés, quelques chaises & une table, où sont des bouteilles d'eau-de-vie, des verres placés sur un cabaret, auprès duquel est une vieille Matrône.

Le cortege étant arrivé dans la chambre nuptiale, la Matrône présente à la jeune mariée le cabaret, où sont des verres remplis d'eau-de-vie, ou d'autres liqueurs : celle-ci en présente d'abord au Magicien, & ensuite à chacun, suivant son rang ; le Sorcier fait tous ses sortileges, & l'on deshabille la jeune mariée, lui laissant seulement un petit jupon & une camisole ; mais l'un & l'autre arrangés pour ce jour de cérémonie, où doit régner la volupté. On deshabille de même le mari, à qui on passe une robe de chambre : la jeune mariée embrasse alors toute l'Assemblée sur la bouche, présente de nouveau un verre d'eau-de-vie ; & après avoir bu, tout le monde se retire dans l'appartement qui précede la chambre nuptiale ; les jeunes mariés restent seuls avec la Matrône, qui préside à cette cérémonie ; elle y prend d'autant plus d'intérêt, qu'elle est récompensée si la jeune pupille est décidée vierge ; au-lieu qu'on

la force de boire dans un verre percé, au milieu de l'Assemblée, lorsqu'elle n'est point vierge; ce qui est un arrêt d'infamie.

Après la consommation du mariage, on fait rentrer les femmes, qui deshabillent la jeune mariée toute nue, pour juger de sa virginité (Nº. VI). Parmi les différentes preuves, ils regardent comme la plus certaine, celle où le linge a été ensanglanté, & dans ce cas on place sa chemise dans une cassette; on en remet une autre à la mariée, qu'on habille, & l'on fait rentrer le Sorcier, le parain, & le garçon d'honneur. La Matrône, triomphante dans cette circonstance, présente de nouveau le cabaret à la jeune mariée, pour offrir encore un verre de liqueur à tout le cortege. On ramene ensuite les deux époux à l'Assemblée: la cassette qui contient le dépôt de la virginité de la jeune femme, passe la premiere; & si-tôt que cette cassette paroît, la Musique annonce le triomphe des deux époux. On montre pendant ce concert à tous les convives, les marques de la virginité de la mariée, & pendant plusieurs jours on transporte la cassette chez tous les voisins. Après que l'Assemblée a été convaincue de la virginité de la mariée, elle danse quelques minutes avec son mari, & l'on se met promptement à table, où la plupart des hommes s'enivrent pour l'ordinaire (1).

Il y eut plusieurs Mariages à Tobolsk pendant le séjour que j'y fis: je ne pus jamais obtenir d'être admis à leur Fête; une femme sur-tout, d'ailleurs fort aimable, s'y opposa constamment, dans la crainte, disoit-elle, que je ne trouvasse leur cérémonie ridicule, & que je n'en fisse part au Public.

---

(1) J'ai lu, je ne sais dans quel Auteur, que les Turcs sont si jaloux de la virginité de leurs femmes, que s'ils n'en ont pas des preuves évidentes, ils la renvoient à ses parents le lendemain du mariage. Ils croient de même que la femme n'est point vierge, lorsque la défaite n'est point sanglante.

A mon retour de Tobolsk à Saint-Pétersbourg, je fus engagé en route à être garçon d'honneur. Un Officier Militaire épousa une Demoiselle de seize ans, des plus jolies de la Ville. Je jugeai que le pere étoit Négociant, à l'ancien habillement Russe qu'il avoit conservé, & à une espece d'opulence du Pays qui paroissoit dans la maison. Je m'y rendis à cinq heures du soir: l'Assemblée étoit brillante; elle étoit composée de quelque Noblesse de l'endroit, & d'autres personnes du lieu habillées à la Russe, mais très galamment. La jeune mariée se faisoit distinguer dans cette Assemblée par sa parure & sa beauté. Malgré son habillement, partie Russe, partie François, on découvroit dans sa taille, la tournure la plus élégante & la plus noble: des cheveux du plus beau noir, mais sans poudre, formoient seuls sa coëffure: une partie étoit nattée, & le reste tomboit en grandes boucles sur ses épaules (1) & sur son sein, de la plus grande blancheur, & à moitié découvert. Elle avoit une physionomie très piquante, animée par deux grands yeux noirs bien fendus, où brilloient le désir & l'amour du plaisir.

Avant d'aller à la chambre nuptiale, on but à plusieurs reprises différents verres de liqueurs, & l'on se mit en marche de la même maniere que je l'ai rapporté, avec cette différence qu'il n'y avoit point de Sorcier. Cette marche se fit dans le plus grand sérieux, & sans parler. Nous ne trouvâmes dans la chambre nuptiale qu'une vieille Matrône, un lit sans rideaux, selon l'usage du Pays; mais il étoit d'ailleurs superbement paré: les autres meubles consistoient dans une table & quelques chaises de bois.

La jeune mariée nous donna à tous un baiser sur la bouche, nous présenta de la liqueur, fut deshabillée à l'ordinaire, ainsi que le mari, & nous nous retirâmes dans une antichambre. Nous y res-

(1) Cette coëffure est en usage dans toute la Russie dans ce jour de cérémonie.

ASIATIC SOCIETY

Tom. I. N.° VII.

J. B. le Prince del.

N. de Launay Sculp. 1767.

NOCE RUSSE INTERROMPUE.

tâmes dans le plus grand silence, jusqu'à ce qu'on ouvrit la porte pour faire entrer les Experts : ils en sortirent bien-tôt en fureur, & traverserent l'appartement comme un éclair : le parain pâlit à cet événement. Après avoir rêvé quelque temps, il entra dans la chambre nuptiale, dont la porte étoit restée ouverte. Je le suivis : le mari s'étoit déja retiré. Je restai interdit à la vue de la jeune mariée : elle étoit encore toute nue, évanouie entre les bras de la Matrône : sa tête étoit penchée sur son épaule droite, appuyée contre la figure ridée de la vieille Matrône, qui la soutenoit d'une main placée au dessous des reins : elle tenoit de l'autre la chemise, qu'elle n'avoit pas eu le temps de passer, & qui s'échappoit de toute part par sa pesanteur. La jeune mariée avoit le corps un peu penché en arriere : son bras gauche pendoit sur le côté, qu'on voyoit à découvert, tandis que l'autre bras touchoit presqu'à terre. Immobile dans cette attitude, & les yeux fermés, j'aurois cru qu'elle n'étoit plus du nombre des vivants, sans les mouvements qu'occasionnoit la respiration sur une gorge naissante, où toutes les formes de la jeunesse paroissoient avec éclat : elles en acquéroient de nouveaux par la figure, la couleur & l'ajustement de la vieille.

Le parain s'approche, & lui parle dans la Langue du Pays : à ce son de voix, la jeune mariée ouvre des yeux mourants, qu'elle tourne de son côté, leve un bras languissant ; il retombe aussi-tôt, & ses yeux se referment : le parain tente en vain de lui faire avaler de l'eau-de-vie ; il lui en jette sur le visage : elle ouvre les yeux une seconde fois, fait des efforts pour soulever sa tête : ses regards égarés paroissent chercher la lumiere ; mais elle ne peut encore proférer une parole. Le froid de la mort l'avoit totalement défigurée : ses levres étoient livides & fanées ; & ses joues étoient retirées, & couvertes d'une pâleur mortelle. Je craignois qu'elle ne pût résister à cet excès de douleur. Ses yeux ne présentoient qu'une membrane blanche à travers les paupieres à moitié fermées. Le parain redouble ses soins &

ſes careſſes : elle laiſſe enfin échapper un ſoupir ; on la releve ſur ſes jambes encore foibles : mais ce premier état de connoiſſance augmente ſes malheurs ; elle leve les mains & les yeux au Ciel, & ſemble implorer le ſecours de l'Univers ; ſes yeux fixes & ouverts ne répandoient point de larmes. J'étois tout ſaiſi de ce ſpectacle affreux : je ne pus en être témoin plus long-temps ; je courus rejoindre ceux qui m'avoient conduit à ce mariage, dans le deſſein de m'en retourner chez moi, & de m'éloigner de ce ſéjour de douleur : mais l'Aſſemblée me préſenta une nouvelle ſcene.

Les Experts, ſemblables à des Mégeres, étoient à peine ſorties de la Salle nuptiale, qu'elles avoient mis le déſordre dans l'Aſſemblée : les deux plus vieilles & les plus méchantes, vomiſſoient des injures au bon-homme de pere, en lui tenant le poing ſous la gorge. (Nº. VII). Ce pere anéanti, & les bras croiſés, ſouffroit toutes ces injures en ſilence, tandis que ſa femme, perſécutée par d'autres parentes du mari, verſoit des torrents de larmes, & jettoit les hauts cris. Je vois plus loin une autre Furie, qui tient d'une main une bouteille, & de l'autre le verre percé ; les yeux étincelants, & le viſage pâle de fureur : elle court dans l'appartement les bras tendus, demande à tout le monde la Matrône, pour la faire boire dans le verre percé : elle heurte & culbute tout ce qui ſe trouve ſur ſon paſſage. Les convives tâchent de ſe démêler de ce déſordre comme ils peuvent : l'un cherche ſon chapeau, une femme demande ſon mantelet ; d'autres veulent en vain adoucir les parents du jeune mari. Dans ce déſordre un plat renverſé cauſe de nouveaux troubles, de la part du Domeſtique qui a été culbuté, & de celui dont l'habit a été gâté. Des enfants refugiés dans un coin de l'appartement, font des cris affreux. Les Muſiciens en groupe ſur une eſpece d'Amphithéâtre, ſe diſpoſoient de même à partir ; mais ils avoient déja tiré parti du Feſtin, par quantité d'eau-de-vie qu'ils avoient bue : l'un, en attendant qu'il puiſſe trouver un paſſage, admire tranquillement ce ſpectacle ; un

autre

autre eſt ſi ivre, qu'il paroît ignorer la triſte aventure de la jeune mariée, & la tête tremblante, ainſi que tout ſon corps, il prélude un air ſur ſon violon; tandis qu'un troiſieme, le corps penché en arriere, éleve avec peine un bras énervé par l'eau-de-vie; & en le laiſſant tomber, apoſtrophe de ſa large main la phyſionomie du Joueur de Violon, pour l'avertir qu'il faut partir.

Enfin je trouvai au milieu de ce déſordre la perſonne qui m'avoit conduit à cette noce. Tranquille dans un coin, elle y obſervoit cette ſcene tragique. Je la déterminai cependant à partir: mais elle ne ceſſa d'en rire juſqu'au logis, ainſi que de la colere que ſa joie m'occaſionnoit. Lui ayant demandé que deviendroit la jeune mariée, il me répondit qu'elle ne reparoîtroit plus dans l'Aſſemblée, où il ne reſteroit que quelques perſonnes: que le mari garderoit ſa femme; & qu'à la longue il prendroit le meilleur parti, celui du raccommodement.

Ces uſages ſe pratiquent avec la plus grande rigueur dans toute la Ruſſie, au-delà de Moſcou: mais on n'eſt plus ſi rigide dans cette Ville, ainſi qu'à Saint-Pétersbourg: parmi les Grands on ſe contente communément d'enlever la chemiſe de la mariée, pendant qu'elle eſt couchée avec ſon mari, & cette chemiſe offre toujours des preuves authentiques de ſa virginité. Racontant un jour à Saint-Pétersbourg le triſte événement de la jeune mariée, dont je viens de parler, une jeune Demoiſelle m'interrompit, & fit part à l'Aſſemblée des ſages précautions qu'on prend dans cette Ville, pour éviter de pareils inconvénients. Je fus ſeul étonné de l'eſprit cultivé de cette jeune Demoiſelle: on en trouveroit rarement ailleurs de ſi inſtruites.

L'artifice eſt cependant une précaution néceſſaire dans ces circonſtances: ſouvent l'effuſion de ſang n'a point lieu, quoique les filles ſoient très vertueuſes, tandis que d'autres en répandent, quoiqu'elles aient eu commerce avec des hommes. Des faits vien-

nent à l'appui de ces vérités dont les Anatomistes éclairés conviennent, ainsi que de l'incertitude des autres prétendus signes de virginité. L'effusion de sang étant en Russie la condition la plus essentielle, je me bornerai à rapporter ici ce que M. de Buffon dit à ce sujet, *Histoire Naturelle, Tome 4, in-12, page 247.*

» On a cru dans tous les temps, que l'effusion de sang étoit une » preuve réelle de la virginité; cependant il est évident que ce pré- » tendu signe est nul dans toutes les circonstances où l'entrée du » vagin a pu être relâchée ou dilatée naturellement. Aussi toutes » les filles, quoique non déflorées, ne répandent pas de sang: d'au- » tres qui le sont en effet, ne laissent pas d'en répandre: les unes en » donnent abondamment, & plusieurs fois; d'autres très peu, & » une seule fois; d'autres point du tout. Cela dépend de l'âge, de » la santé, de la conformation, & d'un grand nombre d'autres cir- » constances. Nous nous contenterons d'en rapporter quelques- » unes: en même-temps nous tâcherons de démêler sur quoi peut » être fondé tout ce qu'on raconte des signes physiques de la vir- » ginité.

» Il arrive dans les parties de l'un & de l'autre sexe, un change- » ment considérable dans les temps de la puberté; celles de l'hom- » me prennent un prompt accroissement, & ordinairement elles » arrivent en moins d'un an ou deux, à l'état où elles doivent » rester pour toujours: celles de la femme croissent aussi dans le » même temps de la puberté; les nymphes sur-tout, qui étoient » auparavant presque insensibles, deviennent plus grosses, plus » apparentes, & même elles excedent quelquefois les dimensions » ordinaires; l'écoulement périodique arrive en même-temps; & » toutes ces parties se trouvant gonflées par l'abondance du sang, » & étant dans un état d'accroissement, elles se tuméfient, elles se » serrent mutuellement, & elles s'attachent les unes aux autres dans » tous les points où elles se touchent immédiatement. L'orifice du

» vagin se trouve ainsi plus rétréci qu'il ne l'étoit, quoique le vagin
» lui-même ait pris aussi de l'accroissement dans le même temps. La
» forme de ce rétrécissement doit, comme l'on voit, être fort dif-
» férente dans les différents sujets, & dans les différents degrés de
» l'accroissement de ces parties ; aussi paroît-il par ce qu'en disent
» les Anatomistes, qu'il y a quelquefois quatre protubérances ou
» caroncules, quelquefois trois ou deux, & que souvent il se trouve
» une espece d'anneau circulaire ou sémi-lunaire, ou bien un fron-
» cement, une suite de petits plis ; mais ce qui n'est pas dit par les
» Anatomistes, c'est que quelques formes que prenne ce rétrécisse-
» ment, il n'arrive que dans les temps de la puberté. Les petites filles
» que j'ai eu occasion de voir disséquer, n'avoient rien de semblable ;
» & ayant recœuilli des faits sur ce sujet, je puis avancer que quand
» elles ont commerce avec les hommes avant la puberté, il n'y a
» aucune effusion de sang, pourvu qu'il n'y ait pas une disspropor-
» tion trop grande, ou des efforts trop brusqués ; au contraire lors-
» qu'elles sont en pleine puberté, & dans le temps de l'accroisse-
» ment de ces parties, il y a très souvent effusion de sang, pour
» peu qu'on y touche, sur-tout si elles ont de l'embonpoint, & si les
» regles vont bien ; car celles qui sont maigres, ou qui ont des
» fleurs blanches, n'ont pas ordinairement cette apparence de vir-
» ginité ; & ce qui prouve évidemment que ce n'est en effet qu'une
» apparence trompeuse, c'est qu'elle se répete même plusieurs fois,
» & après des intervalles de temps assez considérables. Une inter-
» ruption de quelque temps fait renaître cette prétendue virginité ;
» & il est certain qu'une jeune personne, qui dans les premieres
» approches aura répandu beaucoup de sang, en répandra encore
» après une absence, quand même le premier commerce auroit
» duré pendant plusieurs mois, & qu'il auroit été aussi intime &
» aussi fréquent qu'on le peut supposer : tant que le corps prend de
» l'accroissement, l'effusion de sang peut se répéter, pourvu qu'il

» y ait une interruption de commerce aſſez longue, pour donner » le temps aux parties de ſe réunir, & de reprendre leur premier » état ; & il eſt arrivé plus d'une fois, que des filles qui avoient eu » plus d'une foibleſſe, n'ont pas laiſſé de donner enſuite à leur mari » cette preuve de leur virginité, ſans autre artifice que celui » d'avoir renoncé pendant quelque temps à leur commerce illégi- » time. Quoique nos mœurs aient rendu les femmes trop peu ſin- » ceres ſur cet article, il s'en eſt trouvé plus d'une qui ont avoué les » faits que je viens de rapporter. Il y en a dont la prétendue virgi- » nité s'eſt renouvellée juſqu'à quatre & même cinq fois, dans l'eſ- » pace de deux ou trois ans. Il faut cependant convenir que ce re- » nouvellement n'a qu'un temps ; c'eſt ordinairement de quatorze » à dix-ſept, ou de quinze à dix-huit ans. Dès que le corps a achevé » de prendre ſon accroiſſement, les choſes demeurent dans l'état où » elles ſont, & elles ne peuvent paroître différentes qu'en em- » ployant des ſecours étrangers, & des artifices dont nous nous » diſpenſerons de parler.

» Ces filles dont la virginité ſe renouvelle, ne ſont pas en auſſi » grand nombre que celles à qui la Nature a refuſé cette eſpece de » faveur. Pour peu qu'il y ait de dérangement dans la ſanté ; que » l'écoulement périodique ſe montre mal & difficilement ; que les » parties ſoient trop humides ; que les fleurs blanches viennent à » les relâcher, il ne ſe fait aucun rétréciſſement, aucun froncé- » ment : ces parties prennent de l'accroiſſement ; mais étant conti- » nuellement humectées, elles n'acquierent pas aſſez de fermeté » pour ſe réunir. Il ne ſe forme ni caroncules, ni anneau, ni plis : » l'on ne trouve que peu d'obſtacles aux premieres approches, & » elles ſe font ſans aucune effuſion de ſang.

» Rien n'eſt donc plus chimérique que les préjugés des hommes » à cet égard, & rien de plus incertain que ces prétendus ſignes de » la virginité des corps. Une jeune perſonne aura commerce avec

» un homme avant l'âge de puberté, & pour la premiere fois; cependant elle ne donnera aucune marque de cette virginité: ensuite la même personne, après quelque temps d'interruption, lorsqu'elle sera arrivée à la puberté, ne manquera guères, si elle se porte bien, d'avoir tous ces signes, & de répandre du sang dans de nouvelles approches; elle ne deviendra pucelle qu'après avoir perdu sa virginité; elle pourra même le devenir plusieurs fois de suite, & aux mêmes conditions. Une autre au contraire qui sera vierge en effet, ne sera pas pucelle, ou du moins n'en aura pas la moindre apparence. Les hommes devroient donc bien se tranquilliser sur tout cela, au-lieu de se livrer, comme ils le font souvent, à des soupçons injustes ou à de fausses joies, selon qu'ils s'imaginent avoir rencontré ».

Avant Pierre I^er^, la cérémonie du mariage des Czars de Russie n'étoit pas moins extraordinaire. Il ne sera peut-être pas inutile de la rapporter ici: c'est une époque qui peut servir à faire connoître le progrès des mœurs civilisées en Russie. Elle est des plus authentiques. Je possède un Manuscrit curieux sur ce sujet, avec les Planches dessinées. Il est d'autant plus intéressant, que les Copies en sont très rares en Russie.

En 1626 Michel Romano, aïeul de Pierre I^er^, se choisit une épouse suivant l'usage ordinaire rapporté par M. de Voltaire, *Histoire de Russie sous Pierre le Grand*, *Tome I*, *page 79*.

» Pour marier un Czar on faisoit venir à la Cour les plus belles filles des Provinces: la grande Maîtresse de la Cour les recevoit chez elle, les logeoit séparément, & les faisoit manger toutes ensemble. Le Czar les voyoit, ou sous un nom emprunté, ou sans déguisement. Le jour du mariage étoit fixé sans que le choix fût encore connu, & le jour marqué on présentoit un habit de nôce à celle sur qui le choix secret étoit tombé: on distribuoit d'autres habits aux prétendantes, qui s'en retournoient chez elles.

» C'eſt de cette maniere que Michel Romano épouſa Eudoxe, fille » d'un pauvre Gentilhomme nommé Streshneu. Il cultivoit ſes » champs lui-même avec ſes Domeſtiques ; lorſque des Chambel- » lans envoyés par le Czar avec des préſents, lui apprirent que » ſa fille étoit ſur le Trône ».

Après que le Czar Romano eut choiſi ſon épouſe, il la fit conduire avec pompe dans une grande Salle, où il avoit aſſemblé les principaux Seigneurs de la Cour. Il leur déclara, aſſis ſur ſon Trône, qu'il avoit choiſi pour épouſe Eudoxe, fille du Boyard Streshneu, & qu'il leur ordonnoit, ainſi qu'à tous ſes Sujets, de la reconnoître & reſpecter comme Princeſſe iſſue de la Famille Royale. Il donna de même ſes ordres pour faire enregiſtrer ſon mariage dans les Archives de l'Etat, & le faire publier dans toute l'étendue de ſa domination. On commença dès ce moment les préparatifs du Mariage, & le Czar diſtribua toutes les Charges de la Cérémonie.

Le jour ſuivant le Czar, ſuivi de toute ſa Cour, alla voir le Patriarche ſon Pere. Il ſe rendit enſuite à l'Egliſe, pour y entendre ſa Meſſe, & lui annoncer de nouveau ſon Mariage. Le Czar déclara au Patriarche, après la Meſſe, qu'il ne lui avoit demandé juſqu'ici ſon conſentement, que comme à ſon Pere ; mais qu'il étoit venu pour le lui demander eu égard à la qualité de ſa Charge de Patriarche. Ce Prélat fit un diſcours au Czar ſur ſa ſoumiſſion exemplaire, ſur ſon Mariage, & lui donna la Bénédiction avec l'Image de la Sainte Vierge.

La cérémonie du Mariage exigeoit pluſieurs appartements arrangés de la maniere que je vais rapporter (1). On avoit placé dans le premier appartement le Trône du Czar, & dans le milieu une grande table couverte d'un tapis vert brodé en or. Des ſieges

(1) Je n'ai fait d'autres changements à la traduction de mon Manuſcrit, que de ſupprimer quelques détails ennuyeux & inutiles, & d'y mettre plus d'ordre.

étoient disposés autour de la table, pour les principaux Seigneurs de la Cour, & des bancs pour le reste de l'Assemblée. On y voyoit quatre Images placées suivant les quatre Points Cardinaux.

Le second appartement étoit superbement orné : on l'appelloit le Salon nuptial. Le Trône du Czar étoit dans le milieu, avec deux fauteuils pour Leurs Majestés, dont les coussins étoient d'étoffes très riches. On avoit placé sur chaque coussin quarante peaux de martres zibelines. Un Seigneur de la Cour étoit debout à côté du Trône, & tenoit autant de peaux dans ses mains. Une grande table étoit disposée vis-à-vis du Trône, ainsi que dans le premier appartement, avec cette différence que celle-ci étoit couverte de trois napes. Tout le service consistoit dans trois plats, & une saliere avec du sel : le premier plat contenoit un gâteau; le deuxieme des confitures en pyramide, & le troisieme un fromage. Il y avoit aussi sur la même table plusieurs douzaines de mouchoirs blancs de mousseline, qui devoient servir à présenter ces différents mets au Czar, à la Czarine, & aux Seigneurs de la Cour. Les tiroirs de la table étoient remplis de ces mets, au cas que ceux qui étoient sur la table ne fussent pas suffisants. Cette Salle contenoit, ainsi que la premiere, quatre Images disposées de la même façon.

On avoit préparé dans un troisieme appartement, voisin du premier, deux couroway ou grands pains nuptiaux; l'un pour le Czar, & l'autre pour la Czarine. Le nombre neuf étoit désigné trois fois sur ces pains : leurs parties supérieures, & toutes les figures de décoration étoient dorées, & leurs parties inférieures étoient argentées. Ces deux pains étoient placés sur des brancards qui posoient eux-mêmes sur une table couverte d'un tapis vert. Les deux pains étoient aussi couverts ; celui du Czar d'un velours rouge brodé en or, & celui de la Czarine d'une étoffe d'or.

On avoit placé dans un quatrieme appartement, sur une table couverte d'un tapis, deux cierges de figure conique, mais tronqués

par le bas : celui du Czar pesoit trois poudes, ou quatre-vingt-dix-neuf livres de France ; celui de la Czarine deux poudes, ou soixante-six livres. Ces cierges étoient entourés de quatre cercles d'or, & les intervalles étoient peints de différentes couleurs.

On trouvoit dans un cinquieme appartement, sur une grande table couverte aussi d'un tapis vert, deux grandes lanternes nuptiales d'argent doré, mais de figures différentes : celle du Czar étoit plus grande que celle de la Czarine, & pointue comme les Clochers ordinaires ; celle de la Czarine étoit en forme de Dôme.

Le premier jour de la Cérémonie nuptiale, le Czar sortit de ses appartements ordinaires, dans ses habits Royaux : il portoit pardessus une espece de simare très riche, un manteau de velours brodé en or, & doublé de martres zibelines. Un Chœur de Chantres précédoit la marche, chantant des Chansons d'allégresse. Ils étoient suivis par les Chambellans & les Gentilshommes de la Cour. Les Ministres du Cabinet venoient après. Ceux-ci étoient suivis des Conseillers privés, du Chancelier, & des Officiers de la Solennité nuptiale, nommés *Bruchi.* Plusieurs Princes précédoient le Czar, qui marchoit appuyé sur le bras du Chef des Officiers de la Cérémonie. Tout l'intérieur de la Maison du Czar, Gentilshommes, bas Officiers, & Valets de Pied, fermoient la marche.

Le Czar étant entré dans le premier appartement dont j'ai parlé, salua plusieurs fois, ainsi que sa suite, les quatre Images placées aux quatre coins du Salon : il se plaça sur son Trône vis-à-vis la grande table, & fit asseoir tout le monde.

Pendant que le Czar sortoit de son appartement pour venir dans celui-ci, la Czarine avoit aussi quitté le sien, & s'étoit rendue avec toute sa suite dans un autre appartement, où elle attendoit les ordres du Czar pour aller au Salon nuptial.

Le Czar, après s'être placé sur son Trône dans le premier appartement, ordonna au Chef de la Cérémonie d'aller complimenter de sa part

part la Princesse Eudoxe, & de la prier de se rendre dans la grande Salle nuptiale. A peine le Chef de Cérémonie se fut acquitté des ordres du Czar, que la Princesse Eudoxe, habillée en Czarine, & la Couronne sur la tête, se mit en marche par la grande Gallerie du Palais, magnifiquement tapissée, jusqu'au grand escalier. La marche commença par les deux Seigneurs qui portoient les cierges dont j'ai parlé. Ceux qui portoient les pains venoient après, & ils étoient suivis par les Porteurs de Lanternes : les Officiers de Noces suivoient immédiatement; ils étoient richement habillés, & ils avoient des bonnets fourés de peaux de renards noirs. Ceux qui portoient le Cierge de l'Epiphanie venoient après : il étoit allumé; au-lieu que que ceux de la Noce ne l'étoient point. Le Chef du Conseil suivoit immédiatement, portant un grand plat d'or rempli de froment, de bled, d'avoine, & de tous les grains qui viennent en Russie. Il étoit suivi par deux autres, dont l'un portoit un vase rempli de miel, & l'autre un peigne dans un plat. La Czarine étoit encore précédée par cinq Seigneurs : le premier portoit vingt-sept peaux de Zibelines, & vingt-sept mouchoirs de mousseline brodés en or ; le deuxieme, vingt-sept peaux d'Hermines ; le troisieme, vingt-sept peaux d'Ecureuils ; le quatrieme, un plat qui contenoit cinquante-une pieces d'argent monnoyé de Russie ; & le cinquieme un autre plat qui contenoit neuf pieces d'or. Tous les Officiers de la Cérémonie portoient de grandes serviettes en bandouliere.

Les autres Officiers de Cérémonie venoient après ce cortege, ainsi que le Clergé, précédé d'un Archiprêtre, qui jettoit de l'Eau-bénite dans tous les endroits où la Czarine devoit passer; enfin la Czarine paroissoit au milieu d'un cercle formé par les Dames de la Cour, appuyée sur le bras de la premiere *Swachy* ou Femme d'Honneur. Elle étoit suivie par une autre Swachy, qui portoit un plat d'or, avec des mouchoirs de mousseline brodés en or, pour le Czar, le Patriarche, & la Mere du Czar.

La Czarine arriva avec sa suite, dans l'appartement nuptial dont j'ai déja parlé : il étoit voisin du premier appartement du Czar : elle fit, ainsi que toute sa suite, des signes de Croix & des révérences à toutes les Images, & aussi-tôt l'Archiprêtre s'approcha du Trône où étoient les deux fauteuils ; il les bénit, & prit les quarante peaux de Zibelines, qui étoient sur le fauteuil de la Czarine, & les donna à tenir à un Seigneur placé à droite du Trône. La premiere Swachy conduisit alors la Czarine au Trône dans le fauteuil à gauche, & un des principaux Seigneurs Russes se plaça dans l'autre : on l'appelloit aussi par cette raison Garde-Place du Czar.

Le Pere du Czar ne pouvant assister à la Cérémonie, par sa qualité de Patriarche, ni sa Mere, parce qu'elle étoit Religieuse, leurs places resterent vacantes. Ces deux sieges étoient un peu élevés, & à gauche de la Czarine (N°. VIII). Toutes les autres femmes de la Cérémonie se placerent immédiatement après, autour de la table, quand elles eurent chanté plusieurs Chansons analogues à la Cérémonie.

Les Couroway (1) ou pains nuptiaux furent placés avec le brancard, vis-à-vis du Trône ; les Cierges à droite, avec celui de l'Epiphanie, & les Lanternes à gauche.

Tout étant ainsi disposé, le Chef de la Noce envoya deux Officiers au Czar, pour l'avertir de l'arrivée de la Princesse Eudoxe : ils lui témoignerent en même temps le désir & l'empressement qu'elle avoit de le voir. Le Czar fit savoir au Chef de Noce, qu'il se rendroit bien-tôt au Salon nuptial. Il y envoya en même-temps en grand cortege, le Prince Iwan Nikitycz Romanou, pour occuper la place du pere du Czar. Iwan Nikitycz Romanou fit en entrant de grandes révérences à chaque Image séparément, & ensuite à la Czarine, mais sans lui parler. Il se plaça à table à gauche de la Czarine, & à côté de son épouse, qui représentoit la Mere du Czar. Après avoir gardé quelque temps le silence, il déclara au

(1) On les nomme encore en Russe Kouraki.

Prince Iwanowichz Szuiski, qu'il le choisissoit pour Ambassadeur, avec le Prince Daniel, pour annoncer au Czar *bonne nouvelle*, que son Pere, sa Mere, & la Princesse Eudoxe leur Fille, l'attendoient avec impatience dans la Salle nuptiale.

Le Prince Iwan Iwanowichz Szuiski, & le Prince Daniel, se leverent aussi-tôt; & après avoir fait la révérence aux Images, au Pere, à la Mere du Czar, & à la Czarine, ils allerent à l'appartement du Czar; & le Prince Daniel portant la parole, dit au Czar: » Grand Prince & Duc de Russie, notre très gracieux Souverain, » le Prince Iwan Nikitycz, tenant la place de votre Pere, m'envoie » vous avertir qu'il est temps de continuer votre affaire de Mariage, » & vous prier de vous rendre dans le Salon nuptial, où toute » l'Assemblée vous attend, avec l'impatience de vous voir réuni à » une Princesse remplie de mérite & de vertu, qui doit faire le » bonheur & la satisfaction de tous vos Sujets ».

Le Czar se mit aussi-tôt en marche, pour aller à la Salle nuptiale. La Czarine & toute l'Assemblée se leverent dès que le Czar parut: il s'arrêta au milieu de la Salle; & après avoir salué les quatre Images, l'Archiprêtre lui parla en ces termes: » Grand » Prince Michel Feodorowichz, notre très gracieux Souverain, la » Mere Sainte Eglise vous permet de vous réunir légitimement à la » Princesse Eudoxe: vous pouvez vous placer à côté d'elle »; & il lui donna la Bénédiction avec la Croix d'or. Le Prince Czerkavisei prit par la main le Garde-Place du Czar, qui étoit à côté de la Czarine, & plaça le Czar sur le Trône à droite de la Princesse: tous les Officiers & Seigneurs de la Cérémonie se placerent à la droite du Czar.

Le Czar ordonna en même-temps à toute l'Assemblée de s'asseoir. Après quelques moments de silence, l'Archiprêtre commença des Prieres. La Princesse Sancho & le Conseiller Demetri Obrarcou s'approcherent du Trône. Ce dernier portoit un Vase rempli de miel,

& la Princeſſe Sancho un peigne, qu'elle trempa dans ce vaſe. Elle peigna alternativement le Czar & la Czarine, trempant de temps en temps le peigne dans le miel. Le Sr. Théodor Lichaczou tenoit un grand plat rempli de froment, de bled, d'avoine, & autres grains de Ruſſie mêlés enſemble, & il en jettoit des poignées ſur les cheveux & la face du Czar & de la Czarine, chantant des Chanſons de jubilation, ainſi que la Princeſſe Sancho, pendant qu'elle peignoit Leurs Majeſtés. On alluma en même-temps les Cierges & les Lanternes dont j'ai déja parlé. Le Cierge de l'Epiphanie étoit toujours reſté allumé.

Après que la Princeſſe Sancho eut bien peigné le Czar & la Czarine, elle remit la Couronne ſur la tête de la Princeſſe Eudoxe, aidée des autres Dames de Cérémonie, & on remit de même celle du Czar. Une Dame de Noce, nommée Sibacha en Ruſſe, prit encore un grand plat d'or rempli de graines, & en jetta de nouveau ſur la tête & ſur la face de Leurs Majeſtés, juſqu'à ce qu'il n'y en eût plus dans le plat. Elle le remplit de nouveau, & le porta ſur une petite table, placée tout exprès dans l'antichambre du grand Salon. Le Chef de Cérémonie ſe leva alors de ſa place, tenant un grand coûteau à ſa main droite : il s'adreſſa au Prince Iwan Nikitycz, qui repréſentoit le Pere du Czar, & lui demanda au nom de toute l'Aſſemblée, la permiſſion de couper le couroway ou gâteau nuptial, ainſi que le fromage. Cette permiſſion lui ayant été accordée, il en coupa d'abord pour le Czar & la Czarine, qu'il leur envoya par trois Officiers, ſur des mouchoirs de mouſſeline : l'un portoit du gâteau ; le deuxieme du fromage, & le troiſieme des confitures. Ces mets étoient les ſeuls qui fuſſent ſur la table, ainſi que je l'ai déja dit.

On envoya de pareils Députés au Patriarche, avec les mêmes préſents, & à la Mere du Czar, qui étoit dans le Couvent. On diſtribua enſuite les reſtes de ces différents mets à toute l'Aſſemblée, &

des mouchoirs de mousseline aux principales Dames de la Cour, de la part de la Czarine.

Toutes ces cérémonies étant finies, le Chef de Noce donna les ordres pour aller à l'Eglise. Leurs Majestés furent à peine descendues du Trône, que des Officiers ôterent la premiere nappe, sur laquelle on avoit coupé le gâteau nuptial, & le fromage. Le Czar ordonna en même-temps au Grand-Chambellan de sa Garderobe, de garder soigneusement cette nappe, & que l'armoire où elle seroit placée fût fermée à double tour; & cachetée du Sceau de l'Etat. Le Grand Officier de Noce monta ensuite sur le Trône : il plaça le coussin du Czar sur celui de la Czarine, avec quarante peaux de Martre zibeline; & le Prince Daniel resta auprès du Trône, pendant que Leurs Majestés furent à l'Eglise, où l'on transporta les quarante autres peaux.

Le Czar trouva à la sortie du Palais, un Cheval Turc, superbement harnaché, & quantité d'autres Chevaux pour sa suite. On avoit préparé un superbe Traîneau pour la Czarine, & d'autres moins magnifiques pour toutes les Femmes de la Cérémonie. Le Czar étant monté sur son Cheval, fit le tour de la cour du Palais, où tous les Seigneurs & les Dames formoient un cercle. La marche commença ensuite par six Ecuyers, & par quelques autres Officiers de la Cour. Les principaux Seigneurs suivoient immédiatement, & précédoient le Czar: il étoit suivi par le reste de sa Maison. La suite de la Czarine marchoit après celle du Czar : les Officiers étoient à cheval, & les Dames dans les Traîneaux; deux files de jeunes gens en uniforme marchoient sur les côtés, afin que la multitude du Peuple ne causât aucune interruption entre la suite du Czar & celle de la Czarine.

Le Czar & la Czarine étant entrés dans l'Eglise, Leurs Majestés se placerent vis-à-vis la porte du Sanctuaire, sur deux Prié-Dieu, en dehors du Chœur : les Cierges nuptiaux, les Pains, les Lanter-

nes, le Cierge de l'Epiphanie, étoient à leur droite, & les oreillers du lit de Leurs Majestés à gauche.

Le Chœur des Chantres commença la Cérémonie par plusieurs Chants : on ouvrit la porte du Sanctuaire, & l'Archiprêtre parut à la tête du Clergé ; Leurs Majestés se placerent alors sur des peaux de Martres Zibelines, au nombre de quarante, qu'on avoit étalées par terre, sur du taffetas blanc.

Après quelques Prieres, l'Archiprêtre bénit les Lanternes, les Pains, les Cierges, les Oreillers, & du Vin contenu dans un grand Vase d'or, qui étoit porté par M. Petrowich Mazura, Chef-Somelier du Czar. Il étoit accompagné dans cette Cérémonie, par tous les autres Someliers subalternes.

Après ces différentes Cérémonies, l'Archiprêtre maria le Czar & la Czarine, & les fit boire par trois fois du Vin béni, dans un Gobelet d'or. On chantoit pendant ce temps des Chansons d'allégresse : le reste du Vin fut placé sur l'Autel, pour l'usage du Sacrifice. On complimenta ensuite le Czar, au nom du Peuple & de l'Eglise.

La Cérémonie du Mariage étant finie, le Czar prit par la main la Czarine, & la conduisit à son Traîneau. On avoit étalé par terre du taffetas blanc, auprès de ce Traîneau, ainsi qu'auprès du cheval du Czar. En retournant au Palais, la Czarine commençoit la marche, & le Czar la suivoit à cheval. On portoit devant lui le Gâteau nuptial, les Cierges, & les Lanternes bénites. A peine le Czar fut descendu de cheval à la porte du Palais, que le Grand-Ecuyer monta, l'épée nue, sur ce cheval, & M. Bochdan dans le Traîneau de la Czarine : l'un & l'autre tournerent alors plusieurs fois autour du Palais & dans la Ville.

Leurs Majestés étant arrivées au Palais, le Czar conduisit la Czarine au Salon nuptial : ils se placerent sur le Trône ; on disposa sur les côtés les Cierges, les Lanternes & le Gâteau nuptial, ainsi

qu'avant la Cérémonie. Le Czar ordonna ensuite à toute la Cour de se mettre à table : elle fut servie avec somptuosité ; mais Leurs Majestés resterent tout le temps sur le Trône, sans rien manger. Vers la fin du repas on apporta vis-à-vis de la place du Czar & de la Czarine, un chapon rôti, une tourte de confiture, un gâteau, & une saliere avec du sel. La premiere Dame de la Cérémonie s'approcha très respectueusement du Trône, enveloppa tous ces différents mets dans une nappe, & les donna aux quatre premiers Officiers de la Bouche du Czar, pour les porter dans l'appartement où le Czar & la Czarine devoient coucher. Ces mets y furent gardés soigneusement.

Après le repas, Leurs Majestés se leverent pour aller dans cet appartement : tous les Seigneurs se rangerent du côté du Czar, & toutes les Dames du côté de la Czarine. Le Prince Nikitycz, faisant les fonctions de pere du Czar, donnoit la main à la Czarine : toute la Cour conduisit Leurs Majestés dans un grand Salon qui précédoit la chambre à coucher. Le Czar s'arrêta au milieu de cet appartement avec toute la Cour, qui formoit deux haies. Le Prince Nikitycz remit alors la Czarine au Czar ; & après avoir fait un discours analogue à la circonstance, il ouvrit la porte de la chambre où Leurs Majestés devoient coucher.

On fit d'abord entrer dans cet appartement toutes les Dames de Noce, nommées *Swachy*, ainsi que tous les Hommes, nommés *Bruchi* : les Porteurs de Cierges, de Lanternes & de Couroway, entrerent ensuite, & les y déposerent. Le Czar & la Czarine suivoient immédiatement. Leurs Majestés s'arrêterent à l'entrée de la porte, & se tournerent vers l'Assemblée. Alors la Princesse Nikitycz, qui étoit restée à côté de la porte, avec un grand plat d'or rempli de froment, de bled, & d'autres graines, s'avança auprès de Leurs Majestés : elle avoit une robe longue de Zibeline, le poil en dehors. Cette Princesse, après s'être placée en face du Czar & de la

Czarine, jetta ſur la face & ſur le corps de Leurs Majeſtés, toutes les graines qui étoient dans le plat, pendant qu'on chantoit des Chanſons d'allégreſſe. Cette Cérémonie étant finie, Leurs Majeſtés entrerent dans leur appartement, avec le Prince & la Princeſſe Nykitycz, & la porte fut fermée.

Leurs Majeſtés furent à peine aſſiſes, que les Dames de la Cérémonie commencerent à chanter des Chanſons pour faire le lit nuptial. Les Officiers porterent auſſi-tôt les différents meubles qui devoient le compoſer. On diſpoſa d'abord le bois de lit, ſur lequel on mit un tapis de velours, & deux gerbes de froment par deſſus. On plaça ſur ces gerbes des matelas, des draps, une couverture très riche, & les couſſins qui avoient été bénis à l'Egliſe. Un Prêtre poſa enſuite en grande cérémonie, des Images au chevet du lit de Leurs Majeſtés ; l'une ſur la tête du Czar, & l'autre ſur celle de la Czarine.

Après que le lit fut fait, le Prince Nikitycz, qui tenoit la place de pere, & ſon épouſe, qui tenoit celle de mere, s'approcherent de Leurs Majeſtés, & les conduiſirent au lit nuptial. Tout le monde ſe retira dans l'Appartement ou Salon nuptial, & toute l'Aſſemblée ſe mit de nouveau à manger, La table étoit ſervie auſſi ſplendidement que pour le dîné, avec cette différence cependant, que les femmes s'étoient retirées dans les appartements de la Czarine, où l'on avoit préparé un Feſtin pareil. On reſta à table juſqu'au lendemain matin à neuf heures, que le Czar fit appeller le Prince Nikitycz, & ſon épouſe ; ils entrerent dans l'appartement, avec les Officiers & les Dames de la Noce. Leurs Majeſtés s'étant habillées, les Seigneurs conduiſirent le Czar dans ſon appartement, où il leur donna à déjeûner avec du gâteau & des liqueurs. Les Dames qui conduiſirent la Czarine dans le ſien, furent traitées de même.

Le Lundi, qui étoit le troiſieme jour de la Noce, le Czar fut aux bains, avec les principaux Seigneurs de la Cour, & la Czarine

avec les principales Dames. Leurs Majeſtés les prirent à la façon du Pays : ils y dînerent ſeuls, & firent ſervir ſur d'autres tables ceux qui les y avoient accompagnées. Après les bains, le Czar & la Czarine furent reconduits à la chambre à coucher, & y furent ſuivis par tous les Seigneurs & toutes les Dames de la Cour. Le Czar entra le premier, & la Czarine enſuite, la tête couverte d'un voile : elle ſe plaça à côté du Czar au milieu de l'appartement. Le Prince Nikitycz ôta avec une fleche le voile de la Czarine, afin que toute l'Aſſemblée pût la voir. Le Grand Chancelier fit publier auſſi-tôt dans le Palais, au ſon de la trompette, que le Czar permettoit de voir la Czarine. Tout le monde fut admis à rendre hommage à Leurs Majeſtés, à la façon de Ruſſie, c'eſt-à-dire, en ſe proſternant à Terre. Il y eut le même jour dans les appartements du Czar, un grand ſoupé, & le jour ſuivant un pareil chez la Czarine. Les hommes & les femmes furent admis à ces deux Feſtins ; Leurs Majeſtés y ſouperent ſur une table ſéparée, & un peu élevée.

Le Czar ayant fait témoigner au Patriarche, par le Grand Chancelier, le déſir qu'il avoit de le voir ; ce Prélat ſe rendit à la Cour à la tête de ſon Clergé. Le Czar alla recevoir le Patriarche à la porte de la Chambre d'Audience, préparée pour ſa réception. Le Prélat, après avoir donné la Bénédiction à Sa Majeſté avec la Croix d'or, s'aſſit à ſon côté dans un grand fauteuil un peu élevé, ainſi que celui du Czar, qui étoit ſeul ſur le Trône. Après quelque temps de converſation, le Garde des Archives apporta le Regiſtre, où étoit le Contrat de Mariage du Czar, pour le faire ſigner au Patriarche. Le Clergé rendit enſuite ſes hommages au Czar, & lui fit les préſents d'uſage : ils conſiſtoient en gobelets d'or & d'argent, en étoffes, & en peaux très précieuſes.

Quelque temps après le Czar ſe leva, prit le Patriarche par la main, & le conduiſit dans l'appartement de la Czarine : elle alla le recevoir dans l'antichambre ; elle fit entrer le Patriarche le premier,

& le Czar enſuite. Tout le Clergé ſuivoit la Czarine, qui reçut la Bénédiction du Patriarche avec la Croix d'or. Quand il eut béni tout l'appartement, le Clergé rendit ſes hommages à la Czarine, & lui fit des préſents, ainſi qu'il avoit fait au Czar.

Ce Prince conduiſit après ces Cérémonies, le Patriarche & tout le Clergé dans un grand Salon, où l'on avoit préparé un grand dîné. Les Officiers qui devoient ſervir furent les ſeuls qui eurent la liberté d'y entrer.

Ces différentes Cérémonies, qui ſe perpétuerent juſqu'à Pierre Ier, nous font voir en même-temps la grande autorité que les Patriarches avoient acquiſe en Ruſſie. Ils l'étendirent de plus en plus par la ſuite. » Le Souverain, ſuivant M. de Voltaire (1), marchoit nue » tête une fois l'an, devant le Patriarche, en conduiſant ſon Cheval » par la bride. Le Patriarche Nicon, que les Moines regardent » comme un Saint, & qui ſiégeoit du temps d'Alexis, pere de Pierre » le Grand, voulut élever ſa Chaire au deſſus du Trône. Non-ſeu- » lement il uſurpoit le droit de s'aſſeoir dans le Sénat à côté du » Czar, mais il prétendoit qu'on ne pouvoit faire ni la guerre ni la » paix ſans ſon conſentement ».

Au commencement du Regne de Pierre Ier, les Ruſſes ſe marioient, ſans que les prétendus ſe fuſſent jamais vus. Les parents du garçon envoyoient une eſpece de Matrône chez les parents de la fille : *Je ſais que vous avez de la marchandiſe*, leur diſoit-elle ; *nous avons des acheteurs.* Après quelques éclairciſſements, & quelques jours de négociations, les parents ſe voyoient. Lorſque le garçon convenoit à ceux de la fille, ils fixoient le jour de la Cérémonie. On conduiſoit l'avant-veille du mariage le prétendu chez ſon épouſe future : elle le recevoit ſans lui parler. Un de ſes parents étoit chargé d'entretenir le garçon. Le prétendu envoyoit le jour ſuivant un

(1) Tome I, pages 67 & 68.

présent à la Demoiselle : il consistoit dans des confitures, du savon, & autres choses de ce genre. Elle n'ouvroit la boëte qu'en présence de ses amies, qu'elle envoyoit chercher : elle s'enfermoit avec elles, ne cessant de pleurer, pendant que ses amies chantoient des Chansons analogues à son mariage.

On ne trouve plus que parmi le Peuple des vestiges de ces derniers usages. Les mœurs Européennes que Pierre Ier a tâché d'introduire dans ses Etats, ont détruit dans quelques endroits une partie des anciens préjugés. Depuis cette époque on se recherche en mariage. Parmi les Grands, les fortunes & les grandes alliances décident les parents ; les enfants, comme par-tout ailleurs, sont rarement consultés.

Les mœurs Européennes ont cependant fait peu de progrès en Russie, parce qu'elles n'ont aucun rapport avec ce Gouvernement despotique : elles y ont introduit le luxe, & la communication du Russe avec l'Etranger ; ses voyages sur-tout l'ont rendu plus malheureux, parce qu'il a eu dès-lors un terme de comparaison de son état avec celui de l'homme libre.

J'ai vu cette Nation à huit cents lieues de la Cour, & par ce moyen j'ai été à portée de la connoître.

La société en général est peu connue en Russie, sur-tout au-delà de Moscou. Eh ! comment pourroit-elle se former dans un Gouvernement où personne ne jouit de cette liberté politique qui établit par-tout ailleurs la sureté de chaque Citoyen ? Tout le monde se craint mutuellement : delà la méfiance, la fausseté, la fourberie. L'amitié, ce sentiment qui fait le charme de la vie, n'a jamais été connue en Russie : elle suppose une sensibilité d'ame qui identifie deux amis, & des épanchements de cœur qui mettent en commun leurs plaisirs & leurs peines. Les hommes ayant peu de considération pour les femmes au-delà de Moscou, elles ne sont pour rien dans la Société ; & sans elles comment en former ? Elles vivent presf-

que toujours enfermées dans l'intérieur de leurs maisons : elles y passent leurs jours dans l'ennui, au milieu de leurs Esclaves, sans autorité & sans occupation ; elles ne jouissent pas même du plaisir de la lecture, parce que la plupart ne savent pas lire. Les hommes y sont aussi ignorants que les femmes. On se voit de temps en temps en grande cérémonie : les Gouverneurs & les principaux Magistrats donnent de grands dîners plusieurs fois dans l'année. Les parents s'assemblent de même de temps à autre, pour fêter le Saint de la famille ; mais ils admettent rarement dans ces Festins des personnes qui ne soient pas alliées. Dans les grands repas on invite les hommes & les femmes ; mais ils ne sont ni à la même table, ni dans le même appartement. La Maîtresse de la maison ne paroît à l'appartement des hommes qu'au moment qu'ils vont se mettre à table : elle porte un grand cabaret couvert de verres remplis d'eau-de-vie : elle en présente dans un état d'humilité à tous les convives, qui ne la regardent seulement pas : on lui remet les verres, & elle se retire aussi-tôt.

Leurs repas sont toujours très nombreux ; tous les États y sont invités : le Militaire, le Clergé, le Magistrat & le Négociant, sont tous à la même table ; mais avec cette différence, qu'on y observe mieux que dans aucune Cour d'Allemagne, l'étiquette du rang : les Militaires y sont placés suivant leur grade ; il en est de même des autres États ; on n'a aucun égard à la naissance.

On sert tous les mets à la fois. La viande coupée en petits morceaux dans du bouillon, forme leur potage. Ils font quelquefois des ragoûts ; mais on ne peut en manger qu'autant qu'on y est accoutumé. La table est couverte communément de plusieurs pyramides de rôt : la plupart de ces pyramides sont composées de différentes sortes de gibier, & les autres de viande de boucherie. On sert en même-temps des confitures de la Chine, & celles qu'ils font avec les fruits du Pays.

Leur façon d'être à table, & leurs usages, ressemblent beaucoup, à ce qui paroît, à ceux de quelques cantons d'Allemagne; mais ils n'en ont pris que le ridicule, qu'ils ont encore augmenté. Un profond silence regne pendant le dîner; il n'est interrompu de temps en temps que par les santés qu'on porte.

A peine est-on à table que chacun verse dans son verre du vin factice que j'ai décrit ailleurs; puis tous se levent aussi-tôt pour boire à la santé les uns des autres. On appelle chaque convive par son nom de Baptême, de famille, & l'on avale une goutte de vin à chaque santé.

J'ai assisté à quelques-uns de ces dîners, composés de plus de soixante personnes : elles se saluoient toutes en même-temps. Leurs attitudes & le mêlange des différents sons offroient un spectacle assez singulier. Pierre ne pouvant se faire entendre de Jacques, s'allongeoit sur la table, & crioit de toutes ses forces : dans ce moment il étoit interrompu par François, qui le saluoit, ou par un coup de tête de Philippe, qui en se retournant de droite à gauche, ignoroit sa posture. Philippe avoit bien-tôt son tour en portant son verre à la bouche : son voisin lui donnoit un coup de coude; & en renversant une partie de son vin, l'interrompoit dans le moment le plus intéressant. Ces différentes scenes, variées sous différentes formes, se répétoient presqu'à chaque endroit de la table. Le tableau étoit d'autant plus plaisant, que tous les personnages n'étoient pas également patients. Quant à moi, je ne trouvai jamais le moment de boire à la santé de personne. Je ne cessai cependant tout le temps, de remuer la tête à droite, à gauche & en avant. On regarde comme un grand talent celui de saisir les moments si à propos, qu'on boive à la santé de tout le monde en conservant sa dignité, & sans éprouver aucun accident.

Cette premiere santé étant portée, on s'assied, & l'on a la liberté de manger quelques moments. On place dans quelques endroits de

la table des vases de verre en forme de cylindres : ils ont six pouces de haut sur quatre pouces de large. Chaque convive qui est à portée d'un de ces vases, le prend, & boit à même. Un convive commettroit une grande impolitesse, s'il prenoit un verre pour ne pas boire dans le même vase que son voisin. Cet usage est non-seulement dégoûtant, mais encore très dangereux, à cause du scorbut, très commun en Russie.

A peine a-t-on mangé quelques minutes, qu'on boit à la santé de l'Empereur. Cette santé se porte différemment : on place sur la table, devant la personne la plus distinguée, un grand bocal de verre, qui a un couvercle de la même matiere. Cette personne se leve, ainsi que son voisin de la droite : elle donne à celui-ci le couvercle, verse du vin dans le vase, & annonce qu'elle boit à la santé de l'Empereur, en saluant toute l'Assemblée. Après avoir bu elle remet à son voisin le bocal, & celui-ci remet le couvercle à celui qui le suit. Toute l'Assemblée boit ainsi à la santé de l'Empereur, tandis qu'une troupe de Musiciens chantent des Chansons analogues à la Cérémonie.

On boit de même, & dans le même ordre, à la santé des Princes & des Princesses de la Famille Royale, & l'on continue de manger pendant quelque temps.

On commence ensuite les santés de tous les convives, avec un autre bocal de verre : mais il n'est point de la beauté du premier ; il a pour couvercle une croute de pain.

Cette cérémonie d'ailleurs se pratique de même, à cela près, qu'en remettant le couvercle à son voisin, on lui dit le nom de Baptême & de famille de celui à la santé duquel on va boire, & on doit le répéter en le saluant ; ce qui devient assez embarrassant pour un Etranger, parce que les Russes ont trois ou quatre noms de Baptême. Cette cérémonie se fait dans le plus grand sérieux, & l'on doit être très exact à tout ce détail, qui se continue à la ronde. Malgré

ma bonne volonté, la cérémonie manquoit toujours à moi. J'oublois la multitude des Saints qu'on me nommoit, & dont la plupart n'avoient jamais été dans la Liste des nôtres. J'en étois cependant très mortifié. J'avois d'ailleurs communément pour voisin un Russe très zélé observateur de la regle : il avoit acquis le droit d'être le Législateur de la police de la table, & il étoit de fort mauvaise humeur lorsqu'on y manquoit. Ce Russe avoit la bonté de suppléer à mon incapacité ; mais il fut aussi embarrassé que moi dans un instant où il m'arriva des deux côtés deux croutes de pain, dont l'une avoit fait, contre l'ordre, plusieurs naufrages dans les assiettes & dans le bocal. Ne sachant à qui répondre, ni l'usage de ces deux croutes, je lui remis toute l'affaire entre les mains, & je m'assis. On lui représenta que l'Assemblée étant composée de soixante convives, on avoit fait venir un second bocal, pour accélérer la cérémonie ; mais il décida qu'il valoit mieux rester deux heures de plus à table, & ne pas manquer aux usages reçus.

Enfin on se leva de table, & l'on passa dans un autre appartement. Je crus d'abord que le dîné étoit fini, & qu'il n'étoit plus question que de prendre du caffé ; mais je fus bien étonné de trouver une petite table couverte de confitures de la Chine. Quatre grands drôles y attendoient la compagnie avec des bouteilles d'hydromel, de bierre, & de différentes liqueurs faites avec de l'eau-de-vie. D'autres apporterent des cabarets couverts de verres. On se mit à boire de nouveau ; la cérémonie est pour lors bannie du Festin. Les Russes, quoiqu'accoutumés à ce genre de vie, résistent rarement à l'excès des liqueurs qu'ils boivent après le dîné : elles sont d'ailleurs très spiritueuses, & l'on ne cesse de boire jusqu'au soir. Si l'on va se promener dans la campagne, les bouteilles & les verres suivent par-tout la compagnie : c'est ce qu'on appelle bien faire les honneurs.

Quelques Voyageurs prétendent que les femmes se livrent, ainsi

que les hommes, à tous les excès de la boiſſon. J'ai vu par-tout le contraire. Les femmes, après le dîné, reſtent dans le même appartement, où elles continuent de s'ennuyer; car trente femmes ſans hommes ne peuvent que s'ennuyer.

On fait un très grand plaiſir aux Habitants de les aller voir; c'eſt ce qu'on appelle *aller en gaſt*. Dès le moment qu'on eſt entré, la femme paroît avec le mari; elle donne un baiſer ſur la bouche à toute la compagnie. Souvent c'eſt une vieille ſeptuagénaire qui arrive en clopinant, avec une tête tremblante, & quelques reſtes de dents pourries: mais qu'elle ſoit vieille ou jeune, laide ou jolie, la cérémonie eſt toujours la même; ce ſeroit un crime dans tous les cas d'y porter de la gaieté. J'ai connu une perſonne en Sibérie qui dans ces circonſtances alloit quelquefois au devant des Dames; & quoique l'étiquette exigeât qu'il eût un air bourru, un joli minois le diſſipoit toujours. Un de ſes amis l'avertit qu'il manquoit eſſentiellement aux femmes, qui ne s'en plaignoient pas, & aux hommes, qui en étoient très mécontents.

Après cette premiere cérémonie, la Maîtreſſe de la maiſon ſe retire. Elle reparoît preſque auſſi-tôt avec un cabaret & des verres remplis de liqueurs: tout le monde ſe leve; elle en offre; on ſe ſalue, on boit, on mange pendant quelque temps, & l'on s'en va. Dans les intervalles les hommes font quelquefois la converſation; mais les femmes n'en font jamais. Si un Etranger arrive, il engage l'Aſſemblée à aller lui faire une viſite; ce qui ne ſe refuſe jamais. On ne ſort de chez lui qu'après avoir bien bu, & pour aller boire chez un autre voiſin. On paſſe ainſi toute l'après-midi à faire des viſites, & communément on ſe retire ivre.

Toute la Nation, depuis Moſcou juſqu'à Tobolsk, ne connoît point d'autre plaiſir de ſociété: on danſe quelquefois; mais cela eſt très rare, excepté dans les mariages (1).

(1) Je parlerai ailleurs de leurs Bals.

Depuis

Depuis cinquante ans environ, les femmes ont ſecoué à Moſcou & à Saint-Pétersbourg, le joug de l'eſclavage de leurs maris. Avant ce temps elles vivoient & elles étoient traitées de la même maniere que dans le reſte de la Ruſſie. Si les mœurs n'y ont pas beaucoup gagné, c'eſt qu'elles étoient trop corrompues avant ce changement. En général un homme a toujours de grands torts dans toute la Ruſſie s'il n'eſt qu'aimable.

Le ſéjour de Moſcou m'a paru préférable, à beaucoup d'égards, à celui de Saint-Pétersbourg. La Ville de Moſcou n'étant éloignée que de deux cents petites lieues de Saint-Pétersbourg, les Gouverneurs ſont trop à portée du Souverain, pour être des Tyrans ; & les Habitants en ſont aſſez éloignés, pour ne pas craindre l'échafaud par de légeres indiſcrétions de Société (1). On cherche le plaiſir à Moſcou ; on oſe à peine en parler à Saint-Pétersbourg.

Le Peuple Ruſſe n'ayant aucune idée de la liberté, eſt beaucoup moins malheureux que la Nobleſſe. Il a d'ailleurs peu de déſirs, & par conſéquent moins de beſoins : il ne connoît, principalement au-delà de Moſcou, ni induſtrie ni commerce. Le Ruſſe n'ayant rien en propre, eſt communément indifférent ſur tout ce qui peut augmenter ſes richeſſes. La Nobleſſe même ayant toujours à craindre l'exil, & la confiſcation de ſes biens, s'occupe moins de les améliorer, que des moyens de ſe procurer promptement des fonds pour ſatisfaire ſes goûts du moment.

Les Payſans Ruſſes ſe nourriſſent fort mal ; & par conſéquent facilement livrés à la fainéantiſe dans leurs Poëles, ils y vivent

---

(1) M. de Monteſquieu rapporte, Liv. 12, Chap. 12 des Paroles indiſcretes, que dans le Manifeſte de la feue Czarine, donné contre la Famille d'Olgorouki en 1740, un de ces Princes eſt condamné à mort pour avoir proféré des paroles indécentes qui avoient rapport à la perſonne de la Czarine : un autre pour avoir malignement interprété ſes ſages diſpoſitions pour l'Empire, & offenſé ſa Perſonne ſacrée par des paroles peu reſpectueuſes.

dans la débauche des femmes & de l'eau-de-vie; mais ils ne peuvent pas toujours se procurer cette boisson. Si on ne les jugeoit que sur la vie languissante qu'ils menent, on leur supposeroit peu d'idées; ils sont cependant fins, rusés, & plus fripons qu'aucune autre Nation. Ils ont encore une adresse peu commune pour voler. Ils n'ont pas le courage que quelques Philosophes ont attribué aux Peuples du Nord; les Paysans Russes sont au contraire d'une lâcheté & d'une poltronerie incroyable.

Ils n'ont aucun principe de morale : ils craignent plus de manquer au jeûne du Carême, que d'assassiner leur semblable, sur-tout un Etranger : ils prétendent & croient qu'il n'est pas du nombre de leurs freres.

L'Esclave Russe & l'Esclave Polonois paroissent contraires en tout : le premier néglige l'Agriculture; en général il est sans mœurs, fin & rusé. L'Esclave Polonois au contraire cultive les terres avec plaisir : il a des mœurs, & il est stupide. La différence du Gouvernement des deux Nations me paroît suffisante pour expliquer ces contrariétés, indépendamment des autres causes qui peuvent y avoir concouru.

L'Esclave Polonois possede des terres en propre; il est tout simple qu'il aime à les cultiver : il peut alors satisfaire ses besoins, & jouir des agréments de la vie sans avoir recours au crime. Il est d'ailleurs commandé par une Noblesse libre, qui peut dans tous les cas pratiquer impunément la vertu. S'il est stupide, c'est qu'il est asservi. L'Esclave Russe n'ayant pas un pouce de terrein, dont il puisse disposer, l'Agriculture lui est indifférente : il veut jouir, il aime l'eau-de-vie; mais il ne peut s'en procurer communément que par les vols & les forfaits : la crainte de la punition le rend fin & rusé.

L'esclavage a détruit chez les Russes tous les droits de la Nature : l'homme est en Russie une denrée de commerce qu'on vend quel-

quefois à vil prix; on arrache ſouvent des enfants des bras de leurs meres, pour les vendre à des perſonnes livrées à la débauche. La joie dont les autres Peuples jouiſſent en mettant au monde le fruit de leurs amours légitimes, n'eſt point faite pour les Ruſſes. Ce fruit eſt au contraire une ſource d'amertume pour une jeune femme: elle ſait que cet enfant peut lui être enlevé au moment qu'il joue ſur ſes genoux; elle l'allaite, elle ſe donne des ſoins pénibles pour l'élever; il ſe développe, & le terme où elle pourra en être privée approche chaque jour: elle ne peut jamais ſe flatter qu'elle trouvera dans cet enfant chéri un ſoutien, un ami dans ſa vieilleſſe. Si plus avancé en âge il eſt témoin des larmes que ces affreuſes réflexions font verſer à ſa mere, il lui en demande la raiſon; il lui prend les joues avec ſes deux mains, il les couvre de baiſers, & finit par pleurer avec elle.

Les animaux les plus vils jouiſſent des plaiſirs attachés à la naiſſance de leurs petits: l'homme en Ruſſie eſt le ſeul être qui ne puiſſe pas en goûter de ſemblables. Cet aviliſſement y détruit tous les principes d'humanité, & toute eſpece de ſentiment. Étant entré, à mon retour de Tobolsk à Saint-Pétersbourg, dans une maiſon pour m'y loger, j'y trouvai un pere enchaîné à un poteau au milieu de ſa famille: aux cris qu'il faiſoit, & au peu d'égards de ſes enfants pour lui, je jugeai qu'il étoit fou; mais point du tout. En Ruſſie ceux qui ſont chargés de recruter les Troupes, parcourent les Villages; ils choiſiſſent les hommes propres pour le Service, ainſi que les Bouchers vont par-tout ailleurs dans les étables pour y marquer les moutons. Son fils avoit été déſigné pour ſervir; il s'étoit ſauvé ſans qu'il s'en apperçût: le pere étoit priſonnier chez lui; ſes enfants en étoient les Géoliers, & on attendoit chaque jour ſon Jugement. J'éprouvai à ce récit, & au tableau que j'avois ſous les yeux, un frémiſſement d'horreur, qui m'obligea d'aller prendre à l'inſtant un logement ailleurs.

Cette conduite a rendu les Ruſſes cruels & barbares : ce ſont des animaux que leurs maîtres croient devoir écraſer avec un ſceptre de fer, pendant qu'ils ſont ſous le joug (1).

La Nobleſſe Ruſſe ayant perpétuellement ſous les yeux des Eſclaves cruels & méchants, a contracté une dureté qui n'eſt point dans ſon caractere : rampante vis-à-vis du Deſpote, de ſes Supérieurs, & de tous ceux dont elle croit avoir beſoin, elle traite avec la plus grande dureté ceux ſur leſquels elle peut avoir des droits, ou qui n'ont pas la force de lui réſiſter.

Le Peuple en Ruſſie n'ayant rien à démêler avec le Souverain, il paroîtroit qu'on devroit du-moins trouver le plaiſir dans cette claſſe de la Nation. Par-tout ailleurs les Payſans s'aſſemblent les jours de Fêtes : les peres réunis au Cabaret, ſouvent à l'ombre d'un tilleul, ſe délaſſent de leurs travaux, en buvant quelques bouteilles de vin ; ils s'entretiennent des moyens d'accroître leurs revenus, quelquefois de politique, pendant qu'un mauvais Joueur de Violon aſſis ſur un tonneau, procure à leurs enfants les plaiſirs les plus vifs.

Ces plaiſirs ſont inconnus en Ruſſie : le Peuple danſe quelquefois, principalement certains jours de Carnaval ; mais il eſt dans ce temps livré à la débauche & à l'ivrognerie : on n'oſe pas même ſe mettre en route, de crainte d'être inſulté par cette populace. Les Payſans en Ruſſie ſont communément dans leurs poëles les jours de Fêtes, ou ils reſtent debout devant la porte, ſans faire aucun exercice : l'oiſiveté eſt pour eux le plus grand plaiſir, après ceux de l'eau-de-vie & des femmes. Si un Payſan Ruſſe poſſede quelque argent, il va ſeul au Cabat (Cabaret) ; il le dépenſe, & s'enivre dans quelques minutes : il ne craint plus qu'on lui enleve ſa fortune.

(1) La corruption du Peuple Ruſſe dans l'état actuel, exige qu'on le tienne dans une dure ſervitude pendant qu'il eſt Eſclave : mais l'homme qui réfléchit conçoit aiſément qu'on pourroit, en prenant des précautions, le ramener à la liberté, ſans avoir à craindre les inconvénients qui ſe préſentent d'abord. Eſclave, il ſera toujours corrompu.

Les jeunes Payſannes s'amuſent quelquefois dans les beaux jours à ſauter par le moyen d'une planche poſée en équilibre ſur une poutre couchée par terre : elles ſe placent debout ſur l'extrémité de la planche, & s'élevent tour à tour à cinq à ſix pieds de hauteur, avec la plus grande adreſſe. On ne voit jamais d'hommes à ces exercices, & en général ils ſont rarement avec les femmes hors de leurs chaumieres.

DES ANIMAUX DOMESTIQUES ET SAUVAGES,

Des Oiseaux, des Poissons & des Insectes.

TOUTE la Nation se nourrit très mal en Russie, sur-tout depuis Moscou jusqu'à Tobolsk, ainsi qu'on l'a vu dans le détail que j'en ai fait. On trouve cependant en abondance sur cette route, tout ce qui est nécessaire à la vie, excepté du pain & du vin. Les rivieres abondent en poisson, & les campagnes en gibier de toute espece. Le Paysan mange rarement de la viande de boucherie, & encore moins de gibier : il paroît assez indifférent sur ces mets. Sa principale nourriture est le poisson, parce qu'il peut s'en procurer beaucoup, avec la plus grande facilité. Le poisson est si commun, sur-tout en Sibérie, qu'au-lieu d'en acheter aux Pêcheurs, on fait souvent marché avec eux pour un ou plusieurs coups de filet, au risque des événements. On est toujours sûr d'avoir pour neuf ou dix sous assez de poisson pour nourrir toute une famille pendant plusieurs jours. On se procure aisément du gibier à vil prix ; mais les Russes l'accommodent mal, & avec la plus grande malpropreté. Bien des personnes vivent ailleurs pour les plaisirs de la table ; un Etranger ne prend de nourriture en Russie que pour vivre.

La Perdrix est très commune à Tobolsk & dans toute la Russie, ainsi que le Coq de bruyere, la Gelinote & la Caille ; mais tous ces Oiseaux ont un goût de marais très désagréable. On trouve de même dans les environs de Tobolsk & dans toute la Sibérie septentrionale, des bandes innombrables d'Oiseaux aquatiques ; mais la plupart, ainsi que les Oiseaux de Proie, sont connus dans le reste de l'Europe.

Caresme de Fecamp del.

PLONGEON A GORGE ROUGE.

LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH ROYAL ASIATIC SOCIETY

J'ai rapporté des environs de Tobolsk les Oiseaux suivants :

Le Paon de Mer.
L'Huîtrier ou la Pie de Mer.
Le Vanneau Suisse.
Le Vanneau gris.
La Barge brune.
La grande Barge grise.
Le Canard siffleur.
Le Canard à longue queue.
Le petit Morillon.
La grande Sarcelle & la petite.
Le Canard sauvage ordinaire.
La grande Mouette cendrée.
Le Goiland.
Le grand Courlis.
La Macreuse.
Le Plongeon.

Tous ces Oiseaux ayant paru dans différents Ouvrages, je n'ai fait graver que les deux derniers, parce qu'ils different à quelques égards, de ceux dont M. Brisson a donné la description dans son Ornithologie. (1)

Le Plongeon de Sibérie (N°. IX) paroît être celui que M. Brisson a décrit sous le nom de Plongeon à gorge rouge (Tom. VI, pag. 111) (N°. III). La description que j'en donne ici est la même que celle de cet Académicien. Je renvoie à des Notes les différences que j'y ai observées.

J'ai rangé le second Oiseau (N°. X) dans la classe des Macreuses. J'ignore si cette espece de Macreuse a été gravée : elle a cependant quelque rapport avec celle dont M. Brisson a donné la description (Tom. VI, pag. 420, n°. 28). On pourra s'en assurer, en comparant ma description à celle de cet Auteur. Je me suis rapproché de la sienne dans tous les cas où les rapports de ces deux Oiseaux me l'ont permis, afin de les faire mieux connoître.

(1) On trouve aussi quelques-uns de ces Oiseaux dans l'Ornithologie de M. Salerne, imprimée en 1766, & qui se vend chez Debure pere, Libraire.

Le Plongeon à gorge rouge (N°. IX).

Il est un peu plus gros que le Canard domestique : sa longueur depuis le bout du bec jusqu'à celui de la queue, est d'un pied onze pouces six lignes, & jusqu'à celui des ongles, de deux pieds trois pouces sept lignes : son bec depuis sa pointe jusqu'aux coins de la bou-

On voit encore dans les environs de Tobolsk des Pélicans, des Cignes, & quelques Grebes. Les Paons de Mer varient à l'infini; on en trouve à peine deux qui se ressemblent.

Les Rivieres & les Lacs de Sibérie, ainsi que ceux de Russie, contiennent presque tous les Poissons qu'on trouve en Europe, les Truites, les Brochets, les Tanches, les Brêmes, les Carpes; mais les Anguilles, les Ecrevisses, les Saumons ordinaires, & les Eperlans, y sont très rares. On y trouve toutes les especes d'Esturgeons. Le Poisson blanc est le plus commun de tous.

Les Rivieres de Sibérie abondent en beaucoup d'autres Poissons inconnus en Europe. Le Sterlet est de ce nombre, (N°. XI). Ce Poisson a un si grand rapport avec l'Esturgeon, qu'on ne peut, pour ainsi dire, y observer aucune différence, sinon qu'il est beaucoup plus petit & beaucoup plus délicat (1). Il est si gras qu'on n'a pas besoin d'huile pour le faire frire. Sa graisse est jaune; on en fait des provisions pour s'en servir dans la Cuisine. On ramasse avec soin ses œufs, ainsi que ceux de l'Esturgeon; on les fait un peu cuire dans l'huile, avec

(1) Il a éét dessiné sur l'Original que j'ai rapporté.

che, a deux pouces dix lignes de long; sa queue un pouce dix lignes; son pied deux pouces huit lignes; celui du milieu des trois doigts antérieurs joint avec l'ongle, a trois pouces une ligne, l'extérieur trois pouces trois lignes, l'intérieur deux pouces huit lignes; & celui de derriere huit lignes seulement. Il a trois pieds huit lignes de vol; & ses aîles, lorsqu'elles sont pliées, ne s'étendent guères au-delà de l'origine de la queue: le sommet de la tête est couvert de petites plumes brunes dans leur milieu, & cendrées sur leurs bords: tout le reste de la tête, la gorge & les côtés du cou, jusque vers les deux tiers de sa longueur, sont cendrés: l'occiput & le dessus du cou, ainsi que ses côtés dans sa partie la plus voisine du corps, sont couverts de petites plumes brunes bordées de blanc des deux côtés; ce qui les fait paroître variées de taches longitudinales, les unes brunes, les autres blanches: cependant les plumes du cou qui approchent le plus du dos, au-lieu d'être bordées de blanc, sont marquées seulement sur leurs bords, de petites taches de cette couleur: le dos, le croupion & les couvertures du dessus de la queue, sont d'un brun brillant; les plumes scapulaires sont de la même couleur, quelques-unes étant marquées de quelques petites taches blanches. Sur la partie inférieure du cou, est une tache d'un très beau

du

Tom. I. N°. XI.

J.B. le Prince del. J.B. Tilliard Sculp.

LE STERLET.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE

DU PROGRÈS DES SCIENCES ET DES ARTS EN RUSSIE;

Du génie de la Nation, & de l'éducation.

EN 1689 Pierre Ier gouverne la Russie : il conçoit le projet d'éclairer sa Nation livrée à l'ignorance depuis plus de sept cents ans. Il voyage en Europe pour s'instruire des Sciences, des Arts, & de tout ce qui peut concourir à remplir ses vues. Dans ses voyages, rien ne lui échappe ; il voit les Savants ; il va chercher l'Artiste dans son Attelier ; il approfondit l'Art, juge l'Artiste, & l'engage à son service lorsqu'il est supérieur. Tous les Souverains s'empressent de seconder les vues de ce grand Homme : des Colonies de Savants & d'Artistes de tous les genres, partent pour la Russie de toutes les parties de l'Europe. Pierre Ier de retour dans ses Etats, fait élever des Asyles consacrés aux Sciences & aux Arts. Tous les Établissements formés en Europe dans la succession des temps, paroissent en même-temps en Russie : la Noblesse abandonne ses barbes dégoûtantes & ses anciens habits ; les femmes, auparavant enfermées dans leurs maisons, paroissent dans les Assemblées, inconnues en Russie jusqu'à cette époque. Sa Cour devient brillante. Pierre Ier semble avoir créé une nouvelle Nation : mais il n'a fait aucun changement dans la constitution du Gouvernement ; la Nation est toujours dans l'esclavage, & il en resserre les liens. Il force toute la Noblesse à servir ; personne ne peut en être exempt. On choisit dans le Peuple une troupe de jeunes Esclaves : ils sont distribués dans les Académies & les Ecoles : on destine les uns aux Let-

res ; les autres aux Sciences & aux Arts, ſans conſulter leur talent ni leur diſpoſition. Pierre parcourt les Académies & les Atteliers : il prend ſouvent le rabot & le ciſeau ; mais il ôte le pinceau des mains du jeune Artiſte qui peint Armide entre les bras d'Arnaud, pour lui faire donner les batogues (1).

Les ſucceſſeurs de Pierre I[er] ſuivent le même plan : l'Académie des Sciences acquiert cependant de la célébrité ; les Bernoulli, les Deliſle, les Herman, les Euler, y ſoutiennent la réputation qu'ils ont acquiſe ailleurs : les Arts y paroiſſent avec quelque éclat ; mais la réputation de l'Académie & les Arts diſparoiſſent à meſure que la Parque moiſſonne les grands Hommes qui y ont été appellés, ou qu'ils abandonnent la Ruſſie. Les Souverains ne ceſſent de procurer à leurs Sujets des Maîtres habiles, d'exciter & de favoriſer les talents ; néanmoins après plus de ſoixante ans, pourra-t-on nommer un ſeul Ruſſe qui ſoit à citer dans l'Hiſtoire des Sciences ou des Arts ?

Les gens de mérite attirés en Ruſſie de chez l'Etranger, découragés pour la plûpart, n'y travaillent plus avec le même zele qu'ils faiſoient dans leur Patrie. L'Académie de Saint-Pétersbourg poſſédoit en 1761 pluſieurs Etrangers du premier mérite, parmi leſquels on peut citer M[rs] Epinus, Leman, Braun, Muler, ci-devant Secrétaire de l'Académie, & actuellement Directeur d'une École à Moſcou (2), Tauber, Stelin. Feu M. Lomanoſow, Ruſſe, annonçoit du génie ; il ſeroit devenu par-tout ailleurs un Académicien diſtingué. M. Rumouski, trop jeune encore pour s'être fait une réputation, eſt né avec des talents, & avec un zele qui n'eſt pas commun parmi les Ruſſes.

Malgré cette Colonie de Savants, on diroit que le génie de la plûpart eſt comme éteint, dès qu'ils ſont transportés en

(1) Voyez les Supplices, page 226.

(2) J'ai appris ce changement à mon retour en France.

Russie; & le nom des gens de mérite que la Russie possede, semble destiné à faire le principal éclat de leurs Académies & de leurs Ecoles. Ceux qui ne lisent pas les Annales des Sciences, témoins irrécusables de ce que j'avance, peuvent consulter des milliers de Voyageurs qui ont séjourné à Saint-Pétersbourg & à Moscou.

Cet état des Sciences & des Arts en Russie suppose un vice dont il faut chercher la source dans le défaut de génie de la Nation, ou dans le Gouvernement & le climat. Un Philosophe (1), dont le nom sera en vénération à la postérité la plus reculée, en examinant la différence des hommes par rapport aux climats, nous représente les Peuples du Nord avec des organes grossiers, ainsi que les fluides qui les animent, plus propres à produire de grands corps vigoureux que des hommes de génie; mais le même Philosophe nous fait envisager ces mêmes Peuples comme très courageux, simples, confiants, sans soupçons, sans politique & sans ruse, ayant peu de vices, & assez de vertus, beaucoup de sincérité, de franchise, & peu de sensibilité pour le physique de l'amour. Voyageant en Russie, j'ai reconnu par-tout un Peuple très différent de celui que je comptois trouver, d'après les idées de ce celebre Philosophe (2). Il est vrai que dans cette assertion il a considéré les Peuples du Nord indépendamment du Gouvernement; & celui de Russie a tellement dénaturé l'homme, en subjuguant jusqu'à ses facultés les plus indépendantes du Souverain, qu'il est même très difficile d'apprécier le caractere distinctif de la Nation; & c'est pour cette raison que je me suis borné jusqu'ici à rapporter des faits.

D'autres Philosophes ont cru voir dans l'éducation & dans la constitution des différents Gouvernements, les seuls principes des différences qu'on observe dans les diverses Nations par rapport au

(1) Montesquieu, Livre 14, Chapitre 2, combien les hommes sont différents dans les divers climats.

(2) Articles de la Religion, du Gouvernement, des Mœurs, &c. &c.

génie, aux talents, aux passions ; & alors le Gouvernement despote auroit tout fait en Russie. J'ai fait dans ce Pays quelques observations qui m'ont paru propres à répandre du jour sur cette matiere. L'application qu'on en peut faire exige que je rappelle ici quelques vérités & quelques opinions déja connues (1).

L'homme, ainsi que les animaux & les plantes, est un composé de solides, de liqueurs & de fluides ; les fibres, les vaisseaux & les filieres forment les premiers solides, & les autres leur doivent leur origine. Dans l'homme les liqueurs sont le chyle, le sang, & celles qui sont formées de cette derniere liqueur, ou qui proviennent de sa destruction. Ces différentes substances constituent la machine animale de l'homme ; mais elle suppose un premier moteur qui la mette en jeu, & lui donne la vie. Tous les Physiciens & les Anatomistes placent ce premier moteur dans le feu élémentaire ; quelques-uns le nomment esprit universel, acide vitriolique, le phlogistique, la matiere électrique, &c. C'est ce premier fluide qui donne la vie à tout l'Univers ; mais il est si subtil, qu'il n'agit sur nos organes que par l'air & les autres fluides secondaires qui forment notre atmosphere, & qui ont quelque affinité avec lui.

Le fluide de l'Univers, ou cet esprit universel, est donc la cause immédiate du mouvement des liqueurs & des fluides de notre organisation, & ces liquides produisent dans l'homme les ressorts & les vibrations des vaisseaux, des nerfs, & le jeu de toute la machine animale.

Nous respirons le fluide de l'Univers avec l'air, & il se trouve combiné avec les aliments que nous prenons, dans le rapport d'affinité qu'il a avec ces matieres, ou plutôt avec l'air qu'elles contiennent. Les organes & les fluides de la digestion font un extrait de

(1) J'ai puisé presqu'en entier ces vérités & ces opinions dans les Œuvres Physiologiques de M. Lecat, Tome I. Je cite ici ce savant Physicien une fois pour toutes.

ces aliments, & produisent le chyle, où ce fluide universel se trouve modifié de nouveau. Le chyle est la premiere liqueur, & la source de toutes les autres; ces dernieres doivent conserver par conséquent une partie des qualités de la premiere. Le chyle passant dans les organes de la circulation, se métamorphose en sang. Ce liquide, parvenu à son degré de perfection dans les poumons, le cœur le pousse par l'aorte à toutes les parties de la machine, & principalement droit au cerveau, où il passe par des filtres des plus déliés, dépouillé de son alliage le plus grossier, qu'il laisse dans le sang; & c'est l'assemblage pur de cette substance précieuse qui forme le fluide animal ou le suc nerveux; il est le résultat de tous les aliments transformés en chyle, en sang, modifié par l'esprit universel, & combiné avec lui. Ce fluide, que j'appellerai dans la suite suc nerveux, & que M. le Cat appelle fluide animal, est le principal organe du sentiment & des facultés de l'ame: il existe chez les animaux ainsi que chez les hommes, & peut-être dans les plantes avec lesquelles notre formation & notre accroissement ont tant de rapport.

Ce suc nerveux fait une espece de lac dans le cerveau; la moëlle épiniere en est le principal fleuve, & les nerfs autant de rivieres ou de ruisseaux qui arrosent & vivifient toutes les parties de l'animal. Les nerfs étant des vaisseaux, leur structure est telle, que les parois de ces canaux sont faits d'autres vaisseaux beaucoup plus petits; ils aboutissent d'une part au cerveau, & de l'autre à la peau, où ils s'épanouissent & forment des houpes nerveuses: le suc nerveux, après avoir été filtré dans la substance du cerveau, les fibres de ce viscere le charient, & le versent immédiatement dans les nerfs: la partie la plus grossiere versée dans la cavité du nerf, devient le principe du mouvement, & la partie la plus épurée de ce suc nerveux coule dans les petits tuyaux des parois des nerfs; elle y forme une continuité, malgré les nœuds dont les nerfs sont parsemés, & devient l'organe du sentiment. Ce suc nerveux, aussi subtil que la

lumiere, tranſmet au cerveau dans un inſtant, toutes les impreſſions dont il eſt affecté. Ce ſyſtême des nerfs & du ſuc nerveux, établit le ſyſtême de nos ſenſations, de nos idées, de l'eſprit, du génie, & de toutes les facultés de l'ame penſante.

On a vu par la formation du ſuc nerveux, qu'il eſt le réſultat de nos aliments combinés avec le fluide univerſel : il doit donc avoir certains rapports avec nos aliments, &, pour ainſi dire, au terroir, ainſi que le fluide qui anime les plantes.

L'eſprit univerſel, quoique par-tout le même, n'agit ſur nos organes que par le véhicule de l'air, & des autres fluides ſecondaires de notre atmoſphere. Son activité & ſon jeu dépendent donc de ces cauſes ſecondaires; & ne l'éprouve-t-on pas dans les temps nébuleux & orageux? Certaines perſonnes annoncent même ces événements par les incommodités qu'elles éprouvent, & ceux qui jouiſſent de la meilleure ſanté ſont lourds, peſants; toute la machine eſt affaiſſée, parce que l'action du fluide univerſel étant embarraſſée, le jeu des fluides qui animent nos ſolides, & qui conſtituent l'économie animale, le ſont dans le même rapport. Ainſi s'il exiſtoit un climat où ces cauſes phyſiques ſeroient conſtamment les mêmes, ou dans un rapport à peu-près ſemblable, il eſt conſtant que les hommes ſeroient affectés de la même maniere, & qu'ils auroient rarement du génie.

Mais puiſque l'atmoſphere a une ſi grande influence dans la conſtitution de l'homme, & par conſéquent dans ſes facultés, les effets de l'atmoſphere doivent avoir des rapports analogues aux différentes hauteurs du ſol que l'homme habite, faiſant abſtraction des autres cauſes locales qui doivent apporter des exceptions à cette loi générale. Cette opinion eſt un ſyſtême reçu par rapport aux végétaux. On décide dans bien des cas la hauteur du terrein, par la connoiſſance des plantes qui y croiſſent; & connoiſſant la hauteur du terrein, on ſait les plantes qu'on doit y trouver. Ces faits ſont dans

le nombre des vérités connues, car on a encore mieux obſervé les plantes que les hommes; peut-être parce que les émigrations & le mêlange des Nations n'ayant plus laiſſé aux hommes leurs caracteres originaux, ils ſont devenus par cette raiſon plus difficiles à ſaiſir, ainſi que l'obſerve M. Rouſſeau.

L'atmoſphere eſt compoſée de différents fluides, de vapeurs & d'exhalaiſons qui s'élevent de la ſurface de la terre. Si l'on imagine l'atmoſphere diviſée par couches, les premieres contiendront les parties les plus groſſieres; & à meſure qu'on s'élevera, l'air deviendra plus pur, il aura plus de reſſort, & le fluide univerſel aura plus d'action dans le même rapport.

D'après ces notions, quoique générales, on eſt forcé d'admettre, avec M. de Monteſquieu, l'influence des climats ſur les Peuples: peut-être ce grand Homme a-t-il trop étendu ſes effets.

On conclut également de ce qui précede, qu'il eſt néceſſaire d'avoir égard à la hauteur du ſol ſur lequel vivent les hommes, pour pouvoir comparer leur caractere au climat.

La Ruſſie n'eſt, pour ainſi dire, qu'une vaſte plaine depuis Saint-Pétersbourg juſqu'à Tobolsk: une chaîne de montagnes la traverſe du Midi au Nord au ſoixante-quinzieme degré de longitude. On trouve dans différents endroits de cette plaine des endroits élevés ou plateaux, comme à Moſcou, Cacy, & des monticules ou buttes dans d'autres endroits, ainſi que ſur la route de Saint-Pétersbourg à Moſcou; mais elles ſont peu élevées. J'ai nivellé cette plaine de Saint-Pétersbourg à Tobolsk, ſur une diſtance de près de ſept cents lieues, & j'ai traverſé & nivellé de la même maniere cette chaîne dans deux endroits différents, éloignés de ſoixante lieues environ. Ces nivellements m'ont procuré avec exactitude les hauteurs de toutes les poſitions où j'ai fait des obſervations en route. Ces réſultats, combinés avec la Géographie & les autres connoiſſances que j'ai acquiſes ſur le Pays, m'ont procuré les moyens de

donner la hauteur du ſol de la Ruſſie, de Saint-Péter sbourg à Tobolsk, avec une exactitude plus que ſuffiſante pour l'objet que je me propoſe ici (1).

Je conſidere le Pays compris entre Saint-Pétersbourg & Tobolsk, comme une vaſte plaine de ſept cents lieues environ, de l'Oueſt à l'Eſt, & de cinq cents du Sud au Nord : elle a à l'Oueſt la Mer Baltique, au Nord la Mer Glaciale, au Sud la Mer Noire & la Mer Caſpienne, & l'Irtysz la termine à l'Eſt. Cette plaine immenſe eſt compoſée de différentes autres plaines qui forment de nouveaux Plans. Je n'en diſtingue cependant que deux : le plus bas eſt aux environs de la Mer, & s'étend quelquefois juſqu'à cent & cent cinquante lieues, ainſi que de Saint-Pétersbourg à Jachelbitcha ; ſur une diſtance de quatre-vingt-dix lieues de deux mille toiſes. (*Voyez* la Coupe XVII). J'ai déterminé la hauteur moyenne de ce Plan de trente-une toiſes au deſſus du niveau de la Mer, & le ſecond de cent cinquante toiſes. Celui-ci occupe la plus grande partie de cette plaine. J'ai traverſé ce Plan ſur une diſtance de plus de quatre cents lieues. On trouve quelquefois d'autres plaines intermédiaires, comme dans les environs de Tobolsk. La hauteur de ces derniers Plans eſt de quatre-vingts toiſes environ ; mais ils ont peu d'étendue, & ſe rapprochent des deux autres, en s'abaiſſant à meſure qu'on avance vers le Nord, & ils s'élevent en allant vers le Midi.

Les monticules & les plateaux ſe trouvent principalement ſur le ſecond Plan, que j'ai déterminé de cent cinquante toiſes. Ces inégalités ſont rares : leur hauteur par rapport au niveau de la Mer, eſt de deux cents vingt toiſes, & de ſoixante-dix environ au deſſus du

(1) Je m'étois propoſé de rapporter ici un extrait de ce nivellement ; mais cette Note étant trop étendue, on trouvera cet extrait à la ſuite du nivellement. On peut conſulter les Cartes (nº. VI, VII, VIII, IX, XI & XXVII), & les Coupes (nº. XVII, XVIII, XIX, XX & XXI).

Plan,

Plan ſur lequel elles ſont placées ; leur étendue eſt ſouvent de vingt lieues de diametre, & quelquefois plus. On parvient à leur ſommet par une pente douce & preſque inſenſible. Le Pays montagneux comprend la chaîne qui ſépare la Ruſſie de la Sibérie. Cette chaîne eſt la ſeule qu'on trouve dans cette ſurface immenſe de ſept cents lieues environ en longueur, & de cinq cents en largeur. Elle eſt placée de même ſur le ſecond Plan, dont la hauteur eſt de cent cinquante toiſes au deſſus du niveau de la Mer. J'ai déduit d'un grand nombre d'obſervations, la hauteur moyenne de ces montagnes de deux cents quatre-vingt-dix toiſes ; & par conſéquent elles n'ont que cent quarante toiſes au deſſus du Plan ſur lequel elles ſont placées. Il y en a quelques-unes cependant dans les environs d'Ekaterinbourg & de Solikamskaïa, qui s'élevent juſqu'à trois cents neuf, & quatre cents ſoixante-onze toiſes. (Coupe 19 & 21).

On voit par cet expoſé, que cette partie de la Ruſſie ne préſente en général que des plaines immenſes preſque de niveau. On n'y trouve point, comme en France, des inégalités ; elles ont une grande influence dans les variétés qu'on obſerve dans le ſol des Provinces de France, & dans l'atmoſphere que ſes Habitants reſpirent. Ces inégalités forment des Pays montagneux vers la partie méridionale de ce Royaume, & dans les autres des collines & des côteaux plus ou moins élevés. Auſſi quoique la France n'ait que deux cents quarante lieues environ de l'Oueſt à l'Eſt, & deux cents vingt-cinq du Sud au Nord, ſes Provinces, au nombre de trente-huit, offrent preſque toutes des productions différentes ; & l'on obſerve dans les Habitants, à travers le caractere général de la Nation, des différences très marquées. Tout le monde connoît ces différences entre les Gaſcons, les Normands, les Picards, les Bretons, les Champenois, & les Habitants du Berry : elles ſont les ſources des ſobriquets qu'on leur a donnés.

La Ruſſie au contraire eſt preſque de niveau ; on trouve auſſi

les mêmes productions végétales depuis Saint-Pétersbourg jusqu'à Tobolsk, sur une distance de près de sept cents lieues, quelque peu de bled, du chanvre ; & des portes de Saint-Pétersbourg jusqu'à celles de Tobolsk (1), on ne trouve que des pins, des sapins, & quelques especes de bois blanc. Cette uniformité frappante s'étend sur les animaux & les hommes : les Rivieres contiennent les mêmes Poissons, excepté le Sterlet, qui devient plus rare à mesure qu'on approche de Saint-Pétersbourg. On trouve dans les bois les mêmes animaux. Le terrein des environs de Tobolsk étant plus marécageux qu'ailleurs, les Oiseaux aquatiques y sont plus nombreux ; quelques-uns different à la vérité de ceux qu'on trouve dans le reste de la Russie. Des arbres fruitiers croissent dans les environs de Moscou ; mais ces petites exceptions n'infirment point la loi générale ; elle subsiste dans toute son étendue.

Quant aux hommes, celui qui a parcouru une Province de cette contrée connoît tous les Russes ; ils ont la même taille, des passions semblables, la même tournure d'esprit, les mêmes mœurs. On n'observe point la plus petite différence dans leurs plaisirs, dans leurs exercices, dans leur méthode pour cultiver la terre, dans leur habillement. Cette uniformité s'étend jusqu'aux maisons qu'ils habitent. J'excepte cependant, à quelques égards, de cette observation générale, les Wotiakes, les Scheremiches, les Schuwaschi, & les Tartares : ces Peuples, qui se sont fixés dans de petits cantons de la Russie, vers les limites occidentales de la Sibérie, ont conservé leur habillement, quelques-uns leur Religion, & une partie de leurs mœurs ; mais dans tout ce qui dépend du climat, les causes physiques sont si puissantes, qu'elles ont rangé tous ces Peuples dans la classe des Russes (2).

J'ai observé dans les Pays élevés quelques différences entre les

(1) En passant par Solikamskaïa.

(2) Les Wotiakes sont cependant d'une petite taille : on en parlera ailleurs.

Peuples qui les habitent & ceux des plaines. J'en ai même rapporté quelques-unes dans le détail de mon voyage, ignorant alors l'usage que j'en ferois ici. J'ai reconnu dans le Pays élevé plus de vivacité & de gaieté que dans le Pays bas, particuliérement à Makhneva (page 71). J'ai fait la même observation à Ekaterinbourg, dont je parlerai par la suite, & ces différences y sont encore plus marquées; elles deviennent considérables, si l'on compare les Habitants de Moscou à ceux de Saint-Pétersbourg; mais dans ces deux dernieres Villes le Gouvernement y contribue beaucoup, ainsi que je l'ai observé (page 193). Cependant ces différences entre les Habitants des Pays élevés & ceux de la plaine, n'y sont pas aussi décidées que dans les autres parties de l'Europe.

Dans les plaines immenses de la Russie, les rivieres ont peu de pente; les eaux de pluie, & celles qui proviennent de la fonte des neiges, ont peu d'écoulement. Ces eaux rendent en général ce Pays très aquatique: la surface de la terre, couverte presque par-tout de bois, concourt encore à rendre l'atmosphere plus humide; & l'été est toujours trop court, pour que le Soleil puisse dessécher ce terrein. De-là cette multitude de marais qu'on rencontre en Russie, même au milieu du Continent, & à trois ou quatre cents lieues des Mers.

L'hiver paroît presque le seul temps de l'année où les Habitants puissent jouir d'une atmosphere pure; & alors le froid devient si rigoureux, que la Nature entiere y paroît dans une inertie perpétuelle. Tous les Habitants renfermés & calfeutrés dans leurs poèles, y respirent un air infecté par les exhalaisons & les vapeurs que produit la transpiration. Ils vivent dans ces poèles livrés à la fainéantise, dormant presque toute la journée dans une chaleur étouffante, & ils ne font presqu'aucun exercice (1). Ce genre de vie & le climat, occasionnent & entretiennent une si grande dissolution dans le sang de ces Peuples, qu'ils sont obligés toute l'année d'avoir recours deux fois

(1) Pages 56 & 67.

par ſemaine à leurs bains, pour ſe débarraſſer, par une tranſpiration forcée, de l'humidité qui domine dans leur tempérament.

On conclut aiſément de ce qui a été dit, que les Ruſſes doivent avoir un ſuc nerveux groſſier, ſans jeu & ſans activité, plus propre à former des tempéraments vigoureux que des hommes de génie: leurs organes intérieurs ne peuvent avoir ni reſſorts ni vibrations; la flagellation qu'ils ſe donnent perpétuellement dans leurs bains, & la chaleur qu'ils y éprouvent, détruiſent toute la ſenſibilité des organes extérieurs (1). Les houpes nerveuſes n'étant plus ſuſceptibles d'impreſſions, elles ne peuvent plus les tranſmettre aux organes intérieurs; auſſi M. de Monteſquieu obſerve qu'il faut écorcher un Ruſſe pour lui donner du ſentiment (2). Le défaut de génie chez les Ruſſes paroît donc être un effet du ſol & du climat.

On auroit pu appuyer cette concluſion par d'autres raiſonnements également fondés; mais cet Ouvrage étant deſtiné à rapporter des faits, il ne permet pas de s'appéſantir ſur cette digreſſion, peut-être déja trop longue.

Il eſt auſſi rare de trouver de l'imagination dans le Ruſſe, que du génie; mais ils ont un talent particulier pour imiter. On fait en Ruſſie un Serrurier, un Maçon, un Menuiſier, &c. comme on fait ailleurs un Soldat. Tous les Régiments poſſedent auſſi dans leur Troupe les Artiſtes qui leur ſont néceſſaires; ils ne ſont pas obligés de les tirer des Atteliers, ainſi que par-tout ailleurs. Ils décident à la taille, ceux qui ſont les plus propres aux Arts qu'on leur deſtine. On donne à un Soldat une ſerrure pour modele; on lui ordonne d'en faire de ſemblables, & il en fait avec la plus grande adreſſe: mais il eſt néceſſaire que le modele ſoit parfait; il le copieroit avec tous ſes défauts, quoiqu'il fût ſouvent aiſé de les corriger. Les Artiſtes & les Ouvriers de tout genre ſont dans le même cas.

Ce talent ſingulier des Ruſſes eſt ſi frappant, qu'on le recon-

(1) Pages 50 & 56.
(2) Liv. XIV, Chap. II.

noît dans la Nation en arrivant en Ruſſie. On y obſerve aiſément, qu'elle le poſſede à un degré ſi ſupérieur, qu'on auroit pu en former un Peuple bien différent de celui qui exiſte.

J'ai dit ailleurs que les Ruſſes étoient naturellement gais; qu'ils avoient l'eſprit de la Société, & qu'ils l'aimoient; & ne le voit-on pas parmi les Ruſſes qui voyagent chez l'Etranger? Pourquoi le Ruſſe eſt-il donc ſi différent de ce qu'il pourroit être, au-moins à certains égards? C'eſt dans l'éducation & le Gouvernement qu'il faut chercher la ſolution de ce problême.

Dans un bon Gouvernement, l'éducation des enfants doit être dirigée vers la vertu, l'amour de la Patrie & le bonheur de la Société. Cette éducation eſt étroitement liée avec le Syſtême politique d'un bon Gouvernement; mais elle ſuppoſe que l'intérêt du Souverain ſoit le même que celui de la Nation. C'eſt dans les rapports & l'exacte combinaiſon de ces deux intérêts, qu'on trouve l'ordre & l'harmonie d'une bonne adminiſtration: elle fait la puiſſance du Souverain, & le bonheur des Peuples. On voit naître dès-lors cet amour de la Patrie, qui fait que chaque Citoyen ne trouve ſon bonheur que dans celui de la Nation; la reconnoiſſance publique fait germer & entretient l'amour de la gloire, produit les grands Hommes, & leur aſſure la vénération de la poſtérité.

L'amour de la gloire & de la Patrie ſont inconnus en Ruſſie; le deſpotiſme (1) y détruit l'eſprit, le talent, & toute eſpece de ſentiment. Perſonne n'oſe penſer en Ruſſie; l'ame, avilie & abrutie, en perd juſqu'à la faculté. La crainte eſt, pour ainſi dire, le ſeul reſſort qui anime toute la Nation.

J'ai vu dans leurs Ecoles le jeune Géometre étudier Euclide avec un billot pendu à ſon cou (2), & des Maîtres commander aux talents comme on commande l'exercice à l'Armée.

---

(1) Voyez l'Article du Gouvernement (page 110).

(2) J'ai parlé page 38 de cette punition.

J'ai ſu par un fameux Artiſte Etranger, qu'étant chargé de diriger une de leurs Ecoles, il rencontra un Eleve d'un talent ſupérieur parmi ceux qu'on lui avoit confiés. Jaloux de former un Sujet qui lui fît honneur, il cultiva avec le plus grand ſoin cette jeune plante : il voyoit chaque jour avec joie les progrès de ſon Eleve ; mais bien-tôt le jeune homme n'en fit plus aucun. Cet Artiſte, après avoir épuiſé tous les moyens de douceur pour l'encourager, lui demanda ſur le ton de la plus grande amitié, la raiſon de ſon dégoût pour le travail..... Je ſuis Eſclave de M. * * * ; quand je ſerai habile, il me rappellera pour me faire travailler chez lui ; je ſerai maltraité, & j'aime bien mieux vivre comme mes camarades.

J'ai connu pluſieurs perſonnes qui étoient convaincues que les Ruſſes étoient incapables de faire de grands progrès dans aucun genre. Je crois cette opinion abſolument fauſſe : ils ont été induits en erreur par des faits ſemblables à celui du jeune Eſclave dont je viens de parler. Ces faits au contraire ſuppoſent au-moins beaucoup de jugement.

Le Gouvernement a cru remédier à une partie de ces inconvénients, en ordonnant que tous ceux qui ſe diſtingueroient dans les Ecoles, ne ſeroient plus Eſclaves de leurs Seigneurs, mais qu'ils appartiendroient à l'Etat. Alors ou les Seigneurs n'envoient plus leurs Eſclaves aux Ecoles, ou ils trouvent toujours le moyen de ſe les conſerver ; & dans tous les cas ils ſont toujours Eſclaves.

Je pourrois citer ici quantité de faits ſemblables à ceux que je viens de rapporter, & dont j'ai été témoin. Je les ſupprime, parce qu'ils compromettroient des perſonnes actuellement en Ruſſie. Le ſouffle empoiſonné du deſpote s'étend ſur tous les Arts, ſur toutes les Manufactures, & pénetre dans tous les Atteliers. L'on y voit les Artiſtes enchaînés à leur Etabli. J'en ai été témoin pluſieurs fois, principalement à Moſcou, & c'eſt avec de pareils Ouvriers que les Ruſſes s'imaginent pouvoir contrefaire les étoffes de Lyon.

Pierre I[er] étoit convaincu, & toute la Nation l'eſt encore au-

jourd'hui, qu'il faut conduire les Russes de cette maniere. Cette conduite pouvoit avoir des fondements à quelques égards, lorsque Pierre I[er] parvint au Trône ; mais il est bien singulier que ce détestable préjugé subsiste toujours en Russie.

L'orgueuil des Russes est encore un grand obstacle au progrès des Sciences & des Arts dans cette Nation. Ce vice tient à l'esprit national : on le reconnoît dans tous les états. Un Eleve a fait à peine quelques progrès, qu'il se croit égal à son Maître, & même bientôt supérieur. Le Public Russe est assez peu éclairé pour le mettre sur la même ligne. Outre les désavantages qui sont la suite de cette fausse présomption, cette conduite augmente les désagréments de l'Etranger appellé en Russie pour instruire les Russes ; & souvent les Artistes Etrangers se croient forcés de tenir leurs Eleves en tutelle, pour se rendre plus nécessaires. Dégoûtés de leurs états, la plupart cherchent moins à y former des sujets, qu'à s'y procurer quelque fortune, qu'ils emportent rarement dans leur Patrie. Je n'ai pas trouvé un seul Etranger en Russie qui ne regrettât les moments où il vivoit avec ses Concitoyens.

La Noblesse destinée au Militaire envoie ses enfants au Corps des Cadets (1), ou les éleve dans le sein de sa famille ; elle a les plus grands égards pour les Gouverneurs chargés de l'éducation de ses enfants ; mais elle est souvent forcée de livrer cette jeunesse à des Maîtres peu instruits. La plupart ont été en Russie pour y tenter envain la fortune. Ces Maîtres sont rarement faits pour former cette jeune Noblesse ; & les peres, peu instruits eux-mêmes, & avilis par l'esclavage, sont encore moins dans le cas de concourir à l'éducation de leurs enfants, de leur former le cœur, &

(1) C'est une espece de College établi pour l'éducation de la Noblesse.

de leur donner des ſentiments. Le deſpote leur fait toujours enviſager le danger de s'inſtruire dans tous les genres qui peuvent lui porter ombrage.

Il eſt aiſé de conclure de tout ce qui a été dit dans cet Article, que le Gouvernement & l'éducation ſont la ſource du peu de progrès que les Ruſſes ont fait dans les Sciences & les Arts, & que ce Peuple ſans génie & ſans imagination en général, deviendroit cependant une Nation très différente, à beaucoup d'égards, de celle qui exiſte, s'il jouiſſoit de la liberté. Mais iroit-il bien loin ? Je n'en ſais rien. Il ſeroit peut-être à ſouhaiter, ſi l'on en croit M. Rouſſeau de Geneve, que ce Peuple n'eût jamais été policé. Quoi qu'il en ſoit, le regne de l'Impératrice Catherine ſemble préſager un changement dans l'eſprit général de la Nation (1). Convaincue que le Savant qui réunit le génie de la Géométrie ſublime à celui de la Philoſopie & des Lettres, peut, en éclairant ſes Peuples, lui faciliter le moyen de les mieux gouverner, elle offre à ce Sage un aſyle auprès du Trône, & les avantages d'approcher d'une Souveraine qui honore les Sciences & les cultive. Elle appelle le ſavant Euller, qui s'eſt acquis l'immortalité par ſes travaux mathématiques. Ce Savant va inſtruire les Ruſſes une ſeconde fois. Quels progrès ne feront-ils pas ſous le regne de Catherine ? Déja elle a pris toutes les meſures néceſſaires pour aſſurer le ſuccès du paſſage de Vénus ſur le Soleil ; pluſieurs de ſes Sujets doivent l'obſerver dans différents endroits de ſes vaſtes Etats. Elle va créer une nouvelle Nation : Pierre le Grand en avoit conçu le projet, formé le plan, & préparé l'événement ; la gloire d'y mettre la derniere main ſemble réſervée à l'Impératrice Catherine.

---

(1) Voyez page 126.

Tom. I. N.º XIII.

J.B. le Prince del. *J.B. Tilliard Sculp.*

SUPPLICE DU KNOUT ORDINAIRE.

DES LOIX,

DES SUPPLICES ET DE L'EXIL.

Un des premiers génies de l'Europe nous apprend, dans son Histoire de Russie (1), que Pierre Ier acheva en 1722 le nouveau Code de Loix commencé en 1718, & perfectionné sous l'Impératrice Elisabeth. Pierre Ier défendit, sous peine de mort, à tous les Juges de s'en écarter, & de substituer leur opinion particuliere à la Loi générale. Cette Ordonnance terrible fut affichée, & l'est encore dans tous les Tribunaux de l'Empire. Il avoit défendu, sous les mêmes peines, aux Juges de recevoir des Épices, & à tout homme en place d'accepter des présents. Mœns de la Croix, Chambellan de l'Impératrice Catherine, & sa sœur, Madame de Balc, Dame d'atours de l'Impératrice, ayant été convaincus d'avoir reçu des présents, Mœns fut condamné à perdre la tête; & sa sœur, favorite de l'Impératrice, à recevoir onze coups de knout. Les deux fils de cette Dame, l'un Chambellan, & l'autre Page, furent dégradés, & envoyés en qualité de simples Soldats dans l'Armée de Perse (2).

Cette sévérité est bien changée depuis la mort de Pierre Ier. Toutes les Provinces que j'ai parcourues ont des Tribunaux qu'on appelle Chancelleries : les Tribunaux qui ont rapport aux affaires civiles & criminelles, relevent du Sénat ou du College de Justice. J'ai vu que dans toutes les Chancelleries éloignées, la Justice s'y vendoit presque publiquement, & que l'innocent pauvre étoit presque toujours sacrifié au criminel opulent.

(1) M. de Voltaire, Tome II, Chapitre 13 des Loix, page 222.
(2) M. de Voltaire, page 277.

Les supplices, depuis l'avénement de l'Impératrice Elisabeth au Trône de Russie, sont réduits à ceux des batogues (N°. XII) & du knout (N°. XIII).

Les batogues sont regardées en Russie comme une simple correction de police que le Militaire emploie vis à-vis du Soldat, la Noblesse envers ses Domestiques, & ceux à qui elle confie son autorité, envers tous ceux qu'ils commandent.

J'ai été témoin de ce supplice pendant mon retour de Tobolsk à Saint-Pétersbourg. Je me plaçai à une fenêtre, aux cris que j'entendis dans la cour : je vis deux Esclaves Russes qui entraînoient par les bras une fille de quatorze à quinze ans ; elle étoit grande & bien faite. J'imaginai à sa parure qu'elle appartenoit à quelque famille distinguée. Sa tête, coëffée en cheveux, étoit penchée en arriere ; ses yeux, fixés sur une personne, imploroient sa clémence ; sa beauté sembloit la lui assurer, & les larmes qu'elle répandoit paroissoient un charme superflu. Les Russes la conduisirent cependant au milieu de la cour, & dans un instant ils la deshabillerent toute nue jusqu'à la ceinture ; ils la coucherent par terre sur le ventre, & ils se mirent à genoux ; le premier tenoit sa tête serrée entre ses genoux, & le second l'autre extrémité du corps : on leur apporta des verges, dont ils ne cesserent de fouetter sur le dos cet enfant, qu'au moment qu'on cria, *c'est assez*. On releva cette victime infortunée : elle n'étoit plus reconnoissable ; son visage & tout son corps étoient couverts de sang & de boue. Je jugeai à ce dur traitement, que cette jeune fille avoit commis quelque grand crime : j'appris quelques jours après, qu'elle étoit Femme de Chambre, & que le mari de sa Maîtresse avoit ordonné ce châtiment, parce qu'elle avoit manqué à quelques devoirs de son état. Par-tout ailleurs on l'auroit peut-être renvoyée, si sa Maîtresse avoit été de mauvaise humeur. Les Russes prétendent qu'ils sont obligés de traiter ainsi leurs Domestiques, pour s'assurer de leur fidélité. Cette conduite est cause

que ces malheureux Esclaves ne trouvant que de petits Tyrans dans leurs Maîtres, les obligent de vivre dans une méfiance perpétuelle : jusques-là qu'au milieu de leurs familles, ils sont toujours en garde contre tous ceux qui les approchent.

Je n'ai pas été témoin du supplice du knout ; mais parcourant Pétersbourg avec un Etranger qui me conduisoit dans la Ville pour en voir les curiosités, nous nous arrêtâmes à l'endroit où M^me^ Lapouchin avoit reçu le knout. Cet Etranger en avoit été témoin : il en étoit encore si frappé, qu'il m'en fit tout le détail sur le lieu même. Je rapporterai ce fait tel qu'il m'a été conté, & tel que je l'ai trouvé dans mon Journal.

Tous ceux qui ont été à St. Pétersbourg savent que M^me^ Lapouchin étoit une des plus belles femmes de la Cour sous le Regne de l'Impératrice Elisabeth : elle étoit liée étroitement avec un Ambassadeur Etranger qui tramoit une conspiration. M^me^ Lapouchin compromise dans cette intrigue, fut condamnée par l'Impératrice Elisabeth à recevoir le knout. Elle parut à l'endroit du supplice dans un négligé qui donnoit un nouvel éclat à sa beauté. La douceur de sa physionomie, & sa vivacité, annonçoient plutôt quelque indiscrétion, que l'ombre d'un crime. Tous ceux que j'ai consultés par la suite m'ont cependant assuré qu'elle étoit coupable. Jeune, aimable, fêtée & recherchée à la Cour, dont elle faisoit les délices, elle ne voit autour d'elle que des bourreaux, au-lieu d'une multitude d'adorateurs que ses attraits lui attachoient. Elle jette sur eux des regards étonnés qui font naître le doute si elle est bien convaincue que ces apprêts la regardent : l'un des Bourreaux lui arrache une espece de mantelet qui lui couvroit le sein : sa pudeur allarmée la fait reculer de quelques pas ; elle pâlit, & répand un torrent de larmes : ses vêtements disparoissent, & dans quelques instants elle se trouve exposée toute nue jusqu'à la ceinture, aux regards avides d'un Peuple immense, qui gardoit un silence profond : l'un des

Bourreaux la prend par les deux mains ; & faiſant auſſi-tôt un demi tour, il la place ſur ſon dos courbé, & l'éleve par ce moyen de quelques pouces de terre : l'autre Bourreau ſe ſaiſit de ſes membres délicats, avec de groſſes mains endurcies à la charrue ; il la porte, & la tranſporte ſans aucun ménagement ſur le dos de ſon camarade, pour la placer dans l'attitude qui convient à ce ſupplice. Tantôt il lui appuie brutalement ſa large main ſur la tête, pour l'obliger à la tenir baiſſée ; tantôt ſemblable à un Boucher qui va écorcher un agneau, il ſemble la careſſer au moment qu'il a trouvé l'attitude la plus favorable.

Ce Boureau prit alors une eſpece de fouet appellé knout : il eſt fait d'une longue couroie de cuir préparée à ce ſujet : il s'éloigne auſſi tôt de quelques pas, en meſurant d'un œil fixe l'eſpace qui lui étoit néceſſaire ; & en faiſant un ſaut en arriere, il lui applique un coup de l'extrémité du fouet ; & lui enleve une laniere de peau depuis le cou juſqu'aubas du dos. Il prend en trépignant des pieds, de nouvelles meſures pour en appliquer un ſecond parallelement au premier ; & en quelques moments il lui découpe toute la peau du dos en lanieres, qui pour la plupart pendoient ſur ſa chemiſe. On lui arracha la langue immédiatement après, & elle fut envoyée auſſi-tôt en exil en Sibérie. Cet événement eſt connu de tous ceux qui ont été en Ruſſie (1).

Le ſupplice du knout ordinaire ne deshonore point, parce que dans ce Gouvernement deſpote chaque Particulier eſt expoſé aux mêmes événements, qui ont ſouvent été les ſuites de ſimples intrigues de Cour.

On condamne au grand knout les Ruſſes qui ont commis les crimes qui ont rapport à la Société. Ce ſupplice tient lieu communément de celui de la roue en France. Le grand knout (nᵒ. XIV) ne differe du knout ordinaire qu'à quelques égards : on éleve le criminel en l'air par le moyen d'une poulie fixée à une potence, &

(1) Elle fut rappellée de ſon exil par Pierre III, en 1762.

d'une corde attachée aux deux poignets liés ensemble ; on place une poutre entre ses deux jambes, attachées de même, & on en place une seconde en forme de croix au dessous de l'estomac. On lui attache quelquefois les mains derriere le dos ; & en l'élevant dans cet état, ses bras se disloquent à l'omoplate.

Les Bourreaux rendent ce supplice plus ou moins cruel par la façon dont ils l'exécutent : ils sont si adroits, que lorsque le criminel est condamné à mort, ils le font mourir à leur volonté, d'un seul ou de plusieurs coups de fouet.

Outre le supplice du knout, celui de la roue étoit en usage avant l'Impératrice Elisabeth. On empaloit quelquefois les criminels par le côté : on les pendoit en les accrochant par les côtes ; ils vivoient plusieurs jours dans cette derniere situation, ainsi que les femmes, qu'on enterroit toutes vives jusqu'aux épaules, pour avoir tué leur mari. Le supplice d'avoir la tête coupée, étoit commun au Peuple & à la Noblesse.

La Russie fournit un exemple bien frappant, que ni la mort des Scélérats, ni la cruauté de leurs supplices, ne rendent pas les hommes meilleurs. (*Voyez* l'Article du Gouvernement & des Mœurs).

L'Impératrice Elisabeth n'a laissé subsister que le supplice du knout, ainsi que je l'ai déja observé : on condamne même rarement les Criminels à ce supplice ; elle l'a remplacé en exilant la Noblesse, en confisquant ses biens, & en condamnant le Peuple aux travaux publics. J'ai connu bien des personnes qui blâmoient la conduite de l'Impératrice Elisabeth à cet égard : ils regardoient ces châtiments comme trop doux.

Cette opinion peut avoir quelque fondement par rapport à certains crimes ; mais il paroît que ces personnes étoient peu instruites sur la façon dont l'exil se pratique en Russie.

Tous les Criminels condamnés aux travaux publics subissent le même traitement : ils sont enfermés dans des Prisons environnées

d'une vaste enceinte, qui est formée de pieux de cinquante à soixante pieds de hauteur; ils se retirent dans leurs Prisons dans le mauvais temps, & ils se promenent dans l'enceinte, quand le temps le permet. Ils sont tous enchaînés par les pieds; leur dépense est très modique, n'ayant communément que du pain & de l'eau, ou, suivant les endroits, quelqu'autre aliment qui leur tient lieu de pain. Un certain nombre de Soldats sont destinés à les garder, & à les conduire aux Mines ou aux autres travaux publics : ils y sont traités très durement. Ce châtiment n'est pas proportionné dans bien des cas à certains crimes : il ne fait pas sur le Peuple Russe l'impression qu'on devroit en attendre, parce que ce Peuple est esclave. Il n'en seroit pas de même dans une Nation qui jouiroit de la liberté, & qui seroit policée. Ce châtiment continuel seroit souvent un frein plus puissant pour lui en imposer que celui de la mort. Certains Scélérats envisagent même ce moment comme le terme de leurs peines, & c'est à cette situation qu'il faut attribuer la fermeté que quelques-uns ont portée sur l'échafaud; mais je crois qu'il seroit très dangereux d'exposer ces Criminels, comme en Russie, à la vue de toute la Nation. L'habitude de voir des malheureux détruit à la longue la sensibilité; & ce sentiment est si précieux à l'humanité, qu'on ne sauroit prendre trop de moyens pour le conserver aux Peuples qui en jouissent, & le faire naître dans ceux qui ne le connoissent point. Je suis convaincu que le tableau odieux de la multitude des malheureux enchaînés qu'on rencontre dans la plupart des Villes de la Russie, n'a pas peu contribué à faire contracter aux Russes la dureté de caractere que j'ai observée dans cette Nation.

L'exil n'est pas le même par rapport à tous ceux qui sont condamnés à ce châtiment; les uns sont enfermés, & les autres jouissent d'une certaine liberté. Le Comte de Lestoc, après avoir placé la Couronne sur la tête de l'Impératrice Elisabeth, fut exilé avec sa femme; Lestoc fut arrêté le premier, & enfermé dans le Fort de

Saint-Pétersbourg. Sa femme étoit née en Livonie d'une Famille des plus distinguées : elle étoit Fille d'Honneur de l'Impératrice avant d'épouser M. de Lestoc : elle avoit conservé, quoiqu'à la Cour, la noble fierté qu'inspire la liberté dont jouit la Province de Livonie, conquise par Pierre I^er^ : M^me^ de Lestoc étant arrêtée ôta les diamants dont elle étoit parée, ainsi que sa montre, & ses autres bijoux : elle les jetta aux pieds de ceux qui l'arrêtoient, & leur dit de la conduire où ils avoient ordre de la mener : elle fut enfermée dans le même Fort que son mari, mais dans un appartement séparé : tous leurs effets furent mis sous le scellé, en attendant le Jugement de la Chancellerie secrete. Livrés à ce Tribunal odieux, dont les Juges étoient les ennemis déclarés du Comte de Lestoc, principalement M. de Bestuchef, premier Ministre (1), ces illustres Prisonniers n'ignoroient pas que leur perte étoit assurée ; aussi chercherent-ils peu à se défendre. Lestoc avoit reçu une somme d'argent d'une Puissance Etrangere alliée de la Russie, & l'Impératrice Elisabeth devoit la Couronne à cette Puissance. Ce présent étoit le grand crime du Comte de Lestoc : il avoua dans son interrogatoire qu'il l'avoit reçu ; mais ses Juges lui ayant demandé la valeur de cette somme : *Je ne m'en souviens pas*, leur dit-il, *vous pourrez le savoir, si vous le désirez, par l'Impératrice Elisabeth* ; & en effet, il avoit instruit cette Souveraine qu'on lui offroit cette somme à cause des bontés dont elle l'honoroit : elle lui avoit permis de l'accepter.

M^me^ de Lestoc aussi convaincue du jugement qui seroit rendu que de son innocence & de celle de son mari, demanda à ses Juges

(1) J'ai lu dans des Notes manuscrites sur la Russie, que l'Impératrice Elisabeth avoit aboli en 1741 la Chancellerie secrete lors de son avénement au Trône, & qu'elle avoit renvoyé au Sénat toutes les affaires qu'on y jugeoit ; mais il ne paroît pas que cette Ordonnance ait jamais été exécutée. M. le Comte de Lestoc & ses semblables n'ont jamais été jugés par le Sénat, ni par aucun College de Justice.

pour toute grace, qu'on lui fît trancher la tête; mais qu'on épargnât sa peau, c'est-à-dire, qu'elle n'eût pas le knout.

Malgré les intrigues de Bestuchef, l'Impératrice Elisabeth ne voulut jamais consentir que ces Prisonniers fussent condamnés au knout : tous leurs biens furent confisqués; ils furent exilés en Sibérie, & enfermés dans des endroits différents, sans avoir la permission de s'écrire.

Une chambre formoit tout le logement de M^me^ de Lestoc : elle avoit pour meubles quelques chaises, une table, un poële & un lit sans rideaux : il étoit composé d'une paillasse & d'une couverture; elle ne changea que deux fois de draps dans la premiere année. Quatre Soldats la gardoient à vue, & couchoient dans sa chambre, d'où elle n'avoit point la permission de sortir, même pour ses besoins : à peine avoit-elle quelques chemises pour en changer de temps en temps. Lestoc publioit à son retour que sa femme étoit toujours étonnée de ce qu'elle n'avoit pas succombé au seul désagrément d'être rongée par la vermine, suite de la malpropreté dans laquelle elle étoit forcée de vivre. Elle jouoit aux cartes avec les Soldats, dans l'espérance de gagner quatre ou cinq sous, dont elle pût disposer; ce qui ne lui étoit pas toujours permis. Ayant pris un jour de l'humeur contre l'Officier qui commandoit, cet Officier lui cracha au nez, & lui rendit sa captivité plus dure.

Le Comte de Lestoc étoit encore plus malheureux, parce que la vivacité de son caractere ne lui permettoit pas de souffrir patiemment la plus petite contrariété; & il ne jouissoit de la liberté de se promener dans sa chambre qu'autant qu'il ne s'approchoit pas de la fenêtre.

L'Impératrice Elisabeth avoit cependant accordé à Lestoc, ainsi qu'à sa femme, douze livres de France par jour, traitement avantageux en Russie : mais dans la crainte qu'ils n'employassent cet argent à corrompre leurs Gardes, ces exilés n'avoient point le maniement

des

des fonds qui leur étoient destinés : l'Officier de garde en étoit le trésorier ; il étoit chargé de leur procurer tout ce qui leur étoit nécessaire, & il les laissoit manquer de tout.

Le Comte de Lestoc fut réuni avec sa femme après quelques années : ils avoient alors plusieurs appartements, & un petit jardin à leur disposition ; Mme de Lestoc cultivoit le jardin, portoit l'eau, faisoit la bierre, le pain, blanchissoit, &c. L'Officier de garde leur procuroit même quelquefois de la compagnie : un de ses amis, chargé de conduire un Détachement en Sibérie, désira de voir Lestoc. Ayant lié une certaine intimité avec lui, cet Officier lui proposa de jouer. Le Comte de Lestoc lui gagna quatre cents livres de France : cette somme étoit une fortune pour les deux exilés ; ils furent informés presqu'aussi-tôt qu'elle étoit destinée pour le Détachement que cet Officier conduisoit. Mme de Lestoc se jetta aux genoux de son mari ; elle le conjura de remettre cet argent à cet imprudent Militaire ; Lestoc la releva, & envoya cette somme au plus prochain Village, pour être distribuée aux Pauvres.

Après l'exil de M. de Bestuchef, M. le Comte de Woronzof, grand Chancelier, tenta plusieurs fois d'obtenir de l'Impératrice Elisabeth le rappel du Comte de Lestoc, dont il connoissoit l'innocence. Cette Souveraine ne voulut jamais l'accorder ; elle avoit cependant la singuliere attention de donner des ordres, pour qu'on lui envoyât de temps en temps du vin ; elle savoit qu'il l'aimoit beaucoup.

Après quatorze ans d'exil, Lestoc & sa femme sont enfin rappellés par Pierre III : Lestoc arrive à St. Pétersbourg en habit de Mousic (1). Tous les Seigneurs de la Cour & tous les Etrangers s'empressent de l'aller voir, & de lui faire oublier le temps de son exil. Les témoignages d'amitié qu'il recevoit étoient sinceres, parce que tout le monde connoissoit son innocence ; l'Impératrice Elisabeth n'avoit jamais eu

(1) Habit du bas Peuple : il est fait communément de peau de Mouton.

de Sujet qui lui fût plus attaché : il avoit conſervé ce ſentiment dans ſon exil ; il publioit que M. de Beſtuchef en étoit l'auteur, & que l'Impératrice n'avoit cedé qu'aux importunités de ce Miniſtre.

Le Comte de Leſtoc, quoiqu'âgé de ſoixante-quatorze ans, avoit encore toute la fermeté dont il avoit eu beſoin pour placer la Princeſſe Eliſabeth ſur le Trône. Il racontoit hautement tout le détail de cet événement & de ſon exil, quoiqu'il n'ignorât point qu'il déplaiſoit ſouverainement aux Ruſſes, & qu'il ſe mettoit tous les jours dans le cas d'être exilé de nouveau. Ses amis l'en avertiſſoient envain. Pierre III lui ayant fait l'honneur de l'admettre un jour à ſa table, Leſtoc lui parla ainſi : *VOTRE MAJESTÉ, mes ennemis ne manqueront pas de me rendre de mauvais offices; mais j'eſpere de V. M., qu'elle laiſſera radoter & mourir tranquillement un vieillard qui n'a plus que quelques jours à vivre.* Il réclamoit tous les effets qu'on lui avoit enlevés quand on l'arrêta : ils avoient dès-lors été diſtribués à différents Particuliers, ainſi que cela ſe pratique. Il publioit qu'il les prendroit par-tout où il les trouveroit. Il demandoit auſſi qu'on lui rendît compte de ſes bijoux, & de l'argent que les Officiers de ſa garde avoient reçu pendant ſon exil (1).

M. le Comte de Munic, auſſi grand Politique que grand Général, tenoit une conduite différente. Il ne ſe plaignoit jamais. Les Ruſſes & les Etrangers avoient pour lui la plus grande vénération.

Le Général Munic étoit d'une grande taille : il avoit conſervé dans ſes malheurs, quoiqu'âgé & très maigre, une phyſionomie des plus agréables. Il captivoit tous les cœurs par ſa politeſſe & par la douceur de ſon caractere.

Munic avoit une fille lors de ſon exil ; trop jeune pour être enveloppée dans ſa diſgrace, elle étoit reſtée à Saint Pétersbourg. La jeune Munic, à l'âge de ſeize ans, réuniſſoit aux vertus, à la dou-

(1) Je tiens de M. le Comte de Leſtoc tout ce que j'ai rapporté ſur ſon exil, & le détail de la révolution qui plaça l'Impératrice Eliſabeth ſur le Trône (page 114).

Tom. I. N° XV.

LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH OF THE ROYAL ASIATIC SOCIETY

J.B. le Prince del. J.B. Tilliard Sculp.

HABILLEMENT DU PEUPLE RUSSE.

Royal Asiatic Society Bombay Branch stamp

Tom. I. N.º XVI.

J.B. le Prince del. J.B. Tilliard Sculp.

FEMME SAMOYÈDE.

cœur & à l'eſprit de ſon pere, la plus belle figure & tous les agréments d'une jeune perſonne. M. de Witenhof, né ſenſible, ne put réſiſter à tant de charmes. Il avoit le Cordon de St. Alexandre Neuski, & n'étoit pas ſans ambition. Il n'ignoroit pas le danger d'épouſer la fille du Général Munic diſgracié : mais il aimoit ; il obtint la permiſſion d'être heureux. Il s'eſt applaudi chaque jour d'avoir eu le courage de faire ſon bonheur.

Mme de Witenhof étoit ſéparée de ſon pere depuis vingt ans : elle ne le connoiſſoit que par la renommée, qui en publioit les malheurs & les vertus. Elle demeuroit à Riga, où ſon époux commandoit en ſecond. A la nouvelle du rappel de ſon pere, elle vole avec M. de Witenhof à Saint-Pétersbourg. L'Empereur venoit de monter ſur le Trône, tout reſpiroit le plaiſir dans cette Capitale ; mais le cœur tendre de Mme de Witenhof gémiſſoit que le devoir l'obligeât de paroître un inſtant à la Cour : elle part le jour ſuivant, & prend avec ſon mari la route de la Sibérie. Munic enfermé depuis vingt ans, n'avoit jamais entendu parler de ſa fille. Il étoit parti de Sibérie ignorant ſon ſort & tous les événements qui s'étoient ſuccedés dans ce long intervalle. Il revenoit âgé de plus de quatre-vingts ans, avec ſa femme. Mme de Witenhof trouve ſon pere ſous un vil habit de peau de Mouton. Munic reconnoît ſa fille à ſes tranſports, & verſe des larmes pour la premiere fois. Sa femme, accablée ſous les malheurs de l'exil, tâchoit envain de partager la joie commune : ſes organes, uſés par l'infortune, n'étoient plus ſuſceptibles d'aucun plaiſir. J'ai eu l'honneur de voir pluſieurs fois cette reſpectable famille. Cette infortunée mere, quoique raſſurée à Saint-Pétersbourg par les juſtes égards qu'on avoit pour ſon époux, par ſa prudence & par la vénération de toute la Nation, étoit encore toute tremblante. On n'ouvroit point la porte qu'on ne remarquât de l'inquiétude ſur ſon viſage.

Tous les exilés ne ſont pas enfermés, ainſi que je l'ai déja dit.

Étant en Sibérie dans une Manufacture où j'avois été pour faire construire sous mes yeux certaines choses dont j'avois besoin, une personne que je pris d'abord pour un Paysan Russe vint dans cet endroit : elle avoit une figure blême, une longue barbe dégoûtante : son habit étoit en guenilles ; tout annonçoit la plus grande misere. Son regard fixé sur moi, & une certaine inquiétude que j'observois sur sa physionomie extraordinaire, me surprirent : je m'approchai de cette personne, dans le dessein de m'éclaircir : quel fut mon étonnement, de trouver sous cet habit un homme des plus instruits ! Il m'entretint en Latin des Sciences, du Gouvernement, des intérêts des Puissances d'Europe, &c. Je reconnus aisément qu'il étoit du nombre des malheureux exilés qui vivent dans ce Pays. Je continuois mon entretien avec lui, lorsque je vis entrer un Soldat Russe, qui pâlit en me voyant avec cet homme. Connoissant le Pays, je fis signe des yeux à l'exilé qu'il y avoit quelqu'un de suspect ; il entendit *ce* langage, cessa de parler sans se retourner, & s'en alla presqu'aussi-tôt. Je n'eus garde de le suivre, malgré l'envie que j'en avois. Je tentai envain quelques jours après de le rejoindre, en me promenant dans tous les endroits où j'espérois le trouver : je ne l'ai jamais revu, & j'imagine qu'il aura été enfermé du-moins pour quelque temps.

L'exil en Sibérie porte avec soi une sorte de réprobation ; il rend un homme si malheureux, que quoiqu'il vive au milieu de ses semblables, tout le monde le fuit ; personne n'ose avoir avec lui aucune espece de liaison ; mais c'est moins à cause du crime qu'on lui suppose, que par la crainte qu'on a du despote.

Les exilés les moins malheureux sont ceux qui ont la permission d'entrer en service chez les Russes ; ils vivent du-moins avec les humains. J'en ai connu qui étoient très contents de leur sort : ils étoient chez des Marchands qui avoient des égards pour ces infortunés. Un de ces exilés m'apporta un jour une petite fiole remplie d'une liqueur

qu'il m'assura souveraine pour toutes les maladies. On se persuade aisément que je l'achetai tout ce qu'il en demanda.

J'ai lu dans les Ouvrages des Voyageurs qui m'ont précédé, qu'on occupoit en Sibérie les exilés à la chasse des animaux qui fournissent aux Russes leurs belles pelleteries. Je n'y ai point vu cet usage ; mais il ne m'a pas été possible de tout voir. Les Russes sont d'ailleurs si méfiants en général, que lorsqu'on les interroge, même sur des choses indifférentes au Gouvernement, ils répondent toujours, *Dieu le sait, & l'Impératrice.*

DE LA POPULATION, DU COMMERCE, DE LA MARINE, DES FINANCES, ET DES ARMÉES DE RUSSIE.

UN État ne doit sa puissance qu'à sa population, & dans bien des Pays cet objet est celui dont le Gouvernement s'occupe le moins. La corruption des mœurs, le luxe & la misere des Peuples, sont les principaux obstacles qui s'opposent à la population; car on sait que les conjonctions illicites contribuent peu à la propagation de l'espece. Le luxe, en augmentant les besoins, fait craindre l'embarras d'une nombreuse famille, & la misere anéantit souvent jusqu'aux désirs de multiplier son espece.

Dans les Pays du Nord, le climat est un nouvel obstacle à la population : les contrées des Lapons, des Samoïedes, & tout le Nord de la Russie, ont été dépeuplées de tous les temps, & le seront toujours, à cause de l'infertilité des terres, & de la mauvaise qualité des nourritures dont ces Peuples sont obligés de faire usage; elles n'ont presqu'aucun suc nourricier, & la Nature entiere est dans une inertie perpétuelle dans ces contrées : on y reconnoît à peine quelques principes d'activité. Par les raisons contraires, les déserts de la partie méridionale de la Sibérie & de toute la Russie, ont été autrefois très peuplés, étant situés sous un climat plus tempéré. Les émigrations des Huns & des Scythes, attestent cette vérité.

Suivant l'opinion de presque tous les Philosophes, le tempérament agit moins dans les climats du Nord que dans ceux du Midi : les Peuples septentrionaux sont moins portés aux plaisirs de

l'amour. Ce sentiment est chaste & légitime parmi eux, & presque toujours criminel parmi les Peuples Méridionaux.

Les observations que j'ai faites en Russie sont totalement opposées à cette opinion ; elles exceptent les Russes de cette loi générale, & les causes morales semblent donner la solution de cette contrariété apparente. Les femmes étant livrées à elles-mêmes & à l'oisiveté, les plus petites passions doivent produire de grands effets. Dans le Peuple, les hommes, les femmes & les enfants couchent pele-mêle, sans aucune espece de pudeur (1). Dès-lors leurs tempéraments étant excités par la présence des objets, les deux sexes se livrent de bonne heure à la dissolution. Quoique les bains affoiblissent pour le moment ceux qui en font usage (2), la flagellation qu'ils y reçoivent donne cependant de l'activité aux fluides, & du ressort aux organes (3) ; elle anime les passions. Ces causes particulieres doivent nécessairement produire de grands changements dans les effets qui résultent du climat.

La partie de la Russie que j'ai traversée est la plus peuplée ; elle tient un milieu entre les contrées glacées du Nord & les contrées tempérées du Midi. Ces dernieres sont désertes à cause des émigrations des Peuples qui en sont sortis, & ayant d'ailleurs été dévastées par les conquêtes de Gengiskan & de ses successeurs. La route que j'ai suivie paroît par conséquent la plus propre à nous donner des connoissances exactes de la population de la Russie.

Je n'entrois dans aucune maison durant mon voyage, que je ne m'informasse de l'âge auquel les peres & meres avoient été mariés, du nombre des enfants qu'ils avoient eus, de leur éduca-

---

(1) *Voyez* pages 63 & 67.

(2) *Voyez* page 53.

(3) La flagellation donne de l'activité aux fluides, & du ressort aux organes, quoiqu'elle détruise la sensibilité des houpes nerveuses dont j'ai parlé page 220. Sans leurs bains la machine animale se détruiroit promptement.

tion, de leurs maladies, & de tout ce qui pouvoit concourir à remplir mes vues.

Malgré les variétés que j'ai reconnues dans la multitude des faits que j'ai recœuillis, je crois pouvoir établir qu'on marie communément les enfants vers dix-huit ans, souvent beaucoup plus tard, & dans quelques circonstances à quinze & à seize. Les femmes accouchent jusqu'à cinquante ans; mais cela est rare: elles m'ont paru plus fécondes que je ne l'avois cru, parce qu'elles ont la plupart les fleurs blanches, & que cette maladie est par-tout ailleurs un obstacle à la population. Ces Peuples ayant peu de besoins, ne craignent pas l'embarras des nombreuses familles: aussi ai-je trouvé des femmes qui avoient eu dix-huit enfants; mais il faut placer cette fertilité dans la classe des phénomenes. Ces femmes n'en avoient conservé cependant que deux ou trois sur un si grand nombre. Plusieurs causes particulieres dépeuplent tous les jours ces vastes contrées.

La petite vérole emporte près de la moitié des enfants: il paroît qu'elle y a pénétré par l'Europe. Différentes personnes m'ont attesté le fait singulier, que les Tartares vagabonds situés au Midi de la Sibérie ne connoissent presque point cette cruelle maladie. Ils en ont une si grande horreur, que si quelqu'un en est attaqué, on le laisse seul dans une tente, avec des provisions de vivres, & l'on va camper ailleurs. Les Tartares qui pénetrent dans la Sibérie en sont attaqués presque aussi-tôt: il en meurt beaucoup; ceux qui ont atteint l'âge de trente-cinq ans n'en réchappent presque jamais. Plus ces faits me parurent singuliers, plus je pris de précautions pour m'en assurer. Je ne puis cependant les étayer que du témoignage de plusieurs personnes éclairées que j'ai consultées, & qui n'avoient aucun motif de m'induire en erreur.

Les maladies vénériennes sont répandues dans toute la Russie & dans la Tartarie boréale plus que par-tout ailleurs (1). Les hommes

(1) *Voyez* page 67.

sont

sont très sujets à la Sodomie en Russie. Tous les Peuples, depuis Pétersbourg jusqu'à Tobolsk, sont attaqués des maladies vénériennes. J'ai su qu'elles avoient pénétré jusques dans les contrées orientales de la Sibérie. M. Gmelin confirme cette vérité dans son Voyage en Sibérie. » Suivant ce Voyageur, le mal de Naples est, » pour ainsi dire, commun à tous les Habitants du district d'Argunsk, hommes, femmes, vieux, jeunes, & même aux enfants. On ne peut ni en voir les effets sans une espece d'effroi, ni » penser sans compassion aux tristes suites que peut avoir cette maladie. Le seul remede qui soit en usage est la décoction d'écorce » de peuplier blanc, ou de melese, avec l'alun. Ce remede étant » propre à faire pénétrer le venin jusqu'aux parties intérieures, » hâte la mort de plusieurs malades, & l'on ne peut décider si ceux » qui ne meurent pas sont moins malheureux. Le Peuple est détruit peu à peu. Ceux que ce mal cruel n'a point encore consumés, sont incapables de travail, & réduits à mourir de misere » dans un Pays fertile & sain (1) «.

Le même Voyageur a trouvé peu de maisons dans la Ville de Tomsk, où une personne au-moins ne fût affligée de cette maladie. Il y connoissoit des familles entieres qui en étoient attaquées (2). Elle s'est répandue dans cette contrée avec la plus grande rapidité, à cause de la débauche des deux sexes, & parce qu'ils n'y font usage d'aucun remede efficace. La plupart des enfants naissent avec cette maladie (3). On sait que le fœtus tire sa substance nourriciere de la liqueur qui filtre à travers la matrice de la mere; & cette liqueur étant envenimée, le virus se communique à l'enfant, quand même il seroit sain dans sa formation. Ce virus est la source de

(1) Gmelin, Tome I, page 256.
(2) Tome I, page 157.
(3) Voyez page 66.

plusieurs autres maladies inconnues dans les Pays policés du reste de l'Europe, parce que les peres & les meres qui en sont attaqués se font guérir par la facilité qu'ils en ont. Le peu de soin que les Russes ont de leurs enfants dans leurs maladies, augmente encore la mortalité.

La petite vérole, les maladies vénériennes & le scorbut, produisent de si grands ravages en Russie, qu'ils y détruiront l'espece humaine, si le Gouvernement n'y apporte un prompt secours.

Les enfants qui jouissent d'une bonne santé, deviennent par leur éducation d'une vigueur extraordinaire (1). Non-seulement on les plonge dans l'eau froide, lorsqu'on les baptise pendant l'hiver, mais on les expose aux froids les plus rigoureux en sortant des bains (2). Ces Peuples ne conservent pas long-temps la vigueur qu'ils ont acquise dans leur jeunesse ; ils ruinent leur tempérament par la débauche de l'eau-de-vie & des femmes. J'ai vu peu de vieillards dans mon voyage : j'en ai trouvé quelques-uns de soixante & soixante-dix ans, un de quatre-vingt ; c'étoit un ancien Soldat. Pour le récompenser de ses services, on lui avoit donné une petite chaumiere située sur la route. On s'y arrêtoit quelquefois pour faire reposer les chevaux. Seul & isolé au milieu de ces forêts, il n'avoit ni femme ni eau-de-vie.

Ces Peuples ne connoissent ni Chirurgiens ni Médecins, ni d'autres remedes en général que les bains, excepté pour une maladie épidémique qui regne de temps en temps dans cette contrée, & dont je n'ai jamais entendu parler en Europe : elle s'annonce par des tumeurs de la grosseur d'une pomme d'api : au bout de trois jours il n'y a plus de remede ; mais ils en guérissent aisément, lorsqu'ils y

(1) Voyez page 64.

(2) Voyez page 50 & suivantes.

apportent promptement du secours. Il suffit de mâcher du tabac avec du sel ammoniac ; & d'en faire un cataplasme, qu'on applique sur la tumeur, après l'avoir piquée dans plusieurs endroits jusqu'au vif (1).

L'exploitation des Mines est encore une des grandes causes de la dépopulation de la Russie : plus de cent mille hommes sont occupés à ce travail (2), & tout le monde sait que l'exploitation des Mines est une cause de destruction de l'espece humaine. Ce travail n'est propre qu'aux Etats très peuplés ; il convient moins à la Russie qu'à toute autre Nation. D'ailleurs si l'on en excepte les Mines de Fer & de Cuivre, celles d'Or, d'Argent & de Plomb sont d'un produit très modique ; il est à peine égal à la dépense qu'exige l'exploitation de ces Mines (3). Il est vrai qu'elle multiplie l'espece monnoyée, très rare en Russie ; mais l'or & l'argent sont des richesses de fiction : la population, la culture des terres, & l'industrie, constituent la vraie richesse d'un Etat, & celle du Monarque. La puissance de l'Espagne ne s'est affoiblie après l'expulsion des Maures, que parce que les Habitants de ce Royaume ont abandonné l'agriculture pour aller exploiter les Mines d'Or du Pérou. Les Colons que l'Espagne a envoyés en Amérique ont rendu quelques Provinces de ce Royaume presque désertes.

Depuis la conquête de la Sibérie, la Russie se dépeuple tous les jours par le nombre d'Habitants qu'elle envoie dans les déserts de cette vaste Province. La Sibérie est plus dangereuse à la Russie que le Pérou ne l'a jamais été à l'Espagne. Les Russes perdent inutilement un grand nombre de Sujets ; l'Espagne reçoit au-moins des trésors du Pérou.

(1) Le détail de cette maladie & de sa guérison laisse à désirer bien des circonstances ; mais je n'ai pu savoir que ce que j'en rapporte, & j'ai cru devoir me borner à ce que j'ai trouvé dans mon Journal.

(2) Voltaire, Tome I, pages 52 & 54.

(3) On en donnera le détail à l'Article de l'Histoire Naturelle.

Un de mes amis, qui a été long-temps en Russie, où il s'occupoit beaucoup de cet Empire, a cru pouvoir établir que le nombre de ses Habitants étoit en 1760 de seize à dix-sept millions. M. de Voltaire estime le nombre des Habitants en 1747, à vingt millions, & à vingt-quatre, en y comprenant l'Ukraine, la Sibérie, & les Provinces conquises (1). Mais ce célebre Ecrivain diminue considérablement cette population dans la même page; puisqu'il suppose que l'Empire de Russie est presque aussi peuplé que la France. Or tout le monde sait que ce Royaume ne contient pas plus de vingt millions d'ames; & en effet, M. de Voltaire s'explique ainsi dans son premier Calcul : » La Russie contenoit en » 1747 six millions six cents quarante mille mâles payant la Capi- » tation. Dans ce dénombrement les enfants & les vieillards sont » comptés (2); mais les filles & les femmes ne le sont point, non » plus que les garçons qui naissent depuis l'établissement d'un ca- » dastre jusqu'à la confection d'un autre cadastre. Triplez seule- » ment le nombre des têtes taillables, en y comprenant les femmes » & les filles, vous trouverez près de vingt millions d'ames ». Sans y comprendre les Habitants des Provinces qui ne payent pas de Capitation, M. de Voltaire les suppose de quatre millions environ; mais en triplant les six millions six cents quarante mille mâles.

On fait entrer dans ce calcul le nombre des garçons qui naissent d'un cadastre à l'autre, & on n'a pas égard au nombre des personnes qui meurent, nombre qui est en Russie beaucoup plus grand que celui des personnes qui naissent; puisque j'ai fait voir que ce Pays se dépeuple tous les jours (3). Il paroît qu'il suffit de doubler le nom-

(1) M. de Voltaire donne l'état de la population en Russie, Tome I, pages 51 & suivantes: il l'a extrait du dénombrement fait en 1747.

(2) Il paroît par ce dénombrement que tous les mâles payent la Capitation. Il y a eu des Réglements nouveaux qui en exemptent tous ceux qui n'ont pas acquis l'âge de dix ans.

(3) Voyez page 241.

bre des têtes taillables, pour avoir en 1747 le nombre exact des Habitants : on aura alors treize millions d'Habitants en nombre rond, & dix-sept millions, en y comprenant ceux des Provinces qui ne payent pas la Capitation. Il est vrai que je suppose dans ce nouveau calcul, que le nombre des femmes & des filles est égal à celui des hommes & des garçons. Plusieurs personnes sont cependant persuadées que celui des femmes & des filles est communément plus grand (1). Mais je suppose aussi que dans l'intervalle d'un cadastre à l'autre, le nombre des enfants qui naissent est égal au nombre des personnes qui meurent, tandis qu'il est constant par tout ce qui a été dit, que celui des morts est beaucoup plus grand. Il paroît donc qu'on doit supposer en 1747 le nombre des Habitants de toute la Russie, de dix-sept millions. Le célebre Ecrivain que j'ai cité paroît avoir fait les observations que je viens de rapporter. En supposant à la Russie presque autant d'Habitants qu'à la France, il est aisé de conclure, d'après ces différents calculs, que le nombre des Habitants de la Russie en 1760 étoit au dessous de dix-sept millions, en y comprenant tous les mâles, les femmes, les filles, & tous les non taillables des différentes Provinces. Quelque supposition que l'on fasse, ce nombre d'Habitants n'ira jamais à dix-neuf millions en 1760, qu'en outrant la population.

Pierre I[er] tenta tous les moyens d'étendre le commerce de son Empire : il fit des Traités de Commerce avec la Chine, la Perse, & avec différentes Puissances de l'Europe. La Ville de Tobolsk, Capitale de la Sibérie, étoit le centre du commerce de la Chine : il se faisoit par le moyen des Caravanes qui partoient de Moscou ; elles employoient trois années pour l'allée & le retour. La mauvaise foi des Marchands Russes & des Chinois le rendit d'abord languissant ; & les différends qui se sont élevés en divers temps entre

(1) D'autres personnes croient que le nombre des hommes & des garçons est plus grand.

ces deux Puissances, l'ont totalement détruit. Les derniers sont une suite de la révolution arrivée en 1757 dans la Nation des Calmouks Zongores, après la mort de Galdan-Tcheren, en 1746. Il étoit Kam des Tartares qui habitoient la partie de la Sibérie boréale, située entre la Sibérie & la Chine, vers la source de l'Irtysz (1). Toute cette Nation a été détruite par les Chinois. Ceux qui leur ont échappé se sont refugiés sur le Volga, sous la protection de la Russie.

Les Russes ont tâché dans tous les temps d'étendre leurs limites vers le Midi : ils tenterent en 1761 de s'emparer d'une partie du terrein abandonné par les Calmouks Zongores. J'ai été témoin du petit armement que les Russes firent à Tobolsk à ce sujet, & j'ai appris en France que les Chinois les avoient obligés d'abandonner leur entreprise. Les Russes avoient pour principal objet de s'emparer des montagnes, où ils espéroient trouver des Mines d'Or.

Le commerce des Russes avec la Perse n'a pas eu un plus grand succès. Les Anglois avoient formé une Compagnie pour faire ce commerce, par le moyen de la Mer Caspienne : mais les Russes en prirent de l'ombrage ; ils exigeoient que les Matelots fussent Russes ; & que les Vaisseaux fussent construits par des Nationaux. Les troubles de la Perse acheverent de détruire ce commerce. Quelques Arméniens & des Tartares de la Boukarie apportent cependant en Russie du Lapis, de la Soie crue, & quelques Etoffes de Soie : ils en remportent des Fourures & des Cuirs. Mais ce négoce est très borné, ainsi que celui de Turquie. Ce dernier est entre les mains des Cosaques de l'Ukraine. Ils descendent dans des bateaux la riviere du Don jusqu'à la Ville d'Azow, où ils échangent des pelleteries & du caviar contre du caffé & des étoffes de Turquie.

La plupart des canaux projettés pour la facilité du commerce

(1) Je parlerai ailleurs de ce singulier événement.

ſont reſtés imparfaits. On ne trouve pas dans les autres l'utilité qu'on en avoit eſpérée : les ſeuls qui méritent qu'on en faſſe mention, ſont le Canal de Ladoga & celui de Wysnei-Woloczok. On peut par leur moyen voyager par eau de Saint-Pétersbourg à la Mer Caſpienne ; mais il y a cet inconvénient, que les Bâtiments ſont deux ans en chemin pour l'allée & pour le retour, parce qu'ils vont contre le courant de l'eau ; auſſi n'en fait-on preſque pas d'uſage pour cet objet.

Le Canal de Wysnei-Woloczok joint le Volga avec la riviere Mſta (1), qui ſe jette dans le Lac Ilmen, d'où ſort la riviere Wolchow, qui communique avec Saint-Pétersbourg par le Canal de Ladoga. Ce dernier Canal eſt des plus importants à la Ville de Pétersbourg, pour y amener les denrées néceſſaires à ſa ſubſiſtance. Le fond du Lac Ladoga (2) étant d'un ſable très mouvant, les tempêtes en forment des bancs qui rendent la navigation impraticable ſur ce Lac.

On voit par tout ce qui a été dit, que le commerce de terre ſe réduit à peu de choſe en Ruſſie. Les terreins immenſes & les déſerts qu'il faut traverſer le rendent même preſque impraticable. Tous ces faits ſont connus des gens inſtruits qui ont été à Saint-Pétersbourg & à Moſcou. M. de Voltaire donne la même idée de ce commerce (3), & je m'en ſuis aſſuré en pénétrant dans l'intérieur de l'Empire. Les premiers Voyageurs s'y ſont trompés, parce que de leur temps c'étoit un objet de nouveauté qui occupoit beaucoup la Nation, & ſembloit même promettre de grands avantages.

Le commerce de Mer que la Ruſſie fait avec l'Europe eſt au contraire des plus avantageux à cette Nation, parce que l'exportation eſt toujours plus conſidérable que l'importation. En

(1) Carte Nº. VI du Tome I.

(2) Ou Oz-ladozskoe.

(3) Tome II, page 211.

1749, l'exportation des différentes marchandiſes qui ſortirent des Ports de Ruſſie a été évaluée à trois millions de roubles, ou quinze millions argent de France, & l'importation à deux millions neuf cents mille roubles, ou quatorze millions cinq cents mille livres. Le nombre des Vaiſſeaux qui aborderent à Saint-Pétersbourg, principal Port de Ruſſie, fut en 1744 de deux cents ſoixante Bâtiments; de deux cents en 1745; de deux cents cinquante-deux en 1750, & de deux cents quatre-vingt-dix en 1751; de façon qu'on peut ſuppoſer que deux cents cinquante Vaiſſeaux abordent tous les ans à Saint-Pétersbourg.

Les Ruſſes commercent avec les Suédois, les Danois; les Habitants de Lubeck, Hambourg, avec les Anglois, les Hollandois & les François. Les Anglois font plus de la moitié de ce commerce. Parmi les autres Nations, les Hollandois ſont ceux qui envoient en Ruſſie le plus grand nombre de Vaiſſeaux. On voit peu de Vaiſſeaux François dans les Ports de Ruſſie. Ceux-ci font ce

---

Exportation des Marchandiſes de Ruſſie.

Mattres-Zibelines.
Renards noirs, blancs, &c.
Hermines.
Agneaux mornés.
Tigres.
Ours noirs & blancs.
Loups.
Martres communes.
Chats ſauvages.
Lievres blancs.
Caſtors.
Loups Cerviers.
Cuirs.
Suifs.
Miel.
Potaſſe.
Rubarbe.
Goudron.
Huile de Lin.
Colle de Poiſſon.
Caviar.
Poiſſon ſalé.
Réſine.
Lin.
Chanvre.
Fil.
Laine.
Nattes.
Toiles pour les voiles.
Mâts.
Fer.
Cuivre.

commerce

commerce par le canal des autres Nations, & ils perdent alors, ainsi que les Russes, tout l'avantage d'un commerce direct.

Les Russes sont peu au fait du commerce : les Négociants sont d'ailleurs trop dépendants du Souverain & des personnes en place. Ils n'ont ni assez de fonds ni assez de crédit pour établir un commerce en grand. Les premiers Négociants Russes ne sont que les Commissionnaires des Etrangers. D'ailleurs les Souverains de Russie font faire pour leur compte plusieurs branches de commerce (1). Ils se sont réservé les monopoles, qu'ils donnent à des Seigneurs. L'exposition de ces faits suffit pour faire connoître les inconvénients de cette administration, & que la Russie pourroit faire un commerce plus avantageux.

Les revenus de la Russie ont considérablement augmenté depuis Pierre Ier : quoique ces revenus varient suivant les différences des temps, on peut cependant s'en former une idée assez juste par le détail suivant ; je l'ai puisé dans des Etats de Finance qu'un de mes amis m'a communiqués.

Chaque tête taillable paye au Trésor Royal pour la Capitation soixante-dix kopykkes (2), & tous les Paysans qui appartiennent à l'Impératrice payent en outre quarante kopykkes. M. de Voltaire trouve en 1747 le nombre des mâles qui payent la Capitation, de

---

Importation des Marchandises de France en Russie.

Les François envoient en Russie des étoffes d'or, d'argent, de soie, du lin, du coton, & différentes sortes de draps & étoffes pour homme & pour femme, des bas, des bottes, des souliers, chapeaux, plumets, bourses, boutons ; toutes sortes de quinquaillerie & galanterie, des gands, des montres, épingles, lunettes, peignes, ceinturons, mouchoirs, & quantité d'autres étoffes de cette nature ; du vin, de l'eau-de-vie, du vinaigre, de l'huile ; toutes sortes d'épiceries : des porcelaines, des fromages, des harengs, des enchois, du sucre, des cartes, du papier, des verres, des miroirs, des pipes à fumer, des bougies, du tabac, &c.

(1) Voyez les revenus de la Russie.

(2) D'autres écrivent kopeks ou copeks. Cette monnoie revient à un sou de France, & le rouble à cent sous.

six millions six cents quarante mille (1). Supposant dans l'état actuel de la Russie le même nombre d'Habitants, il est aisé de déterminer le produit de la Capitation. J'ai extrait des États de Finance que j'ai eu entre les mains, les autres revenus de la Russie rapportés dans la Note (2), & je trouve le revenu de l'Etat de treize millions quatre cents mille roubles en nombre rond, ou de soixante-sept millions argent de France, plus grand de deux millions de livres qu'en 1725.

(1) Voltaire, Tome I, page 55.

(2) *Revenus de l'Empire de Russie.*

	Roubles.	Argent de France.
Capitation, 6640000 mâles, à 70 kopykkes	4648000	23240000
Les Domaines du Souverain, de 360000 Paysans, à 40 kopykkes de surplus que la Capitation	144000	720000
Les Cabarets produisent annuellement, par la vente de la bierre & de l'eau-de-vie	2000000	10000000
Les péages de mer & de terre, & les Douanes de Pétersbourg, Archangel, Wibourg, Narwa, Rewel, & Riga . .	3150000	15750000
Le Fer & le Cuivre (*)	240000	1200000
La Potasse & Wadasse	70000	350000
La Rhubarbe	30000	150000
Le Gaudron, & l'Huile de Poisson	180000	900000
Les Salines	1400000	7000000
Papier Timbré & le Sceau	200000	1000000
Les Bains payent un Impôt qui produit . . .	14000	70000
Le commerce des Toiles pour les Vaisseaux (**) . . .	110000	550000
Le revenu de la Monnoie	250000	1250000
Le revenu de la Poste	330000	1650000
Le commerce du Tabac	76000	380000
Les droits sur le commerce des Grains . . .	160000	800000
Les Conquêtes sur la Suede	100000	500000
Les Conquêtes sur la Perse	300000	1500000
Total . .	13402000	67010000

(*) C'est le produit des Mines des Domaines du Souverain.

(**) Ce Commerce a été donné exclusivement à un Particulier, qui rend à la Couronne ce revenu.

Avant Pierre I[er] la Russie n'avoit que des Barques ou d'autres petits Bâtiments dont on se servoit sur le Wolga & sur le Don. Les

---

Cet Etat des revenus de Russie peut être sujet à quelques discussions, parce que les variations que le temps & les circonstances amenent, doivent nécessairement y produire différents changements; mais si le revenu diminue à quelques égards, il augmente à d'autres; & dans l'état actuel où se trouve la Russie, le résultat général est toujours à peu-près le même. J'ai cru devoir rapporter le détail des revenus de Russie, tel que je l'ai extrait des Mémoires que j'avois, sans y faire aucune correction, excepté dans le nombre des mâles qui payent la Capitation. Ils étoient confondus avec les femmes. Il me paroît, d'après ce détail, qu'on doit supposer en 1767 le revenu de la Russie en argent, de treize millions quatre cents mille roubles en nombre rond, ou de soixante-sept millions argent de France. M. de Voltaire trouve par un Etat des Finances de l'Empire en 1725, en comptant les tributs des Tartares, tous les impots & tous les droits en argent, que le total alloit à treize millions de roubles, indépendamment des tributs en nature (*).

Depuis 1725 la Douane a cependant considérablement augmenté par les précautions qu'on a prises d'empêcher la contre-bande. J'ai encore supposé le nombre des Paysans qui dépendent de la Couronne, de 360000 livres (ils payent quarante kopykkes de plus que les Paysans ordinaires), tandis que M. de Voltaire le détermine beaucoup plus grand en 1725. Je n'ai pas compris dans le même Etat le revenu des pelleteries qu'on tire de la Sibérie, ni celui des apoticaireries; mais aussi j'ai supposé le nombre des mâles qui payent la Capitation, de six millions six cents quarante mille, tel que M. de Voltaire l'a déterminé en 1725, & on a vu à l'Article de la Population, que ce nombre devoit être prodigieusement diminué. Il paroît aussi que c'est pour cette raison qu'on avoit proposé un nouveau Réglement pour augmenter la Capitation de quarante kopykkes par tête; mais ce Réglement n'a jamais été exécuté; & en effet, dans l'état des Impots ordinaires, les Russes ne sont pas toujours en état de les payer. Les arrérages depuis 1724 jusqu'en 1747 se montoient à deux millions cinq cents quatre mille roubles, ou à douze millions sept cents soixante dix mille livres argent de France, que l'Impératrice Elisabeth remit à ses Sujets.

J'ai aussi fait entrer dans l'état ci-dessus, le revenu qui provient de la vente de la potasse & de la Wadasse; mais on m'a assuré en Russie, que ce commerce n'existoit plus, ou au-moins qu'il étoit considérablement diminué, parce qu'il étoit préjudiciable à la Russie, en ruinant les forêts les plus à portée d'être exploitées; & l'on sent évidemment la vérité de ce dernier fait.

Le nombre des Paysans de la Couronne diminue non-seulement à cause de la dépopulation, mais encore parce que les Souverains de Russie sont dans l'usage de récompenser leurs Sujets en leur donnant un certain nombre de Paysans. Ce fait est connu de tout le monde.

Les pelleteries de Sibérie ne produisent pas en argent un aussi grand revenu qu'on l'a toujours cru. On transporte ces pelleteries de quatorze cents lieues, & même de deux mille,

(*) M. de Voltaire, Tome I, page 59.

Ruſſes ont préſentement des Chantiers à Archangel, à Cronſtat, à Saint-Pétersbourg, à Revel, & l'on emploie beaucoup de Conſtructeurs nationaux. Il paroît par l'état des forces de Mer de 1756,

---

dans les magaſins de Moſcou & de Saint-Pétersbourg. Ces pelleteries paſſent alors par tant de mains différentes, que les plus belles parviennent rarement à ces magaſins. D'ailleurs les contrées d'où on les tire étant plus fréquentées de jour en jour par les Marchands qui ſe ſont établis dans la Sibérie pour faire ce commerce, & par le Militaire qu'on y envoie; ces Peuples vendent leurs belles pelleteries, au-lieu de les donner à ceux qui ſont chargés de lever cette eſpece d'impots; & cette conduite eſt toute ſimple. Les particuliers Ruſſes ſe procurent par le moyen des Marchands, ou par leurs amis dans le Militaire, la plus grande partie de leurs fourures, & j'ai ſu que quantité de pelleteries de la Couronne dépériſſoient, faute de débit, dans des Magaſins en Sibérie & à Moſcou.

Je n'ai point fait mention dans le revenu de la Ruſſie du produit des Apothicaireries; parce que je ne l'ai point trouvé dans mes Mémoires. La Couronne s'eſt réſervée le revenu de tous les établiſſements formés dans ſes Etats pour les Apothicaires, & la diſtribution des Remedes; elle donne des appointements aux Employés, paye l'entretien de tous ces établiſſements; elle fait enfin toutes les dépenſes & en retire auſſi tout le revenu. Quoique la dépenſe que la Couronne fait pour cet objet ſoit très conſidérable, il eſt très certain qu'après en avoir retiré les frais, elle y gagne encore au-moins la retenue qu'elle fait ſur les troupes pour les médicaments, & l'on m'a aſſuré que le gain alloit au-delà; mais les Apothicaires n'étant plus que des gens à gage, ils n'ont plus le zele néceſſaire pour s'occuper à augmenter nos connoiſſances dans ce genre, parce qu'ils ne travaillent jamais pour eux. On voit de même dans l'état ci-deſſus, que le Souverain s'eſt réſervé pluſieurs branches de Commerce, & tout le monde ſait qu'il doit ſe borner à le protéger pour le faire fleurir. Ces abus ſont abſolument contraires à une bonne adminiſtration, & ils ne ſubſiſtent que parce qu'on ne peut pas remédier à tout en même-temps.

J'ai ſuppoſé dans le même état le revenu des Provinces conquiſes ſur la Suede de cent mille roubles ſeulement (ou de 500000 liv. de France), tandis que ces Provinces produiſoient un grand revenu à la Suede; mais ces Provinces ne payent plus de Capitation, & ce revenu médiocre eſt le produit des Biens domaniaux des Souverains de Ruſſie: ces revenus ont beaucoup diminué par les donations qu'ils en ont faites à différents Particuliers.

Le détail dans lequel je ſuis entré ſur le revenu de Ruſſie en faiſant connoître la nature des Impôts, donne une idée des richeſſes actuelles de la Nation, & de ſes reſſources. Les obſervations que j'ai faites ſur le revenu de cette Puiſſance, paroiſſent conſtater qu'on le doit ſuppoſer en argent de treize millions quatre cents mille roubles, ou de ſoixante-ſept millions argent de France. J'ai connu pluſieurs perſonnes très inſtruites ſur la Ruſſie, les unes eſtimoient le revenu de l'Etat à quinze millions de roubles, & les autres à treize & au deſſous; mais ces dernieres faiſoient entrer dans leurs calculs les non-valeurs.

comparé à celui que M. Strahlenberg en donne en 1720 (1), que la Marine de Russie a diminué depuis ce temps. On construit cependant presque tous les ans quelques Vaisseaux dans les différents Ports de Russie; mais il en faut réformer dans la même proportion, par les raisons qu'on verra par la suite. Les Vaisseaux de guerre se tiennent à Revel & à Cronstat, & les petits Bâtiments à Saint-Pétersbourg; mais ces Ports ne sont point bons. Le Port de Cronstat a trois grands inconvénients, suivant M. de Strahlenberg (2). » La Mer n'est pas assez large devant le Port, ni bien sûre, » à cause de quantité de Rochers & de Bancs de Sable cachés qui » environnent ce Port; ensorte que les Vaisseaux ne peuvent en » sortir qu'avec certains vents favorables. Secondement, les glaces » y restent trop long-temps, & la Mer n'en est débarrassée que » vers la fin du mois de Mai. Troisiemement, les Vaisseaux se » pourrissent promptement dans ces Ports, parce qu'ils y sont tou- » jours dans l'eau douce: (on m'a assuré qu'ils ne duroient pas plus » de dix ans). Le Port de Revel est trop exposé aux tempêtes, & » les Vaisseaux n'y sont pas en sureté, puisqu'un jour il en périt » trois des plus considérables dans le Port même ».

Du temps de Pierre I[er], beaucoup de Vaisseaux étoient construits de sapins; présentement les parties principales au-moins, sont

---

L'espece monnoyé est rare en Russie, non-seulement faute de matiere premiere; mais parce que le nombre des roubles diminue annuellement. Cet objet ayant paru mériter l'attention du Gouvernement, on en chercha la source. On a reconnu que les Paysans & les Commerçants qui vont dans les Villes, emportent chez eux en argent le produit de la vente de leurs Denrées & de leurs Marchandises, ils enfouissent leur fortune dans la terre, pour les mettre à couvert de ceux dont ils dépendent, & la plûpart mourant sans publier leur secret, cet argent est perdu pour l'Etat. Les tentatives qu'on a faites pour remédier à cet inconvénient ont été inutiles; il subsistera tout le temps que ce Peuple sera dans l'esclavage.

(1) L'Auteur écrivoit en 1730. Tome II, pag. 115 & 123.

(2) Strahlenberg, Tom. II, page 127. Ces inconvénients sont confirmés par tous ceux qui ont été à Saint-Pétersbourg.

de bois de chêne, & la plupart des Vaiſſeaux ſont conſtruits en entier de ce bois. On le tire des environs de Cazan (1). Cette Ville eſt éloignée de Saint-Pétersbourg de plus de quatre cents lieues, en ſuivant les rivieres qui ſervent à tranſporter ce bois. Il faut remonter le Wolga dans ce trajet, ſur une diſtance de deux cents ſoixante lieues ; ce qui oppoſe de grandes difficultés au tranſport des matériaux propres à la conſtruction des Vaiſſeaux. C'eſt pour cela qu'on y emploie encore aujourd'hui quelque peu de ſapins ; & tout le monde ſait que ce bois n'eſt propre que pour les mâts, & qu'il eſt abſolument mauvais pour tout ce qui a rapport à la conſtruction. On doit moins l'employer en Ruſſie à cet uſage, que par-tout ailleurs, à cauſe des eaux douces des principaux Ports de cet Empire, qui pourriſſent promptement les Vaiſſeaux.

D'après les Etats que j'ai eus des forces de Mer de la Ruſſie (2),

(1) On m'a aſſuré qu'on en tiroit auſſi d'Archangel, mais en petite quantité.

(2) *Etat des Vaiſſeaux de Guerre qui compoſoient les forces Marines de la Ruſſie, en 1756.*

VAISSEAUX DE LIGNE. Au Port de Cronstat.	Année de leur conſtruction.	Nombre des canons qu'ils portent.
Elizabeth, *à réparer.*	....	110.
Zacharie-Elizabeth,	1747.	99.
Saint Jean-Chriſoſtôme,	1751.	99.
Saint Nicolas,	1754.	80.
Nom inconnu,	1755.	80.
Leſnoy, *en mauvais état.*	1743.	66.
Sergius, *en mauvais état.*	1747.	66.
Raphael Archange, *en mauvais état.*	1745.	66.
Vriel, *en mauvais état.*	1749.	66.
Gabriel, *en mauvais état.*	1749.	66.
Ingermanie,	1752.	66.

je trouve qu'elles étoient, en 1756, de vingt-deux Vaisseaux de ligne, six Frégates, deux Galiotes à bombes, deux Paquebots, deux Brulots, & quatre-vingt-dix-neuf Galeres.

Elles consistoient sur la Mer Baltique en 1730, suivant M. Strahlenberg, en trente-six Vaisseaux de ligne, douze Frégates, neuf petites Frégates, & deux cents quarante Galeres.

Lorsque l'Equipage des Vaisseaux & des Galeres se trouve complet, le nombre des Officiers, des Soldats & des Matelots, se monte à vingt mille deux cents trente-neuf, & celui des Employés dans l'Amirauté, & des Ouvriers dans les différents Ports, à neuf

SUITE DES VAISSEAUX DE LIGNE.	Année de leur construction.	Nombre des canons qu'ils portent.
AU PORT DE CRONSTAT.		
Nom inconnu,	1754.	66.
Nom inconnu,	1754.	66.
Pantlemonft, *en mauvais état.*	1740.	54.
Nom inconnu,	1756.	66.
Nom inconnu,	1756.	66.
AU PORT DE REVEL.		
Saint Alexandre Newfschi, *en mauvais état.*	1749.	66.
Moschwa,	1750.	66.
Saint Jean-Chrisostome, le second, *en mauvais état.*	1749.	66.
L'Aigle du Nord, *très mauvais.*	1735.	66.
Schlusselbourg,	1751.	54.
Verakil,	1752.	54.
Total des Vaisseaux du premier rang,	22	
FREGATES.		
AU PORT DE CRONSTAT.		
Jegudice,	1746.	32.
Sealfil,	1746.	32.
Nom inconnu,	1754.	32.
Nom inconnu,	1754.	32.

mille huit cents soixante-dix-neuf ; mais il s'en faut de beaucoup que le nombre des Soldats & des Matelots soit complet.

Les Officiers sont peu instruits sur la théorie de la Navigation ; & encore moins sur la pratique, parce qu'ils vont rarement en Mer. Les Vaisseaux dépérissent dans les Ports au milieu des glaces & des eaux douces. Un grand nombre de Vaisseaux ont été réformés sans avoir jamais porté la voile, & beaucoup d'Officiers ont achevé leur carriere sans avoir jamais monté un Vaisseau. Les Russes d'ailleurs craignent trop la Mer pour devenir bons Marins ; ils n'ont pas de Matelots qui en méritent le nom ; & la Russie n'en aura jamais, tant qu'elle ne fera point le commerce par elle-même.

SUITE DES FREGATES. Au Port de Revel.	Année de leur construction.	Nombre des canons qu'ils portent.
Michel-Archange,	1748.	32.
Kreysel,	1751.	32.
GALIOTES A BOMBES.		
Le Tonnerre,	1752.	10.
Jupiter,	1752.	10.
PAQUEBOTS.		
L'Eléphant,	1752.	36.
Nom inconnu,	1754.	36.
BRULOTS.		
Mitau,	1747.	
Hollande,	1747.	

GALERES.

Galeres à 22 bancs,	32
Galeres à 20 bancs,	22
Galeres à 16 bancs,	45

Chaque Galere porte six petits canons de fer, & sur le devant deux canons de vingt-quatre livres de balle.

Il y a deux rames à chaque banc, 5 Soldats à chaque Rame ; un Officier commande la Galere ; il a sous lui un Pilote & 12 Matelots.

Le

Le Militaire de Russie se divise en troupes de Campagne & de Gouvernement. Ces deux Corps de troupes sont totalement différents ; le dernier forme une espece de Milice, qui est distribuée sur les limites de la Tartarie, & dans les différentes Provinces de ce vaste Empire. Son étendue exige un Corps de troupes très nombreux, pour tenir les Peuples dans l'obéissance, & mettre la Russie à l'abri des incursions des Tartares. Ces troupes n'ont point d'autre destination ; elles ne vont jamais en campagne, & ne sont pas propres pour faire la guerre contre des troupes aguerries ; elles sont mal entretenues, & plus mal disciplinées. Il n'en est pas de même des troupes de campagne, la plupart sont très bien entretenues, & parfaitement disciplinées. On les distribue en garnison dans les Provinces situées en Europe, ou dans le voisinage, & vers les limites de la Tartarie, afin qu'on puisse les réunir plus facilement, pour porter du secours dans les différentes parties de l'Etat, ou pour attaquer les Puissances qui sont en guerre avec la Russie.

Je trouve par le détail des troupes de cette Puissance, que l'Etat Militaire se monte à trois cents trente un mille cinq cents hommes (1).

---

(1) ***ETAT MILITAIRE DES TROUPES DE RUSSIE,***
en supposant les Régiments complets.

MAISON DE L'IMPERATRICE.

Gardes du Corps, ou Leibe-Compagnie,		300
Cuirassiers du Corps,		846
Gardes à Cheval,		1125
Gardes à Pied.	Régiments de Preobragenski,	3245
	——— Semenowski,	2436
	——— Ismaelowski,	2436
Le Régiment du Grand-Duc,		846
Six Régiments d'Infanterie de huit cents quarante-six hommes,		5076
Total.		16408

Ce Corps de Troupes uniquement destiné à la garde du Souverain, ne va jamais en

Il doit souffrir de petites variations de temps en temps, suivant les différents états que j'ai eus entre les mains. Les Régiments d'Infanterie étoient en 1750 de deux mille deux cents quatre-vingt-dix-huit hommes; & ceux de Cavalerie & de Province étoient encore moins nombreux que ceux dont je donne le détail. Le Régiment

---

Campagne. Ces différents Régiments sont toujours en garnison dans les environs de la résidence du Souverain, pour en disposer à sa volonté dans tous les événements.

Infanterie Russe de Campagne.

L'Infanterie Russe est composée de quarante-six Régiments (*). Chaque Régiment contient trois Bataillons, & chaque Bataillon est composé de douze Compagnies de Fusiliers, & de deux de Grenadiers. Le nombre des Grenadiers & des Fusiliers est de 2128 hommes; & le Régiment, y compris les Officiers, &c., est de 2637 hommes (**). Mais tous les Régiments ne sont pas si nombreux: en les supposant de 2637 personnes, les quarante-huit Régiments complets se montent à . . . 121302

Chaque Régiment a avec lui quatre canons de trois livres de balle, & quatre petits mortiers à grenades.

Les Russes ont pour Cavalerie quelques Régiments de Grenadiers à Cheval, des Cuirassiers, des Dragons & des Hussards.

Cavalerie Russe de Campagne.

Quatre Régiments de Grenadiers à Cheval, de 2489 hommes,	9956
Quatre Régiments de Cuirassiers, de 1350 hommes,	5400
Vingt-six Régiments de Dragons, de 1350 hommes,	35100
Six Régiments de Hussards, l'un portant l'autre,	12860
Total.	63316

Génie & Artillerie.

Génie,	750
Mineurs,	210
Artillerie & Bombardiers,	10000
Total.	10960

(*) Elle a été quelquefois de 52 Régiments, suivant les différents états que j'ai eus entre les mains; mais il m'a paru qu'on a réuni quelques-uns de ces Régiments à ceux destinés à la garde du Souverain, qui étoit autrefois moins nombreuse.

(**) On en verra le détail dans l'état de la dépense de chaque Régiment.

des Gardes-du-Corps n'existe plus, ayant été cassé par Pierre III. Au reste, ces petits changements ne font rien au résultat général, s'il est toujours à-peu-près le même. Ainsi je suppose l'Etat Militaire de Russie de 330000 hommes en nombre rond.

On comprend dans ce nombre tous les gens de Métiers au service des Régiments, Maréchaux, Serruriers, Charpentiers, &c.; les Valets d'Equipage, les Valets d'Artillerie, les Valets de tous

Infanterie Russe de Gouvernement, qui ne va jamais en Campagne; espece de Milice.

Vingt Régiments de 1344 hommes, dans les Pays conquis sur la Suede,	26880
Trente-deux Régiments distribués dans différents endroits de la Russie, Sibérie, &c. Ils sont composés de 1328 hommes, excepté quatre, dont trois sont de 664 hommes, & un de 1992,	41168
Vingt Régiments distribués en Ukraine, de 1077 hommes,	21540
Un Régiment sur les lignes de l'Ukraine,	1248
Total.	90836

Dragons.

Quatre Régiments de 1056 hommes,	4224
Trois Régiments de 1220 hommes,	3660
Un Escadron à Moscou de	546
Total de la Cavalerie de Milice.	8430

RÉCAPITULATION.

Maison de l'Impératrice,	16408
Infanterie de Campagne,	121302
Cavalerie de Campagne,	63316
Génie, Mineurs, Artillerie, Bombardiers,	10960
Infanterie qui ne va jamais en Campagne,	90836
Cavalerie de Milice,	8430
Total.	311252
On trouve, page 255, que la Marine supposée complette, se monte, en y comprenant les Officiers & les Matelots, à	20239
Total des Troupes de Terre & de Mer,	331491

les Officiers de l'Armée : on appelle ces valets *Denſchik*. Ces derniers ſont très nombreux : on en fait des Soldats après un certain temps de ſervice. On y comprend auſſi tous les Soldats deſtinés à garder les priſonniers & les criminels ; mais je n'y ai pas compris les Troupes irrégulieres : elles ſont compoſées de Coſaques, de Zaporoviens, de Calmouks, de Valaques ; on n'en fait uſage qu'en temps de guerre. On ne leur donne aucune paye, ils n'ont que ce qu'ils retirent du pillage. Ces Troupes ne ſont pas redoutables par elles-mêmes, étant communément mal montées, & n'ayant aucune eſpece de diſcipline ; mais elles le ſont beaucoup par leurs brigandages : elles pillent & ravagent tous les Pays par où elles paſſent, & y exercent les plus grandes cruautés. Les Ruſſes tirent peu d'avantages de ces Troupes pour garder leurs camps, & elles ſont ſouvent très funeſtes à leur armée par la conſommation des vivres & des fourages. Elles ont toujours à leur ſuite quantité de chevaux pour emporter le butin. Dans les états que j'ai eus du Militaire de Ruſſie, ce corps de Troupes ſe monte quelquefois à trente & quarante mille hommes, & quelquefois plus. Or faiſant entrer ces Troupes dans l'Etat Militaire, le nombre des Troupes de Ruſſie ſeroit de trois cents ſoixante mille hommes environ.

Ce nombre conſidérable de Troupes me parut d'abord un paradoxe, en conſidérant la dépopulation de cet Empire, & la modicité de ſes revenus. J'ai eu entre mes mains les Etats Militaires, avec les noms & le détail des Régiments. Il eſt d[illegible] conſtant d'après ces Mémoires, que l'Etat Militaire ſe monte à 330000 hommes, en nombre rond, ſans y comprendre les Troupes irrégulieres. M. de Voltaire le trouve, en 1725, à peu-près le même (1). Mais par quel méchaniſme d'adminiſtration, la Ruſſie peut-elle entretenir un Corps ſi

(1) M. de Voltaire détermine en 1725 le nombre de Troupes, tant ſur terre que ſur mer, de 339500. Tome I. page 59.

considérable ? Est-il nécessaire au Souverain de cet Empire ? Ne doit-il pas diminuer l'Etat Militaire le plus qu'il est possible, vu la dépopulation de ses Etats ? Et si le Souverain est obligé d'avoir en temps de paix un corps de Troupes si considérable, est-ce une preuve réelle de sa puissance ? L'examen de ces différents objets me parut si intéressant pour l'humanité, pour l'Europe, & peut-être pour la Russie, que je me donnai tous les soins pour éclaircir cette matiere.

Pour procéder avec ordre, il est nécessaire de considérer la Russie dans les rapports qu'elle a avec l'Europe, avec ses Voisins Asiatiques ; & il faut faire attention à l'étendue de cet Empire. On connoît parfaitement l'état politique de la Russie dans ses rapports avec l'Europe. Plusieurs Auteurs ont écrit sur ceux qu'elle a avec les Tartares ses voisins ; mais soit que l'état politique de ces différentes Puissances ait souffert quelque changement ou non, il est indispensable de le rappeller ici. D'ailleurs les faits rapportés par les Voyageurs qui m'ont précédé, n'en seront que plus authentiques.

A mesure qu'on s'éloigne de Saint-Pétersbourg en approchant du Kamtchatka, les Peuples sont moins soumis, non-seulement à cause de la difficulté d'envoyer des Troupes & des munitions vers la partie orientale de cet Empire, mais encore parce que celles qu'on y envoie n'étant plus à portée du Souverain, le Militaire, les Gouverneurs & tous les Employés y abusent de l'autorité que le Souverain leur confie. Ces Peuples sont toujours prêts à se révolter ; c'est un inconvénient attaché à tous les Etats d'une vaste étendue. On trouve même en Sibérie des Peuples que la Russie n'a jamais pu subjuguer depuis la conquête de cette Province. Les Tchouktchi sont de ce nombre. Les Ioukagires leurs voisins & les Koriaques sont médiocrement soumis. Tous ces Peuples habitent l'extrémité du Nord-Est de la Sibérie (1). Quoiqu'ils soient d'une foible ressource

(1) Il faut suivre cette description, la Carte sous les yeux. Carte générale, N°. XX.

pour la Russie, cette Puissance ne cesse de faire la guerre à quelques-uns pour les soumettre. Les Tchouktchi sont les plus féroces & les plus cruels ennemis des Russes. Ils ont toujours conservé leur liberté, quoique les Russes ayent sur eux l'avantage des armes à feu, & des troupes aguerries. Cependant comme les Russes envoyoient continuellement de nouvelles troupes contr'eux, ils les auroient détruits ou subjugués par la suite des temps, sans les Ioukagires leurs voisins, qui leur prédirent cet événement, s'ils n'opposoient que des fleches aux armes à feu des Russes. Ils leur conseillerent de fondre sur l'artillerie des Russes dès qu'ils les rencontreroient, de s'en emparer, & leur persuaderent qu'ils en triompheroient aisément, parce qu'ils n'étoient jamais en grand nombre. Le succès justifia ce que les Ioukagires avoient prédit. Quelques années avant mon arrivée à Tobolsk, un corps de troupes Russes marcha contre les Tchouktchi; le Général Russe envoya en avant un petit détachement avec quelque artillerie: ces Troupes furent assaillies & égorgées au moment qu'elles s'y attendoient le moins; quelques Soldats échapperent à peine pour en porter la nouvelle au Général Russe. Il s'avança aussi-tôt contre ce Peuple; il fut battu & obligé de demander la paix. On convint de part & d'autre que les Chefs & une partie des Troupes se rendroient sans armes dans un Hameau voisin des deux armées. Les Tchouktchi remplirent exactement la convention; les Russes se rendirent au rendez-vous, en apparence sans armes; mais ils avoient caché sous leur habit une espece de coutelas que les Paysans Russes portent toujours à leur côté. Les Russes entrerent dans toutes les vues que les Tchouktchi leur proposerent: ils leur firent boire une si grande quantité d'eau-de-vie, qu'ils les enivrerent bien-tôt; & ils en égorgerent la plus grande partie pendant qu'ils dormoient. Les Russes allerent attaquer aussi-tôt l'armée des Tchouktchi, qui se sauva dans les montagnes, leur Prince & les principaux Chefs ayant péri dans le massacre que les Russes avoient fait des Troupes de

cette Nation. J'ai su ce détail par un jeune Prince, neveu du Chef des Tchouktchi (1). Les Russes l'avoient emmené prisonnier à Tobolsk ; il y vivoit dans l'infortune, quoiqu'en liberté. Le Gouverneur fournissoit à sa subsistance. Cet infortuné Prince, dans le désir d'avoir sa liberté, me fit prier (2) de le prendre pour domestique, & de l'emmener avec moi. Les Russes s'occupoient encore, en 1761, à faire la guerre à ces malheureux Peuples, au-lieu de les laisser tranquilles dans leurs montagnes glacées.

La plupart des autres Peuples, comme les Kamtchadals, les Iakouti, les Tungouses, quoique subjugués, sont toujours en garde contre les Russes : ces derniers ayant voulu envoyer des Ingénieurs pour lever le cours du Fleuve Amour, & examiner si l'on ne pourroit pas y établir quelque navigation ; les Peuples qui habitent les bords de ce Fleuve, forcerent les Russes d'abandonner leur projet.

Des multitudes de Hordes Tartares habitent les contrées situées au Midi de la Russie : elles obligent les Russes d'entretenir perpétuellement sur ces limites des corps de Troupes considérables, depuis le Lac Baikal jusque vers la Pologne. Les Russes ont même fait construire dans la plupart de ces endroits, des Lignes & des Forts qui sont placés à peu de distance les uns des autres. Ces précautions sont nécessaires pour mettre cet Empire à l'abri des incursions des Tartares, & tenir dans l'obéissance ceux que la Russie a subjugués. La plupart de ces Tartares sont vagabonds & vivent de pillage. Ils ont inquiété de tout temps les Russes dans cette partie de leur Empire. Malgré les Lignes & les Forts, ils pénetrent aisément en Russie, lorsqu'ils sont en force : ils pillent les Villages pendant qu'on rassemble les Troupes les plus à portée, & ils s'en retournent avec

(1) Il m'a été confirmé par les Russes qui me servoient d'interprétes.

(2) Il me donna un Mémoire à ce sujet, qu'il avoit fait écrire en latin, afin que je pusse le comprendre.

leur butin lorſqu'elles arrivent : auſſi les déſerts de la partie méridionale de la Ruſſie, principalement de la Sibérie, ſont les armes les plus formidables que les Ruſſes puiſſent oppoſer à ces Peuples : ces contrées n'étant pas habitées, les Tartares ne peuvent pas en piller les Villages ; la plupart n'oſent avancer dans l'intérieur du Pays, à cauſe des Troupes conſidérables que les Ruſſes entretiennent ſur ces limites, & ces derniers tâchent de vivre en paix avec les autres.

Les Ruſſes ont cependant de grands avantages ſur ces Tartares, qui pour la plupart ne peuvent oppoſer que des fleches aux armes à feu des Ruſſes. On trouve parmi ces Peuples vagabonds, des Nations qui ne connoiſſent pas même les armes à feu ; mais tous ces Tartares ſont guerriers & courageux. Un événement que j'ai ſu depuis mon retour à Paris, par M. le Chevalier de Saint-Pierre, atteſte que quelques-uns ne connoiſſent pas les armes à feu ; & il fait connoître en même-temps l'eſpece d'hommes que les Ruſſes ont dans leur voiſinage. Un gros détachement de ces Tartares s'approcha, il y a quelques années, des lignes de Sibérie ; le Commandant d'un des Forts Ruſſes les ayant apperçus, & ignorant l'intention de ces Tartares en troupe, leur fit ſavoir qu'il feroit faire feu ſur eux, s'ils ne ſe retiroient. Ces Tartares s'aſſemblent, & après avoir tenu conſeil, ils envoient prier le Commandant d'ordonner qu'on fît feu ; on le fit. Pluſieurs d'eux ayant été tués par une canonade, ils s'éloignerent un peu, tinrent un nouveau conſeil, & envoyèrent prier de nouveau le Commandant de faire feu : ils s'éloignerent encore, & ne décamperent qu'à la troiſieme canonade. Cet événement ſuppoſe un Peuple qu'il feroit dangereux pour la Ruſſie d'inſtruire dans l'art militaire.

La révolution arrivée chez les Calmouks Zongores (1), nous

(1) Suivant quelques Auteurs, Calmuczs Zungores, Kalmouks, ou Calmouques Dſongares.

donne

donne encore une idée de ces Peuples. Cette Nation étoit devenue si puissante sous le regne de Kaldan-Tcherin leur Kan, que les Chinois & les Russes redoutoient également ce Prince. Il mourut en 1746; sa mort excita une guerre civile entre ses Successeurs, qui entraîna la ruine de cette Nation. Les Chinois l'affoiblirent d'abord en favorisant tour à tour chacun des Prétendants; & après une guerre de dix ans, ils accablerent le nouveau Kan, en 1757, & détruisirent ses Sujets, dont le reste infortuné, au nombre de vingt mille Familles, se sauva sur le Volga, sous la protection de la Russie (1).

Plusieurs autres branches des Calmouks habitent encore dans cette partie de l'Asie. Ils ont conservé le courage & la bravoure qu'ils avoient du temps de Gengis-kan & de ses Successeurs. C'est avec ces Peuples que ces Princes firent tant de conquêtes & donnerent la loi à l'Asie. Les Mongales situés entre la Chine & la Sibérie descendent des mêmes Tartares, & ils ne sont pas moins courageux. La plupart dépendent de la Chine; ils sont parfaitement aguerris. Les Chinois font la guerre avec ces Nations belliqueuses (2). Aussi le dernier Kan s'étant retiré en Sibérie, où il mourut, l'Empereur de la Chine le reclama si vivement, que les Russes, après avoir fait beaucoup de difficultés, furent obligés de transporter le corps de ce Prince sur les frontieres de la Chine; les Chinois prétendoient pouvoir s'assurer par ce moyen de la vérité de la mort de ce Kan, qu'ils redoutoient encore.

Les Peuples Russes qui habitent vers le Midi de la Sibérie, quoi-

(1) On donne ailleurs le détail de ce singulier événement, qui fait mieux connoître cette Nation.

(2) Il faut bien distinguer ces Peuples des Chinois; ces derniers forment de mauvaises Troupes, suivant différents Auteurs.

que ſubjugués, ſont cependant les plus enclins à la révolte. J'ai été à portée de m'en aſſurer, ayant ſuivi cette route à mon retour de Tobolsk à Saint-Pétersbourg.

On voit par ce détail de l'intérieur de la Ruſſie, que le Souverain eſt obligé d'avoir perpétuellement un corps conſidérable de Troupes pour tenir ſes Sujets dans l'obéiſſance, & pour mettre cet Empire à l'abri des incurſions des Tartares : c'eſt ce Corps qu'on appelle Armée de Gouvernement ; il ſe monte à cent mille hommes environ (1) : ces Troupes n'ont point d'autre deſtination ; elles ne font jamais la guerre autre part, non-ſeulement parce qu'il ſeroit trop dangereux de dégarnir les Provinces & les limites, mais encore parce que ces Troupes étant diſperſées dans cet Empire de près de 2000 lieues, ſur 500 environ de large, il n'eſt pas poſſible de les faire mouvoir, ni de les raſſembler. Dans certaines circonſtances, elles arriveroient au rendez-vous lorſque la guerre ſeroit terminée ; car les chemins ſont preſque toujours impratiquables pendant l'Eté ; on ne trouve pas toujours des Ponts, même ſur la route de Saint-Pétersbourg à Tobolsk, qui eſt très fréquentée ; auſſi ne voyage-t-on que pendant l'Hiver en traîneau ; & quoique je n'euſſe que trois Perſonnes avec moi lorſque je voyageois dans ce Pays, je ne trouvois pas toujours dans les Villages le nombre de chevaux qui m'étoient néceſſaires pour continuer ma route. Ce ſont ces difficultés locales & l'étendue de cet Empire, qui ſont cauſe que la Ruſſie ne peut faire un autre uſage des Troupes de Gouvernement. Elles ne ſont ni aguerries, ni diſciplinées ; auſſi les Ruſſes n'en font-ils aucun cas. Elles ſont très mal entretenues, leur paye n'eſt environ que la moitié de celle des Troupes de campagne. Les Soldats n'ont par conſéquent que onze deniers environ par jour, argent de France ; mais on leur diſtribue chaque mois, ainſi qu'à ceux de campagne,

(1) Voyez page 259.

deux boisseaux de farine & un boisseau de gruau par tête. Ce corps de Troupes, de près de cent mille hommes, ne coûte, en argent à la Russie, qu'un million cent soixante mille roubles, ou cinq millions huit cents mille livres, argent de France ; parce que ces Peuples sont obligés de fournir en nature les denrées nécessaires pour les faire subsister. Cet impôt, indépendant de la Capitation & des autres droits (1), procure à la Russie les moyens d'avoir un corps considérable de Troupes, les Peuples fournissant les mêmes denrées aux Troupes de campagne, depuis l'Ecrivain du Commissaire jusqu'au Denschik (domestique des Officiers). Aussi on envoie en garnison les Troupes de campagne dans les Provinces les plus fertiles. Par cette administration, l'Etat Militaire de Russie, de Terre & de Mer, quoique de trois cents trente mille hommes, ne coûte cependant que six millions quatre cents mille roubles environ, ou trente-deux millions trois cents mille livres, argent de France (2).

(1) Voyez page 250.

(2) Pour déterminer la dépense des Troupes, j'ai pris dans les Etats de dépense du Militaire, celle d'un Régiment. On verra par les détails suivants, que les moyens dont j'ai fait usage, sont suffisants pour constater le degré de précision dont j'ai besoin dans mes résultats.

ETAT de Dépense annuelle d'un Régiment complet de trente Bataillons, composé de douze Compagnies de Fusiliers, & de deux de Grenadiers. On comprend dans cet Etat les places de Fourages qu'on paye toujours en argent.

RANGS.	Nombres.	Appointements de chaque Officier & Soldat, y compris le décompte des médicaments.		Dépense annuelle.		Place de Fourage par mois.	Place de Fourage pour six mois de l'année.	En argent à 90 Kopecks par place de fourage.		Nombre des Valets d'Officiers.	Appointements & Fourages en argent pour toute l'année.		Appointements, en argent de France, pour toute l'année.	
Grand Etat-Major.		Rou.	Ko.	Rou.	Ko.			Ro.	Ko.		Rou.	Ko.	Liv.	Sou.
Colonel. . . .	1	585	0	585	0	17	102	91	80	6	676	80	3384	0
Lieutenant Colonel	1	351	0	351	0	11	66	59	40	4	410	40	2050	0
Major.	1	286	20	286	20	11	66	59	40	4	345	40	1727	0
Aides-Major. . . *Chacun d'eux a une Compagnie.*	2	175	50	351	0	16	96	86	40	4	437	40	2187	0

Suivant les états que j'ai eus entre les mains, les dépenses de la Cour en argent, ne passent pas deux millions de roubles, en comprenant dans cette somme l'entretien du Corps des Cadets, les Aca-

RANGS.	Nombres.	Appointements de chaque Officier & Soldat, y compris le décompte des médicaments.	Dépense annuelle.	Place de Fourage par mois.	Place de Fourage pour six mois de l'année.	En argent à 90 Kopeks par place de fourage.	Nombre des Valets d'Officiers.	Appointements & Fourages en argent pour toute l'année.	Appointements, en argent de France, pour toute l'année.
Petit Etat-Major.		Rou. Kop.	Rou. Ko.			Ro. Ko.		Rou. Ko.	Liv. Sou.
Quartier-Maître. .	1	117 0	117 0	4	24	21 60	1	138 60	693 0
Adjudants. . . .	2	117 0	234 0	8	48	43 20	2	277 20	1386 0
Equipage-Mestre .	1	58 50	58 50	2	12	10 80	1	69 30	346 10
Auditeur. . . .	1	81 90	81 90	3	18	16 20	1	98 10	490 10
Commissaire. . .	1	81 90	81 90	4	24	21 60	1	103 50	517 10
Aumônier. . . .	1	64 35	64 35	3	18	16 20	0	80 55	402 15
Chirurgien. . .	1	175 50	175 50	3	18	16 20	0	191 70	958 10
Maître Ecrivain. .	1	49 0	49 0	2	12	10 80	0	59 80	299 0
Sous-Chirurgiens .	2	117 0	234 0	0	0	0 0	0	234 0	1170 0
Tambour-Major .	1	6 57	6 57	0	0	0 0	0	6 57	32 17
Prévôt.	1	7 57	7 57	0	0	0 0	0	7 57	37 17
Ecrivain du Commissaire. . . .	1	24 49	24 49	1	6	5 40	0	29 89	149 9
Ecrivain pour les Vivres. . . .	1	24 49	24 49	1	6	5 40	0	29 89	149 9
Maître de Chapelle	1	42 1	42 1	0	6	0 0	0	42 1	210 1
Musiciens & Chantres.	6	6 57	39 42	0	0	0 0	0	39 42	197 2
Sous-Prévôt . .	2	6 57	13 14	0	0	0 0	0	13 14	65 14
Capitaines. . .	12	175 50	2106 0	5	360	324 0		2430 0	12150 0
Lieutenants. . .	16	117 0	1872 0	4	384	345 60	16	2217 60	11088 0
Sous-Lieutenants .	30	81 90	2457 0	3	540	486 0	30	2943 0	14715 0
Enseignes. . . .	12	81 90	982 80	3	216	194 40	12	1177 20	5886 0
Sergents. . . .	32	9 81	313 92	0	0	0 0	0	313 92	1569 12
Capitaines d'Armes	16	9 48	151 68	0	0	0 0	0	151 68	758 8
Porte-Enseignes .	6	9 10	54 63	0	0	0 0	0	54 63	273 3
Fouriers. . . .	14	9 10	127 47	0	0	0 0	0	127 47	637 7
Caporaux . . .	64	7 57	484 80	0	0	0 0	0	484 80	2424 0
Ecrivain de Compagnie. . . .	14	7 57	106 5	0	0	0 0	0	106 5	530 5
Barbiers. . . .	14	6 57	91 98	0	0	0 0	0	91 98	459 18
Tambours . . .	40	4 7	162 80	0	0	0 0	0	162 80	814 0
Fifres.	4	6 57	26 28	0	0	0 0	0	26 28	131 8

démies & les Miniſtres dans les Cours Etrangeres ; de maniere que ces différentes dépenſes & celui du Militaire ne vont qu'à 8400000

RANGS.	Nombres.	Appointements de chaque Officier & Soldat, y compris le décompte des médicaments.	Dépenſe annuelle.	Place de Fourage par mois.	Place de Fourage pour ſix mois de l'année.	En argent à 9 kopecks par place de Fourage.	Nombre des Valets d'Officiers.	Appointements & Fourages en argent pour toute l'année.	Appointements, en argent de France pour toute l'année.
		Rou. Ko.	Rou. Ko.			Ro. Ko.		Rou. Ko.	Liv. S
Grenadiers & Fuſiliers	2128	6 57	13980 96	0	0	0 0	0	13980 96	69904 16
Serrurier étranger.	1	59 10	59 10	0	0	0 0	0	59 10	295 10
Serruriers. . . .	2	6 57	13 14	0	0	0 0	0	13 14	65 14
Maréchal étranger.	1	59 10	59 10	0	0	0 0	0	59 10	295 10
Maréchaux. . .	5	6 57	32 85	0	0	0 0	0	32 85	164 5
Charpentiers . .	14	6 57	91 98	0	0	0 0	0	91 98	459 18
Valets d'équipages.	72	7 2	498 42	0	0	0 0	0	498 42	2492 2
Valets d'Officiers, ou Denſchik . .	106	6 30	667 80	0	0	0 0	0	667 80	3319 0
Valets d'Artillerie.	6	7 2	42 12	0	0	0 0	0	42 12	210 12
TOTAL. . . .	2637	3069 18	27209 92	101	2016	1814 40	106	29024 32	145121 0

On ne comprend point dans cet État, la retenue des médicaments, ni des Hôpitaux ; les médicaments ne ſont d'aucune dépenſe pour le Souverain.* *Voyez page 252.*

D'après cet État, le Soldat n'a que 32 liv. 17 ſous, argent de France, par an, ou un ſou dix deniers environ par jour ; mais on lui donne en outre chaque mois, ainſi qu'à chaque bas Officier, depuis l'Ecrivain du Commiſſaire juſqu'au Denſchik, deux boiſſeaux de farine, & un boiſſeau de gruau par tête ; mais cette dépenſe ne regarde pas le Souverain ; ce ſont les Sujets qui fourniſſent ces denrées en nature, principalement ceux qui ne payent point de Capitation ; & c'eſt par cette raiſon qu'on diſtribue les troupes dans les Provinces les plus fertiles, & dans celles qui ne payent pas de Capitation. Le Souverain paye encore au Soldat ſon habit, & tout ce qui lui eſt néceſſaire pour l'équiper depuis les pieds juſqu'à la tête. Cet objet ſe monte à 12 roubles environ, ou 60 liv. argent de France. Cette ſomme eſt priſe ſur la retenue annuelle des appointements de chaque Soldat, qui devroient être de 10 roubles 98 kopecks par an, ou de 54 liv. 18 ſ. argent de France, & dont il ne touche que 6 roubles 57 kopecks ; mais l'état de dépenſe eſt toujours en argent pour chaque Soldat de 10 roubles 98 kopecks, ou 4 roubles 41 kopecks de plus que je ne l'ai ſuppoſé dans l'état ci-deſſus ; de façon qu'il faut augmenter la dépenſe d'un Régiment de 10293 roubles environ, ou de 51465 liv. argent de France, & alors la dépenſe totale d'un Régiment revient à 39317 roubles, ou à 196585 livres argent de France.

Il eſt fort aiſé d'après ce détail d'avoir une idée aſſez exacte de la dépenſe des troupes de Ruſſie, par le moyen de l'état que j'ai rapporté, page 257. Voici le calcul que j'en ai fait.

roubles environ, ou quarante-deux millions argent de France, & ayant ſuppoſé (page 250), le revenu de la Ruſſie de treize mil-

Quarante-huit Régiments d'Infanterie faiſant un Corps de 121302 hommes à 39317 roubles le Régiment, coûtent 1887216 roubles, ou 9436080 liv. argent de France.

La dépenſe d'un Régiment de Cavalerie eſt plus grande que celle d'un Régiment d'Infanterie, de 2630 roubles, ou d'environ un douzieme. Cette augmentation paroîtra modique; mais il faut faire attention que les Sujets fourniſſent les fourages, ainſi que les denrées, en nature, & que les chevaux étant pris dans le Pays, coûtent très peu. Ainſi un Régiment de Cavalerie coûte en argent 41947 roubles, ou 209735 liv. argent de France; & les quarante Régiments, formant un corps de 63316 hommes, coûtent 1677880 roubles, ou 8389400 livres, argent de France.

La garde de l'Impératrice eſt compoſée d'un corps de ſeize mille trois cents quatre-vingts hommes; ce Corps contient à-peu-près autant d'hommes que ſix Régiments d'Infanterie ou de Cavalerie. On ſait que les Régiments des Gardes coûtent beaucoup plus que les autres. Je ſuppoſerai cependant que la paie de ces troupes eſt la même que celle de la Cavalerie ou de 41947 roubles; alors les Gardes de l'Impératrice faiſant un Corps de Troupes égal à ſix Régiments, doivent coûter par an 251682 roubles, ou 1258410 liv. argent de France. Cette dépenſe eſt la plus petite qu'on puiſſe ſuppoſer, non ſeulement à cauſe que l'entretien de ces troupes eſt beaucoup plus cher que celui de toutes les autres, mais encore parce que la plupart de ces Régiments ont une paie double de celle des autres. Mais comme je me propoſe d'examiner ſi la Ruſſie eſt en état d'entretenir le nombre conſidérable de troupes qu'elle a ſur pied, je dois plutôt tenir l'état de dépenſe un peu au-deſſous que trop grand. Pour peu qu'on s'écartât de ce principe, l'Etat Militaire abſorberoit la plus grande partie du revenu de la Ruſſie.

Le corps du Génie, des Mineurs, de l'Artillerie & des Bombardiers eſt compoſé de 10960 hommes, qui égalent le nombre de quatre Régiments d'Infanterie; & en faiſant le même calcul que pour les troupes de la garde de l'Impératrice; ce Corps doit coûter 167788 roubles. Je l'ai trouvé dans mes états de 300000 roubles, ou de 1500000 liv. argent de France. Je le ſuppoſerai de même. On trouve d'après ces différents calculs les réſultats ſuivants.

Dépenſe des Troupes de Campagne.

	Hommes.	Roubles.	Argent de Fr.
Maiſon de l'Impératrice.	16380	251682	1258410
Infanterie.	121302	1887216	9436080
Cavalerie.	63316	1677880	8389400
Génie, Artillerie, &c.	10960	300000	1500000
TOTAL.	211958	4116778	20583890

lions quatre cents mille roubles, il reste cinq millions de roubles environ, ou 15 millions argent de France pour les autres dépenses qui sont considérables (1). D'après ces observations, il n'est pas vraisemblable que la Russie puisse subvenir avec un revenu aussi modi-

DÉPENSE DE TOUTES LES TROUPES DE TERRE ET DE MER.

	Hommes.	Roubles.	Argent de Fr.
La paie des Troupes de Gouvernement est bien différente de celle des Troupes de Campagne. La dépense d'un de ces Régiments ne revient qu'à la moitié environ de celle d'un Régiment de Campagne du même nombre d'hommes. J'ai trouvé dans l'état que j'avois, la dépense de l'armée de Gouvernement ou de Milice composée de	99266	1161155	5805775
L'armée de Campagne, ...	211958	4116778	20583890
Total de l'armée de Terre & de sa dépense, . .	311224	5277933	26389665
La Flotte, le Canal de Cronstat, les Officiers & les Matelots faisant un Corps de	20239	1200000	6000000
Total des Troupes de Terre, de Mer, & de leur dépense en argent, ...	331463	6477933	32389665

(1) Il ne m'a pas été possible de donner le détail de ces nouvelles dépenses, faute de mémoires sur cette partie; mais l'exposition des objets qu'elles regardent, suffira pour nous en donner une idée, & jettera un nouveau jour sur tout ce qui a été dit.

1°. Je n'ai pas compris dans la dépense des troupes les appointements des Officiers Généraux. Ceux du Feld-Maréchal sont de 8140 roubles, ou de 40600 liv. argent de France, & ceux des autres Officiers à proportion. On ne trouve pas dans cet état les récompenses qu'on donne aux Militaires, soit en pension, ou en leur accordant un certain nombre de Paysans de la Couronne, ainsi que cela se pratique souvent; & j'observerai que cette derniere façon de récompenser est la plus coûteuse à l'Etat, parce que ce nombre de Paysans ne rentre plus dans les biens de la Couronne, au-lieu que les Pensions ne sont que viageres.

2°. Les armes & les munitions pour toutes ces Troupes: cette dépense est sans doute considérable, mais bien inférieure à celle qu'on fait par-tout ailleurs dans ce genre, parce que ce Peuple étant esclave, la main d'œuvre est à vil prix.

3°. L'entretien des Bâtiments publics, de la Cour, & quantité de dépenses extraordinaires de la Cour & du Souverain.

4°. Les Ministres qui résident auprès du Souverain, le Grand Chancelier, le Vice-

que aux dépenses de nécessité absolue, & entretenir un Corps de Troupes de trois cents trente mille hommes : quoique convaincu de cette vérité, je supposerai le fait contraire; c'est-à-dire que cette Puissance peut entretenir ce corps de Troupes, & faire face à toutes les autres dépenses nécessaires à l'administration de ce vaste Empire; mais au moins est-il bien constant & démontré que la Russie n'en-

---

Chancelier, le Grand-Maître de la Maison Impériale, le Grand-Tréforier & le Grand-Ecuyer.

5°. Le Conseil de Guerre, composé de quatre Feld-Maréchaux, de deux Généraux d'Artillerie, & de douze Lieutenants Généraux. Ce Conseil a soin de l'entretien de l'armée, & de l'avancement des Officiers jusqu'au grade de Lieutenant Colonel. Il a sous lui la Chancellerie de l'Artillerie, le Commissariat de la Guerre, la Caisse Militaire, la Chancellerie pour les Habillements, la Chancellerie pour les Vivres, celle des Comptes, & le Comptoir du College de la Guerre établi à Moscou.

6°. Le College de l'Amirauté, qui prend soin de toutes les affaires qui regardent la Marine. Il a l'inspection de toutes les Forêts & des Bois situés sur les grandes Rivieres. Il a sous lui 1°. le Commissaire Général de la Marine, chargé du paiement de tout ce qui a rapport à cet objet, comme des Vivres & de la Caisse. 2°. Le Comptoir d'équipage établi pour avoir soin des Magasins & de toutes les choses nécessaires à l'équipement des Vaisseaux. 3°. Le Comptoir de la construction des Vaisseaux & de tous les matériaux qui ont rapport à cet objet. 4°. Le Comptoir de l'Artillerie & de la Marine.

7°. Le College des Affaires étrangeres, dont l'objet est l'expédition des affaires secrètes, le paiement des Ministres dans les Cours étrangeres, les Pensions & les Gratifications qu'on donne à ces Ministres, aux Officiers & autres Personnes. Ce College regle aussi toutes les affaires hors de l'Etat. Il a à Moscou un Comptoir chargé de la recette & de l'envoi des sommes qui lui sont assignées.

8°. Deux Colleges de Justice, l'un à Saint-Pétersbourg, & l'autre à Moscou. Ils ont l'administration de la Justice. Pierre Ier établit qu'ils n'auroient point d'épices, & il assigna aux Juges & aux Greffiers des appointements sur le Trésor public (*). Le Sénat, au contraire, n'a point d'appointements.

9°. Le College des Finances. Il a soin de la recette des revenus publics, à l'exception de la Capitation & des Salines. Il y a actuellement un Comptoir à Saint-Pétersbourg qui administre les revenus des Provinces conquises; tous les autres Départements sont à Moscou. Je ne comprends pas dans la Finance la multitude des Employés chargés de la recette des Revenus, des Péages, de la Douane, des Salines, &c. Tous ces Em-

(*) Voltaire, Tome II, page 223.

tretient

tretient ses troupes de Gouvernement & de Campagne, en temps de paix, que parce qu'elles exigent peu de dépense en argent, & que les Peuples fournissent en nature les denrées nécessaires à leur subsistance, & les Fourages pour la Cavalerie, pourvu qu'on envoie la plus grande partie de ces Troupes dans les Provinces les plus fertiles : mais toutes ces facilités disparoissent en temps de guerre, parce qu'il n'est pas possible de transporter les denrées & les fourages au-

---

ployés ne coûtent rien à l'Etat, parce qu'ils sont payés par les Fermiers, qu'on appelle *Otkoupckiki*.

10°. Le Comptoir d'Etat qui dirige la dépense des sommes publiques, & qui donne les Ordonnances au College des Finances ; les Chambres des Rentes établies à Saint-Pétersbourg, ne paient que sur ces Ordonnances.

11°. Le College de revision, qui reçoit les comptes de tous les autres Colleges, & les examine.

12°. Le College du Commerce. Il a pour objet les Mines, les Manufactures, les Douanes maritimes, le Péage dans les Ports ; & il regle toutes les disputes entre les Marchands.

13°. Le comptoir du Sel dirige les revenus des Salines, & reçoit l'argent de ce qui entre dans les coffres de l'Impératrice : il paroît que ces deux articles [XII & XIII.] ne sont pas payés sur le Trésor Royal.

14°. Les différentes Chancelleries distribuées dans ce vaste Empire, & tous les Gouverneurs & autres Employés Militaires qui reçoivent leurs appointements des Chancelleries de leurs Provinces, ainsi qu'une infinité d'autres Employés de la Cour.

On conçoit aisément d'après le Tableau, de la multitude d'Employés nécessaires pour l'administration de tous ces Colleges, que les revenus de la Russie ne seroient pas suffisants, à beaucoup près, pour subvenir à toutes ces dépenses, si elles étoient prises en entier sur les revenus de l'Etat. Il sera aisé d'éclaircir par la suite cette matiere ; je l'aurois pu pendant mon séjour en Russie, si j'avois eu en ordre le tableau de cette administration, tel que je le présente ici ; mais il étoit nécessaire d'en recœuillir d'abord les matériaux, & ce n'étoit pas un petit travail. Au reste, il est constant que les dépenses qui concernent le Militaire, sont prises sur le Trésor Royal, ainsi que les appointements d'une partie des Colleges. Or cinq millions de roubles (*) sont un revenu bien modique pour subvenir aux seules dépenses qui concernent le Militaire ; quoique dans les parties qui ont rapport à la construction des armes, des munitions & de la marine, l'esclavage fournisse à la Russie des moyens d'employer à vil-prix une multitude de bras à ces différents objets.

(*) Page 271.

dehors de ce vaste Empire; & la Russie étant, par la modicité de ses revenus, hors d'état de faire des dépenses extraordinaires; il est de la plus grande évidence que cette Puissance ne peut pas entretenir sur ses revenus, un corps d'armée hors de ses Etats. Cette vérité est connue de tous ceux qui sont un peu instruits de l'état de la Russie; mais il étoit nécessaire d'examiner les principes sur lesquels elle est fondée.

En supposant à la Russie trois cents trente mille hommes de terre & de mer, deux cents dix mille hommes environ forment l'armée de Campagne (1), seize mille hommes de ces troupes sont destinées à la garde du Souverain, & le reste de l'armée est de cent quatre-vingt-quatorze mille hommes. On emploie un grand nombre de ces troupes à garder les Criminels, à les conduire aux Mines. Le nombre des Soldats détachés des Régiments, est considérable en Russie, ainsi que le non-complet. Dans les Mémoires que j'ai eus, on fait monter le non-complet à 700 hommes par chaque Régiment composé de 2637 hommes, les causes suivantes se réunissent pour le rendre énorme en Russie. Le College de la Guerre profite d'une partie du non-complet. Les Provinces d'où l'on fait venir les recrues sont très éloignées, & on les rassemble difficilement, parce que les chemins sont presque impraticables : les Russes ont la plus grande répugnance pour le militaire; ce qui est cause qu'une grande partie desertent, & beaucoup meurent de fatigue avant d'arriver au Régiment; ces recrues en sont souvent éloignées de sept à huit cents lieues & quelquefois plus. J'ai vu dans l'intérieur du Pays, la répugnance des Russes pour le Militaire; j'ai suivi pendant quelque temps un de ces détachements à mon retour de Tobolsk à S. Pétersbourg; après l'avoir quitté en entrant dans quelque Ville, où je m'arrêtois sept à huit jours, je le rejoignois souvent dès le len-

(1) Voyez page 258.

demain de mon départ (1) ; & j'ai su par l'Officier Russe qui conduisoit ce détachement, que la désertion étoit si considérable, qu'il ne se flattoit pas d'en conduire la moitié à Saint-Pétersbourg, quoiqu'il prît sur la route des Troupes disciplinées pour empêcher la désertion. Le desespoir étoit peint sur le visage de chaque Soldat ; cette recrue ressembloit à une troupe de malheureux que l'on conduisoit aux Galeres. La désertion est doublement funeste à la Russie : non-seulement elle perd des Soldats ; mais ces déserteurs ne pouvant plus paroître dans les habitations, parce qu'ils y seroient arrêtés, ils forment des bandes de Brigands qui désolent le Pays ; & ce n'est pas sur des ouï-dire que je rapporte ce fait, je fus obligé de prendre une escorte, à mon retour de Tobolsk, pour traverser avec quelque sûreté ces Provinces (2).

Supposant le non-complet de sept cents hommes par Régiment, on trouve qu'il doit être au moins de soixante-quinze mille hommes dans l'armée de Campagne, que j'ai déterminée de deux cents dix mille hommes ; il en faut diminuer la garde de l'Impératrice de seize mille hommes, garde qui reste toujours auprès d'elle. L'armée de Campagne est alors réduite à cent vingt mille hommes environ ; mais il faut encore diminuer cette armée d'une multitude de personnes qui sont comprises, en Russie, dans l'Etat Militaire de chaque Régiment, quoiqu'elles ne se battent jamais. De ce nombre sont les Fouriers, les Ecrivains, les Barbiers, les Serruriers, les Maréchaux, les Charpentiers, les Valets d'équipages, d'Officiers & d'Artillerie, & différents autres Employés (3). Ce nombre de Personnes monte à plus de trois cents hommes par Régiment, & à plus

(1) On verra dans la relation de mon retour de Tobolsk, les difficultés de voyager pendant l'Eté.

(2) Je rapporte ce détail dans la relation de mon retour de Tobolsk à Saint-Pétersbourg.

(3) Voyez l'état de la dépense d'un Régiment, page 267.

de trente mille hommes dans l'armée de Campagne. Si l'on considere ensuite le grand nombre de Soldats détachés des Régiments, il est aisé de conclure que, quoique l'Etat Militaire de Russie soit de trois cents trente mille hommes, en y comprenant les Troupes de Terre & de Mer, cette Puissance ne peut mettre en campagne qu'un corps d'armée de Troupes réglées de soixante-dix à quatre-vingt mille hommes environ; & j'ai connu plusieurs Officiers qui étoient convaincus qu'il ne passoit jamais soixante mille combattants effectifs. En effet, dans la derniere guerre, l'Etat Militaire de Russie de Terre & de Mer étoit dans l'état le plus brillant: on fit venir de l'intérieur de l'Empire toutes les Troupes qu'on put en tirer, afin d'envoyer en Allemagne une armée considérable. Cependant en examinant toutes les campagnes des Russes depuis 1757 jusqu'en 1761, on trouve que leurs armées n'étoient communément que de cent mille hommes, en y comprenant les Troupes irrégulieres dont j'ai parlé, les Ouvriers, les Domestiques, & tous les autres Employés que les Russes font entrer dans le nombre de leurs troupes (1). Ce dernier

(1) L'armée du Maréchal Appraxin étoit des plus brillantes à l'entrée de la Campagne, en 1757. Elle étoit de cent vingt mille hommes, en y comprenant les troupes irrégulieres & cette multitude de non combattants dont j'ai parlé. Or quelque petit que l'on suppose le non-complet & le nombre des Soldats détachés des Régiments, on voit clairement que le nombre des Troupes réglées n'étoit pas de quatre vingts mille hommes, à beaucoup près.

En 1758, l'Impératrice ordonna de fortes recrues au commencement de l'année; elles devoient être de quatre-vingt mille hommes (*). Le 3 Mars de la même année, l'armée du Général Fermer étoit de soixante mille hommes ou environ (**), en y comprenant les Troupes légeres & tous les Valets & Ouvriers, &c. Il attendoit un nouveau Corps commandé par M. Braun, qui le joignit proche de Kustrin.

Au commencement d'Octobre, l'Impératrice Elisabeth ordonna au Général Butturlin d'assembler un Corps de troupes de quarante mille hommes, & il se mit en marche le 20 Octobre (***); de façon que ce nouveau Corps de troupes, quoique réuni avec celui du

(*) Gazette de France du 18 Mars 1758, article de Pétersbourg, page 129.

(**) *Ibid.* Du 18 Mars 1758, article de Dantzick, page 142.

(***) *Ibid.* Du 20 Octobre 1758, article de Pétersbourg, page 573.

Corps se montoit à plus de quinze mille hommes. Celui des Troupes irrégulieres étoit encore plus grand, & alors le nombre de Troupes régulieres n'a jamais été que de soixante mille hommes environ, & souvent beaucoup au-dessous. Je l'ai trouvé plus grand par mes calculs, parce que j'ai supposé le Militaire de Russie de trois cents trente mille hommes, tandis qu'il n'étoit en 1760 que de deux cents quatre-vingt-quatre mille, suivant l'état qui en fut publié par les Russes le 16 Mars de la même année (1), dans un temps par conséquent où la Russie avoit sur pied le plus grand nombre de troupes.

Une armée de Russes, quelque brillante qu'elle soit au commencement d'une campagne, diminue considérablement par les maladies. Ce fait paroîtra singulier, parce que les Soldats Russes sont communément plus robustes & plus vigoureux que ceux des autres Nations : ils couchent même sur la paille ou sur des planches, sans en être incommodés. D'ailleurs ils ne désertent pas à l'armée, soit qu'ils n'en ayent pas la facilité, soit par principe de reli-

---

Général Fermer, considérablement diminué par les maladies & l'affaire du 25 Août, l'armée de Russie ne passoit pas soixante-dix mille hommes de troupes régulieres.

En 1759, l'armée du Général Fermer devoit être de cent mille hommes effectifs, quand elle auroit reçu le renfort considérable qui étoit en marche dès le mois de Janvier ; il consistoit en vingt bataillons & trente-deux compagnies de Grenadiers (*). On voit encore d'après tout ce qui a été dit, que cette armée rassemblée ne se montoit qu'à soixante-dix mille combattants environ.

En 1760, l'armée des Russes, aux ordres du Maréchal Soltikoff, se montoit à cent vingt-trois mille hommes (**), en y comprenant les troupes irrégulieres, les non-combattants & le non-complet, & par conséquent on la doit supposer de soixante à soixante-dix mille hommes de troupes réglées, ainsi que dans les autres années. Celle de Butturlin étoit moins considérable en 1761.

(1) Gazette de France du 19 Avril 1760. Article de Pétersbourg, pag. 181. Il est même vrai-semblable que les troupes irrégulieres sont comprises dans cet Etat Militaire.

(*) Gazette de France du 3 Mars 1759, article de Pétersbourg, page 97.

(**) *Ibid.* Du 14 Juin 1760, article de Dantzick, page 277.

gion, soit qu'ils soient assez stupides pour aimer jusqu'à leur esclavage, soit qu'ils ne sachent où aller, ignorant les Langues étrangères, soit enfin qu'ils croient qu'on ne peut être heureux qu'au milieu des neiges de Russie. Cent Soldats déserterent à la vérité dans quelques jours du seul Régiment d'Azow, en 1761; mais ces événements sont si rares, qu'on doit regarder comme nulle la désertion des Soldats Russes lorsqu'ils sont à l'armée. Cependant le nombre des Russes qui périssoient par les armes dans la derniere guerre, réuni à ceux qui mouroient de maladie, étoit si grand, que j'ai connu plusieurs Officiers de cette armée qui étoient convaincus que l'armée Russe se renouvelloit, pour ainsi dire, chaque année. La mortalité, qui a sa source dans les maladies qu'éprouvent les Soldats, paroît principalement fondée sur les raisons suivantes. On a vu à l'article des mœurs & du climat, que le tempérament des Russes exige qu'ils prennent des bains de vapeurs deux fois par semaine (1). Les Officiers Généraux & quelques autres Militaires sont en état d'avoir les secours nécessaires pour prendre ces bains; mais il est impossible qu'une armée puisse en jouir: il seroit même dangereux de les lui procurer si on en avoit les moyens, parce que l'armée seroit hors d'état de combattre deux fois par semaine. Or les Soldats ne pouvant pas faire usage à l'armée des bains nécessaires à leur santé, il est tout simple qu'ils ayent beaucoup de maladies; & qu'il en meure une grande quantité, parce que leurs Hôpitaux sont si mal montés, qu'ils n'en méritent pas le nom. Dans les Villes de Pétersbourg & de Moscou, on manque de Médecins & de Chirurgiens, à plus forte raison à l'armée.

Le Corps des Officiers est peu instruit dans l'art de la guerre: cette science aussi vaste que compliquée, suppose une multitude de connoissances, dont elle est le résultat. La Russie possede à peine

(1) Voyez page 56.

quelques personnes en état de les instruire des connoissances préliminaires (1).

Les Russes n'ont presque aucune idée de la Tactique ; ils ignorent jusqu'au nom des Xénophons, des Hérodotes, des Polybes, &c., & ils connoissent moins les grands Généraux de ce siecle, par leurs travaux, que par la Renommée qui en a publié les victoires. C'est cependant cet art de savoir ranger une armée, & de la faire manœuvrer, qui décide le plus souvent du sort des batailles & des Empires. Toute la Tactique des Russes se réduit à ranger leur armée en croissant, en quarré, en potence, quelquefois en triangle, & ils profitent rarement dans ces circonstances des avantages du terrein, parce que le plus souvent ils ne les connoissent pas. Quoique la plupart de leurs troupes de campagne soient parfaitement disciplinées, ils ne savent pas disposer l'ordre d'une marche. Ils placent les équipages qui sont immenses, entre la premiere & la seconde ligne, quelquefois pêle-mêle. Une partie de l'armée est occupée à conduire les chariots ; la plupart des soldats y attachent leurs armes ; il regne un si grand désordre dans la marche d'une armée Russe, qu'elle ressemble à l'émigration d'un peuple. Les Russes connoissent peu l'usage des détachements en avant, des espions ; leurs troupes irrégulieres, formées pour veiller à la sureté de leur marche, pour fouiller les endroits suspects, & aller à la découverte, s'occupent moins de ces différents objets, qu'à ravager & à piller les lieux par où elles passent (2) ; aussi le Maréchal Appraxin fut-il surpris dans sa marche en 1757. Le Général Fermer campé proche Kustrin en 1756, ne fut pas averti assez à temps de l'arrivée du Roi

(1) Voyez l'article du progrès des Sciences & des Arts en Russie.

(2) On m'a assuré cependant que sur la fin de la derniere guerre, le Général Totleben, étranger en Russie, avoit discipliné une partie des troupes irrégulieres. J'ai donné une idée de ces troupes, page 260.

de Prusse, pour pouvoir disputer à ce Monarque le passage de l'Oder. Soltikoff marchant en Silésie en 1759, fut surpris de même; les premiers Régiments de son armée ayant voulu camper dans l'endroit qui leur avoit été marqué, ils y furent attaqués aussi-tôt; le Général étoit dans ce moment à la chasse. C'est peut-être par la même raison que les Russes, quoique vers la Silésie, alloient prendre tous les ans leurs quartiers d'hiver sur la Wistule à plus de quatre-vingt lieues de l'armée du Roi de Prusse.

Les Officiers n'ont aucune connoissance de la distribution des magazins, ni du détail des vivres. On distribue aux soldats de la farine, du gruau, un chariot pour douze hommes, & c'est à eux de s'arranger pour faire leur four & leur pain. Dans bien des cas la fatigue & la négligence des soldats sont cause qu'ils se nourrissent fort mal. La réunion de tous ces faits est la principale source de la lenteur des opérations militaires de leurs armées; elles forment des masses qu'on ne peut faire mouvoir.

Tous ces faits m'ont été confirmés par tous les Officiers que j'ai consultés, & par des Etrangers qui ont été à l'armée des Russes. Ils supposent, sans doute, un Corps d'Officiers peu instruits dans l'art de la guerre.

Le soldat Russe étant forcé de servir, n'est animé par aucun principe d'honneur, ni de courage; l'eau-de-vie, la crainte du châtiment, & l'amour de la vie, lui donnent cependant une espece de bravoure dans certaines circonstances.

L'Artillerie des Russes est très bien servie & toujours très nombreuse. La Cavalerie est principalement composée de Régiments de Dragons & de Hussards; ils n'ont que six Régiments de Cuirassiers. Cette Cavalerie est trop légere, pour soutenir le choc d'une Cavalerie ordinaire; celle-ci culbutera toujours par sa seule masse la Cavalerie Russe. Leurs chevaux qu'ils tirent du pays, sont

vigoureux

moyen une armée considérable, en donnant, pour ainsi dire, une médiocre nourriture aux Soldats & à ceux qui sont employés dans les ouvrages qui ont rapport au Militaire; mais il n'en sera pas de même, lorsque ces peuples jouiront de la liberté.

Il m'a paru d'après ces différentes observations, que beaucoup de personnes avoient une trop grande idée de la Russie, & j'en ai connu d'autres qui étoient tombées dans un excès contraire. Cette Puissance sera toujours dangereuse pour les Peuples du Nord ses voisins.

REVOLUTION DES CALMOUKS-ZONGORES; EN M. DCC. LVII.

De leur Religion, & de la Mythologie d'une partie de leurs Idoles.

ON EST toujours étonné du peu de connoissance que nous avons des Peuples Tartares qui habitent le midi de la Sibérie, & de l'imperfection des cartes géographiques de ces contrées. Les Russes, voisins de ces peuples, pourroient nous procurer ces connoissances. Je sais même qu'ils ont d'excellents matériaux sur ces différents objets ; & il est bien singulier, qu'ayant la facilité de s'illustrer en éclairant l'humanité, ils aient abandonné cet avantage aux étrangers que le zele a conduits en divers temps dans ces pays, de toutes les parties de l'Europe. Il s'y passe de grands événements dont nous n'avons aucune connoissance ; la révolution des Calmouks Zongores, en est une preuve frapante. Cette Nation occupoit une étendue de pays plus grande que la France ; elle a été détruite en 1757 par les Chinois, à la suite d'une guerre qui a duré dix ans. Cet événement n'étoit connu durant ce temps & en 1761, que du gouvernement de Russie ; & en voyageant en Sibérie, aussi peu instruit de cette révolution, que le reste de l'Europe, je ne l'ai apprise que par des Calmouks qui avoient échappé à la fureur des Chinois, & par quelques Russes qui vivoient en Sibérie.

A mon retour de Tobolsk à Saint Pétersbourg, j'en instruisis

noises, persuadés qu'ils vont combattre pour leur Souverain Debatchi, que l'Empereur de la Chine garda toujours auprès de lui, pour s'assurer de la fidélité des Calmouks.

A l'approche de l'armée Chinoise, la plupart des Hordes Moungales révoltées rentrerent dans l'obéissance, & leurs Chefs arrêtés & envoyés à Pékin, y furent punis de mort. Les Princes Zongores qui étoient dans l'armée Chinoise, débaucherent la plus grande partie des troupes d'Amour-Saman ; il fut battu & se sauva chez les mêmes Kirsi-Cosaques où il avoit accompagné Debatchi.

Ces Peuples, qui ne vivent que de pillage & de rapines, voyant les Calmouks-Zongores épuisés par ces guerres civiles, & hors d'état de leur résister, entrerent en force en Calmoukie, portant partout où ils passoient des fers, la mort & la désolation. D'un autre côté, les Chinois tenoient la même conduite, sous prétexte de secourir les Calmouks. Ce Peuple infortuné, attaqué de toutes parts, abandonna sa terre natale à ses ennemis, & se sauva vers la Sibérie au nombre de vingt mille Familles, & ensuite sur les bords du Volga, sous la protection de la Russie, & la plupart devinrent ses Sujets.

Amour-Saman n'étant pas en sûreté parmi les Kirsi-Cosaques, se retira vers les frontieres de la Sibérie, dans des déserts & des montagnes presque inaccessibles ; poursuivi par-tout par les Chinois, il se refugia, en 1757, en Sibérie, & mourut à Tobolsk.

Les Chinois furent à peine informés qu'Amour-Saman s'étoit retiré en Sibérie, qu'ils demanderent qu'on leur livrât ce Prince, ou, suivant la relation Russe, qu'il fût enfermé pour toujours. On convint après sa mort, que son corps seroit transporté sur les frontieres de la Sibérie. Les Chinois y envoyerent plusieurs fois des Commissaires pour l'examiner. J'ai laissé à Tobolsk, à mon départ de cette Ville, deux Ambassadeurs Calmouks, qui avoient été envoyés à Saint-Pétersbourg avant le regne d'Amour-Saman, pour demander la

destruction des Forts que les Russes avoient fait bâtir sur les bords de la riviere Irtysz : ces Ambassadeurs de retour à Tobolsk, y apprirent que leur Nation n'existoit plus.

Suivant la relation des Russes, Amour-Saman n'entra point en Sibérie ; il se refugia sur les frontieres de cette Province ; il y fut aussi-tôt attaqué de la petite vérole, dont il mourut. Il avoit été joint par sa femme *Bitei*, qu'on a vu à Saint-Pétersbourg en 1761. Elle étoit fille de Galdan-Tcheren ; elle avoit épousé en premieres nôces *Ichidangin*, frere aîné d'Amour-Saman, dont elle avoit un fils qui s'appelloit *Pountsouk*.

Mais on ignore pourquoi la relation Russe passe sous silence le long séjour que l'infortuné Amour-Saman fit à Tobolsk ; il y a été enfermé très long-temps dans la maison de campagne de l'Archevêque.

J'ai recœuilli dans ce Pays une partie de leurs Idoles, j'en ai eu la Mythologie par le moyen des Ambassadeurs Calmouks ; & je puis ajouter quelques connoissances à celles que nous avons de la Religion de ce Peuple. Les lumieres que j'ai acquises sur ces objets me paroissent certaines, parce qu'à mon retour à Saint-Pétersbourg, j'y trouvai un Lama ou Prêtre Calmouk : il servoit d'interprete dans le College des Affaires étrangeres. Je parvins par le canal de M. de Voronzof, Grand Chancelier de Russie, de constater avec cet Interprete, la vérité de ce que j'avois appris à Tobolsk, sur la Mythologie des Idoles des Calmouks & sur leur Religion. Cette vérification se fit chez M. le Comte de Woronzof, en présence de ce Ministre, de M. le Comte de Merci, Ambassadeur de l'Impératrice Reine, & de M. le Baron de Breteuil, Ministre Plénipotentiaire du Roi de France. Ces Ministres, aussi instruits que curieux, avoient désiré d'acquérir de nouvelles connoissances sur ces objets.

Celles que je me procurai par le moyen de cet Interprete, se trouverent

trouverent absolument conformes à celles que j'avois eues des Ambassadeurs Calmouks. Je m'étois lié avec eux dans le dessein de m'instruire, je n'y voyois aucun inconvénient; ces Ambassadeurs étoient d'ailleurs des plus aimables. Quoiqu'ils eussent conservé la fierté Tartare au milieu de leur infortune, ils se livrerent avec le plus grand zele à l'empressement que je leur témoignai de me lier plus intimement avec eux; mais M. le Gouverneur en ayant été informé, défendit, sous les plus grandes peines, à l'Interpréte qu'ils avoient auprès d'eux, de se prêter à notre Correspondance. Elle ne dura que sept à huit jours, & je n'ai jamais été à portée de les revoir.

La Religion des Calmouks-Zongores est la même que celle du Tibet, dont le Dalai Lama est le souverain Pontife. Cette Religion est fort étendue; elle s'est répandue dans l'Inde, la Tartarie & la Chine : elle a souffert cependant quelques changements dans ces différents Etats, suivant les intérêts des Princes, & des Lamas ou Prêtres. La Mythologie des Idoles que j'ai apportées, peut répandre du jour sur cette matiere intéressante; mais il est nécessaire de donner d'abord une idée de cette Religion, qui paroît être la même que celle de la Secte de *Fo* parmi les Chinois.

» Le Dalai Lama est l'image vivante du Dieu que les Chinois ap-
» pellent *Fo*, & les Lamas *La* (1). Fo étoit un Prince qui naquit
» 1026 ans avant Jésus-Christ, & qui régna dans une partie de l'Inde,
» que quelques-uns nomment *Chang-tyen-cho*. Il se fit passer pour
» Dieu, qui s'étoit revêtu de la chair humaine. Ses Disciples préten-
» dirent, à sa mort, qu'il n'avoit disparu que pour un temps, & qu'il
» reparoîtroit bien-tôt. Ils publierent en effet sa nouvelle appari-

(1) J'ai pris cet Extrait dans le Tome VII de l'Histoire générale des Voyages de M. l'Abbé Prevôt.

» tion, qui arriva au jour marqué par le Dieu *Fo*. Cette tradition,
» en paſſant de ſiécle en ſiécle, à acquis d'autant plus d'autorité,
» qu'elle ſe trouve confirmée par les anciens écrits de leurs Au-
» teurs, & qu'on l'entretient dans ce Peuple ignorant, par une
» ſuite d'impoſtures.

» Le Dalai Lama ou Lama-Dalai eſt regardé dans cette contrée
» comme le Dieu *Fo* incarné. On le nomme auſſi Pere éternel. On
» lui donne tous les attributs de la Divinité, & par conſéquent
» l'immortalité. Pour entretenir cette impoſture les Lamas ou Prê-
» tres choiſiſſent dans tous ſes Etats un enfant qui a quelque reſſem-
» blance avec le grand Lama. On l'éleve dans l'intérieur de ſon Pa-
» lais, pour le ſubſtituer à la place du grand Lama lorſqu'il vient à
» mourir. Cette fraude eſt aiſée à entretenir chez ce Peuple, parce
» que le grand Lama ne paroît jamais en public, & que tout le
» monde n'a pas la liberté de paroître devant lui. Aucun Voyageur
» n'a pu en effet avoir cet avantage.

Grueber (1) raconte, d'après le témoignage des Habitants de Ba-
rantola, » que le grand Lama ſe tient aſſis ſur une eſpece de lit
» très riche, dans un profond appartement de ſon Palais, orné d'or
» & d'argent, illuminé d'un grand nombre de lampes. En appro-
» chant de lui, ſes Adorateurs ſe proſternent, baiſſent la tête juſqu'à
» terre, & lui baiſent les pieds avec une vénération incroyable. Il a
» toujours le viſage couvert, & ne ſe laiſſe voir qu'à ceux qui ſont
» dans le ſecret.

» Le grand Lama reçoit cependant les adorations de ſes ſujets &
» d'une multitude d'Etrangers qui viennent de fort loin pour lui
» rendre un culte comme à la Divinité. Les Kans & les autres Prin-
» ces y viennent de même pour l'adorer & lui apporter leurs hom-

(1) Tome VII de l'Hiſtoire générale des Voyages, pag. 123 & ſuivantes.

» mages. Ils ſont traités de la même maniere que les plus vils de leurs » ſujets. La ſeule faveur qu'il daigne accorder à tous ſes Adorateurs, » eſt de mettre la main ſur leur tête, & ils ſe croient lavés de tous » leurs péchés.

» Le grand Lama eſt dans une ſi grande vénération, ſur-tout » dans le Tibet, que, ſuivant Grueber, les Grands de ce Pays ſe » procurent, avec beaucoup d'empreſſement, quelques parties de » ſes excréments qu'ils portent autour du cou en forme de reliques. » Les Moungols ſont dans le même préjugé ſuivant Gerbillon; » & tous ſes Adorateurs croient qu'on ſe garantit de toutes les infir- » mités corporelles, pourvu qu'on ait au cou de ces reliques, & » qu'on mêle de l'urine du grand Lama dans les aliments dont on » fait uſage. Ces précieuſes reliques produiſent un grand revenu » aux Lamas, par la vente qu'ils en font à la multitude des Peuples » qui en viennent chercher.

» L'étendue de la Religion du grand Lama, l'a obligé d'avoir des » Vicaires qui le repréſentent : on les nomme *Kutuktus* ou *Kou- » toukta ;* le nombre n'excede jamais deux cents : ils ſont regar- » dés comme de petits Dieux, mais dépendants du Dalai-Lama. » Pluſieurs ſe ſont cependant rendus indépendants, en s'attri- » buant les pouvoirs du Dalai-Lama. Des Souverains éclairés ont » même favoriſé cette déſunion, pour diviſer cette puiſſance trop » étendue.

» Les Lamas ou Prêtres ſont ſubordonnés aux Koutoukta, » de façon qu'on trouve dans le Tibet une eſpece d'Hiérarchie » Eccléſiaſtique pour le maintien de la diſcipline, & qui a beau- » coup de rapport à celle de l'Egliſe Romaine. On y voit dif- » férents grades qui répondent à ceux de nos Archevêques, de » nos Evêques & de nos Prêtres. On y voit auſſi des Abbés & » des Abbeſſes, des Prieurs, des Provinciaux & d'autres Supé- » rieurs dans les mêmes dégrés pour l'adminiſtration du Clergé

» régulier. Les Lamas ou Prêtres qui ont la conduite des Tem-
» ples dans toute l'étendue du Royaume, sont tirés du College
» des Disciples ; les simples Lamas officient en qualité d'Assistants
» dans les Temples & les Monasteres. Le nombre de ces Lamas est
» incroyable, ils sont communément des plus ignorants.

» Bentink raconte que plus de vingt mille Lamas habitent au
» pied de la montagne de Putola, où le Dalai-Lama fait sa rési-
» dence. Ces Lamas environnent cette montagne en demi-cercle à
» différents degrés de proximité, suivant que leur rang ou leur di-
» gnité les rendent plus ou moins dignes de s'approcher de leur sou-
» verain Pontife.

» Le grand Lama ayant renoncé à toutes les affaires temporelles ;
» même depuis la donation qui lui a été faite du Tibet, il choisit
» un Vice-Roi pour gouverner en son nom & par son autorité ses
» Etats. Ce Vice-Roi est connu sous le nom de *Tipa*, que d'autres
» écrivent *Deva* : il fait sa résidence à Tonker, capitale du Tibet,
» à peu de distance de la montagne de Putola.

» Les Peres Grueber & Desideri, Jésuites, ainsi que le Pere
» Horace de la Penna, Capucin, ont remarqué une grande con-
» formité entre les pratiques de notre Religion & celle du Tibet.

» Quelques-uns de ces Ministres évangéliques se sont imaginé
» que le Christianisme ayant été prêché dans ces régions du temps des
» Apôtres ; il en est resté des traces dans les anciens livres des Lamas.
» Leurs conjectures ont plusieurs fondements. 1°. L'habillement
» des Lamas, qui ressemble assez à celui des Apôtres. 2°. Leur subor-
» dination, qui a quelque rapport avec la Hiérarchie Ecclésiasti-
» que. 3°. Une ressemblance sensible entre leurs cérémonies & celles
» de l'Eglise Romaine. 4°. Leur idée d'une incarnation. 5°. Les
» maximes de leur morale.

» Gerbillon remarque avec étonnement que les Lamas ont l'u-
» sage de l'eau-bénite, le chant dans le Service Ecclésiastique, &

» la priere pour les morts ; que leurs habits ressemblent à celui sous » lequel on représente les Apôtres ; qu'ils portent la mître comme » nos Evêques ; enfin que le grand Lama tient à-peu-près parmi eux » le même rang que le souverain Pontife dans l'Eglise Romaine. » Grueber va plus loin : il assure que sans avoir jamais eu de liaison » avec un Européen, leur Religion s'accorde sur tous les points es- » sentiels avec la Religion Romaine. Ils célebrent un Sacrifice avec » du pain & du vin ; ils donnent l'extrême-onction ; ils bénissent » les mariages ; ils font des prieres pour les malades ; ils font des » processions ; ils honorent les reliques de leurs Saints, ou plutôt » de leurs Idoles ; ils ont des Monasteres & des Couvents de Filles ; » ils chantent dans leurs Temples comme les Moines Chrétiens ; » ils observent divers jeûnes dans le cours de l'année ; ils se morti- » fient le corps, sur-tout par l'usage de la discipline ; ils consacrent » leurs Evêques ; ils envoient des Missionnaires qui vivent dans une » extrême pauvreté, & qui voyagent pieds nuds jusqu'à la Chine. » Je ne rapporte rien, dit Grueber, que sur le témoignage de mes » propres yeux.

» Horace de la Penna rend témoignage de son côté que la reli- » gion du Tibet est comme une image de celle de Rome. On y » croit un seul Dieu, une Trinité, mais remplie d'erreurs, un Pa- » radis, un Enfer, un Purgatoire, mais avec un mélange de fa- » bles. On y fait des aumônes, des prieres, & des sacrifices pour » les morts. On y voit un grand nombre de Couvents, où l'on ne » compte pas moins de trente mille Moines, qui font les vœux de » pauvreté, de chasteté, d'obéissance, & plusieurs autres. Ils ont des » Confesseurs que les Supérieurs choisissent, & qui reçoivent leur » pouvoir du Lama comme d'un Evêque ; sans quoi ils ne peuvent » entendre les confessions, ni imposer des pénitences. La forme de » leur Hiérarchie n'est pas différente de celle de Rome ; car ils ont » des Lamas inférieurs choisis par le grand Lama, qui ont l'auto-

» rité des Evêques dans leurs Diocefes refpectifs, & d'autres Lamas
» fubalternes, qui repréfentent les Prêtres & les Moines. Ajoutez,
» dit le même Auteur, qu'ils ont l'ufage de l'eau bénite, de la
» croix, des chapelets, & d'autres pratiques chrétiennes.

» Quelques Miffionnaires, tels que Regis, n'en mettent pas
» moins les Peuples du Tibet au nombre des Idolâtres; d'autres
» voudroient nous perfuader que ces Peuples étoient autrefois Chré-
» tiens, & qu'ils ont malheureufement dégénéré. Andrada pré-
» tend qu'ils confervent encore une idée des Myfteres chrétiens,
» mais confufe & fort altérée «.

Malgré les reffemblances que l'on vient de rapporter de la religion du Tibet avec le Chriftianifme, M. l'Abbé Prevôt conclut que l'opinion de ceux qui prennent la religion du Tibet pour une corruption du Chriftianifme, n'eft qu'une conjecture mal établie.

Les connoiffances que j'ai acquifes de la religion du Tibet, peut-être corrompue par les Calmouks-Zongores, fuppofent que ces Peuples ont eu une idée confufe du Chriftianifme; je me bornerai dans ce qui fuit, à rapporter ce que j'en ai su par les Ambaffadeurs Calmouks, & par le Lama dont j'ai parlé.

Les Calmouks-Zongores admettent trois Ordres de Divinités. Les premieres font forties des eaux, elles ont créé celles du fecond ordre, les Etoiles, le Soleil, la Lune & les Planetes. Les Divinités du fecond Ordre ont créé les Hommes, des plantes, des fleurs & des pierres; & les Dieux du premier ordre ont déifié par la fuite les Hommes qui ont aimé la vertu.

Dans le principe la terre étoit toute couverte d'eau. Un grand vent qui s'éleva des quatre parties du monde, y excita un fi grand mouvement, que les Terres furent culbutées. Quatre-vingts montagnes fe formerent alors, quarante s'éleverent au-deffus de la furface des eaux & formerent un petit continent: fept Dieux parurent après un certain temps; ils avoient des aîles & voltigeoient fur la

ROYAL ASIATIC

Carême de Fécamp del. C. Baquoy Sculp.

IDOLES DES CALMUCZS ZUNGORES

ERLIK-HAN.

Tom. I. N.° XVIII.

Carême de Fécamp del.

C. Baquoy Sculp.

IDOLES DES CALMUCZS ZUNGORES
IAMANDAGA.

surface de ce continent. Quatre de ces Dieux s'acquitterent de certains besoins de la nature, leurs excréments étoient du miel. Deux de ces Dieux de différents sexes en ayant mangé, furent privés des facultés de monter au Ciel avec les autres : ils resterent sur la terre qu'ils peuplerent.

Le nombre des Dieux du premier ordre est de mille ; ils doivent régner chacun à leur tour, & six de ces Dieux, dont je vais rapporter les noms, ont déja fini leur regne. Ce sont :

1°. Sandgi-namzic, qui signifie bon inspecteur.

2°. Zougdor, c'est-à-dire, chevelu.

3°. Tamdgetgob, qui signifie, miséricordieux.

4°. Korwa-dgiguedan, celui qui ruine le monde en transportant les ames en Paradis.

5°. Sertoupe, le Créateur de l'or.

6°. Ostroune, Gardien du monde.

7°. Chaque-dgumeni, est celui qui regne actuellement ; il porte le nom d'une Famille distinguée qui regne dans l'Inde.

8°. Maidiry, c'est-à-dire, le Pourvoyeur en Tangout *Dgamba.*

Ce dernier doit succéder à Chaque-dgumeni ; mais la fin du monde arrivera avant son regne ; il annoncera aux hommes cet événement.

L'Antechrist paroîtra au milieu des sept Soleils qui brûleront tout ce qui sera sur la surface de la terre ; une pluie abondante éteindra le feu, & Maidiry montera au Ciel pour y prendre possession de la primauté. Les Habitants du monde précédent, qui auront aimé la vertu, iront alors en Paradis, & ceux des Enfers viendront peupler la terre : les plus méchants animeront d'abord les corps des plus vils insectes : ils passeront après leur mort dans le corps d'autres animaux plus parfaits ; & ils parviendront à l'état d'homme après différentes transmigrations.

On sera sans corps en Paradis, & cependant on y jouira de tous

les plaiſirs imaginables, qui ſeront alors analogues à la nature de l'ame. On ne pourra néanmoins entrer en Paradis qu'à la fin de chaque monde; mais les hommes qui meurent dans un état de ſainteté, ſont dans une grande place ſituée devant le Paradis, d'où ils voient les Dieux en attendant la réſurrection.

Ces Peuples admettent un Enfer où l'on ſouffre de grands tourments; on en ſort à la fin de chaque monde pour venir repeupler le nouveau, ainſi que je l'ai déja dit, & l'on n'entre en Paradis qu'autant qu'on a pratiqué la vertu pendant qu'on étoit ſur la terre.

Les réprouvés les moins criminels ſont ſur un cheval de bronze perpétuellement rouge par la vivacité du feu qu'on entretient dans ſa capacité. Un réprouvé preſſé de la ſoif, jouit de la facilité de ſe tranſporter au bord d'un étang ou d'une riviere; mais ſi-tôt qu'il en veut approcher, il en ſort des couteaux & des ſabres qui l'empêchent de boire. Des diables ont la direction des Enfers.

L'Antechriſt ſera conçu par une Vierge, fille du Roi du Japon, & par le Dieu des Enfers Herlick-han.

HERLICK-HAN (1), ſignifie *Diable*, *Satan*, *Roi*. Il eſt cruel

---

(1) HERLICK-HAN. (Nº. XVII.)

Cette Idole eſt repréſentée dans un Tableau de deux pieds de haut environ, ſur un pied de large (l'Original eſt réduit au tiers dans l'Eſtampe). La toile eſt de lin: elle eſt imprimée par derriere d'une couleur blanche en détrempe; la peinture eſt auſſi en détrempe (*).

Herlick-han eſt placé dans le milieu du Tableau. Sa couleur eſt d'un bleu très foncé. Sa

(*) On n'a fait aucun changement dans les deſſins ſuivants, excepté dans celui de Herlick-han. On a ſupprimé le Priape avec ſes acceſſoires. Tous les deſſins de ces Idoles ont été faits d'après les originaux que j'ai apportés de Sibérie, & que les Ruſſes avoient eus des Calmoucks, lorſqu'ils abandonnerent leur pays en 1757. Je les ai fait voir à des Calmoucks inſtruits, à un de leurs Prêtres ou Lamas, & non-ſeulement ils les ont reconnues, mais encore ils m'en ont donné les noms & la mythologie. Ces Idoles ſont donc des monuments authentiques de la Religion de ces Peuples.

Le Lecteur trouvera peut-être que je me ſuis trop appeſanti ſur la deſcription de ces Divinités. J'ai ſuivi ce Plan, dans l'eſpérance que ces détails fourniroient les moyens de comparer exactement ces

cruel & méchant. C'est lui qui juge les hommes, ils croient que les autres divinités ont trop de bonté pour condamner les coupables.

tête a quelque rapport à celle d'un chat en fureur. Il a deux grandes cornes. Ses yeux sont rouges & les prunelles noires. Le bout du nez est rouge, ses sourcils sont enflammés. Il a un œuil au milieu du front, & de la même couleur que les autres. Sa bouche est ouverte & très fendue. Elle est rouge, armée des deux côtés de deux grandes dents; le reste de la machoire est garni des dents ordinaires. On voit aux deux côtés de sa bouche deux touffes en or qui forment un triangle, & une semblable au-dessous du menton en forme de barbe. On observe sous son cou une espece de collier avec de petits cercles blancs & un rond autour formant une médaille qui lui tombe entre deux grosses & larges mammelles. Sa tête est coëffée de cinq têtes de morts. Elles ont au-dessus des especes d'ovales, dont le milieu est bleu foncé. Ses oreilles sont semblables à celles d'un âne, mais rouges en dedans. Elles portent à leurs extrémités deux cercles blancs faits en pendants d'oreilles. La tête est sur un fond formé de traits flamboyants en or. Il tient dans sa main droite une espece de massue blanche disposée par anneaux. Elle ressemble à l'épine du dos d'un squelette d'animal. Elle est entortillée par le haut d'une draperie rouge, flottante, & se termine par une tête de mort. Les bouts des doigts de ses mains & de ses pieds sont armés de griffes. Il tient à sa main gauche une corde en forme de discipline, dont les extrémités sont garnies de deux anneaux de fer; & on observe dans un de ces anneaux une pointe sous la forme d'ardillon. L'intérieur de ses mains & la plante de ses pieds sont rouges. On voit sur ses cuisses des têtes humaines garnies de leurs cheveux. Elles sont toutes rouges & attachées à un cordon qui est sur ses épaules en forme de bandouliere. Son Priape est en érection. Le bout du gland est rouge, ses testicules sont gros & ressemblent à ceux d'un homme (supprimés dans la gravure); les pieds de cette Idole sont posés sur un animal. On voit à ses bras & à ses poignets des especes de brasselets blancs. Le fond sur lequel ce Dieu est placé est composé d'ornements contournés en or & en rouge. Ces ornements finissent en espece de flammes rouges sur un fond de nuages très bruns, semblables à de la fumée.

La figure située à sa gauche est aussi bleue. Elle lui présente un vase blanc fait en forme

Idoles à leurs semblables, qu'on a recœuillies dans différentes contrées du Globe, quoique très éloignées, & que cette comparaison pourroit jetter un grand jour sur la Religion du Tibet.

La plupart de ces Idoles sont de bronze, de glaise, d'autres sont peintes. Elles peuvent par conséquent nous faire connoître l'état des Arts parmi ces Peuples, & nous donner une idée de leur génie.

Tous leurs Tableaux sont peints par des teintes plates, ainsi que ceux des Chinois. J'avois cru entrevoir que les Calmoucks avoient un systême de couleurs pour exprimer leurs idées, ainsi que nous en avons dans le blason, & qu'on pourroit même déterminer la contrée où cette Religion a pris naissance par la nature des ornements & des plantes analogues à ces Pays; mais en relisant mon Ouvrage, je n'ai pas été assez satisfait de mes réflexions sur ce sujet; je les ai supprimées, & me suis borné à rapporter des faits.

Aussi les Calmoucks offrent beaucoup de sacrifices à Herlick-han pour implorer sa clémence. Il a seize Juges avec lui. Huit sont pris

---

de crâne. Il contient une liqueur rouge qui paroît être du sang. Ses cheveux épars lui reviennent par devant. Ses yeux sont blancs ; il en a un au milieu du front. Les prunelles sont noires & le tour rouge ; ses sourcils sont en or. Cette figure est coëffée de trois têtes de morts semblables à celles de Herlick-han, avec cette différence que la premiere porte une fourche à trois branches de la forme d'un trident, qui est d'un bleu clair. Elle tient à son bras gauche un bâton au bout duquel est un drapeau qui voltige ; il est terminé par une tête de mort & par une fourche à trois branches. Ce Dieu porte un ornement en or à son oreille sous la forme de pendant. Il paroît avoir une soubreveste faite de la peau d'un Cerf ou d'une Renne. La tête de cet animal située en bas, est cependant différente de celles de ces animaux : elle a des cornes & des oreilles ; le bout du museau est rouge ; mais les pattes ressemblent aux pieds d'un Cerf. Cette soubreveste est entre ses mammelles. Elles sont si allongées qu'elles ressemblent à des cornes. On voit une draperie rouge sur sa poitrine. Cette Divinité a un pied sur le même animal, que le Dieu Herlick-han. Cet animal ressemble à quelques égards à un Taureau par les pieds, la queue, les oreilles & les cornes. Le bout du nez, sa langue & l'intérieur de ses oreilles sont rouges. Il a à sa machoire supérieure une grosse dent, & trois à l'inférieure. On voit sous cet animal une figure humaine toute nue ; elle est couleur de chair & couchée sur un plateau d'un rouge souci, & divisé par losanges en or. La figure humaine tient de sa main droite un des pieds de l'animal. Ses cheveux sont plats. Les ornements placés au milieu du plateau forment des especes de feuilles rouges dans le milieu, & les bords sont d'un verd foncé. Il y a au-dessous d'autres ornements ; ils sont placés dans un vase semblable à celui que ces Divinités tiennent presque toujours à la main. Ils semblent indiquer une boisson. Le grand vase qui forme ici un ornement, a dans son milieu une espece de tente dont les draperies sont à l'extérieur bleues, & dans l'intérieur couleur de rose. On voit à un côté de la tente deux vases remplis d'une liqueur rouge ; ils sont blancs, ainsi que tous ceux qui sont dans cette image. Les ornements servent de supports à la figure principale : ils sont placés sur une terrasse. On y voit un lac, des feuillages & des fleurs.

L'Idole placée au bas à la gauche de Herlick-han, est bleu foncé : elle ressemble à la luxure. Ses yeux sont blancs & ses sourcils en or. Elle a un œuil dans le milieu du front. Le dessus de sa tête est couronné de cinq têtes de morts, ainsi que le Dieu Herlick-han, avec cette différence cependant que celle du milieu porte une fourche à trois branches. Les pendants de ses oreilles sont d'or ; sa bouche est ouverte, ses levres sont rouges. Il a trois dents en haut & autant en bas avec deux crocs à chaque côté. Il y a aux deux coins de sa bouche deux especes de moustaches en or, & une autre sous sa lévre inférieure avec un collier en or à son cou. Le bout de son nez, le dedans de ses mains & la plante de ses pieds sont rouges. Elle tient de sa main gauche un vase qu'elle semble

Caresme de Fecamp del. J. B. Tilliard Sculp.

IDOLES DES CALMUCZS ZUNGORES.

parmi les Divinités du sexe masculin, & les autres parmi celles du sexe féminin.

---

porter à sa bouche, & un autre de la main droite qui ressemble à une saussiere. Elle a des ornements, ainsi que Herlick-han, au-dessous de sa poitrine, à ses bras & à ses poignets. Ses mammelles sont grosses & larges. Elle est encore entourée, ainsi que Herlick-han, de têtes d'hommes garnies de leurs cheveux. Ces têtes sont attachées à une ceinture placée sur une peau qui paroît être de Tigre. On en voit une patte sur la jambe droite de la Divinité. Ses pieds sont posés sur une figure humaine toute nue & couchée sur un plateau qui est d'un jaune ardent & de forme ovale. Ce plateau est dans une figure triangulaire d'un bleu foncé, où l'on voit différents ornements. On trouve au bas & à côté du triangle un vase semblable à ceux dont on a parlé, & il a à côté trois arbres; deux sont d'un verd foncé, & le troisieme bleu. Ils portent tous les mêmes fruits (*). Ils sont ronds & d'un rouge très vif. Les especes de gloire qui entourent ce Dieu, ressemblent à des flammes: elles sont en or & rouges, & terminées par des nuages.

Le Dieu placé en bas, à droite de Herlick-han, paroît être Herlick-han lui-même: il a encore quelques rapports avec celui dont on vient de parler; mais sa couleur est d'un rouge foncé, & l'animal d'un rouge clair. Ce Dieu tient à sa main droite une espece d'ornement qui se termine en pointes enflammées.

La figure placée en haut, à gauche de Herlick-han, ressemble à une femme: elle paroît adresser la parole à ce Dieu: elle a un air gracieux: son visage, son cou & ses bras sont d'une couleur de chair. Ses yeux sont parfaitement semblables à ceux des Calmoucks, petits & longs; sa coëffure est en pointe. Son habit est composé de différentes draperies rouges & jonquilles. (Cette derniere couleur est représentée dans la gravure par le blanc, les fleurs en or sont pointillées.) L'espece de gloire qui l'environne est bleue.

La figure placée en haut, à droite de Herlick-han, ressemble aussi à une femme. Elle regarde ce Dieu, & paroît en contemplation. Elle a ses jambes croisées. Son visage, ses pieds sont d'une couleur de chair. Ses yeux sont aussi semblables à ceux des Calmoucks & des Chinois. Sa coëffure est en forme de capuchon qui descend sur son dos. Son habillement est jonquille, souci, & d'un rouge foncé. (La couleur jonquille est en blanc dans la gravure. Le souci est exprimé par de larges travaux, ils sont fort rapprochés dans la couleur rouge.) Cette Divinité tient dans ses mains les queues de deux branches qui se relevent sur les côtés, & qui ont des fleurs à leurs extrémités. On voit sur la branche à gauche, un livre à ce qu'il paroît, & à l'autre un cimeterre flamboyant. La grande gloire dee cett figure est couleur de rose, & celle qui est autour de la tête est bleue.

La figure placée en haut au milieu des deux autres, paroît un jeune homme d'une

(*) Il paroît que ces Animaux & ces Plantes sont l'effet de l'imagination du Peintre. J'ai consulté M. de Jussieu à ce sujet, & il est du même avis.

IAMANDAGA (1), ſuivant les Ambaſſadeurs Calmoucks ; & MACHA-ALLA, ſuivant le Prêtre que j'ai conſulté, eſt un démon du ſecond ordre. Les Calmoucks ont pour ce Dieu la plus grande vénération.

---

jolie figure. Il eſt preſque nud. Il tient d'une main un cimeterre flamboyant, & de l'autre une branche où l'on voit des fleurs & un livre. Sa coëffure eſt un bonnet en forme de pyramide. On y reconnoît des pierreries ſur la partie qui lui ceint le front ; ſes yeux ont auſſi beaucoup de rapport avec ceux des Calmoucks ; mais ſa phyſionomie eſt abſolument différente des deux autres Divinités. Sa carnation eſt d'un rouge très foncé, couleur de ſouci. Ses jambes ſont croiſées. Des draperies qui voltigent forment ſon habillement. Elle a pluſieurs gloires concentriques. Celle du milieu eſt bleue ; la ſeconde eſt compoſée de différentes nuances en forme de rubans de diverſes couleurs ; & la troiſieme eſt une guirlande de feuillages & de fleurs. On voit à ſes côtés le Soleil & la Lune.

(1) IAMANDAGA. (Nº. XVIII.)

Cette Divinité eſt repréſentée dans un Tableau ſemblable à celui de Herlick-han. Elle a ſix bras & deux jambes. Elle eſt toute nue & d'une couleur bleue foncée, (cette couleur eſt exprimée dans la Gravure par un travail ſerré), excepté l'intérieur des mains, la plante des pieds, le bout du nez, le tour de la bouche & la langue qui ſont d'une couleur rouge foncée (exprimés par des traits paralleles pointillés). Cette Divinité a trois yeux ronds, dont l'un eſt au milieu du front ; tous les trois ſont blancs & les ſourcils d'un jaune doré, ainſi que des eſpeces de mouſtaches placées à côté de la bouche & au-deſſous du menton. Sa bouche eſt garnie de huit dents très blanches & de quatre crocs. Ses oreilles ſont fort larges ; elles ont à leurs extrémités un anneau avec un ornement en or, & un voile rouge qui voltige. Une eſpece de collier en or termine le bas du viſage ; il eſt attaché à la naiſſance des oreilles. Sa coëffure eſt compoſée de fleurs, de têtes de morts & de deux cercles qui ont quelque rapport avec des cadrans. La tête de mort du milieu eſt ſoutenue par un trident entortillé d'un ſerpent. Le Dieu porte à ſon cou un collier qui lui deſcend ſur la poitrine. On y voit auſſi des ſerpents entortillés. Cette Idole tient avec deux de ſes mains la peau d'un animal nouvellement écorché, elle eſt encore enſanglantée. Cette peau eſt placée derriere ſon dos. On voit en même-temps dans ſa main gauche une eſpece de maſſue ou de ſceptre terminé par une figure humaine, une tête de mort & un trident. Il tient de la troiſieme & de la quatrieme main des eſpeces de diſciplines ; & dans ſes deux dernieres mains deux vaſes, & elle paroit verſer de la liqueur de l'un dans l'autre. Elle a au-deſſous de ſon ventre beaucoup de têtes humaines, & pour ornement pluſieurs ſerpents. On découvre à côté de ſes jambes la peau & les pattes d'un animal ; elles ont beaucoup de rapport à celles d'un Tigre. Ce Dieu eſt de bout, & il écraſe une

AMID-ABA (1). Cette Divinité est du second ordre ; elle est reconnue pour la Déesse des Fleurs ; elle les change en hommes par sa seule volonté. Les hommes qu'on voit sur les côtés avec des especes de trophées, sont du nombre de ceux à qui elle a donné la vie.

---

figure dont les bras & les jambes sont semblables à ceux d'un homme, & la tête à celle d'un animal. Il a sept autres Divinités autour de lui : les unes ont quelque rapport à celle dont on a parlé dans la description de Herlick-han, & on aura occasion de parler des autres par la suite. D'ailleurs la façon dont elles sont gravées suffit pour les expliquer, & me dispense d'entrer dans un plus grand détail à ce sujet.

(1) AMID-ABA. (N°. XIX.)

Ce Tableau est semblable à ceux dont j'ai donné la description. Amid-aba est au milieu environnée d'une gloire : elle est assise les jambes croisées ; elle tient entre ses mains un vase, d'où coule une liqueur dans la bouche d'une figure placée au-dessous d'elle. Cette Divinité a tous les traits des Calmoucks & des Chinois. Il paroît que c'est une femme qui a été déifiée : sa carnation & ses pendants sont d'un rouge très foncé. (Cette couleur est exprimée dans la Gravure par des traits paralleles pointillés.) Le vase & le bonnet qui forment sa coëffure, sont d'un vert très foncé ; les draperies d'un souci foncé & jonquille, avec des ornements en or : la doublure est d'un bleu clair, où l'on voit aussi des ornements en or. (Le blanc exprime le jonquille dans l'estampe ; les traits paralleles & éloignés, le souci ; ceux qui sont serrés, le bleu ; & tout ce qui est pointillé, les ornements en or).

Les cinq Divinités placées dans le haut & le bas du Tableau, sont aussi des femmes : celle qui est à sa droite dans le haut est toute nue, excepté les cuisses qui sont couvertes d'une draperie. Un voile verdâtre voltige autour du reste de son corps, où l'on voit beaucoup d'ornements semblables à nos colliers de perles. Elle a les mains jointes, & tient une branche terminée par des fleurs. Sa coëffure a beaucoup de rapport à une mitre d'Evêque. Elle a sur le devant une croix en or. Tout ce qui est blanc indique les ornements en or.

La figure placée au haut de la gauche d'Amid-aba, paroît être cette même Déesse, avec cette différence, que sa carnation est exprimée par une couleur verte ; elle tient d'une main une espece de relique en or, dont le pied est un vase semblable à celui d'Amid-aba. L'habillement est d'ailleurs le même à tous égards.

La troisieme Divinité differe à peine de la premiere. Sa carnation est exprimée par une couleur bleue foncée, & les ornements par du rouge.

La quatrieme figure placée au bas, à droite d'Amid-aba, est aussi presque nue. Elle est coëffée en cheveux d'un noir très foncé. Une partie retombe sur ses épaules, & l'on voit

NAHON-DOURAKY (1). Cette Divinité est une femme connue sous le nom de *Déesse de la douceur.*

TABOUNISORTON (2) est une Divinité du second ordre qui est ressuscitée cinquante-deux fois ; aussi est-elle représentée dans le Tableau par cinquante-deux figures semblables.

---

un diamant au milieu de ceux qui sont relevés sur sa tête. [Elle porte en bandouliere la peau d'un animal dont les jambes ressemblent à celles d'un cerf. Elle tient d'une main une branche avec un fruit. (Le blanc indique sa carnation , ainsi que dans l'original.)

La cinquieme figure est aussi presque nue : elle a les cheveux noirs entrelacés dans différents ornements. Elle tient d'une main une branche avec un fruit, & de l'autre une espece de foudre.

L'intervalle compris entre ces deux dernieres figures, est enfermé d'une balustre où l'on observe différents ornements. On voit dans l'intérieur un amas de fleurs qui environnent la figure humaine dont on a déja parlé, & qui soutient avec ses mains une espece de relique. On y trouve encore des rivieres où l'on voit des oiseaux aquatiques.

Les figures situées aux deux côtés d'Amid-aba au milieu des fleurs, ont toute la poitrine & l'estomac découverts. Le blanc dans la Gravure indique la carnation, ainsi que dans l'original. Celles qui sont teintées sont en rouge. Il en est de même des trophées

On voit au-dessus de ces figures des especes de génies qui sont dans les airs. Ils tiennent d'une main un vase semblable à celui d'Amid-aba, & de l'autre une espece de trident.

(1) NAHON-DOURAKY. (N°. XX.)

Ce Tableau est semblable à ceux dont j'ai déja parlé. Cette Divinité est presque nue. Sa chair est d'un vert foncé. Sa physionomie n'a aucun rapport à celle des Peuples Calmouks, sinon qu'elle a de grandes oreilles où l'on voit des pendants à-peu-près semblables. Ses cheveux noirs & entrelacés dans différents ornements, forment une coëffure qui s'éleve en pyramide. Elle tient à chaque main une branche avec des fleurs. L'intérieur des mains & la plante des pieds sont rouges, & l'on y observe un ornement en forme de cadran. Elle porte des brasselets à ses poignets, aux bras, à ses pieds, & différents ornements à son cou. On voit aussi au haut du Tableau deux Divinités. Celle à droite est le gardien du Soleil, & celle à gauche celui de la Lune. On y observe une espece de lapin.

(2) TABOUNISORTON. (N°. XXI.)

Cette Divinité est une femme parfaitement semblable aux Calmoucks par la physionomie. Elle est assise sur un plateau les jambes croisées. Elle est nue en partie. Sa carnation & ses ornements sont rouges. Sa coëffure & son habillement ont beaucoup de rapport à ceux de la divinité de Nahon-Douraky. Elle tient entre ses mains une espece de vase, où l'on voit un fruit qui ressemble à un ananas.

NAGUNSANA (1). Ce Dieu eſt du ſecond ordre. Il conſole des chagrins. Il en éprouva de ſi vifs étant homme, & il les ſoutint avec une ſi grande fermeté, qu'il mérita d'être déifié. Il ſe retira avant ſa mort dans les forêts, où il vécut comme un Hermite.

BOURSA (2). Cette Divinité eſt de glaiſe. Elle a le pouvoir de conſerver la beauté, & guérit des maladies vénériennes. Dans ce dernier cas ils la mettent en poudre & la mêlent dans leur nourriture. Ils ont une ſi grande confiance en ce Dieu, que les Ambaſſadeurs Calmoucks ayant rapporté de Péterſbourg cette maladie pour fruit de leur Ambaſſade, me firent prier de leur procurer un peu de cette poudre, en leur permettant de ratiſſer cette Idole. Ils furent ſatisfaits; & quoique ce remede n'eût aucun ſuccès, ils reſterent auſſi convaincus de ſon efficacité, qu'on l'eſt dans d'autres Pays de pareils remedes.

Les Lamas ou Prêtres ont ſeuls le privilege de diſtribuer ces Idoles, qu'ils vendent très cher. Ils prennent la glaiſe ſur la montagne Putola, où réſide le Dalai-Lama. Par-tout ailleurs la glaiſe n'a point cette vertu miraculeuſe.

ABOURZA-SOUBOURGAN (N°. XXI.). C'eſt une image qui repréſente l'endroit de leur Temple, où eſt l'Idole qu'ils y adorent. On la voit dans le fond d'une eſpece de tabernacle.

---

(1) NAGUNSANA. (N°. XXI.)

Ce Dieu eſt en bronze. L'original eſt un tiers plus grand. Il eſt preſque nud & aſſis les jambes croiſées. Il a entre les yeux une eſpece de poireau. Il porte un voile en bandouliere; un autre eſt entortillé autour de ſon bras gauche & couvre ſes cuiſſes.

(2) BOURSA. (N°. XXI.).

Cette Divinité eſt gravée de grandeur naturelle. Elle eſt dans une petite boëte de cuivre diſpoſée de façon qu'on peut, par le moyen d'un cordon, la porter à ſon cou, ainſi qu'il eſt d'uſage. Elle tient un livre dans ſa main gauche.

AIOUSCHI (1). Ce Dieu eſt du ſecond ordre; on l'adore pour vivre long-temps & pour rajeunir.

OTSCHIRBANY (2). Ce Dieu eſt du troiſieme ordre. Il fut envoyé du Ciel pour combattre de mauvais génies qui avoient arrêté le Soleil & la Lune. Il en triompha, leur coupa la tête, & s'en fit une eſpece de chapelet, qui eſt attaché à ſes oreilles, & deſcend au-deſſous du ventre. La bouche de cette Divinité communique avec l'anus par un canal perpendiculaire. Les Lamas ou Prêtres en font uſage pour donner la communion aux malades. Otſchirbany étant aſſis ſur la bouche du malade, on met dans celle de ce Dieu la pilule ſacrée. Elle tombe par ſon propre poids dans la bouche du malade.

---

(1) AIOUSCHI. (N° XXII.)

Ce Dieu eſt de cuivre jaune & de la grandeur de l'original. Il eſt mutilé des deux bras. Il a entre les deux yeux une eſpece de poireau. Sa coëffure forme une ſorte de pyramide. Elle eſt compoſée de cinq ornements attachés à un bandeau qui lui ceint le front. Ce bandeau eſt fixé par derriere ſur ſes cheveux, qui ſont relevés ſur le ſommet de la tête avec le toupet, & recouverts d'un autre ornement. Les ornements placés ſur le front ont la forme de loſange. Ils ont au milieu une fleur compoſée de ſept pierres. Celle du milieu eſt une amétiſte, & les autres m'ont paru d'émail. Elles ſont d'une couleur bleu-céleſte. Ce Dieu eſt nud juſqu'à la ceinture. Il porte une eſpece de juppon qui lui couvre le reſte du corps. Il porte différents ornements garnis d'Amétiſtes ou de pierres d'émail, ſemblables à celles dont j'ai parlé plus haut.

Cette figure ſuppoſe que les Arts ſont cultivés dans le Pays où elle a été faite.

(2) OTSCHIRBANY. (N°. XXIII.)

Cette Idole eſt de cuivre rouge; elle eſt ici un peu plus petite que l'original. Quoique d'une forme très groteſque, elle eſt très bien faite. Elle n'a pour tout vêtement qu'une eſpece de juppon qui eſt attaché au-deſſous des reins & qui lui couvre la cuiſſe juſqu'aux genoux. Elle a trois yeux, l'un eſt au milieu du front. Ses fourcils ſont fort épais & découpés en forme de flammes. Son nez eſt large & écraſé. On voit autour de ſa tête des têtes de mort; outre le chapelet qui eſt attaché au pendant de ſes oreilles. Elle porte un collier qui deſcend ſur ſa poitrine, & tient un foudre à chaque main. Tout indique dans cette Idole un état de convulſion.

Caresme de Fécamp del.

C. Baquoy sculp.

IDOLES DES CALMUCZS ZUNGORES
NANGILMA.

MAIDIRY (1). Cette Divinité eſt du premier ordre. Elle repréſente l'Antechriſt, il prendra une figure humaine, ſuivant leur Religion, & ſera conçu dans le ſein d'une Vierge, fille du Roi du Japon. Son regne ſera à Jéruſalem. Il ſera la guerre à tous les Princes ſes voiſins, portant par-tout la terreur & la déſolation. Son regne ſera très court. Le monde périra par le feu, & le Globe ſera habité de nouveau.

ZOUNKABA (2), eſt le Dieu des Voleurs. C'eſt une Divinité du troiſieme ordre : elle habitoit la terre, ſuivant leur tradition, dans le même temps que Scakmoyny, qui a été placé auſſi au nombre des Dieux. Zounkaba étoit un grand voleur, & Scakmoyny regardoit, au contraire, le vol comme un crime. Ces deux hommes prêchoient une morale différente & analogue à leur conduite. Zounkaba, pour terminer leurs diſcuſſions, propoſa à Scakmoyny de prier les Dieux de les éclairer ſur ce point de diſpute, & de leur demander qu'ils fiſſent naître une fleur devant celui dont la morale leur ſeroit la plus agréable. Ils ſe mirent en effet en priere, & la fleur ſe trouva vis-à-vis de Zounkaba ; mais la plupart de ces Calmoucks prétendent qu'elle avoit paru devant Scakmoyny, & que Zounkaba la lui enleva pendant que ſes regards étoient fixés ſur le Ciel.

TARNI-NEGONIZAN-BOURCHAN (3), & par les Am-

(1) MAIDIRY. (N°. XXIII.)

Cette Divinité eſt en glaiſe ; elle eſt ici de la grandeur de l'original. Elle n'a pour tout vêtement qu'un voile qui lui couvre les cuiſſes, & un autre en forme de bandouliere.

(2) ZOUNKABA, (N°. XXIII.)

Cette Idole eſt de glaiſe ; on l'a gravée de la grandeur de l'original. Elle a beaucoup de rapport à un Guerrier. Zounkaba tient une fleur à ſa main droite, & n'a pour tout vêtement qu'une draperie legere, un voile en forme de bandouliere, & une eſpece de juppon qui lui couvre les cuiſſes.

(3) TARNI-NEGONIZAN-BOURCHAN. (N°. XXIII.)

Cette Idole eſt de terre cuite bronzée. Elle eſt dans la Gravure un peu plus petite que

baſſadeurs Calmoucks NIDUBEROUZEKSCHY. Cette Idole eſt du premier ordre ; on la regarde comme le conſervateur & le Dieu tutélaire des Enfants. Ces Peuples croient qu'elle a mille yeux & mille bras.

NANGILMA (1). Je n'ai eu aucun détail ſur cette Divinité : elle me paroît être la même que Tarni-Negonizan-Bourchan, ou le Manippe du Tibet.

---

l'original. Elle a trois têtes, douze bras & trois enfants. Les trois têtes, ainſi que celles des enfants, ont un œuil au milieu du front. Elle tient avec ſes quatre premiers bras tendus, deux eſpeces de glaives flamboyants, deux ornements en forme de cadrans, & différents fruits dans les autres. Elle preſſe contre ſon ſein, avec deux autres bras, les trois enfants, & tient des foudres avec les deux dernieres mains. Elle n'a pour tout vêtement qu'un juppon qui lui couvre les cuiſſes. Ses bras & ſes poignets ſont ornés de braſſelets.

Cette Divinité a beaucoup de rapport avec le Manippe à trois têtes du Tibet. Grueber lui en donne neuf (*) ; mais ce que j'ai rapporté de Tarni-Negonizan-Bourchan paroît rapprocher ces deux Auteurs, parce que ces Peuples attribuant à cette Idole mille yeux & mille mains, il eſt vrai-ſemblable que ſuivant les circonſtances ils repréſentent cette Idole avec plus ou moins de têtes & de bras ; & peut-être lui donnent-ils différents noms par les mêmes raiſons.

On trouve dans la même Planche (N°. XXIII.) une Idole dont je n'ai pas trouvé le nom dans mes Journaux. Elle me paroît avoir quelque rapport avec la Déeſſe Bourſa. (page 311.)

(1) NANGILMA. (N°. XXIV.)

Cette Idole eſt repréſentée dans un Tableau ſemblable à ceux dont j'ai parlé (page 304 & ſuivantes). Elle a trois têtes & ſix bras. La tête du milieu eſt peinte en blanc, ainſi que tout le corps. Celle qui eſt à droite de l'Idole eſt en bleu, & celle de la gauche eſt en rouge. Ses mammelles, ſa phyſionomie & la délicateſſe de ſes membres conſtatent que c'eſt une femme. Les trois têtes ont un œuil très diſtinct au milieu du front. Elle tient d'une main un para-ſol de forme Chinoiſe ; & l'autre pliée ſur le ſein ſemble indiquer la réflexion. Elle tient des autres bras tendus un arc & une fleche, un ſabre & une eſpece de ſceptre. Ses bras & ſes poignets ſont garnis de braſſelets, ainſi que Tarni-Negonizan ; mais ſa phyſionomie a plus de rapport aux Calmoucks, que cette derniere. Les quatre Divinités qu'elle a autour d'elle, ſont les mêmes que celles dont on a déja parlé.

(*) Tome VII. de l'Hiſtoire générale des Voyages, de M. l'Abbé Prevôt, page 121.

DÉPART DE TOBOLSK POUR SAINT-PÉTERSBOURG,

Le 28 *Août* 1761.

LES arrangements faits à Paris pour mon voyage, exigeoient que je restasse peu de temps à Tobolsk, après mon observation de Vénus; aussi je m'occupois de mon départ à la fin d'Août, lorsque je fus attaqué d'un vomissement de sang presque continuel, suivi d'un accablement qui me permettoit à peine de marcher. J'étois obligé de me faire soutenir pour aller à mon Observatoire. Cette incommodité hâta mon départ d'un Pays où l'on ne connoît que des étuves pour tout remede. J'étois d'autant moins tenté d'en faire usage, que j'avois failli d'y être étouffé à Solikamskaïa (1). J'avois à la vérité une Apothicairerie des mieux fournies, avec un mémoire très détaillé de la vertu des remedes qu'elle contenoit; mais ayant eu le malheur d'empoisonner un Russe que je voulois guérir d'une legere incommodité, j'avois renoncé à la Médecine : heureusement la dose n'avoit pas été assez forte pour lui donner la mort.

Différentes circonstances rendoient cependant mon départ difficile; mon Domestique étoit dangereusement malade, pour avoir été trop galant à Tobolsk; son incommodité le mettoit hors d'état de me prêter aucun secours; d'ailleurs il étoit frappé, ainsi que l'Horloger, que nous serions assassinés dans notre voyage par des Brigands, qui, suivant le bruit public, ne cessoient de commettre des meurtres sur la route d'Ekatérinbourg, que je voulois prendre.

(1) Page 51.

Je m'étois décidé à suivre cette nouvelle route, parce qu'elle m'offroit les moyens de connoître les mines d'Ekatérinbourg, & les différents Peuples qui habitent les limites méridionales de la Sibérie. Ces objets me parurent si intéressants, que je rejettai tous les avis qui tendoient à faire changer le plan de mon voyage.

Le Gouverneur m'offrit, avec toute l'honnêteté possible, une escorte de quatre Soldats pour m'accompagner jusqu'à S. Pétersbourg. Je la refusai d'abord, dans la persuasion où j'étois que les embarras de mon voyage augmenteroient à mesure que ma suite deviendroit plus nombreuse; mais l'abattement de tous ceux qui m'accompagnoient, me détermina à profiter des bontés de M. de Soimanof. J'acceptai l'escorte; elle étoit composée d'un Sergent & de trois Grenadiers bien armés : je me procurai des munitions & des armes pour tous ceux qui étoient du voyage. On me donna en outre une spingole. J'avois fait construire un grand charriot pour y placer tous mes instruments, mes autres équipages, les provisions de bouche & de ménage. J'avois encore deux voitures connues sous le nom de dormeuses : les Soldats furent distribués sur les différentes voitures. J'en avois un sur la mienne avec la Spingole. Cet arrangement & l'appareil militaire qui y régnoit, remirent le calme dans les esprits. Je partis le 28 Août, à la grande satisfaction du Peuple de Tobolsk. Il étoit dans l'opinion que la riviere d'Irtizs ne rentreroit dans son lit qu'après mon départ. Je ne pus me séparer de Mgr l'Archevêque, de MM. de Soimanof & Pouskin, sans éprouver les regrets les plus vifs.

Quoique vers la fin d'Août, le temps de la récolte paroissoit encore éloigné, les grandes chaleurs étoient passées, les insectes, si incommodes dans cette contrée, avoient disparu, tout annonçoit une saison favorable pour voyager; ma maladie se dissipa dans les premiers jours de la route; je ne la trouvai cependant pas si agréable que je l'avois d'abord imaginé; les pluies continuelles qui avoient

ſuccédé à la fonte des neiges, m'oppoſoient de grands obſtacles pour traverſer l'étendue de pays compriſe entre Tobolsk & les montagnes. Ce terrein marécageux ſur une diſtance de près de cent lieues, rendoit les chemins ſi mauvais, que j'étois obligé d'envoyer un Soldat en avant pour remplir de faſcines les endroits impraticables. Je connus bientôt le déſagrément de voyager en Eté dans ces contrées, ſur-tout avec de grandes voitures. Celles dont les Naturels font uſage, ſont très petites & très légeres (1). Ma grande voiture étant chargée de tous les équipages & des proviſions de bouche, étoit ſi peſante, qu'elle s'enfonçoit aiſément dans la bourbe ; & on l'en retiroit difficilement, quoiqu'on y eût attelé douze chevaux.

Je traverſai du 28 au 30 Août une partie de la plaine compriſe entre Tobolsk & les montagnes (Poyas Zemnoi). On trouvoit par-tout une ſi grande quantité de canards, que ſans me détourner du chemin, j'en tuois aſſez pour me nourrir & tout l'équipage : c'étoit un grand ſoulagement pour notre petite caravanne, parce que je n'avois, pour ainſi dire, que des viandes ſalées. Dans ces voyages on fait des proviſions de poulets, d'oies & de canards domeſtiques qu'on enferme dans des caſes. Mgr l'Archevêque, M. de Soimanof & M. de Pouskin m'avoient procuré quantité de ces animaux ; je les avois placés ſur les voitures, mais impatienté par l'embarras qu'elles occaſionnoient, j'en fis tuer une partie quelques heures après mon départ, & je lâchai les autres dans les champs.

Quoique les chemins fuſſent mauvais, les premiers jours de mon voyage furent aſſez agréables ; la ſaiſon étoit belle, je trouvai des Villages où je pouvois prendre mes repas ; je faiſois quelquefois la halte ſur le bord des rivieres ; je n'éprouvai ſouvent que le déſagrément de n'avoir que du pain du pays, auquel je n'avois jamais pu m'accoutumer.

---

(1) On les nomme Kuibicsi.

J'arrivai à Tumen le 31 (1), c'eſt une petite Ville dont une partie eſt ſur une montagne qui borde la riviere vers le Midi. La poſition en eſt auſſi agréable que celle de Tobolsk, elle eſt très peu peuplée. J'y reçus les plus grandes honnêtetés de M. Ivan Afananſcoiſk, qui en étoit Vaiwod; il me fit préſent de thé & de ſucre; pluſieurs autres habitants eurent la bonté de me venir voir, & me firent de même quelques préſents; mais ils mirent l'allarme dans ma petite caravane, en lui apprenant qu'on avoit arrêté la veille quatre brigands à trois lieues de cette Ville; ils nous confirmerent, qu'ils étoient par bandes ſur cette route, qu'ils attaquoient & pilloient non-ſeulement les Voyageurs, mais les petits Villages: la plupart de ces brigands avoient déſerté des troupes de recrues, ou s'étoient échappés des mines d'Ekatérinbourg. Cette nouvelle me rendit plus circonſpect, je viſitai toutes les armes, & je fis de nouvelles proviſions d'eau-de-vie pour entretenir le courage de ma troupe; j'en diſtribuois quelquefois moi-même aux Poſtillons & à ceux qui m'accompagnoient. Ma ſanté étant parfaitement remiſe, tout ſe paſſoit dans la gaieté, & je me ſuis trouvé dans des moments où tout le monde étoit aſſez indifférent ſur les événements. J'avois huit perſonnes bien armées & la ſpingole chargée à mitrailles, étoit placée ſur le devant de ma voiture; ne craignant que la ſurpriſe, je fis diſtribuer ſur chaque voiture des flambeaux (2) qu'on allumoit pendant la nuit.

J'arrivai le premier de Septembre à trois heures du matin ſur le bord de la riviere Piſzma, vis-à-vis le Hameau Kila. Cette riviere a quarante toiſes de largeur, je me diſpoſai à la paſſer ſur un train de bois qui ſervoit de pont (3). Il étoit ſi mauvais que les premiers

---

(1) Carte du Tome I. N°. IX.

(2) J'en avois fait faire à Tobolsk.

(3) La plupart des Ponts ſont en Sibérie des trains de bois fixés ſur le rivage par les extrémités.

chevaux de la grande voiture furent à peine sur le pont, qu'ils enfoncerent jusqu'au poitrail; plusieurs cordes pourries à moitié se casserent, je fis couper promptement les traits, & je vis le moment où le pont délabré alloit être emporté par le courant avec les chevaux; nous les retirâmes cependant après bien des difficultés. Un des soldats passa la riviere à la nage, & fut au Hameau Kila, situé sur l'autre bord pour y chercher du secours. Ce Hameau composé de cinq à six maisons avoit été attaqué le 29 Août par une bande des brigands dont j'ai parlé; trois Paysans perdirent la vie dans cet événement, mais ils obligerent ces assassins de se retirer après en avoir tué deux. Le soldat ne put amener que deux Paysans; nous nous livrâmes tous au travail, & vers les sept heures du matin je fis passer les voitures, de façon cependant qu'il n'y en avoit qu'une à la fois sur le pont.

J'arrivai à onze heures du soir à Kuiarowskaia; mes voitures étoient si délabrées que je m'y arrêtai pour les faire raccommoder; je n'y trouvai personne en état de les rétablir; je fus obligé d'envoyer un soldat à un Village voisin pour en amener un Charon; aucun Paysan n'avoit voulu y aller, à cause de la terreur que les brigands avoient répandue dans ce canton: la tradition & la peur en avoient grossi le nombre, & en avoient fait des combattants de la plus grande bravoure. Je passai le restant de la nuit à faire raccommoder sous mes yeux les voitures, & je partis à six heures du matin.

A mesure que j'approchois de la chaîne, le terrein étoit plus cultivé, on ne trouvoit presque plus de marais à Wolkava. La terre étoit noire, ainsi que sur toute la route depuis Tobolsk, mais elle étoit plus ferme. Les environs de ce Hameau promettoient une récolte abondante en blé, orge & avoine; mais on craignoit que le froid ne fût un obstacle à la maturité de ces grains. J'étois alors par cinquante-six degrés cinquante minutes de latitude, & éloigné de Tobolsk de cent vingt-cinq lieues environ. Toute cette plaine n'étoit pour ainsi

dire qu'un marais qui formoit un pâturage excellent. Cette étendue de terrein n'étoit presque point cultivée, excepté dans les environs de Pokrowskaïa & de Tumen, où je vis principalement de très beau blé, de l'avoine & quelque peu d'orge. L'herbe croît avec la plus grande abondance dans cette plaine immense. Je n'y trouvai que de petits bois disperses au milieu des marais; ils étoient presque tous de bois blanc; j'en rencontrai rarement de sapin avant d'arriver à Wolkava. J'avois été obligé de m'arrêter dans ce hameau pour y faire raccommoder mes voitures. La nuit étoit si belle que je fis faire la halte au milieu d'une esplanade; mais malgré le grand feu qu'on alluma, on y éprouva un froid très vif; du givre couvroit la terre le 3 Septembre. Je partis à onze heures du matin; je vis dans les environs de Kosulina des pierres pour la premiere fois depuis mon départ de Tobolsk; elles annonçoient les montagnes. J'y entrai en effet presque en sortant du hameau: le chemin devint affreux. La nuit le rendit si dangereux, que nous traversâmes ces montagnes le plus souvent à pied, malgré les flambeaux qu'on avoit allumés. J'arrivai enfin à Ekatérinbourg le 4 Septembre à une heure du matin. Tout le monde étoit si fatigué, qu'on passa le reste de la nuit dans les voitures, sans en décharger aucune. Quant à moi, je fis étendre mon matelas par terre dans la petite chambre où je me trouvai. J'appris en même-temps que c'étoit le logement que le Commandant de la Ville m'avoit destiné, & que je ne devois pas me flatter d'en avoir un autre. Il étoit cependant si petit, qu'il n'étoit pas possible d'y loger. Je m'étois proposé de rester quelques jours dans cette Ville; j'en avois fait prévenir le Commandant par le Soldat qui me précédoit sur toute ma route, avec les ordres de l'Impératrice que je lui avois confiés. Ils portoient qu'on me procureroit tous les secours & toutes les commodités que je pouvois désirer; & en effet j'avois été prévenu par-tout jusqu'à ce moment. Je me levai de grand matin dans le dessein de m'instruire des usages du

Pays.

pays, avant de faire aucune visite. J'envoyai un Soldat chez le Commandant s'informer s'il seroit visible dans la journée : il me fit réponse qu'il ne seroit pas chez lui. Cette réponse, à laquelle je ne m'attendois pas, m'embarrassa beaucoup. J'étois muni de lettres pour les principaux Habitants de la Ville; mais il convenoit que je ne les visse qu'après le Commandant, & ma situation ne me permettoit pas d'attendre le jour où il seroit de meilleure humeur. Je pris le parti d'aller chez lui pour remplir les devoirs auxquels je me croyois obligé ; je fis ensuite mes visites dans la Ville, bien résolu d'en partir immédiatement après, si les Habitants étoient aussi extraordinaires que le Commandant; mais j'en reçus, au contraire, l'accoeuil le plus favorable & toutes les politesses possibles. Je retournai chez moi fort satisfait. Il étoit alors deux heures après midi; depuis la veille onze heures du matin, je n'avois pris aucune nourriture, non-plus que ceux qui m'accompagnoient, & il ne nous restoit que deux canards rôtis pour huit personnes. Je me disposois à envoyer acheter des provisions en ville, lorsque j'en reçus de toutes les personnes chez qui j'avois été; & en un moment je me trouvai dans ma chambre de dix pieds en quarré, avec deux moutons qui ne cessoient de bêler, des oies, des canards, des poules. Tous ces animaux faisoient un si grand bruit, que je fus obligé d'aller dans la rue, pour savoir le nom de ceux à qui je devois ces bontés.

Un des Soldats prit aussi-tôt un des moutons, l'emporta chez une bonne vieille, ma voisine; & dans une heure environ, il fut écorché, cuit, & mangé presque en entier.

Je fus l'après-midi remercier les personnes à qui je devois ces attentions : les nouveaux accoeuils que j'en reçus, éloignerent toutes les idées désavantageuses que j'avois conçues, à mon arrivée, des Habitants de cette ville. M. & Me. Artibacher me comblerent d'honnêtetés. M. Artibacher, premier Conseiller de la Chancellerie,

étoit gai, instruit, & des plus aimables, quoiqu'il fût retenu au lit par une infirmité. Me son épouse, âgée de 50 ans environ, conservoit encore un reste de son ancienne beauté. Sa physionomie & son maintien annonçoient la vertu & le respect que toute la Ville avoit pour elle. Cette Dame aimoit les Etrangers, & cherchoit toutes les occasions de leur être utile. Elle me fit dire par mon Interprete, en présence de son mari & de toute l'assemblée, qu'elle vouloit me servir de mere, & diriger mon ménage tout le temps que je serois à Ekatérinbourg. Je fus si sensible & si pénétré de cette honnêteté, que j'ai su par la suite que je n'avois rien répondu; mais ma situation & mon silence furent pour elle la marque la plus certaine de ma reconnoissance. Son mari, parlant un peu le François, me tira de l'espece de délire où j'étois : il me fit différentes questions sur l'objet de mon voyage. Sa femme ayant entendu une partie de notre entretien, qui rouloit sur les montagnes qu'on observe dans la Lune, sur Jupiter, &c. me fit demander par son mari, si je ne pourrois pas les lui faire voir avec mes lunettes. On s'attend bien qu'elle fut satisfaite de ma réponse. Je m'en allai presque aussi-tôt, totalement occupé du projet que j'avois formé à l'instant.

Mon logement étoit si petit & si mal arrangé, qu'il n'étoit pas possible d'y recevoir personne : je me donnai tous les mouvements possibles pour m'en procurer un autre. J'avois une lettre de M. le Baron de Strogonof, qui portoit des ordres pour que ses Gens d'affaires me procurassent tous les secours dont j'aurois besoin. J'appris, après quelques perquisitions, qu'un de ses Gens d'affaires étoit dans la Ville : je le fis prier de passer chez moi. Il y vint en effet, & reconnut que la lettre n'étoit pas de son Maître, mais d'un parent qui portoit le même nom : il m'offrit cependant ses services, m'assurant qu'il feroit sa cour à son Maître, s'il pouvoit être assez heureux pour m'être de quelque utilité. Je dois publier à la louange de la famille des Strogonofs, que par-tout où j'ai traversé des Terres qui leur

appartenoient; j'ai trouvé dans leurs Intendants les procédés les plus honnêtes. L'amour pour les Etrangers eſt héréditaire dans cette illuſtre famille. M. Strahlemberg, & tous ceux qui ont voyagé après lui dans cette contrée, en ont éprouvé de même les plus grandes bontés (1).

Je priai l'Intendant de M. de Strogonof de me procurer les moyens d'avoir un logement commode & plus étendu que le mien : j'en eus un dès le lendemain, & je n'appris qu'après mon départ qu'il m'avoit cédé le ſien. Je m'y établis le même jour, & j'y diſpoſai un petit Obſervatoire. Je m'étois propoſé de faire des obſervations aſtronomiques dans cette Ville, pour en déterminer la poſition.

Les Habitants de la Ville me firent l'honneur de me venir voir en corps le jour ſuivant : ils m'offrirent une garde. Quoique très ſenſible à cette nouvelle marque de bonté, je les priai très inſtamment de ne point m'envoyer cette garde : celle que j'avois avec moi me ſuffiſoit, & j'avois éprouvé que cet appareil de grandeur eſt ſouvent fort incommode.

Je fus à peine établi dans mon nouveau logement, que je me diſpoſai à y recevoir Me. Artibacher, & une partie de la Ville que je deſirois mettre de la partie. Le jeune Comte de Woronzof, à qui j'ai toutes ſortes d'obligations, m'avoit adreſſé à ſon Homme d'affaire qui demeuroit à un quart de lieue d'Ekatérinbourg. Il étoit on ne peut plus obligeant, très intelligent, & parloit d'ailleurs aſſez bien le François. Je le priai de me procurer, le ſix du mois où nous étions, le meilleur ſouper poſſible pour quarante perſonnes; mais j'exigeai que ſa femme fût ſeule dans la confidence. On fit venir des proviſions de différents endroits : tout ſe diſpoſa hors de chez moi; & deux heures avant le ſouper, perſonne n'en avoit le plus petit ſoupçon.

(1) M. le Baron de Strogonof, Sénateur, a un très beau Cabinet d'hiſtoire naturelle.

Le ciel étoit parfaitement ferein depuis quelques jours, & favorifoit mon deffein. Je fus voir, la veille, M. & Me Artibacher; je les priai de venir voir, le jour fuivant, la Lune & Jupiter qu'on voyoit à fept heures du foir : j'engageai en même temps Me. Artibacher d'amener avec elle fes amies & toutes les perfonnes de la Ville qui étoient de fa connoiffance. Je me propofois, par cette conduite, de lui faire connoître que cette petite fête étoit pour elle; j'étois cependant bien aife que les principales perfonnes de la Ville s'y trouvaffent, mais je n'en voulois prier aucune.

La ville d'Ekatérinbourg eft habitée par beaucoup d'Etrangers, principalement d'Allemands : les mœurs & les ufages ont dès-lors moins de rapport à ceux des Ruffes que dans les autres endroits de la Sibérie, où il n'auroit pas été poffible de donner cette petite fête, parce que les femmes y font trop gênées.

Me. Artibacher vint à l'heure marquée avec une nombreufe compagnie en femmes feulement. Je la conduifis à l'endroit où j'avois difpofé une lunette : il étoit fort éloigné de la maifon, afin que tout pût s'y difpofer fans qu'on s'en apperçût. Les hommes vinrent nous joindre auffi-tôt. Etant inftruit qu'il étoit néceffaire, dans toutes ces fêtes, d'avoir des Muficiens, j'en avois fait affembler un certain nombre. On vint m'avertir lorfque tout fut prêt; alors je priai Me. Artibacher & fa compagnie de venir fe repofer chez moi : on y vint en effet, & la mufique annonça leur arrivée. Toute l'affemblée paffa dans l'appartement où étoit le fouper, & fa furprife me fit connoître que le fecret avoit été très bien gardé. N'ayant prié que Me. Artibacher, je la quittai pour faire entrer tout le monde, dans la crainte qu'on ne fe retirât. L'affemblée fe trouva cependant plus nombreufe que je ne l'avois cru, & il n'étoit pas poffible que tout le monde fe mît à table. Je propofai aux hommes de fervir les femmes, qui feroient les feules à table, ainfi que cela fe pratique en Europe. Quelque extraordinaire que parût d'abord

cette propoſition en Sibérie, où les femmes ſervent, au contraire, les hommes, elle fut acceptée : M. Cléopet, Ruſſe, homme d'eſprit & aimable, voulut bien m'aider à la faire goûter; & l'eſpérance de ſon exécution ne fut pas le moindre plaiſir que j'eus de cette fête. Je diſtribuai des ſerviettes aux hommes; & m'adreſſant à Me. Artibacher, je lui dis que, puiſqu'elle vouloit avoir la bonté de me ſervir de mere, c'étoit à elle de faire les honneurs chez moi. Elle répondit quelques mots en Ruſſe que je n'entendis pas; mais je fus très étonné de voir une partie de l'aſſemblée ſe retirer, principalement la jeuneſſe qui me paroiſſoit fort diſpoſée à la joie. M'étant mis en devoir de l'arrêter, mon Interprete m'en empêcha, & m'apprit que ces perſonnes ſe retiroient d'après la réponſe de Me. Artibacher : *Ceux qui ſont faits pour reſter, n'ont qu'à ſe mettre à table.*

L'aſſemblée diminua cependant ſi conſidérablement, que les hommes ſe mirent à table, & il y avoit encore pluſieurs couverts de vuides. Le ſouper ſe paſſa fort agréablement; nous en avions banni la triſte étiquette : Me. Artibacher y mit toute la gaieté poſſible, ainſi que M. Cléopet & ſa femme. Cette derniere étoit jeune, vive, aimant la joie & le plaiſir. Je propoſai un bal après le ſouper; on s'en amuſa également, quoique quelques Ruſſes, ſans doute de l'ancien temps, euſſent envoyé chercher leurs femmes, qu'il fallut laiſſer partir. On danſa, malgré ce contre-temps, juſqu'à quatre heures du matin; & l'on ſe retira, à ce qu'il me parut, très ſatisfait.

Cette petite fête eut un plus grand ſuccès que je ne le pouvois déſirer. Tous les convives y furent ſi ſenſibles, que la Ville m'envoya le lendemain le caroſſe de cérémonie attelé de ſix chevaux, pour m'en ſervir tout le temps que je reſterois à Ekatérinbourg. Le Gouverneur me rendit une viſite, & me fit oublier, par toutes ſes honnêtetés, les raiſons de mécontentement que je pouvois avoir. Je fus remercier les principaux Habitants de la Ville, & je priai les

Officiers qui étoient à la tête des Mines, de me procurer les moyens de les voir. Cet objet étoit celui qui m'avoit déterminé à prendre la route d'Ekatérinbourg, & à faire quelque séjour dans cette Ville. M. Cléopet étoit un des Officiers qui en avoient la principale direction : il me donna la plus grande idée de leurs Mines d'or, en m'en faisant voir quelques échantillons qui étoient très riches. Ces Mines étoient situées à quelques lieues de la Ville : nous y fûmes le lendemain : nous partîmes de grand matin, accompagnés de plusieurs voitures & de beaucoup de personnes à cheval. Je passai toute la matinée à voir les Mines. M. Cléopet me conduisit à deux heures dans une petite maison où il avoit fait préparer un dîner des plus splendides. On fit venir, vers la fin du dîner, toutes les filles du village ; elles s'étoient parées comme pour un jour de fête : elles chanterent tout le temps qu'on fut à table. On donna un petit bal après le dîner : voyant qu'il languissoit, je pris une de ces paysannes & je la fis danser. On m'avertit immédiatement après, qu'il étoit de la plus grande indécence de danser en Russie avec une Esclave. Je ne pus réparer ma faute qu'en la rendant commune à toute la société; & après quelques petites explications, toute l'assemblée, hommes, femmes, paysans & paysannes, danserent tous ensemble, ainsi que cela se pratique par-tout ailleurs dans ces circonstances. Tout le monde en fut si satisfait, qu'on dansa jusqu'au souper.

Leurs instruments de musique sont la Balalaïca & le Violon. La balalaïca est une espece de guitarre : un Russe en touchoit (*Tome I*, N°. XXV.) Le violon n'est qu'un morceau de bois grossiérement creusé : il n'a que trois cordes de crin de cheval; & on fait usage, au-lieu de résine, d'un morceau d'écorce de sapin, attaché au violon avec une corde. Un Tartare avoit cependant un violon plus parfait. Les danses Russes me parurent n'avoir aucun rapport avec celles du reste de l'Europe, excepté avec les Allémandes. Les Russes dansent souvent une douzaine ensemble; quelquefois deux seule-

ment, un homme & une femme : leurs danses sont la plupart de caractere : elles m'ont paru anciennes, & n'avoir aucun rapport avec la servitude dans laquelle les hommes tiennent les femmes.

Dans leurs danses de caractere, un amant exprime son amour à sa maîtresse par l'attitude & les gestes les plus lascifs. Sa maîtresse y répond en y joignant les graces de son sexe : graces d'autant plus piquantes, que l'état languissant où elles vivent, met dans leur action une certaine langueur qui leur donne plus d'expression & de tendresse. La femme appuie quelquefois ses deux mains sur ses hanches, & fixe de côté son amant avec deux grands yeux noirs & ouverts, tandis que sa tête & son corps sont penchés du côté opposé : elle semble repousser son amant par cette attitude fiere. Celui-ci avance alors en suppliant, la tête baissée, les deux bras pliés en avant, & les deux mains sur sa poitrine : il est dans un état de soumission & de douleur.

Quelque rapport qu'aient les danses Russes avec les Allemandes par l'expression & la vivacité, elles different d'ailleurs considérablement. Les danses Allemandes ne respirent en général que la gaieté & le plaisir, elles sont communément accompagnées de beaucoup de sauts : les danses Russes, au contraire, s'exécutent terre à terre, & expriment plutôt le désir que la jouissance ; elles sont plus tendres & plus expressives.

La danse Russe est quelquefois une espece de pantomime, qui demande beaucoup de souplesse & de légéreté (*Tome I*, N°. XXV.) Les jeunes gens peuvent seuls danser, ils s'en acquittent avec une adresse singuliere : ils tournent sur un pied, presque assis, & se relevent dans un instant pour prendre une attitude bisarre & grotesque, qu'ils varient à chaque instant, avançant, reculant, ou tournant autour de l'appartement. Ils dansent souvent seuls, ou avec une femme qui ne fait presque aucun mouvement.

On n'avoit pas prévu, en partant d'Ekatérinbourg, que cette

fête nous retiendroit toute la journée dans cet endroit : j'avois d'ailleurs prié M. Cléopet de me faire voir les autres Mines ; & il fut décidé, en conséquence, qu'on coucheroit dans ce hameau, afin de pouvoir y aller le jour suivant. On eut beaucoup de peine à trouver des matelas : on les étendit dans la chambre où l'on avoit soupé. Les uns y coucherent, & les autres passerent la nuit dans les voitures. Cette espece de tracas & de désordre, loin d'incommoder l'assemblée, y répandit au contraire une nouvelle gaieté. On retourna le jour suivant à Ekatérinbourg, où je reçus des fêtes des principaux Habitants de la Ville. J'y restai quelque temps, dans le dessein d'y faire des observations astronomiques & de mieux connoître leurs Mines. J'en donnerai le détail à la fin de cet Ouvrage.

Ekatérinbourg est une petite ville, fondée par Pierre I en 1723 : elle est du gouvernement de Tobolsk, & le centre de toutes les Mines & Fonderies de Sibérie : aussi n'est-elle habitée, pour ainsi dire, que par des personnes qui ont rapport aux Mines. Les Habitants sont Allemands pour la plupart. La société y est plus agréable que dans aucune autre ville de Sibérie, parce que les mœurs y sont plus analogues à celles du reste de l'Europe.

La Ville a un Commandant, dont l'autorité ne s'étend que sur le Militaire. La Chancellerie y juge toutes les affaires & tout ce qui concerne les Mines : elle a le gouvernement général de celles des environs, ainsi que de celles de Solikamskaia, de Cazan & d'Orenbourg, soit qu'elles appartiennent à la Couronne ou aux particuliers. La Chancellerie a les mêmes pouvoirs & les mêmes qualités qu'un Gouverneur ; elle n'est subordonnée qu'au College Impérial des Mines, qui fait sa résidence à Saint-Pétersbourg. Les Mines de Colivan & de Nerczinsk n'ont point de rapport à cette Chancellerie ; elles ont leurs jurisdictions particulieres.

La Chancellerie d'Ekatérinbourg a au-dessous d'elle cinq jurisdictions qu'on appelle Comptoirs. Ces différentes jurisdictions ont

pour objet l'administration de la Justice, les impôts, l'exploitation des Mines, leur revenu, & le détail des biens domaniaux de la Couronne. Le Souverain entretient dans cette Ville une Manufacture pour travailler le marbre, le porphire. On y polit aussi des cornalines, des sardoines, & un crystal brun qu'on trouve dans les Mines des environs. Ce travail se fait par le moyen de différentes machines que l'eau fait mouvoir.

La garnison est de trois ou quatre cents hommes. Il y a un Hôpital, une Apothicairerie, & différentes maisons pour la Douane & la vente de l'eau-de-vie. Les Officiers qui ont la direction de ces derniers établissements, forment une jurisdiction qu'on appelle le Commissariat; mais il est subordonné à la Chancellerie.

Pierre Ier. avoit ordonné l'établissement d'une Ecole où l'on devoit instruire la Jeunesse dans les Langues Latine, Allemande, Italienne, dans les Mathématiques & le Dessin : je n'y ai trouvé ni Maîtres ni Ecoliers; le Clergé même ne sait pas le Latin. Cet établissement est réduit à un Maître d'école, dont les appointements sont fixés à cent roubles, ou cinq cents livres argent de France. Ce Maître d'école étoit du nombre des personnes qui me firent l'honneur de me venir voir immédiatement après mon arrivée. Quoiqu'il fût âgé de soixante ans, il étoit d'une gaieté & d'une vivacité dont je fus surpris. Il m'adressoit souvent la parole; mais comme je n'entendois pas la langue Russe, & que j'étois d'ailleurs très occupé à recevoir la compagnie, il ne me fut pas possible de m'entretenir avec lui.

Ce Maître d'école revint chez moi à mon retour des Mines, & je sus qu'il étoit le petit-fils d'un Refugié François. Son grand-pere, nommé *Mouisset*, étoit Capitaine dans les Gardes Françoises : il s'étoit retiré en Russie du temps de la révocation de l'Edit de Nantes. Je fus le voir le lendemain dans sa petite chaumiere. Il étoit marié, & avoit quatre ou cinq enfants. Ce bon homme étoit

dans la plus grande joie d'avoir un François chez lui : il ne connoissoit notre nation & nos mœurs que par la tradition de ses ancêtres, qui ne lui en parloient jamais, disoit-il, sans verser des larmes; & il ne put s'empêcher d'en répandre. Sa sensibilité me toucha vivement. Il me raconta tout ce qu'il avoit souffert pour parvenir à l'état médiocre dans lequel il vivoit. Etant entré dans quelques discussions sur la révocation de l'Edit de Nantes, il me dit en fureur que c'étoit le Pere la Chaise qui avoit conduit cette affaire, & que les Jésuites perdroient la France. Dans ce temps on les expulsoit de ce Royaume. Je n'aurois pu lui faire un plus grand plaisir que de l'en instruire; mais ayant quitté ma patrie en 1759, je n'étois point dans le cas de prévoir cet événement. Ses ancêtres, en lui transmettant leur haine pour les Jésuites, lui avoient donné quelques connoissances de Géométrie & de Dessin : il faisoit le plan des Mines, & élevoit la Jeunesse. J'étois si satisfait de ce François, & si touché de sa situation, que je le quittai avec un grand regret de ne pouvoir l'emmener. Il vivoit d'ailleurs très content dans sa médiocrité, & les Russes le considéroient beaucoup. Il possédoit un petit jardin qu'il cultivoit lui-même; ce jardin lui fournissoit toutes sortes de légumes. Il m'en offrit, en m'assurant que je n'en trouverois nulle part. J'en acceptai avec d'autant plus de plaisir, que je n'en avois pas fait usage tout le temps de mon séjour en Sibérie.

Je restai encore quelques jours à Ekatérinbourg; j'en partis le 20, après avoir rempli les différents objets que je m'étois proposés. Je devois traverser une grande chaîne de montagnes; ce qui exigeoit de nouveaux arrangements. Je fus obligé d'abandonner mon grand chariot, avec lequel je n'aurois jamais pu monter sur ces montagnes : j'y substituai sept petits chariots qu'on appelle quibiks : on ne connoît point d'autres voitures en Russie, pour transporter les équipages. Elles sont très petites, & par conséquent on les

charge peu; autrement, il ne seroit pas possible de voyager dans ce pays, tant les chemins y sont mauvais. Ce nouvel arrangement que je n'avois pas prévu, m'auroit beaucoup retardé à Ekatérinbourg, sans les bontés de M. le Comte de Voronzof: son Intendant, & M. Cléopet, Conseiller des Mines, me procurerent toutes les facilités que je désirois. Je voyageai assez commodément le premier jour; mais à mesure que j'avançois dans la chaîne, le chemin devint plus mauvais: d'ailleurs, j'avois besoin de 24 à 25 chevaux, & je ne trouvois pas par-tout ce nombre.

On rencontre différents Forts en traversant ces montagnes. Celui de Grobowa est dans le milieu de la chaîne, & le dernier, Astchitzkaia, est dans la plaine. Ces Forts ne sont que des tours de bois entourées de palissades. Ils ont été construits pour tenir dans l'obéissance les Baskirs, que la Russie a eu tant de peine à subjuguer. Ils avoient cru jusqu'alors être sous la protection de cette Puissance, & non ses Sujets.

Le pays est très découvert après la chaîne: je ne trouvai que de petites collines, semblables à celles qu'on rencontre dans toutes les plaines. Les bois étoient dispersés par bouquets; je n'y ai vu que du bois blanc, principalement du bouleau.

J'arrivai le 23 à la Forge de Souxon; je m'y arrêtai dans le dessein d'y acquérir quelque connoissance des mines de cuivre des environs; je savois qu'elles étoient des plus curieuses. N'étant point connu du Directeur, je ne me flattois pas d'y recevoir un grand accœuil, ni d'y jouir de la facilité d'y satisfaire ma curiosité: aussi je fis arrêter les voitures dans une esplanade, sans qu'on dételât les chevaux. Le Directeur, quoiqu'assez poli, me permit difficilement de parcourir les Forges & les différents établissements qu'on y avoit faits. Je fus reconnu dans cette Manufacture par un des Ouvriers de M. Dimidof, qui m'avoit vu à Soli-

kamskaia (1) : il en avertit son Maître. Cette nouvelle Manufacture appartenoit aussi à M. Dimidof, qui avoit donné des ordres pour que je fusse parfaitement reçu à Solikamskaia. Le Directeur de Souxon informé de ce détail, vint me joindre, lorsque j'étois occupé à examiner les mines qu'on avoit disposées par tas dans une cour. Il me fit beaucoup d'excuses des difficultés qu'il m'avoit faites. Je parcourus de nouveau avec lui tous les lieux qui pouvoient m'intéresser : je croyois m'en retourner, quand je me trouvai chez lui, où il avoit fait conduire mes voitures, & préparer un grand dîner. Ce Directeur étant fort instruit dans sa partie & sur le Pays, me procura beaucoup de lumieres sur la géographie, sur les mines, & me conduisit après le dîner dans une chambre où il avoit enfermé les morceaux de mine les plus intéressants. C'étoit un tas de bois métallisé par une dissolution de cuivre. Il offroit le coup d'œuil le plus agréable par les différentes couleurs que ces bois présentoient : ils étoient encore plus curieux en les examinant de près, à cause des différentes cristallisations qui s'y étoient formées. Je ne pus modérer l'excès du plaisir que me procura ce spectacle : le Russe s'en apperçut, & crut avoir un trésor dans cet appartement. Je choisis plusieurs morceaux de ces bois, & je ne prenois pas les moins beaux. Mais ce Russe, qui d'abord s'étoit fait un plaisir de m'en procurer, me parut fort mécontent de mes arrangements : je m'en apperçus, & je me bornai à quelques petits morceaux. Je l'avertis cependant de ne pas fonder sa fortune ni celle de son Maître, sur cette collection très curieuse pour un Naturaliste, mais d'un médiocre produit si l'on ne considéroit que sa valeur intrinseque. Je partis très satisfait de toutes les honnêtetés du Directeur de cette Fonderie, & j'arrivai à Tikonoska le 24 à quatre heures du matin. J'éprouvai de si grandes difficultés dans cet endroit pour

(1) Voyez page 48.

Tom. I. N°. XXVI.

J. B. le Prince del. J.B. Tilliard Sculp.

TARTARES DES ENVIRONS DE KAZAN.

avoir des chevaux, que je ne pus en partir qu'à neuf heures. Je découvris, presque en sortant de ce Village, une nouvelle chaîne de montagnes qui s'élevoit insensiblement. L'espace compris entre la premiere & celle-ci n'est qu'une vaste plaine où l'on trouve quelques collines. Le terrein n'étoit cultivé que dans quelques endroits, encore n'y semoit-on que de l'orge; du moins je n'y vis point d'autre grain.

Le chemin devint mauvais à mesure que j'avançai dans cette chaîne: elle me parut différente à tous égards de la premiere. Dans celle-ci les montagnes étoient quelquefois allongées, & formoient une pente douce: les dernieres au contraire, quoique peu élevées, étoient si escarpées, qu'on ne pouvoit les monter qu'avec de grandes difficultés; le terrein en étoit même différent. Depuis Tobolsk jusqu'à cette seconde chaîne, la terre étoit noire & grasse; dans ces nouvelles montagnes elle étoit jaunâtre & beaucoup plus ferme.

A quelques lieues de Birna, l'étourderie d'un postillon faillit à me coûter la vie. Les Cochers Russes, loin de prendre des précautions pour descendre les petites montagnes, ainsi que cela se pratique par-tout, les descendent au contraire au galop. Ils passent sur le pont avec la même vîtesse, & parviennent bientôt au sommet de l'autre colline; mais s'ils n'enfilent pas parfaitement le pont, la voiture vole en éclats, sans qu'on puisse y apporter aucun remede, n'étant pas possible de retenir les chevaux dans ces moments. Après avoir traversé la riviere de Tourka, je montai une petite montagne que je descendis presqu'aussitôt. Le chemin étoit tortueux & sur le bord d'un précipice; mon cocher alloit avec une si grande vîtesse en descendant cette montagne, que n'ayant pas tourné assez promptement dans un coude de ce chemin, les chevaux en sortirent, & je vis le moment où les chevaux & la voiture faisoient la culbute dans le précipice. Un cheval s'abattit heureusement, je sautai prompte-

ment hors de la voiture, & je saisis les autres chevaux par la bride. Ayant été secouru aussitôt, cet événement n'eut point d'autres suites, excepté pour le cocher : une partie de ses camarades s'en emparerent, sans que je m'en apperçusse, & le conduisirent dans le Bois : ils le coucherent par terre sur le ventre, & le bâtonnoient avec une telle fureur, qu'ils l'auroient fait expirer sous les coups, si, averti par des cris redoublés, je n'eusse couru le délivrer. Je lui fis donner un verre d'eau-de-vie, & un moment après il étoit aussi gai qu'avant sa correction. Il remonta sur le siége, chantant une petite chanson, & ne pensant plus à ce qui lui étoit arrivé : aussi malgré cette correction, & la défense que je lui avois faite d'aller vîte dans les descentes, il étoit toujours tenté de descendre les montagnes au galop ; & je fus obligé, pour l'en empêcher, de prendre un bâton dans ma voiture ; & à chaque descente je l'appuyois sur ses épaules pour l'avertir d'aller doucement.

J'arrivai enfin à *Birna* ; ce Village est habité par des Tartares. Plusieurs étoient venus au-devant de moi à un werst de leur Village, ils me témoignoient par des signes les plus grandes marques d'amitié. La candeur & la paix qui régnoient sur leur physionomie annonçoient qu'elles étoient sinceres : aussi je les suivis sans aucune inquiétude. Ils se placerent à la tête de ma voiture, & me conduisirent à la maison du Chef de leur Village, qui y jouissoit de la plus parfaite considération : son mérite & ses vertus lui avoient acquis le droit de les commander, sans qu'il y eût eu aucune élection. Ils m'avoient fait préparer une espece de dîner qui consistoit dans du miel, du beurre & quelques légumes. Leurs maisons sont aussi propres que celles des Sibériens le sont peu. Au reste, ils vivent à-peu-près de la même façon, excepté qu'ils sont Mahométans.

Leurs habillements ont quelque rapport avec ceux des Russes, (*Tome I*, N°. XV & XXVI.) Les Tartares ont une tunique de

laine ſur laquelle ils mettent leur ceinture; & ils portent par-deſſus la tunique, une ample & longue robe qui flotte au gré des vents. Ils ſont toujours en bottes. Leur tête eſt raſée, excepté une partie de derriere qu'ils couvrent avec une calotte de cuir. Ils portent un bonnet dont le contour eſt de peau. Cet habillement leur ſied parfaitement. Ils ſont d'ailleurs grands, robuſtes & bien taillés. Leur phyſionomie, quoique douce, annonce un peuple guerrier & indépendant; auſſi conſerve-t-il ſes anciens privileges. Il fournit à la Ruſſie, en temps de guerre, un certain nombre de troupes qu'elle ſoudoie.

L'habillement des femmes Tartares differe peu de celui des hommes : il eſt plus court, & la ceinture eſt par-deſſus la robe. Leur coeffure eſt un bonnet, ſouvent fait en pain de ſucre; il eſt couvert de copecks & de grains de verre, ainſi qu'une grande piece de drap qui eſt attachée au bonnet, & qui leur deſcend juſqu'au derriere. Elles portent des bottes; & ſans leur coeffure, on les prendroit pour des hommes, au premier coup d'œuil. Elles partagent la plupart des travaux de leurs maris : ceux-ci les traitent avec douceur : une parfaite égalité regne entre eux. Les femmes me parurent jouir de la plus grande liberté : les filles, au contraire, ſont fort retirées; & j'ai ſu que, malgré les précautions des peres & des meres, elles ſe procuroient des moments de liberté dont elles profitoient. En Sibérie, les femmes ſont, au contraire, enfermées; les filles jouiſſent d'une plus grande liberté, & on a vu qu'elles en profitoient auſſi. Dans tous ces pays, on eſt fort embarraſſé avec les filles.

L'habillement des Ruſſes differe de celui des Tartares, en ce que les premiers n'ont qu'une eſpece de gillet au-lieu de tunique, & que ſouvent ils laiſſent pendre leur chemiſe, ſans la renfermer dans leurs culottes. Ils portent par-deſſus une eſpece de jaquette avec une ceinture. Ils n'ont point de bottes, mais ils s'enveloppent la jambe avec du drap, & l'entortillent par le bas avec une corde. Leurs ſouliers

ſont faits communément d'écorces d'arbres. Tout le peuple de Ruſſie a conſervé la barbe : ils portent tous un bonnet.

En comparant l'habillement des hommes Ruſſes à celui des Tartares, ce dernier mérite à tous égards la préférence : il eſt noble, au-lieu que celui des Ruſſes eſt meſquin. Il n'en eſt pas de même de l'habillement des femmes. Celui des femmes Tartares eſt communément plus riche, mais quelquefois moins agréable. Les femmes Ruſſes portent dans leur maiſon, par-deſſus la chemiſe, une tunique qui leur deſcend juſqu'aux talons ; elle ſe boutonne par-devant. Quand elles ſortent, elles ont une robe par-deſſus, & quelquefois une capote. Leur coeffure reſſemble plutôt à une eſpece de chapeau, qu'à toute autre choſe ; il eſt ordinairement orné de copecks & de verreries. L'habillement des filles eſt le même, avec cette différence ſeulement, qu'elles ſont toujours coeffées en cheveux, & qu'elles n'ont qu'une eſpece de ruban qui leur ceint la tête.

Lorſque je partis de *Birna*, les Tartares doublerent les chevaux à cauſe des montagnes qu'il falloit traverſer, ſans vouloir d'augmentation de prix, ni rien accepter pour la dépenſe que j'avois faite chez eux.

Le chemin devint affreux à peu de diſtance de ce Village. Les montagnes, quoique de peu de hauteur, étoient ſi eſcarpées, & la pluie les avoit rendues ſi gliſſantes, que malgré les efforts de tous les poſtillons réunis à ceux de la plus grande partie des chevaux qu'on atteloit à la même voiture, on pouvoit à-peine parvenir au ſommet de la montagne, quoique tout le monde fût à pied. De nouvelles montagnes en préſentant les mêmes obſtacles fatiguoient d'autant plus les hommes & les chevaux, que chaque voiture exigeoit la même manœuvre. La mienne étant la plus légere, je pris les devants dans l'intention d'envoyer du premier hameau du ſecours aux autres ; mais on ne put me conduire qu'à un quart de lieue de l'endroit où je les avois laiſſées.

J'étois

J'étois alors sur le bord du ruisseau Tourka dans un fond entouré de montagnes (N°. XXVII) : mon Horloger & mon Interprete s'y rendirent presque aussi-tôt. Après avoir attendu en-vain les autres voitures dans cet endroit pendant deux heures, j'envoyai des Tartares au-devant avec une partie des chevaux que j'avois auprès de moi.

Les autres voitures parurent à une heure après minuit : j'avois laissé aux Voituriers des flambeaux qu'ils avoient allumés, & qui les faisoient distinguer au loin. Les Tartares qui étoient restés auprès de moi furent pour lors au-devant d'eux, & pour les éclairer, ils mirent le feu de distance en distance aux sapins qui étoient sur la route. Si ces arbres de la plus grande hauteur, en s'enflammant dans un instant, leur furent d'un grand secours, ils offroient un spectacle qui n'étoit pas moins curieux & singulier ; ils représentoient différents feux d'artifice distribués sur les rampes & les hauteurs de ces montagnes. Je fis ranger toutes les voitures autour du feu; les chevaux furent attachés derriere à des piquets. On distribua de l'eau-de-vie à tous ces gens qui souperent, ainsi que moi, du meilleur appétit. Après une heure de repos, on racommoda les voitures, & je me couchai auprès du feu sur une peau d'ours : je dormis très peu, je m'éveillai quelques heures après, & j'allai parcourir ces montagnes pendant qu'on disposoit tout pour le départ. Depuis le commencement de cette chaîne je n'avois vu sur ma route que des bouleaux ; mais à six werfts de l'endroit où j'avois passé la nuit, j'avois trouvé par-tout des sapins, ainsi que dans la premiere chaîne, avec cette différence cependant qu'ils étoient beaucoup plus gros, très élevés, bien nourris & bien venants ; de façon que ces deux chaînes me paroissent totalement différentes pour le sol & les productions : la terre au-lieu d'être noire est au contraire jaunâtre.

Je partis vers sept heures du matin, & je montai aussi-tôt sur une montagne très élevée & très escarpée. J'éprouvai beaucoup de diffi-

culté pour parvenir au sommet, parce qu'il tomboit de la pluie qui rendoit le chemin si mauvais, que les hommes, quoiqu'à pied, avoient beaucoup de peine à la gravir. Nous arrivâmes enfin sur le midi à la Poste-Pisse. Ce Hameau est situé sur le bord de la petite riviere du même nom, & vers la fin de la chaîne. Je trouvai encore par-tout des sapins & le terrein jaunâtre. Les sapins avoient trois & cinq pieds de diametre, & près de quatre-vingts pieds de hauteur. Le Bois étoit touffu par la quantité des herbes & des arbrisseaux qui s'y trouvoient; au-lieu que dans la premiere chaîne, sur-tout dans les environs d'Ekatérinbourg, le sol étoit pelé; on n'y voyoit que des sapins de peu de hauteur, rabougris & mal-venants.

Depuis le commencement de cette seconde chaîne je n'avois vu nulle part la terre cultivée : elle l'est dans les environs de Pisse où le pays commence à être découvert. Le blé nouvellement ensemencé avoit déja plus de deux pouces de hauteur; il étoit par conséquent plus avancé qu'à Tobolsk au commencement de Juillet. Je ne m'arrêtai dans ce Hameau que le temps nécessaire pour prendre de nouveaux chevaux. J'arrivai à Ossa vers trois heures du soir. C'est une petite Ville située sur le bord de la Kama : une partie médiocrement fortifiée est sur une hauteur. Ossa est au milieu d'une plaine très découverte, cultivée presqu'en entier. Je suivis en partant de cette Ville les bords de la Kama, & je rentrai à deux lieues d'Ossa dans les Bois que j'avois quittés avant d'entrer dans cette Ville, à-peu-près à une égale distance : la pluie avoit rendu le chemin très mauvais. Je n'arrivai à Cracova qu'à une heure du matin, quoique j'eusse voyagé toute la nuit à la lueur des flambeaux. N'ayant point trouvé de chevaux dans ce Hameau, je me déterminai à y passer la nuit. On fit un grand feu au milieu de la rue, & tout le monde se rangea autour & se coucha sur de la paille. Je fis porter mon matelas dans la plus proche maison, où je passai la nuit. Je m'éveillai de

Tom. I. N.° XXVIII.

J.B. le Prince del. J.B. Tilliard Sculp.

FEMMES WOTIAKES, EN SIBERIE.

très bonne heure ; je descendis aussi-tôt dans la rue où je trouvai tout mon monde qui dormoit d'un profond sommeil : ils me parurent si heureux, que je les laissai dormir paisiblement jusqu'au jour. Je racommodai le feu presqu'éteint ; je visitai les voitures, & je partis à huit heures. J'arrivai à midi sur le bord de la Kama. Cette Riviere que nous passâmes dans un batteau qu'on fait aller avec des rames, me parut avoir plus de cent toises de largeur : nous employâmes dix-huit minutes à la traverser avec quatre rames. On m'assura qu'elle avoit trente à quarante pieds de profondeur. La traversée de cette Riviere est très dangereuse à cause de la petitesse du bac qui sert à la passer. On est obligé de mettre les grandes voitures en travers ; de sorte que si l'on ne prenoit pas les plus grandes précautions pour les empêcher de glisser, le batteau se renverseroit au plus petit mouvement. Après avoir passé la Kama, j'espérois voyager dans de meilleurs chemins & dans un Pays plus habité : j'avois déja essuyé deux gelées, de sorte que les matinées étoient très froides. Tous les jours la terre étoit couverte le matin de frimats ; les arbres se dépouilloient de leurs feuilles ; les fruits se détachoient de leurs tiges penchées ; les chemins en étoient couverts. Tout annonçoit le deuil de la nature, on ne voyoit plus que la triste verdure des sapins. J'étois encore éloigné de quatre à cinq cents lieues de S. Pétersbourg, & je craignois d'être surpris en route par l'hiver : je m'arrêtois peu par cette raison ; j'arrivai le 28 à Sowialova après avoir éprouvé bien des accidents. Dans une de ces circonstances deux Soldats avoient été blessés.

Sowialova est un Hameau habité par des Wotiakes. La singularité de ce Peuple & de leur habillement me détermina à m'y arrêter une partie de la journée. Quelques Auteurs ont placé les Wotiakes au nombre des Tartares, mais je n'ai reconnu aucun rapport entre ces deux Nations. Les femmes & les hommes Wotiakes n'ont communément que quatre pieds & quelques pou-

ces de hauteur. Ils sont d'un tempérament foible & délicat. L'habillement des hommes ne differe point de celui des Russes ; mais celui des femmes n'a aucun rapport avec tous ceux que j'ai vus en Sibérie (N°. XXVIII). Elles ont une chemise de grosse toile, fendue sur la poitrine comme celle des hommes ; elle est bordée dans cet endroit avec du fil ou avec de la laine de différentes couleurs. Elles ont encore une petite broderie d'une figure triangulaire sur le côté droit de la chemise. Leur habit est de laine ; il a beaucoup de rapport à celui des Jésuites lorsqu'ils sont dans le College ; les manches de l'habit de dessus sont fendues vers le milieu pour y passer la main ; communément la partie inférieure est pendante. Cet habit n'est attaché sur le devant que par une ceinture artistement brodée ; il descend jusqu'à la jambe. Elles portent de gros bas de drap avec des sandales à la Russe. La coëffure des femmes Wotiakes est assez singuliere : elles s'enveloppent d'abord la tête avec un torchon, elles attachent pardessus avec deux cordons une espece de casque fait d'écorce d'arbre ; il est garni pardevant d'un morceau d'étoffe & de copeks. Ce casque est ensuite couvert par un mouchoir brodé de fil & de laine de différentes couleurs, & entouré de franges ; cette coëffure les éleve de près d'un pied. Leurs cheveux forment deux tresses qui tombent sur la poitrine avec un collier semblable à ceux des Tartares. Une des personnes qui m'accompagnoient, curieuse de l'examiner, fut obligée d'ouvrir la chemise d'une de ces Votiakes, de façon que sa gorge étoit totalement à découvert. Loin de le trouver mauvais, quoiqu'en public, elle rioit de sa curiosité.

M. Strahlemberg croit ce Peuple un des plus anciens de la Sibérie (1). Il est Chrétien depuis plusieurs années, mais si peu instruit, qu'il n'a pas la plus petite idée de cette Religion. Les Russes

(1) Tome II, page 153.

leur envoyerent des Prêtres & des Soldats pour les convertir. Je trouvai à Sowialova un Missionnaire Russe chargé de les instruire & de les baptiser. Quoiqu'il n'entendît pas leur langue, il les faisoit toujours Chrétiens ; aussi ont-ils conservé toutes les superstitions de leur Religion.

Désirant acheter un habit de femme, on m'en apporta un qu'on me vendit vingt-cinq livres argent de France. Le Village en fut à peine informé qu'il s'assembla & réclama cet habit. Il regardoit cette vente comme un sacrilege dont le Village seroit la victime, parce qu'ils enterroient les femmes avec leurs habits ; c'étoit un article de leur Religion. On emmena la femme qui me l'avoit vendu ; elle convint du fait ; mais elle représenta que cet habit avoit appartenu à feue sa mere. Elle vivoit lorsqu'ils furent faits Chrétiens, & il fut alors défendu de la part de l'Impératrice d'enterrer les morts avec leurs habits. Cette femme fut renvoyée innocente : cependant les Wotiakes voulurent m'obliger à rendre l'habillement, & je ne le conservai que par le secours des Soldats que je fis mettre sur la défensive.

Les femmes Wotiakes sont très laides en général, & plus malpropres qu'aucun Peuple du Nord, excepté les Samoyedes, suivant le rapport que m'en ont fait des Russes qui ont voyagé dans cette Contrée. Ces dernieres ne portent jamais de chemise : leur habillement est fait de peau de rennes en forme de sac (N°. XVI). Leurs bas sont aussi de peau du même animal, & elles portent quelquefois des sandales à la Russe (1).

Je partis très tard de cet endroit ; je traversai plusieurs Hameaux habités par des Wotiakes & des Tartares, & j'arrivai le 29 à huit heures du soir sur les bords de la riviere Wiatka. Pour la passer, on

---

(1) Un Russe qui a voyagé chez les Samoyedes, m'a fait présent d'un de leurs habits, d'après lequel on a fait le dessin.

avoit établi sur deux batteaux un pont que l'on conduisoit à la rame. Cette Riviere est moins large que la Kama, mais elle est plus rapide, & si dangereuse que le Batelier ne voulut pas nous passer à cause du vent & des rochers qui s'y trouvent. Je me déterminai à rester toute la nuit sur ses bords : on alluma un grand feu ; je fis construire une espece de tente avec des branches d'arbres ; & après avoir soupé, je me couchai sur une peau d'ours. Je m'éveillai vers minuit tout gelé & tout couvert de neige : je ne savois dans le premier moment si je révois ; cependant la neige continua de tomber toute la nuit ; la terre en étoit couverte le matin de plus d'un demi-pied. Je passai la riviere sur ce pont ambulant en douze minutes. La quantité de neige qui étoit tombée, avoit rendu les chemins si mauvais, que j'éprouvai les plus grandes difficultés pour arriver au Hameau Scynd, quoique tout le monde eût fait à pied ce court trajet, afin de soulager les chevaux. J'étois fort embarrassé sur les moyens de continuer ma route : je passai une partie de la matinée flottant dans l'incertitude, si j'abandonnerois mes voitures pour prendre des traîneaux, ou si je courrois les risques de voyager avec mes voitures à roues. Ce dernier parti étoit très dangereux ; mais on m'assura d'un autre côté que je ne trouverois pas de neige en approchant de Cazan (1), & que je serois obligé par conséquent d'abandonner les traîneaux.

Je partis avec mes voitures à roues, quoiqu'il neigeât beaucoup ; on doubla le nombre des chevaux : j'en avois quarante-deux, je leur fis donner de l'avoine en quantité ; on distribua de l'eau-de-vie aux Postillons, & par ces moyens j'arrivai à Sicchi le même jour à dix heures du soir malgré les chemins affreux. Je traversai dans ce trajet plusieurs Villages habités par des Tartares ; leurs habits sont différents à quelques égards de ceux des Tartares de Sibérie : ces Peuples

(1) Quelques Auteurs écrivent Kazan.

étoient plus polis; ils conservoient cependant leur simplicité & la pureté de leurs mœurs.

La neige diminuoit à mesure que j'approchois de Cazan; elle avoit totalement disparu à Wisocogora. Une vaste prairie, où l'herbe avoit repoussé, offroit la verdure du Printemps; le pays devenoit plus riant à chaque instant, & le ciel plus serein; les frimats n'avoient point encore dépouillé les arbres de leurs feuilles: je voyois dans les environs de Cazan des chênes pour la premiere fois depuis mon séjour en Russie, & des arbres fruitiers dans des especes de verger, au lieu des terreins glacés de la Sibérie & des déserts de sapins qui n'étoient presque habités que par des animaux la plupart inconnus en Europe. Je voyageois sur des côteaux à travers des bosquets, j'en recherchois l'ombrage que je redoutois quelques jours auparavant. Des Villages opulents annonçoient la fertilité du Pays: on y voyoit des jardins arrangés avec art, que des fleurs ornoient encore. Tout sembloit alors me rapprocher de ma Patrie; agréable situation, dont on ne peut se faire une idée qu'après en avoir été privé.

J'arrivai à Cazan le premier Octobre. Un Prince Tartare en étoit le Gouverneur, j'en reçus l'accoeuil le plus favorable: il avoit ordonné qu'on me préparât un logement; mais M. Weroffchin, Russe que j'avois eu l'honneur de voir à Pétersbsurg, avoit eu la bonté de m'en faire préparer un chez lui, & l'on m'y conduisit.

Je fus voir le Gouverneur le jour suivant; après quelques compliments que je n'entendis pas, nous nous assîmes autour d'une table couverte d'un beau tapis: on y plaça quatre grandes pipes & un vase de porcelaine rempli de tabac de la Chine: je fumai quelques instants. On servit aussi-tôt des liqueurs du pays, des confitures, avec des fruits & un melon d'eau; ce dernier fruit est si délicat & si agréable que je me bornai à ce mets. Les melons sont communs à Cazan; on en peut manger avec excès sans en être incommodé. Je trouvai ce fruit si supérieur à tout ce que je connoissois dans ce

genre, que je m'en procurai de la graine, mais elle n'a pas réussi en France.

Mgr. l'Archevêque me fit prier d'aller à sa campagne située aux environs de la Ville; il eut la bonté de m'envoyer plusieurs voitures pour m'y transporter & ceux qui m'accompagnoient. Je trouvai un Prélat instruit dans les Sciences, l'Histoire & la Littérature : aussi étoit-il traité avec la plus grande vénération dans toute la Russie; c'est le seul Prêtre que j'aie vu dans ces vastes Etats, qui ne parût pas étonné qu'on se transportât de Paris à Tobolsk pour y observer le passage de Vénus sur le Soleil.

Je séjournai plusieurs jours à Cazan: j'y fis quelques observations astronomiques, qui me servirent à fixer avec exactitude la position de cette Ville. Elle conserve encore un reste de son ancienne opulence, quoique son commerce soit presqu'éteint. Les maisons, quoiqu'en bois pour la plupart, y sont très bien bâties. Quantité de Noblesse y est réunie, & y vit en société. Tout ce qui est nécessaire ou utile à la vie y est très commun, même en gibier, en poisson & en fruits. On y trouve du pain blanc, aussi peu connu en Sibérie que les ananas. Le vin seul est très rare à Cazan, mais ils ont l'art d'en faire avec différents fruits : il differe peu du naturel par le goût & la couleur; mais il est très dangereux pour la santé à cause de l'eau-de-vie qui en est toujours la base.

Les mœurs sont aussi différentes de celles de la Sibérie que les climats. Les femmes y sont à table, dont elles font les honneurs & l'agrément : elles font partie de la société, ainsi qu'à Moscou & à Saint-Pétersbourg.

Les Tartares forment une grande partie des Habitants de Cazan; mais loin d'y être persécutés, ils y sont traités avec les plus grands égards; aussi sont-ils très attachés à leur Souverain. Ils ont conservé l'innocence de leurs mœurs, leur probité, leur bonne foi : ils jouissent presque tous d'une petite fortune. Leurs habillements sont

beaucoup plus riches que ceux des Tartares dont j'ai déja parlé : celui des femmes étoit même différent à quelques égards, principalement par rapport à la coëffure ; je n'y en ai jamais vu en pain de ſucre. Elles ont beaucoup de rapport avec celle des Ruſſes, à cela près que leurs cheveux ſont entrelacés de pierres précieuſes & de perles. Ils en font des ornements ſur les manches de leurs habillements ; d'autres ſont attachés à leur cou, & pendent ſur leur poitrine.

Cette Ville eſt très étendue & bien peuplée. M. de Schouvalof, l'un des plus grands Protecteurs des Lettres en Ruſſie, avoit déterminé l'Impératrice Eliſabeth à y établir un Gymnaſe ou College pour y élever la Jeuneſſe. M. Wérofkin, Ruſſe, en étoit le Directeur : il avoit ſous lui huit Profeſſeurs, deux pour la Langue Françoiſe, deux pour la Langue Allemande, deux pour le Latin, un pour le Ruſſe, & un Maître en fait d'armes, qui apprenoit auſſi à danſer. Les appointements de ces Profeſſeurs étoient de cent cinquante roubles, ou de ſept cents cinquante livres, argent de France. Malgré des appointements ſi modiques, les exercices de tout genre ſe faiſoient avec les plus grands ſuccès, par les ſoins & le zèle de M. Wérofkin. Il étoit très inſtruit, & il réuniſſoit à ces connoiſſances le grand art de ſavoir conduire les hommes qui lui étoient ſubordonnés, & les Eleves qu'il devoit former : homme rare & fait pour la place qu'il occupoit : il ne l'a cependant pas conſervée long-temps pour le malheur de cette Ecole naiſſante. Son mérite diſtingué lui avoit fait des ennemis de tous ceux qui couroient la même carriere. L'envie & la jalouſie le pourſuivoient par-tout. On ne ceſſoit de le tourmenter, quoiqu'à quatre cents lieues de la Capitale : les coups qu'on lui portoit étoient d'autant plus sûrs, qu'occupé dans Cazan à ſe rendre utile à ſa Patrie, il ignoroit d'où ils partoient, ou il n'étoit pas à portée de les parer. Dans les Pays les plus éclairés, l'envie & la jalouſie ſont les fléaux les plus funeſtes aux hommes

de Lettres, mais ils y ſont moins dangereux que parmi les Peuples ignorants. Dans la ſociété inſtruite, les traits empoiſonnés de l'envie & de la jalouſie tournent à la longue contre ceux dont ils partent, & l'homme ſupérieur triomphe toujours ; mais dans un pays ignorant, les hommes inſtruits ſont les plus intéreſſés à perdre l'homme ſupérieur ; & comme ils ſont ſeuls capables de décider la Nation ignorante, elle confirme bien-tôt leur iniquité. M. de Schouvalof, Protecteur de M. Werofkin, & Favori de l'Impératrice Eliſabeth, lui avoit toujours ſervi de bouclier. Il perdit ſon autorité à la mort de cette Princeſſe ; & l'envie en ſentinelle fit dans l'inſtant une victime de M. Werofkin : il aura été trop heureux, en perdant ſa place, s'il n'a pas augmenté le nombre des Infortunés de Sibérie.

Je cherchai par-tout dans les environs de Cazan la fameuſe plante nommée Boramerz, dont parle M. l'Abbé Lambert dans ſon Hiſtoire Civile & Naturelle. Suivant M. l'Abbé Lambert, cette plante reſſemble à un agneau, elle en a toutes les parties avec une toiſon délicate, dont les femmes ſe ſervent pour couvrir leur tête. Elle a quelque peu de ſang & de chair : elle n'a point de cornes, mais des bouquets de laine en façon de cornes : elle vit & ſe nourrit tant qu'elle a de l'herbe verte autour d'elle ; mais ce zoophyte ou plante animale périt auſſi-tôt que l'herbe voiſine vient à ſe ſécher.

On ne doit pas croire que M. l'Abbé Lambert ait donné ces faits extravagants pour des vérités qu'il croyoit ; il ne les a ſans doute rapportés que pour mettre les Voyageurs dans le cas d'examiner ce qui a pu être la ſource de cette fable ridicule. Malgré mes ſoins je ne pus jamais me procurer cette plante inconnue à Cazan. On la voit au Jardin du Roi ; & quelques Auteurs la placent dans la claſſe des mouſſes, mais elle n'a aucun rapport avec la fable rapportée par M. Lambert.

Je partis de Cazan à quatre heures du ſoir, & j'arrivai ſur le bord du Volga à ſept heures dix-huit minutes. Ce fleuve me parut avoir dans cet endroit deux cents toiſes de largeur environ ; on me dit qu'il en avoit dix de profondeur, ou ſoixante pieds. Le temps étoit calme ; les eaux de ce fleuve, l'un des plus beaux de l'Europe, n'étoient pas agitées : je le paſſai dans un batteau que ſix rameurs faiſoient aller, j'employai dix-ſept minutes pour le traverſer. On m'avoit aſſuré à Tobolsk & à Cazan qu'on y trouvoit quantité de Pirates, & qu'on s'amuſoit même à les chaſſer au fuſil comme des canards ; mais je n'y ai jamais vu de ces Pirates, quoique j'aye parcouru ſes bords l'eſpace de cent lieues. J'arrivai le 8 du même mois à Kuſmodemianks, après avoir traverſé le pays de nouveaux Peuples, les Schuwaſchi. Ils different peu des Ruſſes dans leurs habillements : ils ſont Chrétiens, mais auſſi peu inſtruits que les Wotiakes ; auſſi ont-ils conſervé de même toutes leurs ſuperſtitions.

Je repris à Kuſmodemianks la route que j'avois ſuivie pour aller à Tobolsk : à meſure que j'approchois de S. Pétersbourg, ſitué plus au Nord, le froid ſe faiſoit ſentir de jour en jour plus vivement, & m'oppoſoit les plus grands obſtacles pour voyager avec des voitures à roues : quelques rivieres étoient déja gelées ; j'arrivai enfin à Saint-Pétersbourg le premier Novembre 1761 : je paſſai l'Hiver dans cette Capitale auprès de M. le Baron de Breteuil, qui m'y combla de nouveaux bienfaits. Je m'embarquai au Printemps, dès que la mer fut libre, pour revenir en France, où j'arrivai au mois d'Août 1762, près de deux ans après en être parti.

Fin de la premiere Partie du Tome premier.

00085189

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 15 June, 2016